

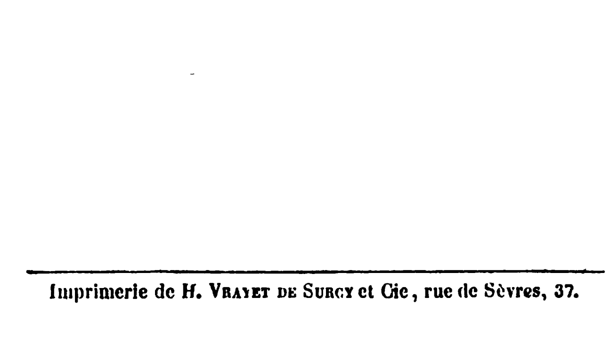

TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA




LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
PHILOLOGIE
8, rue Verdaine, GENÈVE



VIRGILE TRAVESTI



Imprimerie de H. Vrayet de Surcy et Cie, rue de Sèvres, 37.



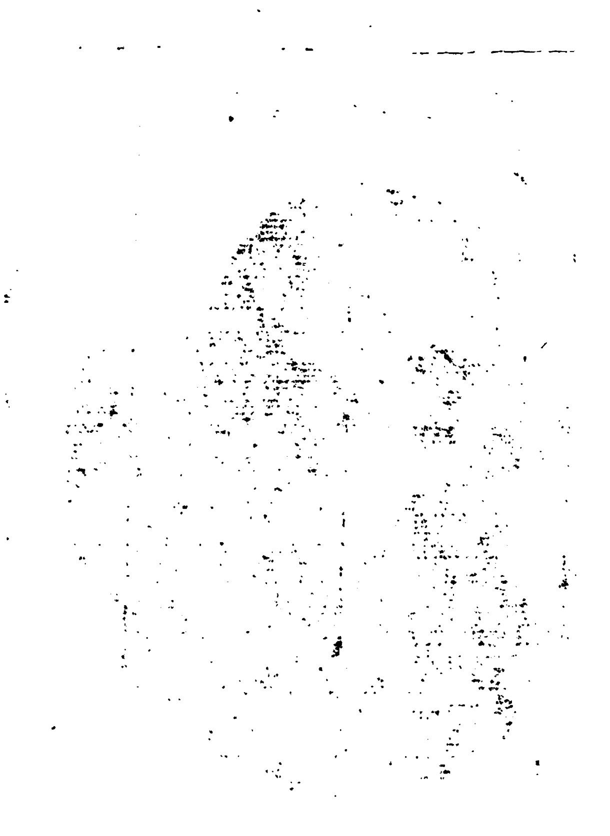
PAUL SCARRON

[illegible] del. [illegible] sculp.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



VIRGILE TRAVESTI

EN VERS BURLESQUES

PAR SCARRON

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES

2e Édition

PAR CHARLES FÉTILLY

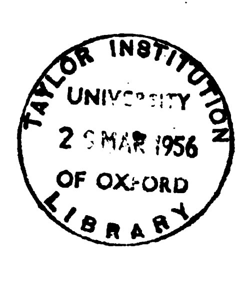
TOME PREMIER

PARIS

CHEZ MANSUT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 30

1845


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 9 MAR 1956
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE SUR SCARRON.

Parmi le grand nombre d'hommes de toutes les nations qui, depuis la Renaissance, se sont produits avec éclat dans la carrière littéraire, il en est que la nature avait doués d'une originalité et d'une puissance particulière. Ceux-là ont été poëtes sans efforts, rien n'a coûté à leur veine facile; pour produire les ouvrages qui les ont rendus célèbres, il leur a suffi de s'abandonner à leur fantaisie, d'ouvrir une libre carrière à leur féconde imagination.

De tels esprits sont rares, même parmi les hommes de génie : Montaigne les appelle des prime-sautiers. L'originalité, cette qualité des chefs-d'œuvre, que si peu d'hommes conquièrent au prix des plus constants efforts, l'originalité ne leur fait jamais défaut; elle est en eux, c'est leur forme habituelle; sans qu'ils cherchent à l'atteindre, sans qu'ils le sachent même, elle se manifeste. Que leur importe le travail, la science, l'inspiration? Qu'ont-ils besoin de créer des types? Ne sont-ils pas eux-mêmes des types pleins d'ampleur et de vérité? Ils se reproduiront dans leurs œuvres, et leur imprimeront un cachet tout spécial de naturel et de vigueur. Tel fut chez nous Lafontaine.

Oserons-nous dire, au risque d'être accusés de paradoxe, que selon nous, l'auteur du *Virgile travesti* fut un de ces génies privilégiés? Notre opinion sera partagée, nous l'espérons, par tous les hommes qui connaissent la vie et

les ouvrages de Scarron. Malheureusement leur nombre n'est pas grand aujourd'hui. Cet oubli ne peut être que momentané; mais il se conçoit très-bien dans notre temps d'anarchie littéraire, où les noms les plus vénérés n'ont pas été à l'abri de l'outrage. Tous les anciens principes étaient remis en question; de jeunes novateurs, pleins d'enthousiasme et de talent, soumettaient à leur audacieuse analyse toutes les œuvres des siècles passés : qui pouvait rester indifférent? Dans l'enivrement de la lutte, qui pouvait garder une pensée au pauvre cul-de-jatte, et à sa joyeuse parodie du classique Virgile? On laissait Scarron à des hommes mûrs qui, fidèles aux souvenirs de leur jeunesse, n'avaient pas abandonné le culte du spirituel écrivain, et, pour se délasser de leurs travaux, relisaient encore ces vers sans prétention, pleins d'inimitables saillies.

Scarron n'a pas toujours été dans cet injuste oubli. Il est sans doute inutile de rappeler ici de quel éclat il brilla dans son temps. Ses ouvrages faisaient les délices des plus nobles ruelles; et, avant que parût Molière, il régnait sur la scène comique. L'apparition du *Menteur* n'avait pas ébranlé la réputation de ses pièces, dont plusieurs étaient encore représentées avec succès à la fin du dernier siècle; et même au commencement de celui-ci, la renommée des œuvres de Scarron était encore assez grande pour qu'un illustre étranger, Schlegel, l'ait regardé comme un de nos écrivains les plus originaux, et lui ait consacré plusieurs pages de son cours de littérature.

Pour faire apprécier à nos lecteurs toute l'originalité de Scarron, peut-être ne serait-il pas inutile de retracer à leurs yeux la vie de cet écrivain, vie peu fertile en événements, traversée par des infortunes ordinaires, mais qui relève en saillie son caractère et sa physionomie propres. Lafontaine ne se peint-il pas avec tout son génie

dans sa vie comme dans ses ouvrages, et son histoire ne vaut-elle pas les plus délicieux de ses naïfs écrits ?

Ne pouvant entrer dans tous les détails de la vie de Scarron, nous nous bornerons à en raconter les principaux faits.

On ne sait pas d'une manière certaine la date de la naissance de Scarron ; c'est un point sur lequel les biographes sont en désaccord. L'opinion la plus générale la place en 1610. Fils d'un conseiller au parlement de Paris, il était encore enfant, quand commença la longue série de ses infortunes. On sait, du reste, avec quelle patience et quelle gaieté il les supporta toujours. Il perdit sa mère quand il était encore enfant ; et son père, homme d'un caractère faible, s'étant remarié, le pauvre orphelin se vit, avec ses deux sœurs, soumis aux caprices d'une belle-mère acariâtre, qui lui fit subir mille tourments, et voulut même lui ravir son héritage. Aussi vécut-il longtemps d'une manière précaire, comme la plupart des poëtes de son temps. Les gratifications qu'il recevait des grands faisaient la meilleure part de son revenu. Disons à la louange de Scarron que, malgré sa pauvreté, il n'abandonna jamais ses deux sœurs. Enfin ses incessantes démarches obtinrent pour elles et pour lui la restitution de l'héritage paternel, et on le vit toujours subvenir à tous leurs besoins avec le plus généreux dévouement. Il mourut en 1660. On sait que sa veuve devint madame de Maintenon.

On le voit, cette vie n'offre pas d'événements bien curieux ; ce qu'il faudrait raconter, et ce qui prouverait jusqu'à l'évidence toute l'originalité de Scarron, ce sont les actes de la vie ordinaire ; il faudrait montrer notre Auteur chez lui, dans sa maison, avec ses amis, à la cour ; et son inépuisable gaieté luttant contre la maladie et la mauvaise fortune sans jamais s'en laisser accabler. Qui n'a entendu parler des difformités et des souffrances de Scar-

ron ? Dans les derniers temps de sa vie, recueillant l'héritage des désordres de sa jeunesse, il ne pouvait tenir la tête droite, elle était toujours inclinée sur sa poitrine, et ses jambes courbées sous lui, parce qu'il ne pouvait dresser les genoux à cause d'une tension de nerfs, donnaient à son corps la forme d'un Z. Il dit de lui-même qu'*il était un raccourci des misères humaines*. C'est dans ce triste état qu'il publia la plupart de ses joyeux ouvrages, et notamment son *Virgile travesti*. Il se faisait placer devant sa table sur un siége d'une forme particulière, et il se livrait en dépit de ses souffrances, aux accès de sa verve burlesque.

Heureux ceux en qui l'inspiration peut ainsi se faire jour à travers la douleur physique et la maîtriser. On se rappelle qu'un de nos poëtes, dont la France vient de pleurer la fin prématurée, le chantre des Messéniennes, l'auteur des enfants d'Édouard, composa, dans les intervalles d'une maladie cruelle, la plus spirituelle, la plus gaie de ses gracieuses productions.

Pour Scarron, tout devenait un sujet de plaisanterie, même ses souffrances ; il s'était fait déclarer *malade en titre de la reine*. Dans une circonstance où il s'agissait de toute sa fortune, il ne put prendre sur lui de commander à sa gaieté ; et le placet qu'il adressa au Parlement pour obtenir son héritage, que lui disputait sa belle-mère, mérite, par la verve bouffonne dont il étincelle, de tenir sa place parmi les chefs-d'œuvre du genre burlesque.

Serait-il possible qu'un homme qui a exercé une si grande influence sur la littérature de son temps, dont le nom, malgré le discrédit momentané de ses ouvrages, est encore aujourd'hui le symbole de la franche plaisanterie et de la naïve gaieté, serait-il possible qu'un tel homme tombât pour jamais dans l'oubli ? N'est-il pas temps de le remettre en lumière, et de faire connaître à notre jeu-

nesse des ouvrages longtemps estimés, et qu'elle a peut-être un peu trop négligés? C'est dans cette pensée que nous avons entrepris une réimpression du *Virgile travesti.* Nous avons choisi cette œuvre parce qu'elle nous a semblé résumer mieux que toute autre le génie de Scarron, mieux que toute autre établir son originalité et sa puissance.

Sans doute, pour parler ici le langage d'un auteur de goût, l'*Énéide travestie* n'est autre chose qu'une mascarade, comme Scarron l'avoue; mais cette mascarade n'est pas aussi grotesque qu'on le pense communément. Ce sont des Dieux et des héros déguisés en bourgeois de Paris, mais tous avec leur propre caractère, dont Scarron a saisi le côté ridicule avec beaucoup de justesse et d'esprit... Quant au personnage qu'il a pris lui-même, c'est celui d'un conteur naïf et ignorant qui confond les temps et les mœurs, et qui fait parler tout son monde comme on parle dans son quartier. Que nos lecteurs nous permettent de citer quelques passages pris au hasard. Virgile avait dit :

Limen erat; cæcæque fores, et pervius usus
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, infelix quà se, dum regna manebant,
Sæpius Andromache ferre incomitata solebat
Ad soceros, et avo puerum Astyanacta trahebat.
(Liv. II.)

Voici la traduction de Scarron :

Je savais un certain endroit
Où, par une porte secrète,
On pouvait entrer en cachette,
Et sortir sans être aperçu;
Ce lieu de tous n'était pas su.
C'est par là que dame Andromaque,
Avant cette funeste attaque,
Le vieux beau-père visitait,
Son Astyanax lui portait,

Dont dame Hécube était ravie.
Elle l'aimait plus que sa vie :
Quand petit encore il était,
En ses bras souvent le portait,
Et souvent de ses mains royales,
Lui remuait ses langes sales ;
Et cette bonne mère-grand,
Quand il devint un peu plus grand,
Faisait avec lui la badine,
L'entretenait de Mélusine,
De Peau-d'âne et de Fier-à-bras,
Et de cent autres vieux fatras.
Cet enfant était son idole,
Et la vieille en était si folle,
Qu'avec lui troussant hoqueton,
Entre les jambes un bâton,
Elle courait la pretentaine
Jusqu'à perdre souvent l'haleine.
Andromaque s'en tourmentait,
Connaissant bien qu'on le gâtait.
Priam le voyant à toute heure,
S'empiffrant de pain et de beurre,
Disait avec sévérité :
Ce sera quelque enfant gâté.
Hécube n'en faisait que rire,
Et sa mère n'osait rien dire.

(2e liv.)

Dans le premier livre, Vénus se cache aux yeux d'Énée sous les traits d'une Spartaine, et lui demande s'il n'a pas vu quelqu'une de ses compagnes poursuivant un sanglier ? Énée répond :

Je n'en ai vu tête ni queue,
O belle à la prunelle bleue,
Belle que je ne puis nommer,
Belle qui m'avez su charmer

Par je ne sais quelle lumière,
Que vous avez dans la visière.
Ah! par ma foi, j'en suis ravi;
Maudit soit si jamais je vis
Face qui m'ait plu davantage :
La mal-peste! quel visage!...
Vous sentez la Dame divine,
J'en jurerais sur votre mine;
Mon nez ne se trompe jamais
En ce qui sent bon ou mauvais;
Votre gousset et votre haleine
Ne furent jamais d'Africaine;
Ils ont je ne sais quoi du ciel;
Votre bouche exhale le miel.
Ou vous êtes une Déesse,
Ou du moins Nymphe, ou je confesse
Que je puis aussi n'être pas
Le pieux Messire Ænéas.
Les vents m'ont en cette contrée
Donné, malgré mes dents, entrée :
Daignez-moi dire, au nom de Dieu,
S'il fait sûr pour nous en ce lieu,
Et me faites l'honneur de croire,
Que vous aurez bien de quoi boire.
Je ne suis pas, en vérité,
D'une si haute qualité,
Dit Vénus, mais votre servante.
Ah! vous êtes trop obligeante,
Ce dit-il, et j'en suis confus.
Et moi, si jamais je la fus,
Ce dit-elle. Et lui de sourire,
Disant: Cela vous plaît à dire.
Puis sa tête il désaffubla;
Ses deux jarrets elle doubla
A lui faire la révérence;
Il fit une circonférence

Du pied gauche à l'entour du droit,
Et cela d'un air tant adroit,
Le pauvre fugitif de Troie,
Que sa mère en pleura de joie.

(Liv. 1er.)

Il nous serait facile de multiplier ces citations; mais nous préférons laisser au lecteur le plaisir de les rencontrer fréquemment dans le *Virgile travesti.*

Scarron passera toujours pour le prince des poëtes burlesques ; il est vrai que c'est une pauvre principauté ; mais cependant il avait du génie. On lui trouve un sel, une finesse dont sont privés ceux qui l'ont imité. Sa *Gigantomachie*, sa *Baronéide*, mais surtout son *Virgile travesti* lui ont fait une grande réputation dans ce genre.

En réimprimant à nos risques et périls, cet ouvrage qui n'est plus dans la librairie, et qui n'existe que dans quelques rares bibliothèques, nous avons cru faire acte de dévouement pour les gloires nationales. Nous restituons à notre pays une œuvre qui est son bien propre, et qui est une nouvelle preuve que le génie français tient le premier rang dans tous les genres de littérature.

En terminant cette notice, nous devons au lecteur un aveu franc et sans détours. Boileau l'a dit :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté.

Comme tous les auteurs de son temps, Scarron perd parfois ce respect qu'exige le célèbre critique. Aussi, en conservant à l'auteur son originalité, nous avons cru devoir modifier certains passages, et adoucir quelques expressions que réprouverait le bon goût.

L'ÉNÉIDE TRAVESTIE

LIVRE PREMIER.

Je, qui chantai jadis Typhon
D'un style qu'on trouva bouffon,
Aujourd'hui de ce style même,
Encor qu'à mon visage blême
Chacun ait raison de douter
Si je pourrai m'en acquitter,
Devant que la mort qui tout mine
Me donne en proie à la vermine;
   Je chanté cet homme pieux,
Qui vint chargé de tous ses Dieux,
Et de monsieur son père Anchise,
Beau vieillard à la barbe grise,
Depuis la ville où les Grégeois,
Occirent tant de bons bourgeois,
Jusqu'à celle où le pauvre Rême
Fut tué par son frère même,

Pour avoir en sautant passé
De l'autre côté d'un fossé.
Junon, déesse acariâtre,
Autant ou plus qu'une marâtre,
Lui fit passer de mauvais jours,
Et lui fit force vilains tours,
Dont bien souvent, quoique très-sage,
Il se souffleta le visage :
Mais enfin conduit du Destin
Il eut dans le pays latin,
Quinze mille livres de rente,
Tant plus, que moins, que je ne mente;
Et sans regretter Ilium,
Fut Seigneur de Lavinium,
Dont depuis sa race par guerre
A fait une assez bonne terre :
C'est de là que nous sont venus
Les pères Albains si connus;
De là, Rome la belle ville,
Trois fois plus grande que Séville!

Petite muse au nez camard,
Qui m'as fait auteur goguenard,
Et qui, quoique mon mal empire,
Me fais pourtant quelquefois rire;
Dis-moi bien comment, et pourquoi,
Junon sans honneur et sans foi,
Persécuta ce galant homme,
Sans lequel nous n'aurions pas Rome,
Ni tous ces illustres Romains
A qui nous baisons tous les mains.
Elle fit bien la furieuse
Contre personne si pieuse.
Ils se fâchent donc comme nous?
Je ne les croyais pas si fous,

Et les croyais être sans bile,
Ces beaux Dieux d'Homère et Virgile.
Près du pays du roi d'Alger,
Qui tua le bon roi Roger,
Une ville fort ancienne
De fondation tyrienne,
Dessus le rivage africain
Servait d'asile à maint coquin.
Cette ville avait nom Carthage,
D'où l'invention du potage,
Celle de durcir les œufs frais,
Pour les manger à peu de frais,
Choses autrefois peu connues,
Au grand bien de tous sont venues;
On la fait, mais je n'en crois rien,
Inventrice des gants de chien,
Et même des gants de Grenoble,
Cette nation fière et noble.
La sœur et femme du grand Dieu
S'y plaisait plus qu'en aucun lieu;
Samos, jadis sa bien-aimée,
Était d'elle moins estimée;
Elle y tenait carrosse et char,
Chaise à bras, litière et brancard,
En fit rebâtir les murailles,
Et la fit exempter de tailles.
Elle n'était premièrement
Qu'un bailliage seulement;
Mais elle rompit tant la tête
A Jupiter, qu'à sa requête
Il en fit un présidial;
Je ne sais s'il fit bien ou mal,
Et fonda deux ou trois colléges
Avec de fort beaux priviléges.

Elle eût fait de cette cité
Ce que Rome a depuis été.
Mais par malheur, en cette affaire,
Le Destin fut d'avis contraire,
Le Destin qui fait bien pester
Même le grand Dieu Jupiter.
Or, comme trop souvent l'on cause,
Elle avait ouï quelque chose,
Qu'un jour viendrait que les Troyens
Perdraient les pauvres Tyriens;
Ce que craignant la bonne Dame,
Et gardant encore en son âme
Le beau jugement de Pâris,
Et l'insupportable mépris,
Qu'en faveur de Vénus la belle,
Il eut pour Pallas et pour elle;
Outre qu'il avait révélé
(Heureux, s'il n'eût jamais parlé!)
Qu'elle n'avait pas les dents belles,
Qu'elle souffrait des écrouelles,
Et pour dame de qualité
Avait le genou trop crotté.
Puis un autre mal sans remède,
Le rapt du jeune Ganymède
Dont son vieux pendard de mari
Avait fait un cher favori;
Ces choses-là mises ensemble,
Étaient suffisantes, me semble,
Pour lui faire faire aux Troyens
Ce que les laquais font aux chiens,
C'est-à-dire guerre terrible.
Elle faisait donc son possible
Que ces pauvres dépaysés,
Pour la plupart dévalisés,

Ne pussent, comme peuple libre,
Planter leur piquet sur le Tibre,
Y semer blé, cueillir raisins,
S'allier avec leurs voisins,
Comme ils faisaient dans la Phrygie
Devant que les troupes d'Argie
Fissent des biens de Priamus,
Après dix ans, *gaudeamus :*
Tant l'entreprise était hautaine
D'élever cette gent romaine,
Malgré ses ennemis divers
A l'empire de l'univers!

Cette pauvre race troyenne
Dessus la mer sicilienne,
Comme après bon vin, bon cheval,
Voguait sans songer à nul mal.
Ils avaient tous le vent en poupe,
Et n'était pas un de la troupe
Qui ne chantât des Léridas,
Des lampons, et des ouïdas,
Et mille autres telles denrées;
Quand sur les plaines azurées,
Junon, par la trappe des cieux,
Par malheur vint jeter les yeux.
Quand elle les vit ainsi rire,
Elle en accrût si fort son ire,
Que si son lacet n'eût rompu,
Outre qu'elle avait bien repu,
Je crois, Dieu veuille avoir son âme!
Qu'elle eût crevé la bonne Dame.
L'esprit donc quasi perverti:
« J'en aurai donc le démenti,
Cria-t-elle, « et cette gueusaille
« A ma barbe fera gogaille?

« Quoi ! Pallas, qui n'est que Pallas,
« A pu ce que je ne puis pas?
« Contre les Grégeois animée,
« Du foudre de son père armée,
« Pour un seul, elle a fait sur tous
« Pleuvoir une grêle de coups;
« Elle a bien pu réduire en poudre
« Le pauvre Ajax d'un coup de foudre,
« Jeter les Grecs qui ça qui là,
« Et je ne pourrais pas cela?
« Et malgré moi la destinée
« Gardera ce faquin d'Énée?
« Et moi qui suis, sans me vanter,
« Sœur et femme de Jupiter,
« Je ne pourrai, quoi que je fasse,
« Perdre cette maudite race?
« Et chacun me méprisera
« Et pas un ne m'adorera?
« Car, qui diable serait si bête
« De vouloir célébrer ma fête?
« Qui voudrait me sacrifier
« Bœuf, vache, mouton ou bélier?
« Oui, bœuf, mouton, bélier ou vache,
« Il n'est personne, que je sache,
« Qui veuille m'offrir seulement
« Un rat, qui n'est qu'un excrément!»
Cela dit avec violence
La déesse, à beau pied sans lance,
S'en alla trouver Éolus,
Roi, non pas des plus absolus;
Car les vents, dont il est le maître,
Lui font souvent bien du bicêtre,
Étant inconstants et légers?
Mais, pour éviter les dangers,

Il les tient dans une caverne,
Où l'on ne va point sans lanterne ;
Autrement ces séditieux
Bouleverseraient terre et cieux.
C'est pourquoi, craignant leur folie,
Il les emprisonne, il les lie ;
Mais le vent coulis seulement
Sort, quand il veut, impunément.
Les autres vents souvent s'échappent,
Lors malheur à ceux qu'ils attrapent ;
Malheur aux arbres, aux clochers,
Malheur aux vaisseaux, aux nochers ;
Malheur à toutes cheminées
Qui deviennent lors enfumées.
Etant ainsi capricieux,
Jupiter, le grand roi des cieux,
Dessous de grandes roches dures,
En de grandes caves obscures,
Les tient enfermés sous la clef;
Imposant dessus eux un chef
Qui leur lâche à propos la bonde,
Quand il faut balayer le monde.
C'est donc là que la Dame vint,
Voici le discours qu'elle tint,
Quasi parole pour parole,
Au roi des quatre vents Éole :
« O roi qui fais ce qu'il te plaît
« Du sud, du nord, de l'ouest, de l'est
« Et qui de mon époux et frère,
« Roi des hommes, des Dieux le père,
« As eu le don de rendre l'air
« Comme tu veux obscur ou clair :
« Une caravane troyenne
« Vogue dessus la mer Thyrrène.

« Ce sont gens qui ne valent rien,
« Auxquels je ne veux pas grand bien;
« Ils espèrent en Italie
« Leur retraite bien établie,
« Chargés de hardes et d'écus
« Et de leurs pénates vaincus,
« Ils y voguent le vent en poupe,
« Et n'est pas un en cette troupe
« Qui me rende ce qu'il me doit;
« Enfin on en abuseroit,
« Si je les laissais bragues nettes;
« Ils diraient de moi cent sornettes...
« Si tu me veux bien obliger
« Fais vitement le temps changer;
« Donne-leur d'un vent de Galerne,
« Qui jusques au ciel me les berne;
« Ou bien plutôt, des quatre vents
« Qui jour et nuit les poursuivant,
« Brisent leurs vaisseaux contre terre,
« Comme s'ils n'étaient que de verre,
« Afin qu'ils craignent tout de bon
« La divinité de Junon.
« J'ai pour demoiselles suivantes
« Quatorze nymphes très galantes;
« Celle que j'estime le plus
« Sera la femme d'Éolus.
« C'est la parfaite Déiopée
« Un vrai visage de poupée.
« Au reste, on ne le peut nier;
« Elle est nette comme un denier!
« Sa bouche sent la violette
« Et point du tout la ciboulette;
« Elle entend et parle fort bien
« L'espagnol et l'italien;

« Le Cid du poëte Corneille
« Elle le récite à merveille !
« Coud en linge en perfection
« Et sonne du psaltérion. »
A cela que dit maître Éole ?
« J'aurais la cervelle bien folle
« Si je ne vous disais oui,
Répondit-il tout réjoui :
Et découvrant sa tête chauve,
Qui fut jadis de couleur fauve :
« C'est à vous, Dame, à commander,
« Et je n'ai rien qu'à seconder
« Les volontés de ma princesse,
« Sans m'enquérir pourquoi, ni qu'est-ce.
« Par vous j'ai dans le firmament
« Un assez bel appartement ;
« Par vous Jupiter favorable
« M'admet à sa divine table,
« Où j'avale tant de nectar
« Que je m'en trouve gras à lard ;
« Où d'ambroisie, et de la bonne,
« Jusqu'au cou, souvent je m'en donne
« Et toutes ces félicités
« Sont les effets de vos bontés. »
Cela dit, à la hâte il darde
Contre le roc une hallebarde,
Elle y fit un petit pertuis,
Il ne fallut point un autre huis
Aux vents pour faire une sortie,
Dont la mer toute pervertie,
Aux hommes sur elle flottants
Fit bientôt mal passer le temps.
Les vagues que les vents enflèrent
Jusqu'au ciel les vaisseaux portèrent ;

Mais ils en furent rapportés
Plus vite qu'ils n'étaient montés.
Le choc des vagues forcenées,
Le fracas des nefs ruinées,
Les cris et les gémissements,
Les vents et leurs mugissements,
La grosse pluie avec la grêle,
Tombantes du ciel pêle-mêle;
Tout cela faisait un beau bruit.
Le jour était devenu nuit:
Les éclairs seuls luisaient sur l'onde:
Car pour le beau flambeau du monde,
Voyant tous les vents déchaînés,
Mettant son manteau sur son nez,
Il avait regagné bien vite,
De peur d'être mouillé, son gîte.
Alors Ænéas le pieux,
Regardant tristement les cieux,
Lâcha ces piteuses paroles:
« Je serai donc mangé des soles,
Cria-t-il, pleurant comme un veau,
« Et je finirai dedans l'eau?
« O quatre ou cinq cents fois heureuses
« Ames nobles et valeureuses,
« De qui les corps maintenant secs,
« Découpés par les glaives grecs,
« Ont été de la mort la proie
« Devant la muraille de Troie!
« O le plus vaillant des Grégeois
« Diomède le Rabajois,
« Pourquoi ne m'as-tu de ta lance
« Percé l'estomac ou la panse?
« J'en aurais le bon Dieu loué,
« Et t'en aurais bien avoué.

« Au moins aurais-je l'avantage
« D'avoir témoigné mon courage;
« D'être mort avec Sarpédon,
« Ce maître joueur d'espadon;
« Auprès d'Hector cet invincible
« A tous les Grégeois si terrible;
« Qui si souvent couvrait les bords
« Du fleuve Xante de corps morts?
« Du fleuve Xante de qui l'onde
« A tant enseveli de monde!
« Au lieu que mourir dans la mer
« Où tout ce qu'on boit est amer...
« Mangé des harengs et morues,
« Des soles, turbots et barbues,
« Est un malheur qui me ferait
« Rendre grâce à qui me pendrait! »
Un vilain vent, sans dire gare,
Il fallait qu'il fût bien barbare
D'attaquer un homme si bon,
Lui fit bien changer de jargon.
Il s'embarrassa dans les voiles,
Rompit les cordes et les toiles,
Et fit entrer dans le vaisseau
Je ne sais combien de muids d'eau.
La troupe d'espoir dénuée
Fit une piteuse huée.
Un flot jusqu'au ciel l'éleva,
Puis aussitôt le flot creva,
Laissant en mer une ouverture
Où chacun vit sa sépulture.
Trois vaisseaux des vents maltraités
Dans les rochers furent portés.
Trois dans les écueils s'ensablèrent,
Dont les plus résolus tremblèrent.

Des soldats lyciens la nef
Dont le brave Oronte était chef,
Des vents et des flots combattue,
Fut à la fin par eux vaincue :
Un gouffre à la fin l'absorba,
Ou, pour mieux dire, la goba.
Jamais on ne vit tel orage,
Ni si triste remu-ménage.
Les pauvres malheureux Troyens,
Las et recrus comme des chiens,
Vidèrent lors toutes leurs tripes.
Lors on vit force bonnes nippes
Flotter parmi les ais brisés,
Et les corps de force épuisés.
Quelques-uns vainement nagèrent,
Mais les bras bientôt leur manquèrent;
Car les malheureux n'avaient pas
Des calebasses sous les bras.
La nef du fort Ilionée
Des grands coups de vent ruinée,
Celle du fidèle Achatès,
D'Abas et du vieil Alétès,
Tournaient comme des girouettes,
Faisaient en mer cent pirouettes,
Qui pis est la canne souvent,
Mais ainsi le voulait le vent.
Ces maîtres balayeurs du monde
Faisaient ainsi rage sur l'onde;
Mais Neptune, au poil bleu mourant,
Qui n'a pas l'esprit endurant,
Se douta bientôt de l'affaire,
Encor qu'on tâchât de lui taire,
De peur qu'en étant irrité
Il n'en altérât sa santé;

Mais voyant l'obscurité telle
Qu'il avait besoin de chandelle,
Encor qu'il ne fût que midi;
Et que le poisson étourdi
S'allait cachant dans les rocailles;
Le roi du peuple porte-écailles,
Poussa son char fait en bateau
Devers la surface de l'eau.
Lorsqu'il mit hors de l'eau la tête,
Les flots, nonobstant la tempête,
S'abaissèrent de la moitié.
Les Troyens lui firent pitié;
Et les auteurs de leur misère
Le mirent bien fort en colère.
Connaissant la mauvaise humeur,
Et le chien d'esprit de sa sœur,
Il ne douta point que l'orage
Ne fût un effet de sa rage.
Aussitôt qu'en paume il siffla,
Au diable le vent qui souffla,
Et qui lors eut le mot pour rire.
Il appela le vent Zéphyre,
Et le vent Eure : tout honteux
Ils vinrent devant lui tous deux,
La joue à demi-désenflée
Et jusqu'au menton avalée.
Sitôt qu'il les eut devant lui :
« Ce n'est pas, dit-il, d'aujourd'hui,
« Que sans regarder qui vous êtes,
« Sans songer à ce que vous faites,
« Et si je le trouverai bon,
« Vous exercez votre poumon
« A troubler le repos du monde,
« Faire des vacarmes sur l'onde,

« Et jeter de la poudre aux yeux
« Au premier chapitre des cieux....
« J'ai bien peur, si mon avis passe,
« Que le roi du ciel ne vous casse;
« Et la brouée et les frimas...
« Par la mort.... » Il n'acheva pas,
Car il avait l'âme trop bonne.
« Allez, dit-il, je vous pardonne;
« Tirez-vous vitement d'ici,
« Et ne pensez plus faire ainsi
« Sur mes flots votre soufflerie,
« Je n'entendrai pas raillerie;
« Et que votre beau roi de vent
« Porte respect à mon trident;
« La mer n'est pas de son domaine;
« Qu'en sa demeure souterraine
« Il vous donne, s'il veut, la loi,
« Sans rien entreprendre sur moi. »
Le vent Eure et le vent Zéphyre
A cela n'eurent rien à dire.
Un vaisseau troyen échoué,
Par Triton, et Cimothoé,
Fut dégagé d'un banc de sable
N'ayant plus ni voile ni câble;
Trois autres tout déharnachés,
Par les vents sur les rocs juchés,
Par les mêmes, à grande peine
Regagnèrent l'humide plaine.
Le bon Neptune cependant
Rendit, d'un seul coup de trident,
La mer, auparavant si fière,
Paisible comme eau de rivière :
Et puis devenu tout gaillard,
Fit faire avecque beaucoup d'art,

A son char mille caracoles,
Sur le lac où l'on prend les soles.
Lors aussi poli qu'un miroir,
Lors vraiment il le fit beau voir,
Et les Dieux marins qui le virent
Là-dessus compliments lui firent.
Et le soleil pareillement,
Revenu depuis un moment,
Quand il vit que vent, et nuage,
Et tout ce qui faisait l'orage,
S'était enfui vers l'horizon.
Tout ainsi, par comparaison,
Qu'en une populace émue
Où l'on entend crier : tue, tue,
Et que les bâtons et cailloux
Volent, faisant bosses et trous;
Si quelqu'un à la grande barbe,
Et de majestueuse garbe,
Sans craindre pierre ni bâton,
Vient haranguer comme un Câton.
Il impose aussitôt silence,
Fait cesser toute violence,
Et chacun retourne chez soi
Disant : C'est lui... ce n'est pas moi,
De peur d'être mis en séquestre.
Tant l'honorable bourguemestre,
Grondant ici, caressant là,
Dans la ville met le holà,
Avec une conduite telle,
Qu'on dirait que ce n'est plus elle.
Le roi des flots, ni plus ni moins,
Par sa diligence, et ses soins,
Après avoir lavé la tête
Aux vents, auteurs de la tempête,

Rendit la mer, malgré le vent,
Aussi paisible que devant.
Cependant les soldats d'Énée,
Malgré Junon la forcenée,
S'efforçaient à force de bras,
Encore qu'ils fussent bien las,
De gagner la terre voisine,
Mal satisfaits de la marine.
Enfin ils ramèrent si bien
Qu'ils virent le bord libyen.
Là, mademoiselle Nature
Fait un port sans architecture
D'une petite île couvert,
Où personne n'est pris sans vert;
Car en tout temps d'herbe nouvelle,
Mais entr'autres de pimprenelle,
Elle est pleine jusqu'en ses bords,
Au grand bien de ceux du dehors
Qui viennent chaque jour de terre
En prendre pour mettre en leur verre.
Ce port peu connu des nochers,
Tout environné de rochers,
Représente une scène antique;
Deux écueils font comme un portique,
A l'abri desquels les vaisseaux
N'ont peur de la fureur des eaux,
Ni des vents qui leur font la guerre;
Non plus que s'ils étaient sur terre.
On prendrait ces écueils hideux,
Dont les arbres sont les cheveux,
Pour des géants qui sont en garde,
S'ils étaient armés d'hallebarde.
Les rochers de l'autre côté,
Sont très-commodes en été,

Chacun d'eux ayant dans son ventre
Une caverne, ou bien un antre,
Où logent, maudit soit qui ment,
Les nymphes ordinairement.
Là, de belles sources d'eau douce,
Dont les bords sont couverts de mousse,
Disent à celui qui les voit :
Ne voulez-vous pas boire un doigt?
Tout auprès une forêt sombre
Où l'on est en tout temps à l'ombre,
Et dont les arbres toujours verts
Sont de l'âge de l'univers,
N'a jamais senti, que je sache,
Coup de serpe, cognée ou hache;
Et jamais en ce port caché
L'ancre ne s'était accroché.
Énée eut le grand avantage,
De fouler ce tout neuf rivage
De sept vaisseaux accompagné,
Tout le reste étant éloigné
De cette flotte dissipée.
  Ayant donc la terre attrapée,
Dieu sait s'ils furent diligents
A descendre, les bonnes gens.
Lors Achatès un fer empoigne,
Et contre un caillou si bien coigne
Qu'il en fit, non pas pour un peu,
Sortir étincelles de feu;
Ce feu pris à matière sèche,
(Je ne sais pas si ce fut mèche,
Si ce fut bois vieux ou bois neuf,)
Devint grand à rôtir un bœuf.
Lors fut des vaisseaux descendue
Toute la Cérès corrompue;

En langage un peu plus humain,
C'est ce de quoi l'on fait du pain.
Quelques-uns au feu la séchèrent,
Étant sèche la concassèrent,
Puis en firent des échaudés
Qui ne furent guère gardés.
Et puis Æneas sans échelle,
Suivi d'Achatès le fidèle,
Monta sur le haut d'un écueil :
Là, tant que put aller son œil,
Il chercha sa flotte écartée;
La nef de Capys; et d'Antée,
Le grand vaisseau de Caïcus,
Et les autres vaisseaux vaincus,
Grâce à Junon la male-bête,
Par les efforts de la tempête.
Vainement ses yeux il frotta,
Les ouvrit et les clignota,
Il ne vit vaisseau, ni galère,
Dont le bon seigneur désespère.
Mais bien vit-il trois cerfs gaillards
Suivis de biches et brocards.
Cela le fit un peu sourire :
Bon, dit-il, voici de quoi frire.
Il banda son arc, cela dit,
Prit son carquois et descendit.
Achatès prit son arbalète,
Voulant tuer aussi sa bête.
Lors le bon prince de tirer,
Et les cerfs de se retirer
Pour gagner la forêt voisine,
Mais Æneas les assassine
Avec tant d'adresse, et si bien,
Qu'il en mit sept, en moins de rien,

Morts, étendus dessus la terre.
Il ne fit pas plus longue guerre,
Voyant autant de cerfs à mort
Qu'il avait de vaisseaux au port.
Cette belle occision faite,
N'ayant ni trompe, ni trompette,
Ni de voix assez pour crier,
Un sifflet de chauderonnier
Achatès tire de sa poche.
A ce sifflet chacun approche,
Puis, sur des avirons croisés,
Tous ces corps morts furent posés,
Et portés à grands cris de joie
Vers les sept navires de Troie.
Ænéas fit désembarquer
Force bon vin de quoi trinquer,
Qui n'était pas de deux oreilles;
Non pas pour quatre ou cinq bouteilles,
Acestès de plusieurs tonneaux
Avait fourni tous leurs vaisseaux,
Lorsqu'ils partirent de Sicile;
Que le bon seigneur très-habile,
Après quelques petits refus,
Avait pourtant fort bien reçus;
Puis, pour leur donner du courage,
Il leur tint à tous ce langage:
« Nous en avons eu dans le q
« Les vents à ce coup ont vaincu.
« Mais nous devons bien nous attendre
« Que nous affliger, et nous rendre
« Toutes sortes de déplaisirs,
« Est le plus grand de leurs plaisirs.
« Peu de maux sont pareils aux nôtres,
« Mais nous en avons bien vu d'autres...

« Et peut-être qu'ils finiront
« Quand les Dieux se raviseront.
« Nous sommes, sortant de Sicile,
« De Charybde tombés en Scylle;
« C'est tomber de fièvre en chaud mal!
« Polyphème, étrange animal,
« Nous fit à tous avoir la fièvre;
« Il me fit courir comme un lièvre,
« Et bien souvent, de pur effroi,
« Il me semble que je le voi.
« Mais l'homme de cœur tout surmonte.
« Un jour que nous ferons le compte
« De tant de beaux combats rendus,
« Nous rirons comme des perdus.
« Le sort promet qu'en Italie,
« Terre, à ce qu'on dit, fort jolie,
« Nous aurons un jour du repos;
« Il ne saurait plus à propos
« Ce signalé plaisir nous faire.
« La mer commence à nous déplaire...
« Nous avons trop fait les plongeons:
« Il vaut mieux bâtir des donjons,
« Et faire une nouvelle Troie,
« Qui sur mer enfin ne se noie.
« A moins que d'être un cormoran,
« Je crois que le vieux Juif errant,
« N'a pas fait un plus long voyage.
« Mais il faut avoir bon courage...
« Çà, buvons donc, et nous gardons
« Pour les biens que nous attendons!»
Il leur fit ce discours de bouche,
Mais, comme on dit, le cœur n'y touche.
Il ne rit que du bout des dents,
Et tout de bon pleure au dedans.

Lors chacun se met en besoigne,
Chacun quelqu'instrument empoigne
Pour travailler pour le festin.
Tous réjouis d'un tel butin,
Les uns de leur peau les dépouillent,
Et les autres dans leur corps fouillent,
En tirent tripes et boyaux,
Les lavent en deux ou trois eaux,
Puis en font de grosses saucisses.
S'ils avaient jusqu'à des épices,
Puisque Virgile n'en dit mot,
Qui, comme on sait, n'est pas un sot,
Noble et discret Lecteur vous plaise
Permettre aussi que je m'en taise.
Retournons à nos cuisiniers :
Après avoir mis par quartiers,
Par aloyaux et charbonnées,
Ces sept bêtes assassinées,
Ils mirent la viande au feu ;
Puis, l'un trop cuit, l'autre trop peu,
Couchés sur la belle verdure,
Ils en firent déconfiture ;
Et se remplirent à foison
De vin vieux et de venaison.
Si bien burent, si bien mangèrent
Que la plupart s'en dévoyèrent ;
Enfin, après avoir dîné
Jusqu'à ventre déboutonné,
Ils se mirent à tue-tête
A discourir sur la tempête.
L'un pleure Cloanthe, et Lycus,
L'autre Gyas, l'autre Amycus ;
L'autre à son compagnon raconte
Comme quoi se perdit Oronte.

Ils auront gagné quelques ports...
Ils ne sont pas encore morts,
Disent quelques-uns ; quelques autres
Disent pour eux leurs patenôtres...
On n'eût pas ouï Dieu tonner,
A répondre et questionner,
Tant ils faisaient de bruit ensemble.
  Cependant le Dieu sous qui tremble
La voûte du haut firmament,
Comme il agit incessamment,
Au travers d'un châssis de verre
Jetait les yeux dessus la terre,
Regardant si tout allait bien
En son royaume terrénien.
Comme il visitait la Libye,
La mère d'Ænéas le pie
Ou pour mieux dire le pieux,
Le cœur triste et la larme aux yeux,
Lui tint à peu près ce langage,
Après avoir, comme très-sage,
Avec grande crainte et respect
Dit par trois fois salamalec :
« Grand roi qui faites sur la terre
« Tant de si beaux coups de tonnerre,
« Et qui tenez dedans vos mains
« Le bien et le mal des humains ;
« Qu'a fait à votre seigneurie
« Le pauvre Ænéas, je vous prie ?
« Qu'ont fait les pauvres Phrygiens
« Que vous traitez comme des chiens ?
« Errer de contrée en contrée,
« N'avoir en nulle part entrée,
« Souffrir partout mille travaux,
« Etre poursuivis des prévôts,

« Comme s'ils étaient des Bohêmes!
« Sont-ce là ces bonheurs extrêmes,
« Et les biens qu'on leur a promis?
« Est-ce là les traiter d'amis?
« D'Ænéas, de ce galant homme
« Devait tant venir cette Rome
« Dont le Destin a fait partout
« Cent contes à dormir debout.
« A ces pauvres bannis de Troie
« (Dieu! que j'en ai pleuré de joie,
« Mais maintenant pour un petit
« J'en pleurerais bien de dépit.)
« Vous aviez promis un asile
« Si sûr, que leur superbe ville
« Qu'a mise en feu le Grec vainqueur,
« Ne leur devait tenir au cœur.
« Des descendants du jeune Jule
« Devait venir ce grand Romule,
« Tous ces benoits Pères conscripts
« A la barbe longue, au poil gris :
« La nation si chère à l'oie
« Qui la sauva des feux de joie,
« Qui devait établir ses lois
« Sur l'Indien et sur l'Anglois,
« Et se rendre enfin par la guerre
« Maîtresse de toute la terre.
« Mais c'est autant pour le brodeur...
« Le Destin est un vrai menteur...,
« Et vous, mon très-révérend père,
« En qui mon fils en vain espère,
« Je vois bien que le plus souvent
« Vous ne promettez que du vent.
« Qui n'eût cru sur votre parole,
« A moins que de passer pour folle

« Que suivant l'arrêt du Destin »
« Il aurait le pays latin? »
« Mais cette région promise, »
« Après remise sur remise, »
« A la fin du compte sera
« Le diable qui l'emportera.
« Au lieu de ces belles conquêtes »
« Sur mer il n'aura que tempêtes, »
« Sur terre il n'aura que des coups. »
« A tout cela que ferions-nous, »
« Sinon le prendre en patience, »
« Qui, comme on dit, passe science?
« Puisque gens à mal faire nés »
« Vous mènent ainsi par le nez, »
« Vous devriez les faire pendre; »
« Si vous saviez aussi bien rendre »
« La justice, que vous savez »
« Pardonner aux gens dépravés. »
« Anténor sans tirer l'épée, »
« Après l'avoir belle échappée,
« Aussi bien que mon pauvre fils,
« Suivi de ses gens déconfits,
« A traversé l'Esclavonie, »
« Et son heureuse colonie, »
« Près du pays où l'Éridan »
« Rend son tribut à l'Océan, »
« A bien et beau fondé Padoue. »
« A tous ses voisins fait la moue, »
« Et leur montre fort bien les dents »
« Alors qu'ils font trop les fendants.
« Il est là qui rogne et qui taille,
« Qui chasse, qui boit, et qui raille,
« Enfin qui fait ce qu'il lui plaît
« On sait pourtant bien ce qu'il est :

« On sait bien que ce n'est qu'un traître.
« Et mon fils ayant l'honneur d'être
« Parent de la plupart des Dieux,
« Mon fils, qu'on nomme le pieux,
« A perdu vaisseaux et bagage;
« A mis tous ses habits en gage;
« Se voit des uns vilipendé,
« Des autres grondé, gourmandé :
« Tout cela par je ne sais quelle,
« Qui parce qu'on me trouve belle,
« Dit partout que je ne vaux rien...
« Grâce à Dieu l'on me connaît bien.
« Si ce n'est qu'il y va du vôtre
« Et qui toque l'un, toque l'autre,
« Je dirais tout ce que je sais...
« Mais pour mieux faire je me tais. »
Elle en eût dit bien davantage;
Mais la bonne dame de rage
Se mit tellement à pleurer,
A sangloter, à soupirer;
Enfin, fit tant de l'enragée
Qu'il eut peur, la voyant changée,
Qu'elle n'eût quelque diable au corps;
Tout autre que lui l'eût cru lors.
Mais il se connaît trop en diable...
Or, comme il est très-pitoyable,
Et quand il voit souffrir autrui,
Qu'il souffre presque autant que lui,
Ce grand Dieu se mit à sourire.
Il me semble avoir ouï dire
Que quand il rit tout en va mieux
Sur mer, sur terre et dans les cieux.
Ce Dieu donc, des Dieux le plus sage,
Se radoucissant le visage,

Et la prenant sous le menton,
Lui dit : « bon Dieu! que dirait-on,
« Si l'on vous voyait ainsi faire?
« N'avez-vous pas honte de braire,
« Ainsi que la femme d'un veau?
« Ah! vraiment, cela n'est pas beau!
« Ne pleurez plus, la Cythérée,
« Et tenez, pour chose assurée,
« Tout ce qu'a prédit le Destin
« D'Enée et du pays latin.
« Vous le verrez bâtir muraille
« De brique et de pierre de taille,
« Et faire une Lavinium
« Qui vaudra bien son Ilium,
« Et peut-être sera plus belle.
« Puis le verrez sans échelle
« Un beau matin monter aux cieux,
« Pour être un de nos demi-Dieux.
« Mais sachez, s'il faut tout vous dire,
« Que pour établir son empire,
« Il aura bien à dégaîner,
« Et bien des combats à donner,
« Contre un peuple fier et barbare,
« Et qui frappe sans dire gare.
« Mais si bien il escrimera
« Que de tout à bout il viendra;
« Et de farouches comme bêtes
« En fera des gens fort honnêtes,
« Qui sauront faire compliments,
« Et bien jouer des instruments.
« Trois fois les prés auront des herbes,
« Et les jeunes guérets des gerbes,
« Et trois fois durant trois hivers
« Ils seront de neige couverts.

« Cela veut dire trois années
« Que toutes guerres terminées,
« Et tous ses ennemis vaincus
« Par le tranchant de son malcus,
« Il régnera, roi pacifique.
« Et pour monsieur son fils unique
« Ascagne qu'on nomme Iulus,
« Qu'on nommait autrefois Ilus,
« Avant qu'Ilium la superbe
« Devint un champ brûlé sans herbe,
« Trente ans entiers il régira
« Lavinium qu'il quittera
« Pour faire une ville nouvelle
« Appelée Albe, sur laquelle
« D'Hector les généreux enfants
« Régneront durant trois cents ans.
« Jusqu'à tant qu'une reine nonne
« Mette au monde sa race bessonne,
« Dont Mars le Dieu gladiateur
« Passera pour être l'auteur.
« Et puis après son fils Romule
« A l'imitation d'Hercule,
« Portant, au lieu de justaucorps,
« Peau de louve, poil en dehors,
« Ramassera, par les villages,
« Tous les faiseurs de brigandages,
« Tous gens de dangereuses mains
« Desquels il fera les Romains.
« Leur ville s'appellera Rome
« Du nom de ce tant honnête homme.
« Je ne donne aucun temps préfix
« A ces enfants de votre fils,
« Pour le terme de leur empire;
« Il durera sans qu'il empire

« Jusqu'à tant que tout prenne fin. »
Amen, dit Vénus, et Jupin
Reprit aussitôt la parole :
« Et pour Junon qui fait la folle,
« Et se fait à quatre tenir,
« Vous la verrez bien revenir,
« Après avoir bien fait la guerre,
« Remué le ciel et la terre,
« Et fait tous ses efforts en vain,
« Mettant de l'eau dedans son vin,
« De ces peuples qu'elle tourmente,
« Elle se dira la servante,
« D'elle chéris autant et plus
« Qu'ils auront été mal voulus.
« Dans peu de temps Phthie et Mycène
« Aujourd'hui si fière et si vaine,
« Verra ses habitants vaincus
« Par les enfants d'Assaracus,
« Aura même destin que Troie,
« Et des Romains sera la proie.
« Puis sur la terre reluira
« César, qui l'assujettira ;
« L'Océan souffrira ses voiles,
« Sa gloire ira jusqu'aux étoiles,
« Et lui-même enfin y viendra.
« Lors son illustre nom sera
« Colloqué dans la litanie.
« La discorde sera bannie,
« Plus de guerres en l'univers,
« Sinon en prose ou bien en vers,
« Quand auteurs aux têtes mal faites,
« Comme par exemple poëtes,
« A grands coups de vers outrageants
« Apprêteront à rire aux gens.

« En terre la foi retournée
« Et Vesta qui l'a ramenée,
« Rême, et son grand frère Quirin,
« C'est-à-dire en français Guérin,
« Donneront partout un tel ordre,
« Que personne n'y pourra mordre.
« Du temple du Dieu double-front
« Les portes se condamneront.
« La fureur impie, et la rage,
« Seront là prises comme en cage,
« Et s'useront toutes les dents
« A ronger du fer là-dedans. »
Jupiter se sécha la langue,
A cette ennuyeuse harangue,
Jusqu'à s'en enrouer la voix.
Vénus en bâilla quatre fois.
Mais enfin il conclut la chose,
Dont l'auteur qui ces vers compose
En son cœur le remercia.
Car si fort il s'en ennuya,
Que deux fois, faute de courage,
Il pensa quitter là l'ouvrage.
Jupiter donc quand il lui plut,
Certes plus tard qu'il ne fallut,
Cessa de faire le prophète.
Et Vénus, la dame coquette,
Lui fit compliment là-dessus
En termes éloquents conçus.
Lors il fit venir pour lui plaire
Son fils, son courrier ordinaire,
C'est son fils, ami du Destin,
Qui sait parler grec et latin,
Qui coupe si bien une bourse;
Qui de l'éloquence est la source;

Sait bien jouer des gobelets,
Faire comédie et ballets ;
Inventeur des dés, et des cartes,
Des tourtes, poupelins et tartes,
Et pour achever son tableau,
Sur le tout un peu damoiseau.
Ce messager, prompt et fidèle,
Gagne la terre à tire-d'aile,
Envoyé vers dame Didon
Par le grand mari de Junon.
Vous allez savoir tout à l'heure
Quelle est Didon et sa demeure.
C'était pour adoucir les cœurs,
Et les barbaresques humeurs
De la nation tyrienne,
En faveur de la gent troyenne.
Jupiter ainsi faisant, prit
Le dessein d'un homme d'esprit.
Car si Didon mal informée
D'Énée et de sa renommée,
De l'intention du Destin,
Et qu'il était cher à Jupin,
Si, dis-je, cette dame Élise
Ainsi que pauvres sans chemise
Les eût chassés de son état,
Leur eût refusé tout à plat
Dans son pays une retraite;
C'est une chose claire et nette
Qu'elle eût lors à Jupin rendu
Un déplaisir non attendu,
Dont elle aurait pu lui déplaire :
Mais elle leur fut débonnaire
Jusqu'à, dit-on, faire en cela
Tout ce qu'il faut, même au-delà.

Cependant notre maître Énée
Ayant eu mauvaise journée,
Eut encore une pire nuit.
A peine le soleil reluit,
Qu'il veut voir si de ce rivage
Le peuple est civil ou sauvage;
Et savoir si les habitants
Sont chrétiens ou mahométans.
Il se leva donc à la hâte,
Ne menant avec lui qu'Achate,
Qui prit en ses mains en tout cas
Deux dards et son grand coutelas,
Afin d'être toujours en garde.
Je vous oubliais par mégarde
Qu'il mit sa flotte en un endroit
Que personne ne trouveroit,
Si ce n'était par nécromance;
Et qu'il fit expresse défense
Que sur peine du morion,
Autant chevalier que pion,
Personne ne mît pied à terre
Qu'il n'eût bien fait à l'œil la guerre,
Et su si ce port écarté
Serait un lieu de sûreté.
Sa mère voulut l'en instruire
Et lui faire pièce pour rire.
Prenant donc toute la façon
D'une fille faite en garçon,
Et paraissant un jeune drôle,
Ayant un fusil sur l'épaule,
Et chien couchant chassant devant,
Branlant la queue, et nez au vent.
Ænéas qui la vit vêtue,
Tout de même que la statue

De Diane qui va chassant,
Lui rendit salut en passant.
Là-dessus, une perdrix rouge
Des pieds de la céleste gouge
Partit, en joue elle coucha,
Mais son gibier point ne toucha;
Soit que la poudre fût peu fine,
Ou bien que la dame Cyprine
Fermât les yeux voyant du feu;
Ou bien qu'elle l'entendît peu.
Elle en rougit un peu, la belle,
Son bravé fils s'approcha d'elle;
Elle lui fit un doux regard
Lui disant: « Monsieur, Dieu vous gard! »
A cette parole obligeante
Qui l'âme de son fils enchante,
Ce ne fut pas pour un petit
Qu'il en devint tout interdit.
Il fit pourtant le pied derrière
D'une assez gentille manière.
D'une bouche sentant le thim,
Et d'un son de voix argentin,
Elle lui fit cette harangue,
Je ne sais pas dans quelle langue:
« N'avez-vous point vu par ici,
« De quoi je suis en grand souci,
« Quelques-unes de mes compagnes
« Qui vont chassant dans ces campagnes
« Après un cerf qui va fuyant?... »
Il répondit en bégayant:
« Je n'en ai vu tête ni queue,
« O belle! à la prunelle bleue!
« Belle que je ne puis nommer,
« Belle qui m'avez pu charmer

« Par je ne sais quelle lumière
« Que vous avez dans la visière.
« Ah! par ma foi, j'en suis ravi?
« Maudit soit, si jamais je vi
« Face qui m'ait plu davantage.
« La malepeste, quel visage!
« Et que qui vous regardera
« Sans cligner, impudent sera.
« Vous sentez la dame divine,
« J'en jurerais sur votre mine...
« Mon nez ne me trompe jamais
« En ce qui sent bon ou mauvais.
« Votre gousset et votre haleine
« Ne furent jamais d'Africaine:
« Ils ont je ne sais quoi du ciel...
« Votre bouche exhale le miel.
« Ou vous êtes une déesse,
« Ou du moins nymphe, ou je confesse
« Que je puis aussi n'être pas
« Le pieux messire Ænéas.
« Les vents m'ont en cette contrée
« Donné malgré mes dents entrée;
« Daignez me dire, au nom des Dieux,
« S'il fait sûr pour nous en ces lieux;
« Et me faites l'honneur de croire
« Que vous aurez bien de quoi boire. »
« Je ne suis pas, en vérité,
« D'une si haute qualité, »
Dit Vénus, « mais votre servante. »
« Ah! vous êtes trop obligeante »,
Ce dit-il, « et j'en suis confus. »
« Et moi, si jamais je le fus, »
Ce dit-elle; et lui de sourire
Disant : « Cela vous plaît à dire. »

Puis sa tête il désaffubla;
Elle ses deux jarrets doubla
A lui faire une révérence.
Il fit une circonférence
Du pied gauche à l'entour du droit;
Et cela d'un air tant adroit,
Le pauvre fugitif de Troie,
Que sa mère en pleura de joie.
Enfin, tous ces devoirs rendus
A l'un et l'autre si bien dus,
D'une bouche sentant l'eau rose
Elle lui dit : « C'est une chose
« Ordinaire aux dames de Tyr,
« D'aimer la chasse et se vêtir
« De même que je suis vêtue;
« De courir à bride abattue,
« Et sans faire tant de façons
« De vivre comme des garçons.
« C'est ici la terre punique;
« Le peuple en est fort colérique,
« Qui de Tyr, qu'Agénor fonda,
« En cette contrée aborda
« Avecque Didon notre reine,
« Que la tyrannie et la haine
« De son frère Pygmalion
« Pire qu'un tigre, et qu'un lion,
« Contraignit de plier toilette,
« Et de déloger sans trompette
« Un pied mal chaussé, l'autre nu,
« En ce rivage peu connu
« Les Dieux lui donnent un asile;
« Elle y fait bâtir une ville.
« Si ce n'est vous importuner,
« Et que vous vouliez vous donner

« La patience de m'entendre,
« J'aurai plaisir de vous apprendre
« Son histoire, dont aisément
« On ferait un fort beau roman. »
« Volontiers, belle Tyrienne,
« Et je vous conterai la mienne;
« Qui, je gage cent carolus,
« Vaut bien la vôtre, et même plus. »
« Nous verrons, » répondit la belle.
« Didon fut l'épouse fidèle
« De l'infortuné Sichéus
« A qui, plus traître que Bréus,
« Pygmalion le sanguinaire,
« Comme il récitait son bréviaire,
« D'un coup d'arquebuse à rouet,
« Action digne du fouet,
« Fit un trou dans le mésentère.
« Son épouse s'en désespère,
« En fait faire information,
« Mais de cette noire action
« Elle n'eut aucune nouvelle;
« Tant le meurtrier infidèle
« Sut tenir son crime secret.
« La pauvrette en meurt de regret;
« De ses tresses mal peignées,
« Elle arrache maintes poignées,
« Se prend aux astres innocents,
« La rage maîtrise ses sens...
« Une nuit qu'elle pleure et crie,
« Et pour le pauvre défunt prie,
« Elle le voit percé de coups,
« Et tout sanglant, ce pauvre époux;
« Qui d'une voix épouvantable
« Lui conte l'acte détestable,

« Et que son frère avait grand tort
« De l'avoir ainsi mis à mort,
« Pensant, par cette injuste voie,
« Avoir son or et sa monnoie.
« Didon lui donna le bon soir,
« Parce qu'elle avait à le voir »
« Une frayeur pas ordinaire. »
« Elle dissimula l'affaire, »
« Et s'assurant des mécontents »
« Prend un beau jour si bien son temps,
« Que tout ce que ce frère injuste »
« Avait d'argent, pistole juste, »
« Et tous ses meubles les plus beaux, »
« Chargés en vingt et cinq vaisseaux, »
« Abordèrent en ce rivage »
« Où Didon fait bâtir Carthage. »
« Le propriétaire du lieu »
« Ayant eu le denier à Dieu, »
« Crut la tromper, et ne lui vendre »
« Qu'autant de lieu qu'en peut comprendre
« La peau d'un bœuf, tant grand fût-il.
« Mais Didon, par un tour subtil, »
« Fit couper cette peau par bandes, »
« Et fit les mesures si grandes, »
« Que sa ville, par ce bon tour, »
« Malgré le vendeur eut grand tour. »
« Mais vous à qui ceci je conte »
« Daignez aussi me rendre compte »
« Et du pays d'où vous venez, »
« Et du chemin que vous tenez. »
« Dites-moi quelles gens vous êtes, »
« Quel est le métier que vous faites, »
« Et quelle est la religion »
« Qu'on professe en la région

« Où vous élisez domicile. »
« Nous ne sommes pas de Sicile, »
Dit Ænéas, « mais d'un pays
« Où les gens sont bien ébahis,
« Où bien fort contre les Grecs pestent.
« S'entend, si gens encore y restent,
« Car je crois bien, en bonne foi,
« Qu'ils sont tous venus avec moi.
« Pour dire toute mon histoire
« J'irais bien jusqu'à la nuit noire,
« Devant qu'en être à la moitié.
« C'est un conte à faire pitié,
« Et que j'ai bien peur qu'on ne croie.
« Si jamais le grand nom de Troie,
« Ce royaume si bel et si bon,
« Qui n'est plus que cendre et charbon,
« Et le témoignage effroyable
« Qu'ici bas tout est périssable;
« Si jamais ce nom glorieux
« Est parvenu jusqu'en ces lieux,
« Vous savez bien qu'elle est la terre
« D'où me chasse une horrible guerre.
« J'en suis sorti sans dire adieu,
« Et si je me trouve en ce lieu,
« Cela ne vient pas de ma tête,
« Mais seulement de la tempête,
« Qui m'a jeté comme un corps mort
« Comme par mépris en ce bord.
« Je suis le pieux maître Énée....
« De qui la gloire n'est bornée
« Que des voûtes du firmament.
« En cela maudit soit qui ment.
« J'emporte nos Dieux tutélaires
« Soustraits aux Grégeois sanguinaires,

« Qui comme ils sont esprits follets,
« S'en fussent fait des marmousets.
« J'ai grand dessein sur l'Italie.
« On me dira que c'est folie ;
« Mais ainsi le veut Jupiter :
« Si je l'allais mécontenter,
« M'honorant de sa parentelle,
« Je serais un Jean de Nivelle.
« Quand je me suis mis sur les eaux,
« J'avais pour le moins vingt vaisseaux.;
« Mais les vents me l'ont donné belle,
« Quoique protégé de Cybèle,
« A peine de vingt que j'avois
« En ai-je sept, en tapinois,
« Que j'ai cachés en ce rivage;
« J'en pleurerais quasi de rage.
« Je me vois sans un quart d'écu
« Pauvre malheureux froid-au-q !
« Dans ces grands déserts de Libye,
« Je suis, et d'Europe et d'Asie,
« Chassé tout ainsi qu'un vilain...»
Vénus, le voyant en beau train
D'injurier la destinée,
Comme mère passionnée,
Ne peut le voir ainsi pleurer,
Se plaindre et se désespérer;
Mais pour lui redonner courage
Elle lui tint ce doux langage :
« Vous n'êtes pas homme de rien ;
« Ou ma foi je me trompe bien ;
« Mais qui que vous soyez, beau sire,
« J'ai quelques choses à vous dire,
« Qui de ces funestes propos
« Vous tireront fort à propos.

« Prenez une chemise blanche,
« Aussi bien nous avons dimanche;
« La vôtre, et ce mouchoir noué
« Semblent le linge d'un roué.
« Allez voir Didon dans sa ville
« C'est une dame très-civile
« Qui vous donnera de sa main,
« De quoi passer votre chemin.
« Si j'ai le don de bien connaître,
« Par les choses qu'on voit paraître
« Ce que les choses deviendront,
« Et du succès qu'elles auront;
« Si mes parents m'ont bien instruite,
« Voyez-vous cette longue suite
« De cygnes qui volent là-bas? »
« Non, dit-il, je ne les vois pas! »
« La malepeste soit la bête,
Dit-elle, en lui tournant la tête;
« Tenez, les voilà vis-à-vis... »
« Ce sont oisons à mon avis, »
Dit Achatès. « Que vous importe,
« Oisons ou cygnes? Diable emporte!
« Vous me feriez bien enrager...
De peur de la désobliger,
Il ne contesta pas la chose.
Elle, rouge comme une rose,
Ou si l'on veut, la face en feu,
Se radoucit pourtant un peu,
Honteuse de sa promptitude;
Et puis leur dit d'un ton moins rude:
« Ils sont, si je sais bien compter,
« Seize; l'oiseau de Jupiter,
« Bête au meurtre fort adonnée,
« Leur a bien la guerre menée;

« Mais il n'a rien gagné sur eux,
« Dont ils se tiennent bienheureux;
« Il s'en va faire ailleurs la guerre.
« Voyez-les planer terre à terre,
« Tout gaillards d'être en sûreté...
« Vos gens de même, en vérité,
« Dans le nouveau port de Carthage
« Ont oublié quasi l'orage. »
Cela dit, elle lui parut,
Par une lueur qui courut
Depuis ses pieds jusqu'à sa tête,
Telle qu'en quelque jour de fête
Dedans Paphos elle paraît.
Imaginez-vous, s'il vous plaît,
S'il eut alors l'âme étonnée,
Notre pauvre messire Énée,
La voyant grandir à l'instant
De quatre pieds et d'un empant;
Sentant, de son corps diaphane,
Sortir odeur de frangipane;
Voyant ses habits s'alonger,
Et la voyant sitôt changer.
Reprenant sa forme première,
Que même sans voir la manière
Dont elle se mit à glisser,
Autre qu'un sot n'eût pu penser
Qu'elle ne fût une déesse.
Lors il cria plein de tristesse :
« Ma chère mère, qu'est ceci?
« Me pensez-vous toujours ainsi
« Faire des tours de passe-passe?
« Méritai-je cette disgrâce?
« Et n'aurai-je jamais le bien
« De joindre votre bec au mien?»

Il a beau la chercher de vue,
Elle le voit sans être vue.
Mais afin de lui témoigner,
Avant que de s'en éloigner,
Le soin qu'elle a de sa personne,
Et l'un et l'autre elle environne,
Au moins Virgile nous l'a dit,
D'un air épais, qui les rendit
A tous yeux mortels invisibles.
Autrement, ces peuples terribles
Eussent, ne les connaissant point,
Pu leur ôter chausse et pourpoint.
Il prit le chemin de Carthage,
Tout ravitaillé de courage :
Elle prit celui de Paphos
Où sur cent cinquante échafauds
Tous les huit jours on fait grimace
Pour amuser la populace.
Ils s'en allèrent donc tout droit,
Par un petit chemin étroit,
Vers la ville, tête baissée.
Leur révérence fut lassée
A monter un côteau fort haut,
D'où, comme d'un grand échafaud,
Ils virent la ville nouvelle,
Qui d'abord leur sembla fort belle;
Ils se divertirent longtemps
A regarder les habitants.
Énée admira leur ouvrage,
Approuva le plan de Carthage;
Et les trouva gens bien hardis
D'entreprendre de tels taudis.
Les uns roulent pierres de taille,
Les autres font une muraille;

Quelques-uns plantent du pavé;
Quelques autres un trou cavé
D'une forte voûte soutiennent,
Les uns vont, et les autres viennent.
L'un fait un plancher, l'autre un toit;
Ici l'on mange, et là, l'on boit;
Les juges rendent la justice,
Ou travaillent à la police.
Ici quelqu'un attache un clou,
Là, quelqu'autre fait un grand trou
Pour en faire puits ou citerne;
Là l'on bâtit une taverne,
Et là l'on bâtit un tripot;
Là l'on travaille du rabot,
Et là l'on exerce la scie;
Là la chaux vive est amortie;
Là l'on fait mal, là pas trop bien,
Là fort peu de chose, et là, rien.
L'un blanchit un mur, l'autre un âtre;
L'un travaille en chaux, l'autre en plâtre.
Tout auprès d'un commode port
S'élève un grand et vaste fort;
Enfin là l'on taille et l'on rogne,
Là, l'on charpente, là l'on cogne;
Là, je ne sais plus ce qu'on fait.
J'ai peur d'avoir fait un portrait
Assez long pour pouvoir déplaire;
Mais je ne saurais plus qu'y faire:
Et si j'allais tout effacer,
Ce serait à recommencer.
Hors la ville, c'est même chose,
Dans les champs pas un ne repose;
Les uns engraissent les guérets,
Les autres vont dans les forêts.

Chercher de quoi faire une poutre;
Là, les bœufs exercent le coutre,
Là, l'éléphant lent à marcher
Traîne un grand quartier de rocher;
Les uns pavent les aven ues
De grandes pierres non cornues;
Les autres font un aqueduc,
Afin que la ville ait du suc.
Imaginez-vous des abeilles,
Dont on conte tant de merveilles,
Qui font de la cire à l'envi;
Travailler jamais je n'en vi,
Parce que toute abeille pique;
Mais j'ai bien lu la Géorgique.
Ces animaux si diligents
Dont on fait des leçons aux gens,
Sont une très-naïve image
De ce peuple qui fait Carthage,
Tant lorsqu'ils composent le miel
De la manne chute du ciel,
Que lorsqu'ils forment leurs logettes,
Instruisent leurs jeunes avettes,
Ou vont faire la guerre aux taons
Plus importuns que hannetons.
« O bienheureux ceux qui bâtissent,
« Et sous des toits se réjouissent;
« Dit Énée, et qui comme nous
« Ne courent pas comme des fous! »
Cela dit au fidèle Achate,
Ils descendirent à la hâte.
A plusieurs révérence il fit;
Au diable si l'on lui rendit,
N'étant aperçu de personne.
D'abord cette chose l'étonne,

Mais ayant bientôt reconnu
Qu'invisible en diable cornu,
Sa mère l'avait bien pu rendre,
Il voulut son plaisir en prendre.
Dieu sait si tous ceux qu'il toucha,
Sans être vu, qu'il approcha,
Eurent lors la fièvre bien chaude,
Se sentant donner chiquenaude,
Sans savoir par qui, ni comment.
Cela les trouble étrangement.
Ænéas de rire en éclate,
Et s'en épanouit la rate;
Jamais il ne fit tant le fou
Dont Achatès rit tout son sou.
Dans la ville, un bois vieux et sombre;
Tient un superbe temple à l'ombre.
Dans ce temple, cent renardeaux,
Cent blaireaux, et cent louveteaux,
Et cent tourteaux de pain d'épice,
Sont présentés en sacrifice,
Tous les mois à dame Junon
Par les Tyriens et Didon.
Quand en Libye ils abordèrent,
Au fond de ce bois ils trouvèrent,
Dans je ne sais quel vilain trou,
La tête d'un âne et son cou.
Si l'ouvrage du grand Virgile
Est reçu comme l'Évangile,
On trouvera que j'ai fait mal,
De mettre âne au lieu de cheval.
Mais, foi de poëte burlesque,
J'ai lu dans un livre arabesque,
Dont j'ai mal retenu le nom,
Que c'était celle d'un ânon.

Ils en firent tous grande fête
D'avoir trouvé ce chef de bête;
Chacun bien fort s'en ébaudit,
Junon ayant un jour prédit
A Didon ravie en extase,
Qu'ils auraient les vertus d'un aze;
C'est-à-dire, pour parler mieux,
Qu'ils seraient très-laborieux ;
De plus sauraient la sarabande,
Mais auraient l'oreille un peu grande,
Et la perruque de barbet,
S'ils trouvaient le chef d'un baudet,
Dans un trou fait à coups de bêche,
Qu'après cette fatale brèche
Ils auraient le bien de bâtir
Ville qui vaudrait mieux que Tyr.
Après cette heureuse trouvaille,
De massives pierres de taille,
Didon fit un temple en ces lieux
A la femme du roi des Dieux.
Les portes sont de fine fonte,
Les degrés par lesquels on monte,
Qui sont d'un reluisant airain,
Pesaient, il ne s'en faut qu'un grain,
Deux mille livres bien pesées.
Pour retourner sur nos brisées,
Nos rose-croix bien assurés
De n'être pas considérés,
Dans ce superbe temple entrèrent,
Et partout le considérèrent.
L'ouvrage leur en sembla beau,
L'ordre du bâtiment nouveau,
La matière très-magnifique,
Et merveilleuse sa fabrique.

Ænéas s'attachant à tout,
Allait cherchant de bout en bout
De quoi se repaître la vue;
Quand d'une chose à l'imprévue
D'abord il se trouva surpris;
Mais ayant repris ses esprits,
Il en conçut quelque espérance
Qui n'était pas hors d'apparence,
Qu'en ce pays, quoiqu'inconnu,
Il serait le très-bien venu.
Parmi cent choses qu'il contemple,
Attendant la reine en ce temple,
Charmé de tant d'objets nouveaux,
Il voit en plusieurs grands tableaux,
Mais qui n'étaient pas peints à l'huile,
L'histoire de sa pauvre ville;
Les champs fameux où si souvent
Il avait gagné le devant,
Quand les Grecs sur les Dardanides
Faisaient un peu trop d'homicides;
Les Atrides si belliqueux;
Achille qui l'était plus qu'eux,
De qui souffrit tant de boutades,
Tant de folles rodomontades,
Le très-prudent Agamemnon,
Qui dit si cruellement non,
A Priam, le roi vénérable,
Quand après le sort déplorable
De son fils par lui mis à mort,
Il voulut, dont il eut grand tort,
Par un excès de barbarie,
Que son corps fût à la voirie.
Les larmes grosses comme pois,
Lui churent des yeux trois à trois;

Je ne sais si ce fut de joie
De voir le grand renom de Troie;
Ou bien si ce fut de douleur
Au souvenir de son malheur.
Mais je sais que troublé dans l'âme
Il s'écria lors : « Notre-Dame!
« Et, qui l'aurait jamais pensé,
« Que de tout ce qui s'est passé
« Dans les affaires de Phrygie
« On eût eu nouvelle en Libye?
« Il n'est pays si reculé
« Où notre nom ne soit allé.
« Voilà Priam, par sainte Barbe!
« Je le reconnais à sa barbe,
« Au dragon qu'il avait dans l'œil :
« Oui, le voilà vêtu de deuil.
« Ce peuple n'est pas si farouche
« Que le mal d'autrui ne le touche.
« Il est capable de pitié,
« Et susceptible d'amitié.
« Ce ne sont point des mangeurs d'hommes
« Ils sont, ma foi, ce que nous sommes.
« Chez eux le mérite a son prix,
« Chez eux nous ne serons point pris
« Pour des francs coureurs de malettes,
« Nous en sortirons bragues nettes.
« Ils pourront faire quelque cas,
« D'un homme fait comme Ænéas;
« Et si chez eux la renommée
« Des grands hommes est estimée,
« Je suis du bois dont on les fait,
« Grâces à Dieu, chacun le sait.
« Je n'en dirai pas davantage
« Puisque tout homme de courage

« Doit parler de soi sobrement. »
Cela dit pitoyablement,
Il se remit sur ces peintures,
Pour y chercher ses aventures.
Les fâcheux souvenirs qu'il eut,
Et combien d'eau des yeux lui chut,
Voyant dans ces tristes batailles,
Tantôt les Grecs, comme canailles,
Détaler devant les Troyens;
Et puis comme devant les chiens
Gagne au pied le timide lièvre,
Voyant, non sans avoir la fièvre,
Ses éperdus concitadins
Devant ce perceur de boudins,
Ce diable de fils de Pélée
S'en courir à bride avalée.
Et puis, de Rhésus trépassé,
Qui certes s'en fût bien passé,
Il vit les quartiers et les tentes
Neuves encore et reluisantes;
Car il était tout frais venu;
Le pauvret, s'il se fût tenu
De sommeiller cette nuitée,
On ne l'eût pas inquiétée
Sa majesté, comme l'on fit,
En l'assommant dedans son lit.
Ce fut par le fameux Tydide
Diomède, un grand homicide,
Qu'il fut, comme il dormait, occis,
A ce qu'on dit, de sang rassis.
Il enléva son équipage,
Jusqu'à ses mulets de bagage;
Ses chevaux, bêtes de grand prix,
Lui furent pareillement pris.

J'ai ouï dire à gens qu'on doit croire,
Si dans Xanthe ils eussent pu boire,
Que le prudent Agamemnon,
Laissant équipage et canon,
Honteux, la queue entre les jambes,
Eût replié ses oriflambes;
Et fait, sans battre le tambour,
Vers Mycène un honteux retour.
Ænéas fit le Jérémie,
Et mouilla sa face blêmie;
Il pleurait en perfection,
Et même sans affliction.
Puis il vit le jeune Troïle,
Ayant perdu son dard ou pile,
Qui s'enfuyait bien étonné
De se voir désembâtonné
Devant le fier fils de Pélée,
Qu'il avait dans une mêlée
Téméraireinent défié,
Avant que d'avoir essayé
S'il avait le pouvoir de faire
Résistance à tel adversaire.
En s'enfuyant il trébucha,
Se fit grand mal, se déhancha,
Se fit à la tête une bosse;
Achille survint en carrosse,
Et d'un grand coup de javelot
Fit sortir son sang à grand flot;
De ce grand coup de Péléide
Il mourut sans quitter la bride
De ses chevaux, qui sans pleurer
Virent leur cher maître expirer;
A son char sa jambe accrochée,
D'un coup de sabre étant tranchée,

Le reste du corps dépendu
Demeura sur terre étendu.
Lors sa tête demi-brisée
De sable fut pulvérisée,
Et son habit de sang souillé
Par Achille fut bien fouillé.
Puis les Troyennes désolées,
Pour la plupart échevelées,
Y rendaient visite à Pallas,
Laquelle n'en fit pas grand cas;
Ni d'une superbe jaquette
Faite d'une riche moquette,
De deux paires de souliers neufs
Et de près de demi-cent d'œufs.
A cette ambassade honorable
Elle ne fut point favorable,
Ils n'en obtinrent ni regard,
Ni le plus chétif; Dieu vous gard!
Tandis que dura la prière
Elle leur tourna le derrière,
Et même se mit à siffler,
Au lieu de les ouïr parler.
Puis il revoit ce même Achille,
Homme un peu sujet à sa bile,
Et quelquefois même un peu fou,
Faire, en dépit du loup-garou,
Trois tours à l'entour des murailles,
Quelles indignes funérailles!
Traînant le corps de sang vidé
Du pauvre Hector par lui lardé:
Et puis après il lui voit vendre,
Car il aimait, dit-on, à prendre,
Ce pauvre corps au poids de l'or.
Il voyait Priamus encor,

Pour fléchir cette âme affamée
De sa main droite désarmée,
Sa main gauche l'était aussi,
Embrassant de douleur transi,
Ces deux jambes victorieuses
Qu'il eût bien voulu voir cagneuses.
Hélas! quand il vit tout cela,
Que son deuil se renouvela!...
Voyant ce char et ces dépouilles,
Qu'il eût volontiers chanté pouilles,
Et maltraité cet inhumain,
S'il eût lors été sous sa main!
Puis après il se vit lui-même,
Dont il eut une joie extrême,
Faisant en milieu des Grégeois
Autant de carnage que trois...
Il vit l'armée orientale,
Du fils de l'amante à Céphale,
Dont le visage était si noir.
Puis il prit grand plaisir à voir
La vaillante Penthésilée
Si terrible dans la mêlée,
Qui portait, ainsi qu'un garçon,
Au lieu de jupe un caleçon.
C'était une rude femelle,
Et qui n'avait qu'une mamelle;
Qui n'eût pas craint dans le combat
De s'attaquer à Goliat;
Femme ainsi qui rien ne redoute,
A monté dessus l'ours, sans doute.
Comme Ænéas triste et confus,
A peine à s'ôter de dessus
La trop véritable peinture
De Troie et de son aventure,

A certain bruit qu'il entendit
Ayant levé la tête, il vit
Entrer la reine dans le temple.
De demander s'il la contemple
Avec grande admiration,
C'est une sotte question;
Car elle était charmante et belle,
Autant au jour qu'à la chandelle;
Et jour et nuit un vrai soleil.
On ne peut rien voir de pareil
A sa vénérable personne...
Troupe nombreuse l'environne
De jeunes gens embâtonnés,
Bien civils et morigénés.
Le capitaine de sa garde
Tient en main une hallebarde.
Elle avait six tambourineurs,
Douze fifres, et six sonneurs,
De mélodieuses cymbales,
Six maîtres joueurs de timbales
Ne faisaient que carillonner,
On n'eût pas ouï Dieu tonner!...
Enfin, foi d'écrivain moderne,
Je souffrirai que l'on me berne,
Si le jour qu'au temple elle alla,
Rien de charmant comme cela
A jamais paru dans l'Afrique.
Énée en est tout extatique,
Achatès si fort ébloui
Qu'il ne faisait que dire, oui,
Que bégayer, et que sourire
A tout ce qu'on pouvait lui dire;
Ænéas s'en fût bien moqué,
Mais il n'était pas moins piqué.

N'avez-vous pas vu sur le fleuve,
Qui le pays de Sparte abreuve,
Une nymphe qui va chassant;
Ou Diane, lorsque dansant
Au milieu des Hamadryades,
Des Napées, des Oréades,
Elle les passe, ou peu s'en faut,
Toutes de la ceinture en haut:
Sa trousse lui pend sur l'échine;
Enfin elle a si bonne mine,
Et paraît avec tant d'éclat,
Que la voyant en cet état,
Sa sotte mère de Latone
Ne fait rencontre de personne
Qui ne s'en éloigne au galop,
A cause qu'elle parle trop
Des vertus dont sa fille abonde,
Et qu'elle en accable le monde.
Telle, et plus admirable encor,
Dans son cotillon de drap d'or,
Et sa fraise gouderonnée
Parut Didon à notre Énée.
O Dieu, qu'il la faisait beau voir!
Qu'elle faisait bien son devoir
De donner à chacun courage,
De travailler après Carthage!
Sous un grand dôme lambrissé,
Dans un grand fauteuil tapissé
S'étant mise bien à son aise,
On cria trois fois : Qu'on se taise!
On lui présenta des placets.
Cent Suisses portant cabassets,
Lorsque la foule était trop grande,
Ajoutaient à la réprimande

Quelquefois des coups de bâton.
Quand bien elle eût été Caton,
Elle n'eût pas mieux fait justice.
Elle n'y prenait nulle épice :
La rendait libéralement,
Et toujours équitablement.
Elle ne prononçait sentence
Qui ne fût pièce d'éloquence.
Tout se jugeait là sans appel,
Tant au civil qu'au criminel;
Et les affaires non plaidées
Sans avocats étaient vidées.
Quand quelqu'un était convaincu
On lui donnait du pied au q;
Si c'était pour de grandes fautes
On lui faisait briser les côtes;
Enfin chacun était traité
Ainsi qu'il l'avait mérité.
Elle ne fut pas moins habile
A la police de la ville;
En chassa tous les brelandiers,
Mit taxe sur les usuriers;
Ordonna que les demoiselles,
Les coureuses, laides et belles,
Et tous les chanteurs de chansons,
Servissent d'aides à maçons.
La justice distributive,
Par cette reine fugitive
S'exerçait ainsi sagement.
Ænéas, à chaque moment,
D'Achate disait à l'oreille :
« Cette reine est une merveille! »
Achate, enchérissant dessus,
Disait : elle en est trois et plus!

Quand avec foule et rumeur grande,
Entra dans le temple une bande,
Dont ceux qui marchaient les premiers
Étaient faits comme prisonniers.
Ænéas cria : male peste !
« C'est Cloanthe, Antée et Sergeste,
« Et les principaux de mes gens
« Que je vois entre des sergents. »
C'était eux, qu'il ne vous déplaise,
Qui n'étaient pas trop à leur aise.
Énée en est tout stupéfait,
Avecque raison, en effet.
Achate en perd quasi l'haleine,
Et l'un et l'autre bien en peine
De savoir qui les mettait là.
Cependant on cria : holà !...
Nos deux messieurs, sans le nuage,
Qui les retenait comme en cage
Eussent sans doute étourdiment
Été faire leur compliment :
Ils eussent fait une folie.
La reine dit : qu'on les délie.
Aussitôt on les délia.
Un chacun d'eux s'humilia,
Et fit révérence profonde
Qui contenta fort tout le monde.
Nos deux invisibles messieurs
Se coulent à travers plusieurs,
Qui ne peuvent voir qui les touche,
Afin d'entendre de la bouche
De leurs amis ce qu'ils diraient ;
Le traitement qu'ils recevraient ;
Où leur flotte était arrivée ;
Comment elle s'était sauvée ;

S'il en restait beaucoup, ou peu ;
Comment, à quelle heure, en quel lieu
Ils avaient pu gagner la terre ;
S'ils seraient prisonniers de guerre ;
Ou bien, comme des malfaisants,
Mis aux galères pour dix ans.
Audience leur fut donnée ;
Et l'éloquent Ilionée
De ses menottes déchargé,
Après avoir un peu songé,
Dit ces paroles, ce me semble :
« O reine ! à cause que je tremble,
« Je ne dirai peut-être rien
« Qui ne vous scandalise bien :
« Commandez qu'on me donne à boire,
« Et je vous conterai l'histoire
« Des gens les plus infortunés
« Qui soient en ce bas monde nés ! »
Aussitôt une pinte entière
De très-rafraîchissante bière
Lui fut mise en un gobelet.
Le drôle le vida tout net ;
La dose fut réitérée ;
Et sa gorge désaltérée,
Il dit, d'un fort beau ton de voix,
Ces belles paroles de choix :
« O reine ! à qui Jupiter donne
« Le pouvoir de porter couronne
« Sur un peuple vaillant et fier,
« Et le bonheur d'édifier
« Une ville avec citadelle,
« Qui sans doute sera fort belle,
« Mais où l'on vit fort chèrement :
« J'en puis parler pertinemment ;

« Il m'a coûté dix richedales,
« Pour avoir, en serviettes sales,
« Et nappes plus sales deux fois,
« Mangé deux centaines de noix,
« Et la moitié d'un vieux fromage.
« Je n'en dirai pas davantage,
« Car on n'ajoute guère foi
« A des étrangers comme moi.
« Or, pour revenir à mon conte,
« Puisqu'il faut donc vous rendre compte
« De nos noms et de nos surnoms,
« Et du pays d'où nous venons,
« Mon nom est Marc Ilionée,
« Grand chambellan du sieur Énée,
« Nous sommes les pauvres Troyens
« Par les Grecs privés de nos biens;
« Un très-impertinent orage
« Nous a poussés en ce rivage.
« A peine échappons-nous des eaux,
« Que vos sujets de nos vaisseaux
« Ont voulu faire une grillade;
« Je ne sais si c'est par bravade.
« A tout le moins je sais fort bien,
« Que cette action ne vaut rien.
« Cela passe la raillerie...
« Empêchez-les-en, je vous prie.
« Bon, si chez votre nation,
« Avec mauvaise intention,
« Nous étions venus mouiller l'ancre;
« Nous serions noirs comme de l'encre,
« Si nous étions ici venus,
« Armes au dos, et glaives nus,
« Fouiller vos greniers et vos caves;
« De vos gens faire des esclaves;

« Forcer femmes, ravir enfants,
« Enlever tous vos éléphants,
« Faire la guerre à toute outrance;
« Puis, sans faire la révérence,
« Et le moindre remercîment,
« Gagner nos vaisseaux vitement.
« Une entreprise si hardie
« Mériterait bien l'incendie,
« Et nous ayant tous assommés
« Vos gens n'en seraient pas blâmés;
« Mais au triste état où nous sommes,
« Pauvres misérables hommes,
« Vaincus par les Grecs assassins,
« Nous n'avons pas de tels desseins...
« Loin de faire telle incartade
« Nous vous demandons la passade,
« Si vous nous la voulez donner,
« Dieu vous en veuille guerdonner.
« Nous ne voulons, grande Princesse,
« Maintenant qu'amour et simplesse;
« Le reste dépendra de vous;
« Ne vous contraignez pas pour nous,
« Et gardez-vous bien de nous faire
« Une aumône non volontaire;
« Vous seriez sotte en cramoisi
« Si vous nous la donniez ainsi.
« Les Grecs appellent Hespérie
« Une terre du ciel chérie;
« Les gens y sont mauvais garçons;
« Et les champs en toutes façons,
« Donnent à ceux qui les cultivent
« Tous les biens dont les hommes vivent.
« Ce pays, aux temps anciens,
« Fut celui des Énotriens;

« Depuis, cette terre jolie
« D'Italus s'appelle Italie.
« S'il vous faut franchement parler
« C'est là que nous pensions aller,
« Quand Orion porte-tempête,
« Un astre sujet à sa tête,
« Nous a pris en aversion,
« Sans en avoir occasion;
« Nous a, par un vent de galerne,
« Secoués comme gens qu'on berne;
« Et dans de grands vilains rochers
« A bien fait pester nos nochers.
« Nos galères sont dispersées,...
« Ces quinze ou seize ramassées
« Qui viennent ici d'aborder,
« Où Dieu les veuille bien garder,
« Ne sont que la moindre partie
« De la flotte bien assortie
« D'armes et de provisions,
« Que, lorsque les Grecs champions
« Nous prirent tous à la pipée,
« Nous avons en hâte équipée.
« Qu'ils savaient bien ce qu'ils faisaient
« Les vents, alors qu'ils nous poussaient
« Vers ces infortunés rivages!...
« Ils nous portaient vers les sauvages;
« Nous secondâmes leurs efforts,
« Et gagnâmes enfin ces bords.
« Voyant votre nouvelle ville
« Nous crûmes tous voir un asile;
« Mais quelle inhospitalité,
« Quelle rage, ou brutalité,
« Règne en cette maudite terre!
« Quel malheureux esprit de guerre

« Possède celui de vos gens !
« Ils sont pires que des sergens...
« Au sortir de ce grand orage,
« Nous nous contentions du rivage,
« De peur de vous importuner,
« Afin de nous démariner,
« Remplir d'eau nouvelle nos pipes,
« Et sécher au soleil nos nippes.
« Ils nous ont donné mille coups,
« Tiré flèches, jeté cailloux,
« Nous ont bafoués, fait la nique,
« Nous ont dit en langue punique
« Une injure qui fait rougir.
« Est-ce là comme il faut agir ?
« Si votre nation trop vaine
« Ne craint pas la puissance humaine ;
« Et, se fiant trop en ses mains,
« Méprise les pauvres humains,
« Qu'elle craigne les Dieux célestes,
« Et les tonnerres, et les pestes,
« Dont sur les mauvais garnements
« Ils exercent leurs châtiments.
« Qu'elle songe à la récompense
« Que souvent, quand moins on y pense,
« Ils donnent aux cœurs généreux
« Qui soulagent les malheureux !
« Nous sommes serviteurs d'un maître
« Aussi vaillant que l'on puisse être ;
« Un vrai dieu Mars en bataillant ;
« Mais aussi juste que vaillant ;
« De plus aussi pieux que juste,
« Laborieux, adroit, robuste.
« Si les destins en ont eu soin,
« Soit qu'il soit près ou qu'il soit loin ;

« Si quelque saumon ou barbue
« N'en a point fait une repue,
« Nous n'avons point à redouter
« Ni vous, grande reine, à douter
« Que de toute notre dépense
« Vous n'ayez bonne récompense.
« C'est un homme qui solde bien,
« Et qui n'escroque jamais rien.
« Sans nous vanter, dans la Sicile,
« Nous avons un fort bon asile.
« Acestès est notre parent,
« Qui n'est point homme indifférent,
« Et qui prend part en nos affaires,
« Ennemi de nos adversaires,
« Lion de colère embrasé,
« Mais mouton étant apaisé;
« Et qui saura de quelle sorte
« Votre peuple envers nous se porte.
« Faites-nous donc faire chez vous
« Un traitement qui soit plus doux.
« Nos vaisseaux blessés jusqu'aux quilles
« Ont besoin de clous, de chevilles,
« De planches de bois, et chevrons;
« Ont perdu tous leurs avirons,
« Leur grand mât, leurs longues antennes;
« De grands pins vos forêts sont pleines;
« Soit pour de l'argent, ou par don,
« Mettez-nous-les à l'abandon.
« Si sa majesté qui m'écoute
« Nous laisse suivre notre route,
« Et sans qu'on nous demande rien,
« Comme elle est très-femme de bien,
« Nous donne aussi le temps d'attendre
« Jusqu'à tant que se puisse rendre

« En ce même pays ici,
« Énée, et les autres aussi,
« Qui sur les ondes de Neptune
« Comme nous ont couru fortune;
« Ou si de notre roi perdu
« Le corps vainement attendu
« Est mangé par quelque baleine,
« Et de son fils l'attente est vaine;
« Pour le moins qu'il nous soit permis,
« Au lieu de ce pays promis,
« D'aller chercher un autre asile
« Chez Acestès dans la Sicile.
« Si tout ce qu'a dit le Destin,
« De ce plaisant pays latin,
« N'est rien qu'une billevesée
« Dont on nous a l'âme abusée;
« Un vrai conte à dormir debout,
« Une chimère, et puis c'est tout,
« Une franche imposture en somme
« Dont un dieu qui ment comme un homme,
« Sauf son honneur, c'est Jupiter,
« A voulu nos malheurs flatter. »
Ainsi finit Ilionée
Dont louange lui fut donnée
Par quelques-uns des Tyriens;
Car, pour dire vrai, les Troyens
Eurent la cervelle étourdie
D'une harangue si hardie,
Ils s'en mirent à bourdonner;
Quand la reine, sans s'étonner
D'avoir une réponse à faire,
Ouvrit la bouche, et les fit taire.
Voici tout, à ce qu'on me dit,
Ce qui de sa bouche sortit,

Après avoir, tête penchée,
Un peu sa harangue ébauchée :
« Bonnes gens, n'ayez point de peur.
« Je vous jure par mon honneur,
« Et ce n'est pas peu quand j'y jure,
« Qu'on ne vous fera nulle injure.
« Une affaire longue à conter
« Me force de faire arrêter
« Ceux qu'on trouve portant rapières
« Aux environs de nos frontières.
« En ce pays nouveau-venus
« Nous avons peur des inconnus.
« Le moindre vaisseau dans la plage
« Nous donne aussitôt de l'ombrage.
« Sans cela vous n'auriez de nous
« Reçu la moitié tant de coups.
« Je m'offrirais de les reprendre
« Si tant de coups se pouvaient rendre,
« Sans qu'aucun de votre côté
« En demeurât épousseté.
« Je voudrais pour vous satisfaire
« Que cette chose se pût faire,
« Pouvoir révoquer le passé;
« Mais puisqu'aucun n'est trépassé,
« Pour les épaules maltraitées
« Emplâtres seront apprêtées;
« Et vous aurez chacun un plat
« D'un très-souverain oxicrat.
« Je ne plaindrai point la dépense,
« Pour vous faire oublier l'offense;
« Car qui n'a pas ouï parler,
« En quel pays n'a pu voler,
« De votre Prince l'origine?
« On sait partout qu'elle est divine,

« Quoiqu'issu d'un père mortel,
« A sa mère on bâtit autel;
« Toute femme qui s'abandonne
« La reconnait pour sa patronne,
« Et dans notre calendrier
« Nous ordonnons de la prier.
« Qui ne sait les causes données
« D'une guerre de dix années?
« Les gens de Tyr et de Sidon
« Ne sont pas si stupides, non.
« On sait bientôt parmi les nôtres
« Ce qui se passe chez les autres.
« Le soleil reluit dessus nous
« Aussi bien qu'il fait dessus vous.
« Mais soit que vous ayez en tête
« Du pays latin la conquête,
« Et des beaux champs Saturniens;
« Soit que des bords Éryciens
« Acestès le compatriote
« Attire les cœurs de la flotte,
« Vous serez de nous escortés,
« Vous serez de nous assistés
« De munitions et de vivres.
« J'ai quinze ou seize mille livres,
« Ne craignez point d'en disposer.
« Certes si sans me refuser,
« Vous voulez accepter l'asile
« Que je vous offre dans ma ville,
« Je ne ferai pas des Troyens
« Moins de cas que des Tyriens.
« Et plût au Ciel que votre Prince
« Fût en cette même province
« Par le même orage jeté;
« Je ferais faire, en vérité,

« Pour une si bonne fortune,
« Un beau sacrifice à Neptune.
« O que bien il s'en trouverait
« Celui qui me l'amènerait !
« Je veux le long de cette rade
« Envoyer des batteurs d'estrade,
« Pour voir s'il ne s'est point niché
« En quelque petit port caché,
« Ou bien en quelque forêt sombre
« Pour être fraîchement à l'ombre... »
A ces discours inattendus,
Ils rirent comme des perdus,
Les bons Troyens, et ravis d'aise,
Dansèrent autour de sa chaise,
Se mirent à crier : *vivat !*
Frappèrent à l'envi du plat
De la gauche contre la droite,
Firent fort belle pirouette,
Et reçurent des Tyriens
Traitement de concitoyens.
Dieu sait s'ils eurent grande hâte,
Énée, et son fidèle Achate,
De sortir hors de leurs brouillas
Dont ils étaient déjà bien las.
Achatès dit au sieur Énée :
« Passerons-nous ici l'année ?
« Qu'espérons-nous gagner ainsi ?
« Nous n'avons plus que faire ici,
« Montrez-vous donc, fils de déesse,
« Puisque cette bonne Princesse
« Vous veut ainsi faire chercher,
« A quoi diable bon vous cacher ?
« Toute votre flotte est sauvée,
« De plus heureusement trouvée ;

« Il ne nous manque qu'un vaisseau ;
« Pourquoi s'est il perdu dans l'eau ?
« Il n'avait qu'à gagner la terre
« Comme nous fîmes à grande erre
« Votre mère n'a point menti,
« Et vous a fort bien averti. »
Comme il parlait, l'épaisse nue
S'étant par le milieu fendue,
Ænéas parut en ce lieu
Aussi brillant qu'eût fait un Dieu ;
Car sa mère bien avisée,
Sur sa chevelure frisée,
Avait deux fois pleine sa main
Répandu poudre de jasmin ;
Avait avec de la pommade,
Rafraîchi son teint un peu fade,
Et mis dans sa face, et ses yeux
Certain air qu'on remarque aux Dieux.
Comme on blanchit la dent d'ivoire
Que l'on voit moins blanche que noire,
A force de la bien frotter ;
Ou comme l'on voit éclater
Le fin or autant que la braise
Qui l'a fondu dans la fournaise,
Lorsque l'orfèvre l'a rendu
Assez beau pour être vendu ;
Tel en ce lieu messire Énée,
A la troupe bien étonnée
Parut en disant : Me voilà.
Nul à cet étrange objet-là
Ne fut si ferme de courage
Qui n'en devint pâle au visage ;
Didon sans couleur et sans voix,
En fit le signe de la croix ;

Mais à la beauté du fantôme,
Elle se tira du symptôme,
Et lui, la main droite au bonnet,
Dit d'un ton de voix clair et net :
« Vous voyez ici, grande Reine,
« Celui dont vous êtes en peine;
« Et moi, je vois de mes deux yeux,
« Une dame pareille aux Dieux!
« La première et seule personne
« Aussi charitable que bonne,
« Qui sachant notre affliction
« Nous ait offert protection.
« Un autre nous eût dit : canailles,
« Vous n'êtes rien que truandailles,
« Vous ne logerez point céans;
« On nous eût fait mettre léans;
« Ensuite de la bastonnade
« Nous eût fait donner l'estrapade,
« Et brûler nos nefs dans le port,
« Au lieu de nous offrir support.
« Une action si débonnaire
« Ne restera pas sans salaire;
« Et je vous médite un présent
« Qui ne sent point son paysan.
« Non, que ni Troyen, ni Troyenne,
« Ni moi, belle Sidonienne,
« Nous puissions, tant que nous vivrons,
« Rendre ce que nous vous devrons.
« Au moins notre reconnaissance
« Sera selon notre puissance;
« Le reste dépendra des Dieux,
« Qui sont grands amis des pieux,
« Des aumôniers, des charitables,
« Qui secourent les misérables.

« Qu'il fait bon être généreux!
« Et que notre siècle est heureux,
« Qui porte une telle personne
« Plus que digne de sa couronne!
« Et que les petits et les grands
« Béniront messieurs vos parents,
« D'avoir, par un beau mariage,
« Mis au monde dame si sage.
« Tant que les fleuves couleront,
« Qu'au ciel les astres reluiront,
« Et que les monts feront ombrage
« Aux terres de leur voisinage,
« On ne dira de la Didon,
« Rien que d'honnête, bel et bon. »
Sa harangue ainsi terminée,
Il prit la main d'Ilionée,
Lequel de respect s'inclina,
Si très-bas qu'il s'en échina.
Il traita de même Sergeste,
Cloanthe, Gyas; et le reste
De ces grands pères des Romains
Eurent leur part de baise-mains.
La Reine donc fut étonnée
De l'apparition d'Énée,
Et puis après se rassura,
Le considéra, l'admira,
Lui sourit au nez pour lui plaire,
Contrefit sa voix ordinaire,
Et lui dit parlant un peu gras,
L'ayant pris par le bout du bras,
C'est par la main que je veux dire:
« Comment vous portez-vous, beau sire? »
« Moi, lui dit-il, je n'en sais rien,
« Si vous êtes bien, je suis bien;

« Et j'ai pour le moins la migraine,
« S'il faut que vous soyez malsaine;
« Vous vous portez bien, dieu merci,
« Je me porte donc bien aussi. »
A cette élégance troyenne,
Tant soit peu cicéronienne,
Didon de rire s'éclata,
Toute la troupe l'imita,
Et ne dura cette risée,
Qu'autant que dure une fusée.
Le bruit cessé, la Reine dit :
« Vraiment le sort est bien maudit,
« De vous maltraiter de la sorte.
« Le grand diable d'enfer m'emporte,
« Quoique très-vilain animal,
« Si je ne lui veux bien du mal.
« Vous êtes donc le fils d'Anchise,
« Tout comme je suis dame Élise?
« Vénus, sur les bords du Ximois,
« Vous fit téter pendant neuf mois,
« Dont avint, cette affaire faite,
« Votre personne si parfaite.
« Qu'il est peu de monde ici-bas,
« Qui de vous ne fasse grand cas,
« Comme de quelque rare pièce!
« Quand Teucer fut chassé de Grèce,
« Chez mon père il se retira,
« Et son assistance implora.
« Il reçut de Bélus mon père
« Ce qu'il eût souhaité d'un frère.
« En ce temps-là le bon Bélus,
« Suivi de soldats résolus,
« Menait guerre très-violente
« A ceux de Cypre l'opulente.

« Il prit l'île et la fourragea,
« De dépouilles ses nefs chargea,
« Dont j'eus pour ma part une tonne
« De poudre de Cypre très-bonne.
« Mais que vous importe cela ?
« Or, j'eus par lui, dès ce temps-là,
« De vous parfaite connaissance ;
« Et j'appris de lui la naissance,
« Et le progrès, et la fin qu'eut
« Une guerre, où tant que vécut
« Hector, leur puissant adversaire,
« Les Grecs ne firent que l'eau claire
« Contre les valeureux Troyens,
« Dont il me disait mille biens.
« Il me conta de vous merveilles,
« Au grand plaisir de mes oreilles ;
« Que vous étiez un grand sauteur,
« Un grand archer, un grand lutteur,
« Un grand sonneur de cornemuse,
« Faisiez des vers comme une Muse ;
« Baladin, assez violon
« Pour être envié d'Apollon.
« Admirable avec la guiterre,
« Et de plus, grand homme de guerre.
« Il n'aurait pas voulu mentir
« A la fille du roi de Tyr,
« Qui ne vous prend point pour un autre.
« Un grand malheur comme le vôtre,
« Sur elle, aussi bien que sur vous,
« A tiré quantité de coups,
« Desquels elle a paré partie
« Et s'est assez bien garantie ;
« Mais enfin en ces vastes lieux,
« Par la bénignité des Dieux,

« Elle fait jouer la truelle
« Après une ville nouvelle,
« Dont le plus bel appartement
« Est à votre commandement.
« Très grande pitié vous lui faites,
« Malheureuse, comme vous êtes.
« Ceux à qui tout porte guignon
« La font larmoyer sans oignon.
« C'est pourquoi, monseigneur Énée,
« Que bénite soit la journée,
« Que le brave fils de Vénus
« Et les siens sont ici venus! »
  Ainsi dit la dame courtoise
D'une bouche exhale-framboise.
Elle en reçut, si je ne mens,
Plus de mille remercîments;
Puis après d'Ænéas conduite,
Une grande foule à sa suite,
Au palais elle se rendit.
Mais, en partant, Virgile dit
Qu'afin d'avoir les Dieux propices,
Elle mit ordre aux sacrifices.
  Énée en peine si ses gens
Étaient bien buvants et mangeants,
Fit marcher devers ses navires
Cent pourceaux choisis, dont les pires
Avaient quatre grands doigts de lard.
Ils n'arrivèrent que bien tard,
Encor qu'on les menât en laisse,
Parce qu'ils avaient trop de graisse.
Il fit aller aussi vingt bœufs
Chargés chacun d'un sac plein d'œufs,
Pour faire omelettes baveuses.
De plus, cent brebis non galeuses,

Chacune ayant son gras agneau;
Et six pièces de vin nouveau.
  Cependant la maison royale
Ses plus riches meubles étale,
On ne voit que tables dresser,
Et que murailles tapisser;
Les moindres meubles sont d'ivoire,
Historié d'ébène noire.
Les rideaux des lits, sans mentir,
Sont du plus fin pourpre de Tyr,
Et même les tapisseries,
Dans les riches orfèvreries,
Que soutiennent de grands buffets.
On voit dépeints les nobles faits,
Et toutes les rudes mêlées,
Très-artistement ciselées,
Des rois de Tyr et de Sidon
Où fut reine autrefois Didon.
Devant Æneas et sa troupe
On servit quelques plats de soupe,
Attendant un meilleur repas.
Ils ne s'en étonnèrent pas;
En fort peu de temps chaque assiette
Comme chaque écuelle fut nette.
Aussitôt qu'ils furent soulés
Ils furent aussi régalés.
Enée eut des gants chargés d'ambre,
Une belle robe de chambre,
Un habit et son balandran,
Qui pour n'être que de bougran
Etait riche pour ses paillettes,
Et six douzaines d'aiguillettes.
Achatès eut du drap d'Usseau
De quoi se faire un long manteau,

Ou, s'il veut, une houppelande.
Chacun de la troyenne bande
Eut aussi de dame Didon
Quelque assez bonne nippe en don.
Chaque dame eut une hongreline,
Avec sa jupe d'étamine;
Et chaque homme un grand justaucorps
Piqué d'un fort beau fil retors,
Et rebrodé d'une pistaigne.
Cependant pour son fils Ascaigne,
Encore qu'il ne fût pas loin,
Æneas était en grand soin.
Il pria son fidèle Achate
De l'aller trouver à la hâte,
Monté sur un vite éléphant,
Afin de réjouir l'enfant,
Et lui faire part des nouvelles;
Et que des nippes les plus belles
Qu'il avait dedans son vaisseau,
Il apportât tout le plus beau,
Pour faire aussi quelque largesse;
Afin que leur courtoise hôtesse
Connût quelles gens ils étaient,
Et de quel bois ils se chauffaient.
Voici, si j'ai bonne mémoire,
(Quiconque ne le voudra croire
Prendra la peine d'en douter),
Les dons qu'on devait apporter,
Par l'ordre du fameux Énée;
Quand sa ville fut ruinée,
Qu'il avait garantis du feu,
En suant, non pas pour un peu,
Une robe de mousseline
Que Léda de sa main divine

Depuis si longtemps fabriquait,
Et qu'elle avait mise en paquet;
Un merveilleux et riche voile,
Encor qu'il ne fût que de toile,
Si précieux pour sa façon
Qu'il valait d'un roi la rançon.
Ænéas, d'Hélène la belle
Avait au jeu de la mérelle,
D'autres disent au quinola,
Gagné ces belles nippes-là.
D'Hécube les chaussons de laine
Et le vertugadin d'Hélène;
De Priam la peau de vautour;
De fines perles un beau tour
Que portait la belle Ilione,
Comme aussi sa riche couronne;
La béquille de Priamus;
Le livre de ses orémus;
Un almanach fait par Cassandre,
Où l'on ne pouvait rien entendre.
La perruque d'Andromacha,
Quand de noir elle se toqua.
Voyant la moitié de son âme
Hector, mis à mort par la lame
D'Achille, en la fleur de ses ans.
Voilà tous les riches présents
Que destinait à dame Élise
Le généreux enfant d'Anchise.
Mais cependant ne s'endort pas
La dame qui tant a d'appas
Qu'elle peut à crédit en vendre.
Il est bien aisé de m'entendre,
C'est Vénus dont je veux parler.
Elle fait dessein de mêler

Parmi les riches dons d'Énée,
Quelque ruse d'âme damnée:
Elle sait que les Tyriens
Sont pour la plupart vauriens,
Gens sans honneur et sans parole;
Et de plus, que Junon la folle,
Dont la tête est près du bonnet,
S'est donnée au diable tout net,
De faire aux Troyens pis que pendre,
Sans jamais se lasser, ni rendre.
Pour empêcher un tel dessein,
Qui ne part pas d'un esprit sain,
La bonne dame Cythérée,
La chose bien considérée,
Trouva que son fils Cupidon
Pouvait en donner à Didon,
Si très-avant dans la poitrine,
Et l'embraser d'amour si fine,
Que la pauvrette ne pourrait,
Quand Junon lui commanderait,
Faire du mal au sieur Énée,
Qui tiendrait son âme enchaînée.
Il est vrai que pour cet effet
Cupidon était son vrai fait,
Quoiqu'enfant, quoique Dieu céleste,
Une très-dangereuse peste,
Et qui brûle, dont j'ai pitié,
Du monde plus de la moitié.
La bonne Dame de Cythère,
Avec autorité de mère,
Fit donc appeler Cupidon.
Ce petit Dieu porte-brandon
Fut trouvé qui trempait ses flèches,
Dont les fers sont vives flammèches,

Dans de l'essence de chagrin,
De laquelle il ne faut qu'un grain
Pour rendre une âme forcenée,
Presque autant qu'une âme damnée.
Voyant sa mère il s'inclina,
Demi-livre elle lui donna
De sucre, faute de dragée,
Qui fut en peu de temps mangée.
Le friand en avalerait
Un pain, qui le lui donnerait.
Voici ce que lui dit sa mère:
« Puissant enfant, d'un puissant père,
« Qui prises bien moins qu'un chiffon
« Les dards dont fut tué Typhon,
« Et qui des tiens sur les fressures
« Fais tant d'incurables blessures;
« Tu sais fort bien comme Junon,
« Qui ne fit jamais rien de bon,
« Persécute Æneas le pie;
« Tu sais bien que cette harpie,
« En dépit du monde fera
« Contre lui ce qu'elle pourra.
« C'est une dangereuse bête;
« On doit tout craindre de sa tête?
« Mais j'espère par ton moyen
« Que je l'en garantirai bien.
« Je te demande une journée
« Pour le salut du pauvre Énée.
« Il fait apporter à Didon
« Par son fils je ne sais quel don;
« Je veux que tu prennes sa forme,
« Je ferai cependant qu'il dorme
« Dans mon palais le long du jour,
« De crainte que, jouant le tour

« Dont je veux abuser Élise,
« Par sa rencontre il ne nous nuise.
« Tu porteras donc ces présents
« Qui lui deviendront bien cuisants.
« Mets-lui le coquétisme en tête ;
« Fais surtout que tout soit honnête ;
« Il est bien aisé sans pécher,
« De lui rendre Æneas bien cher.
« Si la dame est bien assenée,
« Elle aura plus de soin d'Énée
« Que de la prunelle de l'œil,
« Et Junon en mourra de deuil.
« Par toi je règne dans le monde !
« En toi tout mon espoir se fonde ;
« Si tu me sers fidèlement,
« Je te le dis sincèrement,
« J'augmenterai ton équipage
« De deux estafiers et d'un page...
A peine avait-elle tout dit,
Que le Dieu ses ailes défit,
Et parut aux yeux de sa mère,
Tout semblable au fils de son frère,
Que la Déesse en un instant
(Un mortel n'en ferait pas tant)
En moins d'une heure d'horologe,
Alla trouver dans une loge,
Que les Troyens, vrais gens d'honneur,
Avaient bâtie à leur Seigneur,
De laquelle ils gardaient l'issue.
La Dame, sans être aperçue,
Subtilement l'escamota,
Et dans Cythère le porta,
Laissant Cupidon à sa place,
Ayant et sa taille et sa face.

Pour Ascaigne, elle l'endormit
D'un certain charme qu'elle fit,
Les uns disent d'un dormitoire,
Les autres, en le faisant boire
Un peu plus qu'il ne faut de vin;
Si bien que dans ce lieu divin,
Couché sur fraîches violettes,
Sans penser beaucoup à ses dettes
Il s'endormit comme un pourceau,
Ce qui n'était ni bon, ni beau.
Cependant qu'il dort et qu'il ronfle,
Le bon Achatès qui se gonfle
D'orgueil et de présomption,
De sa belle commission,
A tant fait par ses enjambées,
Qu'avec les hardes dérobées,
Auprès d'Énée il s'est rendu.
Il eût bien plus fait l'entendu,
S'il eût bien su qu'au lieu d'Iule,
Il menait le grand Dieu qui brûle,
Les cœurs, sans fagot, ni cottret,
Et qui n'a qu'à piquer d'un trait,
Pour faire porter la marotte
Au plus raisonnable Aristote.
Dieu me garde, moi qui le dis,
Des coups d'un pareil étourdi.
Cupidon reçut de son frère,
Toutes les caresses d'un père,
Fit la révérence à Didon
Qui reçut les nippes en don.
L'heure du souper étant proche,
Tout le monde au son d'une cloche
Dans une salle se trouva.
Énée avec Didon lava;

Didon en habit magnifique,
Se mit sur un lit à l'antique;
Ænéas se mit vis-à-vis,
Lui tenant gracieux devis;
Ayant attachée en bavette
Sous le menton sa serviette.'
Il était si propre, dit-on,
Qu'il n'eût pas pour un ducaton,
(Grand signe d'intention nette)
Voulu rien manger sans fourchette,
Et ne se fût pas abreuvé
Dans quelque verre mal lavé,
Sans faire cent fois la grimace,
Quoiqu'au détriment de sa face;
Enfin ce généreux seigneur
Etait un vrai homme d'honneur.
Cent gracieuses chambrières
Allaient avec riches aiguières
Criant partout: qui veut de l'eau?
  L'ordre du festin était beau.
La viande était bien préparée
Et la salle bien éclairée.
  Un chacun étant alité,
Didon dit *benedicite*.
Puis on joua de la mâchoire;
Aucuns commencèrent par boire;
Didon, comme on fait par deçà,
Par le potage commença.
Ænéas donna de la soupe
Aux plus apparents de la troupe.
Cent beaux valets, de compte fait,
Servaient au superbe buffet;
Cent très-honnêtes demoiselles
Coupaient des miches par rouelles;

Et cent autres ne faisaient rien,
Que voir si tout allait fort bien;
Et portait chacune d'icelles
Un chandelier à deux chandelles.
Dans la salle, outre les Troyens,
Grand nombre était de Tyriens.
Aux uns, du bon Troyen la mine,
Aux autres, la face divine
De Cupidon qui reluisait,
Grande admiration causait.
Chacun beaucoup estime et prise
Les beaux présents du fils d'Anchise,
La belle robe de Léda,
Qu'elle-même, dit-on, broda;
Et la finesse de la toile
De son incomparable voile.
L'almanach que Cassandre fit
Leur embarrassa bien l'esprit;
Et leur plut bien fort, d'Ilione
Le beau collier et la couronne.
La reine ne se peut soûler,
Et de les voir, et d'en parler.
Elle jette les yeux sans cesse
Sur ce petit Dieu qui la blesse,
Et la tire à brûle-pourpoint,
D'un petit arc qu'on ne voit point.
Un autre eût dit brûle-hongreline,
Et la pensée eût été fine;
Mais certes la rime de point,
Me réduit à brûle-pourpoint.
Ce Dieu, pour bien servir sa mère,
Se pend au cou de son beau-frère,
Et bien qu'il eut l'esprit si meur,
Le met en une étrange humeur.

Pour la Didon, elle s'en donne
Tant et tant que je m'en étonne;
Mais qu'eût-elle pu faire enfin,
Contre un Dieu, des Dieux le plus fin?
Elle le prend, la pauvre sotte,
L'embrasse, caresse et dorlotte;
Mais la pauvre sotte ne sait,
En le prenant, ce qu'elle fait;
Elle ne sait, la misérable!
Que ce Dieu qu'elle trouve aimable,
Est un Dieu plus traître et félon
Que ne fut jamais Ganelon.
Chaque fois qu'elle le regarde,
Ce traître Cupidon lui darde
Par les yeux des flèches de feu,
Qui lui feront jouer beau jeu.
La voilà toute requinquée,
Qui ne songe plus à Sichée,
Au contraire, elle dit tout bas:
« Le défunt ne le valait pas;
« Un tel mari vaudrait bien l'autre,
« Si nous pouvions le rendre nôtre;
« Si je ne craignais les discours,
« Devant qu'il se passât huit jours,
« Je le prendrais en mariage... »
Par ce discours qui n'est pas sage,
La pauvrette ainsi se flattait.
Ænéas aussi se gâtait,
Et tout rempli du faux Ascagne,
Faisait des châteaux en Espagne.
Il disait, regardant Didon,
C'était une grosse dondon,
Grasse, vigoureuse, bien saine,
Un peu camuse à l'africaine,

Mais agréable au dernier point;
Il disait donc, d'amour époint,
Les deux yeux fichés dessus elle,
Plus allumés qu'une chandelle :
« O belle qui m'avez blessé
« Bien plus que je n'eusse pensé !
« S'il plaisait à la destinée
« Que vous fussiez femme d'Énée;
« Je le jure par Mahomet,
« Quoiqu'on dise fou qui s'y met,
« Pour une épouse tant jolie
« Je laisserais là l'Italie;
« Planterais ici mon piquet,
« Sans craindre des gens le caquet,
« Et pourrais fort bien mettre en pièces
« Ceux qui feraient de moi des pièces. »
Cependant qu'il raisonne ainsi,
Les beaux conviés sans souci,
A manger faisaient des merveilles.
Chacun vida plusieurs bouteilles,
Et branla si bien le menton,
Tant sur le veau que le mouton
Qu'il ne resta rien sur la table
Qui fût d'homme de bien mangeable,
Si quelque os encore resta,
En levant les plats, on l'ôta.
On mit sur table une bouteille;
A son aspect on s'émerveille;
Enéas dit une chanson,
Et sans attendre un échanson
Lui-même emplit de vin sa coupe;
Puis à la santé de la troupe
Mit le tout dans son estomac.
Didon demanda du tabac;

Mais elle n'en prit pas deux pipes
Qu'elle ne vidât jusqu'aux tripes,
Et ne s'en offusquât l'esprit.
Mais un peu de vin qu'elle prit
Ayant dissipé la fumée,
Elle dit, la face enflammée :
« Qu'on me donne mon gobelet. »
Aussitôt dit, un beau valet
Mit ce gobelet vénérable,
Avec grand respect sur la table.
Bélus et les rois de Sidon,
Grands pères de dame Didon,
Usaient de ce vase à deux anses,
Quand ils faisaient des alliances;
Il tenait deux demi-setiers
Bien mesurés et bien entiers.
Elle l'emplit, la bonne Dame,
Et puis dit du fond de son âme :
« Jupiter, auteur de tous biens,
« Fais qu'aux Tyriens et Troyens
« Ce jour soit heureux et propice,
« Et reçois comme en sacrifice
« Ce gobelet rempli de vin ;
« Assiste-nous, Bacchus divin :
« Et toi, Junon, notre patronne,
« Qui m'as toujours été si bonne,
« Rendez-nous tous gais et contents
« Comme de vrais Roger-Bontemps. »
Elle but par forme une goutte,
Comme on fait alors qu'on en goûte.
Ce qui restait en quantité,
A Bitias est présenté.
Il le reçut à grande gloire ;
Se mit avidement à boire,

Et vit bientôt la tasse au fond.
Didon cria : « c'est bien, c'est bon !
« Ça, du vin pour toute la troupe. »
Lors chacun de remplir sa coupe,
Chacun de la vider tout net,
Et de s'échauffer le bonnet.
Dieu sait combien l'on vit d'ivrognes,
Et tous en différentes trognes !
Dieu sait quel désordre et quel bruit !
Les chandelles font que la nuit
N'est point au jour inférieure ;
Chacun y rit, pas un n'y pleure.
Les cris des maîtres et valets
Retentissent par le palais.
Tout le monde a du vin en tête ;
Tout le monde a la tête en fête.
A ce bruit le plaisant goulu
Maître Jopas le chevelu,
Mettait celui de sa vielle,
Sur le chant de Jean de Nivelle ;
Il sonnait aussi doux que miel,
Ce que d'Atlas le porte-ciel,
Il avait appris en jeunesse ;
Des cieux l'admirable vitesse,
En combien de temps Apollon,
Digne inventeur du violon,
En son char fait le tour du monde ;
Par quel moyen la lune blonde,
Cache quelquefois son museau ;
Quels astres nous donnent de l'eau,
Et quels nous donnent la gelée ;
Comment de terre sigillée,
Prométhée, homme for aigu,
Fit l'homme en lui soufflant au q ;

Ce fut un très-gentil ouvrage,
Et c'est de lui fort grand dommage,
Car Jupiter s'en sert, dit-on,
A paître son aigle glouton.
Comment furent faites les bêtes;
Pourquoi l'on voit tant de tempêtes,
Principalement en hiver;
Au printemps pourquoi tant de vert;
Et cent autres choses fort belles,
Qui ne sont pas des plus nouvelles.
Après avoir longtemps chanté,
Se voyant fort mal écouté,
Il cessa sa belle musique.
  Cependant la Didon se pique
De son hôte de plus en plus,
Par de longs discours superflus
Elle le retient auprès d'elle;
Elle se brûle à la chandelle.
L'autre avec toute sa raison
Sent aussi quelque échauffaison;
Et monsieur, ainsi que madame,
A bien du désordre dans l'âme.
Elle lui fait cent questions
Sur Priam, sur les actions
D'Hector, tant que dura le siége;
Si dame Hélène avait du liége;
De quel fard elle se servait;
Combien de dents Hécube avait;
Si Pâris était un bel homme;
Si cette malheureuse pomme,
Qui ce pauvre prince a perdu,
Était reinette ou carpendu;
Si Memnon, le fils de l'Aurore,
Était de la couleur d'un Maure;

Qui fut son cruel assassin;
S'ils moururent tous du farcin,
Les bons chevaux de Diomède;
Qu'elle y savait un bon remède;
Si voyant son Patroclus mort,
Achille s'affligea bien fort;
S'il fut mis à mort par Cautelle?
Mais plutôt, cher monsieur, dit-elle,
« Racontez-nous de bout en bout,
« Comme quoi se passa le tout;
« Comment la ville fut brûlée;
« Si les Grecs la prirent d'emblée;
« Et par quel moyen s'échappa,
« Portant sur son dos son papa,
« Votre excellente Seigneurie.
« Racontez-le-moi, je vous prie,
« Et les travaux par vous soufferts;
« Et les ports par vous découverts.
« Vos fortunes sont assez grandes,
« Pour faire deux ou trois légendes;
« Je les apprendrais volontiers;
« Car on compte sept ans entiers,
« Depuis cette pénible guerre,
« Que vous errez de terre en terre. »

FIN DU PREMIER LIVRE.



LIVRE DEUXIÈME.

SITOT que Didon eut dit : chut!
Chacun fit silence, et se tut.
La pauvre Reine embéguinée
Des rares qualités d'Énée,
Rongeant les glands de son rabat,
Sur lui de grabat à grabat,
Décoche quantité d'œillades,
Propres à faire des malades.
Lui, qui n'est pas un innocent,
Pour une en rend un demi-cent...
Le brave Seigneur pour se taire,
Et pour n'avoir nul conte à faire,
Eût donné ce qu'on eût voulu;
Mais Didon l'avait résolu.
Souvent de la bonne Princesse,
La raison n'était pas maîtresse;
Puis, quoique animal plein d'appas,
On dit qu'une femme n'a pas
Au pied ce qu'elle a dans la tête.
C'est un proverbe fort honnête,

Qu'on peut citer innocemment,
Et devant tous très-hardiment.
Revenons à Messire Enée,
Voyant que la Reine obstinée
Prenait plaisir à se brûler,
Et ne pouvant plus reculer,
Il se relève la moustache,
S'ajuste en son lit, tousse et crache;
Puis se voyant bien écouté,
Il dit avecque gravité :
« O mon Dieu! la fâcheuse chose
Que votre Majesté m'impose,
C'est justement m'égratigner
Un endroit qu'on fera saigner;
Vous voulez donc que je vous die
La pitoyable tragédie
Dont les Grecs furent les auteurs,
Et les sanguinaires acteurs.
Est-il possible que l'on croie
Les étranges malheurs de Troie,
Dans lesquels j'ai si bonne part?
Est-il Dolope assez pendart,
Myrmidon, d'Ulysse gendarme,
Qui soit assez chiche de larme,
Pour n'en user pas un petit
A ce pitoyable récit?
Mais la nuit est bien avancée,
Elle s'en va bientôt passée;
Vos lampes tirent à la fin,
Et pour moi, sans faire le fin,
Je dormirais de bon courage,
Sans le sot conte où je m'engage.
Vous-même vous dormiriez bien;
Outre que tous ces gens de bien

Ont peine à soutenir leur tête,
Et, sous quelque prétexte honnête,
Voudraient bien qu'il leur fût permis
D'être dans leurs lits endormis.
Didon dit : « Vous avez beau dire...
« Haranguez vitement, beau sire,
« Sans tant tourner autour du pot. »
Ænéas dit : Je suis un sot...
Et vous allez être servie.
« Quoique Hector eût perdu la vie,
Les assiégés faisaient si bien
Que les Grégeois ne faisaient rien
Que se lasser et se morfondre.
Tout semblait les vouloir confondre,
C'est-à-dire, rendre confus;
Les Troyens leur faisaient refus
De leur rendre madame Hélène.
De s'en retourner à Mycène,
Tous délabrés, et tous pieds nus,
Plus vite qu'ils n'étaient venus.
Ils ne s'y pouvaient bien résoudre.
Comme aussi d'en vouloir découdre,
Quoiqu'ils fussent très-belliqueux,
Avec gens qui l'étaient plus qu'eux,
Étant lassés de tant d'années,
Et maltraités des destinées,
Ils y trouvaient quelque danger.
Gens qui savent leur pain manger,
Savent bien aussi se défendre.
Tellement que bien loin de prendre
Vengeance du rapt de Pâris,
Ils couraient risque d'être pris.
Leurs soldats, dans leurs palissades,
Avaient visages de malades;

Et les nôtres, dans leurs maisons,
Étaient gras comme des oisons.
Tout leur camp était en désordre,
On n'y faisait que s'entremordre;
Leurs capitaines et soldats
S'accordaient comme chiens et chats.
Qui n'eût donc parié leur perte,
Nous attaquant de force ouverte?
Mais ils s'avisèrent enfin
De vouloir jouer au plus fin.
Ils y trouvèrent mieux leur compte;
Et par là nous eûmes la honte
De nous voir réduits aux abois
Par un simple cheval de bois.
Il plut donc à la destinée
Qu'ils fissent une haquenée,
Si vous voulez cheval de pas,
Lequel des deux n'importe pas.
Par ce prodigieux ouvrage
Ida perdit tout son ombrage,
Tous ses sapins firent le saut,
Ou pour le moins bien peu s'en faut.
Pallas même y prit la cognée,
Pour faire de l'embesognée;
Aussi fut-ce un maître Dada.
Aussi grand que le mont Ida.
Je ne sais comment diable ils firent,
Dans ce grand cheval ils bâtirent
Toutes sortes de logements,
Sans oublier des aisements.
Puis de munitions et d'armes,
Et de leurs plus hardis gendarmes,
Tous altérés de notre sang,
Ils emplirent le vaste flanc

ette bête à large échine.
maudite soit la machine!
e vilain qui l'inventa,
a femme qui l'allaita;
e mari de cette femme,
oute sa famille infâme;
pour n'en faire à tant de fois,
s Grégeoises et les Grégeois...
Ayant donc fait ce grand colosse,
ette prodigieuse rosse,
u'ils disaient, pour couvrir leur jeu,
re une offrande, ou bien un vœu,
our leur prompt retour dans la Grèce,
ui diable eût deviné la pièce?
t que ses larges intestins,
ussent des soldats clandestins?
t tant de belle infanterie,
)u bien plutôt cavalerie,
'uisqu'ils étaient tous à cheval!
Nous crûmes donc ce bruit fatal,
Et que l'ennemi faisait gille,
Sans plus songer à notre ville.
Et de fait, une belle nuit,
Ils gagnèrent sans faire bruit
Une petite île, célèbre
Par notre aventure funèbre,
De qui Ténédos est le nom,
Autrefois riche et de renom...
Mais depuis cette longue guerre
Une très-malheureuse terre,
Où le moindre petit vaisseau
A peine se fournirait d'eau.
Là, leur flotte s'étant cachée,
Chacun voulut voir la tranchée,

Et ce fameux camp d'où sortaient
Ceux qui si souvent nous battaient.
Petits et grands, remplis de joie,
Portèrent leur nez hors de Troie,
Et visitèrent les quartiers
Dont ils se pensaient héritiers.
On s'entr'apprend, on s'entremontre;
Ici, se fit telle rencontre,
Et là, se fit un tel combat.
Chacun bien du pays y bat;
Chacun y dit sa ratelée;
Là, campait le fils de Pélée;
Là, le Dolope et Myrmidon.
Mais tous admirèrent le don
Par eux fait à Pallas la sage,
Comme entreprise de courage.
La peste! comme on le brûlait
Si l'on eût su qu'il recelait
Pressés comme harengs en caque,
Par la ruse du roi d'Ithaque,
Des Grecs les plus hardis soudards
Armés de piques et de dards....
Timétès, pour faire l'habile,
Dit : « il faut le mener en ville,
Et que ce colosse si beau
Serve d'ornement au château.
Voilà ce qu'avança le traître,
Soit qu'il fût, comme tout peut-être,
Par nos ennemis suborné,
Ou que le sort l'eût ordonné.
Capys, et les têtes plus saines,
Lui dirent : Vos fièvres quartaines !
Il faut bien plutôt le brûler
Au lieu de l'y faire rouler!

Le grand Jupiter nous en garde,
Que savons-nous ce qu'on nous garde
En ce gros ventre rebondi ?
Encor une fois je le di,
Ou je suis d'avis que l'on sonde
Cette machine si profonde,
Ou qu'avec de beaux charpentiers
On me la mette par quartiers,
Ou qu'on lui donne la fumée
Avecque paille mal allumée,
Les plus pressés éternûront,
Et les autres découvriront.
Grèce ainsi sottement enclose,
Nous coûtera fort peu de chose,
Et nous la pourrons étouffer,
Et du même temps nous chauffer.
En cet embarrassant rencontre,
L'un fut pour, et l'autre fut contre.
Là-dessus, Laocoon vint
Suivi de Troyens plus de vingt,
En s'approchant de l'assemblée,
Il cria d'une voix troublée :
« La peste vous casse le cou... »
Je crois que tout le monde est fou,
Ou pour le moins en rêverie ;
Quand vous auriez une écurie
Battante pour tel animal,
L'y recevoir vous feriez mal...
Tout ceci n'est qu'un artifice :
Je connais trop l'esprit d'Ulysse,
Pour croire que ce fin matois
Ait ainsi dépensé du bois,
Seulement pour nous faire rire.
Cet ouvrage que l'on admire,

Est quelque tour de l'ennemi
Dangereux en diable et demi.
Le Grec opiniâtre en mule,
Afin de mieux sauter recule.
Défions-nous de son présent
Très-dangereux, quoique plaisant.
Croire sottement leur retraite,
C'est avoir la tête malfaite...
Cette grande masse de bois,
Cet ouvrage de tant de mois,
Ce cheval à la riche taille,
Vient reconnaître la muraille;
Dans son ventre, pour nos péchés,
Soldats sont peut-être cachés;
Qui nous ayant coupé la gorge,
Gais comme des pourceaux dans l'orge,
Ou qui se vautrent dans du son,
D'une pitoyable façon
De tous nos biens feront ripaille.
Pour moi je n'attends rien qui vaille,
Du Grec devenu libéral,
Ni de ce grand vilain cheval. »
« Cela dit, d'une lance gaie
Il fit au cheval une plaie.
Son vaste ventre en retentit,
Plus d'un Grégeois en émeutit;
Car on a su depuis la chose.
Certes, ce ne fut pas sans cause;
Ulysse a confessé depuis
Que ce coup lui fit un pertuis,
Droit au beau milieu de la panse;
Il en fut quitte pour la transe,
Et pour s'écrier : Je suis mort!
Dont un chacun le blâma fort.

Il voua plus d'une chandelle,
Pour l'avoir échappé si belle.
Plus avant de quatre ou cinq doigts,
Monseigneur le cheval de bois
Allait servir de feu de joie
A la délivrance de Troie...
Ilium encore serait,
Et le bon Priam régnerait;
Mais la fatale destinée,
Avait notre perte ordonnée;
Et les habitants du cheval
Eurent plus de peur que de mal.
« Un grand bruit fit tourner la tête,
Et laisser cette grande bête
A tout ce peuple irrésolu.
Un jeune homme de coups moulu,
Et lié d'une grosse corde,
Criant bien fort miséricorde,
Par les pâtres qui l'avaient pris,
A grande rumeur et grands cris,
Était amené vers la ville.
Ce Grec des Grecs le plus habile,
Et le plus propre à décevoir,
S'était premièrement fait voir,
Et puis après laissé surprendre,
Résolu de se faire pendre
En homme d'honneur sans crier;
Ou, par un tour de son métier,
De donner notre pauvre Troie
A ses concitoyens en proie.
Ces pâtres s'empressaient beaucoup,
Croyant avoir fait un beau coup.
Hélas! de ce beau coup qu'ils firent,
Comme nous ils se ressentirent.

Ils mirent donc devant le Roi
Ce prisonnier tout hors de soi,
Ou du moins qui feignait de l'être.
Chacun s'approche de ce traître ;
A force de s'entrepousser,
On pensa le roi renverser.
Le matois tout couvert de larmes
A l'aspect de tant de gendarmes
Qui demandaient à le berner,
Fit semblant de s'en étonner.
Priam, des hommes le plus sage,
Afin de lui donner courage,
Le délia, le rassura,
Et tout le monde conjura
Qu'on ne lui fît nulle incartade;
Il en reçut une embrassade
Entre le pied et le genou ;
Car de se jeter à son cou,
Le drôle savait trop son monde.
Notre bon Prince à l'âme ronde
Faisait si peu du quant à moi
Que quand il eût fait, sur ma foi,
Quelque chose encore de pire,
Le bon Roi n'en eût fait que rire.
Le Grec par ce trait de bonté
Parut comme ressuscité;
Et puis, admirez son adresse,
Et jugez par cette finesse
Combien les Grecs sont dangereux.
Il dit, faisant bien le pleureux :
Hélas! hélas! en quelle terre
Ne trouverai-je point la guerre?
Si je suis des amis chassé
Et des ennemis menacé?

Là-dessus, il se mit à braire.
Priam, prince très-débonnaire,
Sitôt qu'il le vit braire ainsi,
Se mit bien fort à braire aussi.
Quelques Troyens voyant leur maître
Braire autant et plus que ce traître,
Afin de faire mieux leur cour,
Se mirent à braire à leur tour.
La pleurerie étant cessée,
Et toute colère chassée
Par cette lamentation
Chacun en eut compassion.
On l'exhorta de ne rien craindre,
Et de nous déclarer sans feindre
Quel rang chez les Grecs il avait,
Et tout ce que d'eux il savait.
Lors les mains vers le ciel haussées
Que les cordes avaient blessées,
Il dit en soupirant : Sinon
Si je m'en souviens, est mon nom.
Malgré fortune qui m'accable,
Quoique malheureux, véritable,
Je le fus jadis, je le suis,
Et serai toujours, si je puis.
Du grand Palamédès l'histoire
Vous doit sans doute être notoire :
Son père, le brave Bélus,
Valait son pesant d'or et plus,
Sa femme était dame Élisenne.
L'avocat du roi de Mycène
Était son père, il avait nom
Aulidès homme de renom ;
Et sa tante dame Dorie.
Priam dit : « laissons, je vous prie,

« En repos ce Palamédès,
« Sa femme et son père Aulidès;
« Et nous racontez votre vie
« Sans tant de généalogie. »
Bien, dit le traître, et grand merci...
Et puis, il poursuivit ainsi :
A cause qu'il blâmait la guerre
Qu'on venait faire en cette terre,
Il fut des plus grands mal-voulu,
Par lesquels il fut résolu
Qu'on en dépêcherait le monde.
Ulysse, en qui malice abonde
Autant qu'en un singe vieilli,
L'empoisonna dans du bouilli;
On dit d'une poule bouillie,
Autres disent de la bouillie.
Je ne sais pas en quoi ce fut,
Mais tant y a qu'il en mourut.
J'en eus affliction mortelle
A cause de la parentelle;
Outre qu'étant très-pauvre né,
Mon bon père m'avait donné
Pour page à cet aimable maître.
Il me voulait du bien, pour être
Et mon parent et mon parrain.
Je ne pus cacher le chagrin
Qui paraissait trop sur ma face.
Je fis menace sur menace.
Le méchant Ulysse en eut peur,
On savait que j'avais du cœur.
J'avais, dès mes jeunes années,
Plusieurs bonnes preuves données,
Que je savais tirer du sang,
Couper un bras, percer un flanc,

Et faire une capilotade
De qui m'eût fait une incartade.
J'avais cent fois, dans mon sang chaud,
Juré dans notre camp tout haut,
Que je voulais faire une botte,
Après le retour de la flotte,
Contre ce traître empoisonneur
Que j'appelais larron d'honneur.
Le méchant sut bien me le rendre
Ainsi que vous allez l'apprendre.
Il corrompit monsieur Calchas,
Dont tous les Grecs faisaient grand cas,
Et dont je ne fais pas grand compte,
Comme vous verrez par mon conte.
Ce Calchas était un bigot,
Pire que Goth, ou Visigoth;
Un grand faiseur de sacrifices;
Grand immolateur de genisses.
Passe encore, mais il faisait,
Immoler ceux qu'il lui plaisait.
Ce bon devin, ami du crime,
M'ayant marqué pour sa victime,
A la prière d'Ulyssès,
Sans doute un vrai diable en procès;
Admirez un peu ce qu'ils firent,
Et l'étrange chemin qu'ils prirent,
Afin de me faire mourir.
Ils firent sourdement courir
Plusieurs bruits parmi le vulgaire.
Mon ennemi ne sortait guère
Qu'accompagné de ses valets;
Avecque dague et pistolets...
Mais, qu'est-ce que je vous lanterne?
Qu'attendez-vous qu'on ne me berne?

Et si c'est trop peu de berner,
Qu'attend-on à m'assassiner?
De quoi vous importe ma vie
De tant de malheurs poursuivie?
Que vous importe si Sinon
Est maltraité des Grecs ou non?
Sans doute Ulysse le perfide,
Les Grecs et l'un et l'autre Atride
Seront bientôt les grands amis,
De ceux qui m'auront à mort mis.
Faites-moi donc vitement pendre;
J'enrage quand il faut attendre.
Mon estomac vous fait beau jeu,
Vous n'avez qu'à pousser un peu.
  Le traître par cet artifice
Ajoutait poivre sur épice,
Au chaud désir que l'on avait
D'apprendre ce qu'il controuvait.
On le caresse, on l'amadoue,
Notre roi le baise à la joue.
Le bon Seigneur aimait surtout
Les contes à dormir debout;
Et pour écouter une histoire,
Il eût, sans manger et sans boire,
Demeuré tout le long du jour.
Nous tous assemblés à l'entour,
Avions pour le moins même envie
D'apprendre cette belle vie.
Le drôle qui le voyait bien
Feignant de ne craindre plus rien,
Pria qu'on lui donnât à boire,
Pour mieux achever son histoire,
Priam quêta parmi nous tous
Environ quinze ou seize sous.

Tandis qu'on alla quérir pinte
Il reprit son histoire feinte,
Et nous dit : Les Grecs confondus,
Ou, si vous voulez, morfondus,
Devant vos vaillantes murailles,
N'avaient plus que des cœurs d'ouailles,
Au lieu de leurs cœurs de lions.
Eux qui de plusieurs Iliums
Eussent cru la conquête aisée,
Voyaient leur puissance épuisée,
Devant une seule Ilium.
D'infortunes un million,
Pestes, famines, et tant de pertes
A souffrir, outre les souffertes,
Par les soldats de Priamus,
Les rendaient certes bien camus.
Les soldats et l e capitaines
Tournaient la tête vers Mycènes,
Soupiraient après le retour
Qu'ils espéraient de jour en jour.
Les chefs sans crédit ni puissance,
Les soldats sans obéissance;
Les uns et les autres tout nus,
Mal payés, et mal reconnus,
Emplissaient le camp de murmures;
Au général disaient injures;
Le moindre petit malotru
Maudissait cent fois le cornu,
Comme aussi sa vilaine femme
Qui causait cette guerre infâme.
Si l'on leur en disait un mot,
Ils disaient: vous êtes un sot.
Cent fois le camp plia bagage;
Et cent fois un cruel orage,

Qui ne promettait que la mort,
Retint les navires au port.
Entr'autres la rude tempête,
Et comme elle troubla la fête
Que l'on fit, quand après six mois
Fut fini le cheval de bois.
Nos tentes furent renversées,
Nos nefs dans le port fracassées ;
Tout le vin du camp fut gâté ;
Et tout le camp si maltraité,
Que chacun y fit sa prière,
N'attendant que l'heure dernière.
Qu'on eût eu bon marché de nous,
Et qu'il y faisait bon pour vous.
Les vaillants autant que les lâches
Pleuraient partout comme des vaches.
On n'entendait que des hélas !
Le grand cornu de Ménélas
Trembla bien fort en chaque membre,
Voyant le tonnerre en sa chambre
Qui son pot de chambre rompit.
Il inonda de peur son lit.
On s'assemble sur ce prodige,
On s'en étonne, on s'en afflige ;
Le pot de chambre visité,
On trouva qu'il avait été
Bien et dûment frappé du foudre.
Cela fit le conseil résoudre
D'envoyer vers monsieur Phœbus,
Qui ne parle que par rébus.
On choisit le sieur Eurypile,
Homme en pareil cas fort habile,
Qui partit dès le lendemain
Pour Délos, bourdon à la main.

Voici par une sarbacanne
Ce que lui dit en voix de canne
La prophétesse, après avoir
Sur le trépied fait son devoir;
Relevant sa perruque grise,
Elle se tint longtemps assise,
Et ses deux bras écarquillant;
Ce qui lui rend le sang bouillant
Et lui fait bien enfler la gorge,
Tant le Dieu dont elle regorge
Lui rend le dedans confondu
Jusqu'à tant qu'elle l'ait rendu.
Mais bien mieux que moi qui trop cause,
Vous savez peut-être la chose.
Voici ce qui fut rapporté
De la part du Dieu consulté:
« Avant que de vous mettre en voie,
« Pour venir camper devant Troie,
« Il vous a fallu sang humain.
« Pour vous rendre le Ciel bénin;
« Votre heureux retour en la Grèce
« Doit s'acheter en même espèce.
« Une vierge il vous a coûté,
« Un homme doit être traité
« Sans différer de même sorte,
« Ou que le diable vous emporte,
« Ce qu'assurément il fera,
« *Car tel est notre... et cætera...* »
A cet oracle épouvantable,
On vit bien que le misérable;
Ne pouvait être autre, sinon
Le pauvre infortuné Sinon;
Calchas étant ami d'Ulysse
Et de plusieurs crimes complice.

Et parce que c'était Calchas
Qu'on consultait en pareil cas,
Ulysse en public lui demande
Qu'il déclare tout haut l'offrande,
Dont on doit apaiser les Dieux.
L'hypocrite baissant les yeux,
Conjure que l'on lui pardonne,
S'il ne veut déclarer personne,
Et qu'il aime bien mieux mourir,
Que de faire un homme périr.
Ulysse l'en blâme, il s'en fâche;
Ulysse l'en presse, il se cache,
Durant dix jours ne paraît plus,
Chez le même Ulysse reclus.
Un jour, comme par violence,
Ulysse l'amène en présence
Des princes grégeois assemblés,
Tant de son absence troublés,
Que de prodiges à centaines
Qui leur causaient fièvres quartaines.
L'ayant donc ainsi ramené,
Faisant bien fort du mutiné,
On lui fait la même prière.
Il la refuse tout entière.
Ulysse l'appelle vaurien,
Astrologue, magicien,
Et prédiseur de choses fausses.
Chalchas dit : ils sont dans vos chausses.
Mais pour le salut de nous tous,
Et non pas pour l'amour de vous,
Celui qu'il faut qu'on sacrifie,
Et que son corps on cendrifie.
S'appelle... hélas ! il me nomma,
Ou bien plutôt il m'assomma.

Chacun connut bien la malice
Du devin Calchas et d'Ulysse,
Et comme on jouait tout cela !
Chacun pourtant s'en consola,
Chacun songeant qu'il pouvait être,
Ainsi que moi nommé du traître;
Et que le sort sur moi jeté
Les mettait tous en sûreté.
Un sacrificateur m'empoigne,
Et sur moi se met en besoigne;
M'ayant bien aromatisé,
Et purgé, saigné, ventousé,
On mit plus d'une savonnette
A me rendre la peau bien nette;
On me peigna, lava, rasa,
On m'ajusta, poudra, frisa,
Et ma tête ainsi bichonnée
D'un chapeau de fleurs fut ornée;
On dit qu'il me faisait beau voir.
Je feignis de tout mon pouvoir
De prendre en gré le sacrifice,
Et d'aller content au supplice.
Je vous le confesse pourtant,
Jamais il ne m'ennuya tant,
Le ciel d'un pareil mal vous garde!
Or, on fit si mauvaise garde,
Que je me sauvai finement,
Il ne vous importe comment.
Je ne sais rien de ce qu'ils dirent,
Ni des grandes clameurs qu'ils firent;
Mais je sais que faute de pain
Je pensai bien mourir de faim.
Ma fuite ayant été secrète,
Je fis à l'aise ma retraite,

Et me cachai dans les roseaux,
D'où, jusqu'à tant que nos vaisseaux
Eussent éloigné le rivage,
Je ne bougeai comme homme sage.
Ma foi j'étais bien affligé
Tant de mon père fort âgé,
Dont je ne verrai plus la face,
Que de mon orpheline race,
Sur laquelle mes ennemis,
D'un crime qu'ils n'ont point commis,
Dont je suis innocent moi-même,
Par une barbarie extrême,
Voudront par Ulysse irrités
Exercer mille cruautés.
Ayez donc pitié, je vous prie,
D'un pauvre malheureux qui crie,
Et ne lui donnez point la mort,
En quoi vous l'obligerez fort.
Vous conjurant par votre femme,
Cette très-excellente dame,
D'avoir compassion de moi.
Aussi ferai-je, en bonne foi,
Lui dit Priam, mais en revanche
De vous avoir de ma main blanche
Désembarrassé des liens
Dont vous ont garotté les miens,
Faites-nous savoir l'origine
De cette puissante machine;
Et si c'est pour bien ou pour mal,
Qu'ils ont bâti ce grand cheval;
Si c'est machine pour combattre;
Ou si ce n'est que pour s'ébattre.
Si c'est une dévotion;
Enfin quelle est l'intention

De nos ennemis et des vôtres,
Puisque je vous reçois des nôtres.
Sinon dit : c'est bien la raison,
Et sans commettre trahison,
Je puis vous découvrir l'affaire,
Quand je devrais aux Grecs déplaire.
Ce sont gens qui ne valent rien,
Et de vrai... vous m'entendez bien.
Vous êtes un roi magnanime,
De qui chacun fait grande estime,
A qui je suis de tout mon cœur
Très-obéissant serviteur.
O grand Jupiter! grand Neptune!
Luisant Soleil! obscure Lune!
Puissants Dieux qui m'avez sauvé
Comme on allait chanter *Salve!*
Et vous Mort qui me vouliez prendre
Si j'eusse voulu vous attendre!
Couteau qui m'alliez égorgé
Si je n'eusse pas délogé!
Action qui malgré l'envie
Est la plus belle de ma vie;
Feu sacré pour qui j'ai tremblé!
Sacrifice par moi troublé
Très-prudemment par mon absence,
Hélas! je tremble quand j'y pense!
Bandelettes! saint ornement,
Qui m'importunait grandement!
Fleurs dont ma tête fut ornée,
Ou, pour mieux parler, étonnée!
Enfin tout ce que le Grec feint
A d'inviolable et de saint!
Vous-mêmes Grecs, amis du crime,
Qui m'avez choisi pour victime,

Comme si j'eusse été taureau ;
Vous aussi Calchas, mon bourreau,
Je vous appelle en témoignage,
Qu'aujourd'hui Sinon se dégage
Du serment de fidélité,
Envers ceux qui l'ont maltraité.
Et puisque Priam le protège,
Que sans passer pour sacrilège,
Il peut révéler vos secrets,
Dût-il causer mille regrets
Au grand fils de menteur d'Ulysse ;
Que vous et lui le ciel punisse,
Et vous fasse cheoir sur le chef
Bientôt quelque horrible méchef.
Mais j'espère pour récompense
D'un secret de telle importance,
Une charge en votre maison,
Priam dit : « c'est bien la raison,
« Oui, de bon cœur je vous la donne,
« Vous serez meneur d'Ilione ;
« Son quinola, son écuyer. »
Sinon dit : c'est trop me payer.
Puis il nous dit : notre patrie
Eut toujours grande idolâtrie,
C'est-à-dire, dévotion,
Pour Pallas ; et la nation
L'a toujours eue assez propice,
Jusqu'au temps que le chien d'Ulysse,
De Diomède accompagné,
Pensa qu'il aurait tout gagné,
Si par quelque bon stratagème,
Et par quelque tour de Bohême,
Ils tiraient le palladium
Hors des murs de votre Ilium.

Comme ils le dirent, ils le firent;
Mais bientôt ils s'en repentirent.
Ce fut un fort beau coup de main.
Mais par malheur de sang humain,
L'image de Pallas volée
Par quelqu'un d'eux fut maculée;
Dont fut bien plus qu'on eût pensé
Le saint simulacre offensé.
Sitôt qu'on découvrit sa face,
Elle nous fit une grimace,
Qui ne nous promit rien de bon.
Au très-prudent Agamemnon
Elle fit la moue et la figue.
De quoi ce grand chef de la ligue
Garda de honte et de dépit
Durant quatre ou cinq jours le lit.
Sueur de sang découla d'elle;
Chose qui n'est point naturelle.
On vit ses yeux étinceler;
Et d'elle on sentit s'exhaler
Odeur qui n'était pas divine.
Elle agita sa javeline;
De sa palme le nez brida
A qui de trop près l'aborda;
Enfin elle fit tant la bête,
Qu'elle nous en brouilla la tête.
  Calchas là-dessus consulté,
Jura qu'on avait tout gâté...
Qu'il fallait retourner en Grèce,
Faire un camp nouveau pièce à pièce;
Lever vitement des gens frais,
Et revenir sur nouveaux frais
De plus belle faire la guerre;
Mais qu'il fallait, en cette terre,

Bâtir ce grand cheval de bois,
Ce que l'on pouvait en six mois,
Pour faire à Pallas une offrande,
Qu'il la fallait faire ainsi grande,
Afin qu'on ne la pût rouler,
Faire avancer, ni reculer,
Entrer par porte ni muraille,
Enfin la faire d'une taille
Effroyable pour sa longueur,
Largeur, hauteur et profondeur,
Afin qu'étant tout immobile
Elle ne pût entrer en ville.
Car voici ce que dit Calchas,
Et de ceci faites grand cas:
« Si cette monstrueuse bête
« Au lieu d'être reçue en fête,
« Et d'être en vénération,
« D'effet ou bien d'intention,
« Est, je ne vous dis pas brisée,
« Je dis seulement méprisée;
« Les Troyens s'en repentiront,
« Et le bout des doigts s'en mordront.
« Et nous ferons bientôt de Troie
« Un très-horrible feu de joie;
« Car des Dieux il est arrêté
« Qu'étant reçue en la cité,
« Votre cité bientôt par guerre
« Sera maîtresse de la terre;
« Et les tout-puissants Phrygiens
« Verront les Grecs dans leurs liens. »
Voilà ce que de lui nous sûmes
Ce que trop idiots nous crûmes;
A cause que la chose plut
On crut de lui ce qu'il voulut.

Quand il en eût dit davantage,
Priam, trop bon et trop peu sage,
Eût tout pris pour argent comptant.
Mais qui n'en aurait fait autant?
Tant son éloquence eut de charmes,
Et tant purent ses fausses larmes!
Moi-même qui vous dis ceci,
Comme un sot je le crus aussi.
Ainsi ce que le fin Ulysse
N'a pu faire par artifice;
Ce que Diomède n'a pu,
Ni le Péléide invaincu;
Ce qu'enfin durant dix années
Les troupes de Grèce amenées,
Ont tâché sous Agamemnon,
Fut lors achevé par Sinon.
Cas étrange autant qu'il peut être,
Acheva les discours du traître.
A Neptune, le Dieu de l'eau,
Laocoon d'un grand taureau
Faisait un dévot sacrifice;
Mais il ne lui fut pas propice.
Nous vîmes bien loin dans la mer,
Je ne sais quoi, qui sans ramer
S'approchait de grande vitesse.
Chacun s'entredemanda : qu'est-ce?
Mais bientôt après chacun vit,
Ce qui grande frayeur nous fit,
Deux serpents à la riche taille,
Venant à nous comme en bataille,
Depuis l'île de Ténédos,
Armés d'écailles sur le dos.
Du seul mouvement de leur queue,
Ils allaient sur la plaine bleue

Aussi vite que l'aurait pu
Nef à qui le vent souffle au q.
Ils avaient une rouge crête
Sur leur épouvantable tête.
En nous regardant ils sifflaient,
Et les yeux leur etincelaient.
Ils se saisirent du rivage.
Qu'on abandonna sans courage.
Puis ces vénérables serpents
Faisant grands sauts, et non rampants,
De Laocoon s'approchèrent,
A ses deux enfants s'attachèrent,
Et de ses deux enfants si beaux
Ne firent que quatre morceaux.
Il vint avec sa hallebarde.
Un des serpents sur lui se darde,
De cent plis l'ayant garotté,
Ils avaient le coup concerté,
De sa queue avec grande adresse
L'autre lui donna sur la fesse.
Ayant honnêtement fessé.
Le patient fut embrassé
Par lui de pareille embrassade
A celle de son camarade;
Lequel à son tour le pilla,
Le déchiqueta, mordilla
D'une épouvantable manière,
Tant par devant que par derrière.
Ses bras faisaient de vains efforts,
A déprendre ces sales corps
Joints au sien par plusieurs ceintures
Plus cruelles que des tortures.
Mais ils le tenaient si serré,
Que le pauvre désespéré,

Voyant qu'il n'y pouvait rien faire,
Se mit à pleurer, puis à braire...
Il s'en acquitta dignement.
Ainsi mugit horriblement
Le bœuf, à qui la main du prêtre,
Qui n'est qu'un maladroit peut-être,
Ne donne, au lieu d'un trépas prompt,
Qu'un coup qui la corne lui rompt;
Ou bien lui fait bosse à la tête;
Ce qui trouble toute la fête.
A ce spectacle plein d'horreur,
Tout le monde s'enfuit de peur,
Jusqu'en la ville aucuns coururent.
Ayant fait tout ce qu'ils voulurent,
Les deux serpents au ventre vert,
De sang et de venin couvert,
A demi-mort ils le laissèrent,
Et devers la ville marchèrent
Tête levée, et triomphants
Du pauvre homme et de ses enfants.
Tout le monde leur fit passage,
Et personne n'eut le courage
De les attaquer en chemin,
Tant on respecta leur venin.
Étant arrivés dans la ville,
Minerve leur servit d'asile,
Et dans son temple les reçut,
Dont grande frayeur l'on conçut.
Chacun disait: Le misérable
A fait un acte détestable,
En offensant ce grand cheval,
Que Dieu veuille garder de mal;
Il faut avec cérémonie
Réparer cette félonie,

Et recevoir dans la cité
Avec grande civilité,
Cette tant vénérable bête,
Et que l'on en chôme la fête.
Le peuple aveuglé, qui ne sait
Ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait,
Se met à rompre la muraille,
Et ne fait certes rien qui vaille.
Priam qui ne voit pas plus loin
Que son grand nez de marsouin,
Quoiqu'il eût de belles lunettes,
Fait apporter quatre roulettes
Pour rouler ce grand animal;
Il ne pouvait faire plus mal...
La muraille étant abattue,
Petits et grands, on s'évertue
A tirer ce fatal présent,
Qu'on trouve diablement pesant.
Helas! si contre quelque butte
Il eût pu faire une culbute,
Par ce très-heureux culbutis
Nous eussions été garantis!
De filles une jeune bande
Dansaient devant la sarabande;
Force garçons, comme bouquins
Au son des cornets à bouquins
Dansaient à l'entour la pavane,
Les matassins et la bocane.
Priam même aussi dansotait
Quand en beau chemin il était.
  Ainsi la fatale machine
Vers notre ville s'achemine,
Et s'approche marchant pian, pian...
D'où l'on avait mis bas un pan

De nos grands murs bâtis de brique
Qui faisaient aux béliers la nique.
O notre ville! O nos maisons!
O bons Troyens plus sots qu'oisons!
Vous êtes pris à la pipée;
Et les Grecs sans tirer l'épée
Se firent maîtres de vous tous!
Mais ne vous en prenez qu'à vous,
Vous fîtes vous-mêmes la brèche
A grands coups de pic et de bêche,
Par laquelle vos ennemis
Furent dans votre ville admis.
Enfin donc dans la ville il entre,
Le maudit roussin au grand ventre,
Farci de Grecs, dont les meilleurs
Étaient pour le moins des voleurs.
Nous eûmes si peu de cervelle,
Qu'on le mit dans la citadelle.
Comme on l'y traînait, il broncha,
Et, prêt à trébucher, pencha.
Un fracas, comme de férailles,
Se fit ouïr dans ses entrailles,
Dont se crurent tous fricassés
Les Grecs l'un sur l'autre entassés;
Ceux qui le traînaient l'entendirent;
Mais non plus de cas ils n'en firent
Que si l'on n'eût rien entendu,
Tant ils avaient le sens perdu.
Là-dessus, la sage Cassandre,
Qu'à peine l'on voulut entendre,
Dit pis que pendre du cheval.
Priam lui dit : vous parlez mal!
La pauvrette s'afflige et crie,
Se jette à ses pieds et le prie;

Elle ne fit que le fâcher;
Il lui dit « allez-vous coucher,
« Vous avez du vin dans la tête,
« Et n'êtes qu'une trouble-fête. »
Elle, se voyant sans crédit,
Et que de ce qu'elle avait dit
Les Troyens ne faisaient que rire,
S'en retourna sans plus rien dire.
Là-dessus le soleil s'enfuit
Et laissa la place à la nuit,
Qui sempara du ciel, plus noire
Que n'est l'encre d'une écritoire,
Ou pour le moins s'en faut bien peu.
Cela fit aux Grégeois beau jeu.
Favorisés de ces ténèbres,
Faisant sur nous desseins funèbres,
Et le vent leur soufflant au dos,
Ils partirent de Ténédos.
Une grosse torche allumée
Éclairait à toute l'armée,
Et devait aussi ce fanal
Servir à Sinon de signal.
Ils s'en vinrent à là sourdine,
Sans tambour, flûte, ni buccine,
Aborder près de la cité,
Où l'on dormait en sûreté.
Après avoir bien fait gambade,
Sans se défier de l'aubade,
Que donna le traître ennemi,
Au peuple troyen endormi,
Nos citoyens, remplis de joie
De la délivrance de Troie,
Ayant bu plus qu'ils n'auraient dû,
Cuvaient le vin qu'ils avaient bu.

Nos sentinelles endormies,
Sans peur des troupes ennemies,
Ayant mangé comme pourceaux,
Et vidé tripes et boyaux,
Dormaient le long de nos murailles;
Et ces mal-soigneuses canailles
Reçurent la mort à clos yeux;
Mais ils n'en dormirent que mieux,
D'une nuit qui fut éternelle,
Pour avoir mal fait sentinelle;
Et je crois vraisemblablement
Qu'ils n'ont su par qui, ni comment.
Tout ronflait, et de bonne sorte;
Sinon seul, que le diable emporte,
Tandis que chacun sommeillait,
Pour notre grand malheur veillait,
Et tirait hors de la machine,
Dont il avait ouvert l'échine,
Force Grecs, hommes de grand bruit,
Comme on remarqua cette nuit.
  Premièrement il fit descendre
Sténélus, Ulyssès, Tessandre,
Thoas, Athamas, Machaon,
Et le frère d'Agamemnon,
Ménélaüs et Neptolème;
Puis l'inventeur du stratagème
Épéüs; tous grands spadassins,
Grands larrons et grands assassins.
Tous les autres que je ne nomme
Faisaient une assez grosse somme;
Et telle enfin qu'elle suffit
A nous gâter, comme elle fit.
Au pied de l'échelle de corde,
A la hâte entr'eux on s'accorde

De l'ordre qu'on devait garder.
Après cela sans marchander
Ils se firent maîtres des portes,
Introduisirent leurs cohortes
Qui, comme ils avaient concèrté,
Avaient approché la cité.
Par la ville elles s'épandirent,
Et sans crainte du diable, firent
Main-basse par tous les quartiers,
Comme on avait fait des portiers.
  Cependant moi, malheureux homme,
En étais à mon premier somme :
C'est à cette heure justement
Que chacun dort profondément.
Je gisais de la même sorte
Que fait une personne morte;
Et j'eusse pu faire trembler
Quiconque m'eût ouï ronfler.
Non, que j'eusse bu plus que d'autres
En ce grand désordre des nôtres;
Mon père Anchise, sur ma foi,
Achatès, mon épouse et moi,
N'avions en toute la soirée,
Bu que pinte bien mesurée;
Et dont je ne bus quasi pas,
Parce que le vin était bas.
Dormant donc ainsi dans ma chambre,
Hélas! j'en tremble en chaque membre!
Il me sembla de voir Hector,
Et je pense le voir encor.
O Dieu! la piteuse figure!
Qu'il était de mauvais augure!
O Dieu! qu'il me parut hideux!
Il était fait comme deux œufs,

Sa cotte d'armes délabrée,
De poudre et sang était marbrée.
Vous l'eussiez pris pour un souillon
Qui n'est couvert que d'un haillon.
Sa très-désagréable face,
Malgré lui faisait la grimace,
Pleine de bosses et de trous ;
Son corps était percé de coups...
Enfin il était tout de même
Qu'il était, quand sanglant et blême,
Achille, après l'avoir vaincu,
Le traînait à l'écorche q.
Ses pauvres pieds traînaient encore
La longe de cuir, que ce Maure,
Ce Turc, ce félon des félons,
Avait passé dans ses talons.
Hélas! qu'il était peu semblable,
Cet Hector tout épouvantable,
A cet Hector tout éclatant,
Qui les Grégeois allait battant,
Mettait le feu dans leurs galères,
Et béni des pères et mères
Revenait vers nous triomphant,
Rendant à chacun son enfant!
Ou bien tel qu'après la défaite
De ce beau mignon de couchette,
Dont Achille vengea la mort,
On le vit, cet homme si fort,
Paré de ses funestes armes
Qui firent tant verser de larmes;
Armes que sans peine il conquit
Sur un que sans peine il vainquit,
Mais armes un peu trop payées
Pour n'avoir été qu'essayées.

Sitôt que je le vis ainsi,
Je fus d'abord un peu transi;
Mais reprenant bientôt courage,
Je lui tins ce hardi langage :
« Si vous êtes de Dieu, parlez;
« Et si du diable, détalez. »
Je suis Hector le misérable,
Dit-il d'une voix effroyable.
Vous, soyez le très-bien venu,
Lui dis-je, après l'avoir connu.
Et puis j'ajoutai, ce me semble:
Cependant qu'ici chacun tremble,
Mon cher monsieur, en quelle part
Vous qui nous serviez de rempart,
Avez-vous bien loin de l'armée
Fait tort à votre renommée?
Sans doute l'on en médira.
Est-ce la peur des *Libera*
Et des fréquentes funérailles
Qui vous fait quitter nos murailles?
Au nom des Dieux, songez à vous,
Et ne craignez plus tant les coups;
Et me dites, cher camarade,
D'où vous venez ainsi maussade,
Comme un corps qui pend au gibet,
Et tout crotté comme un barbet.
A votre mine tout étrange
Vous paraissez un mauvais ange.
Je hais la fréquentation
De ceux de cette nation.
C'est pourquoi, dépêchez, beau Sire,
Ce que vous avez à me dire.
Autrement je m'en vais crier,
Car je commence à m'effrayer. »

Lors, me semble, il ouvrit la bouche,
Et, me regardant d'un œil louche,
Il me dit : trève de sermon,
Vous vous échauffez le poumon;
Ne songez plus qu'à faire gille.
Les ennemis sont dans la ville,
Qui font les diables déchaînés,
Et sont très-mal morigénés;
Et j'estime d'eux le plus sage
Plus malin qu'un singe ou qu'un page.
Si vous m'aimez, fils de Vénus,
Gagnez aux champs, fût-ce pieds nus.
Si Troie eût été secourable,
Ce bras dextre aux Grecs redoutable
Eût renvoyé ces Grecs hautains
A Mycène laver leurs mains.
Priam, Troie et toute sa gloire
Ne seront plus que dans l'histoire,
Et notre ville tout de bon
Ne sera plus que du charbon.
Ses Dieux elle vous recommande,
Assemblez une bonne bande
De nos citoyens échappés,
Et sans marchander, décampez.
Nous avons assez fait pour elle,
Puisque la sentence mortelle
Du Destin ne se peut casser,
Il faut bien la laisser passer.
Gagnez-moi vite la marine,
Votre papa sur votre échine;
Et nos pauvres Dieux exilés
Dans quelque valise emballés.
Guidez vos vaisseaux vers la terre,
Où d'abord vous ferez la guerre,

Et d'où vos enfants la feront
Aux chiens de Grecs, qui se verront
Sujets, ainsi que beaucoup d'autres,
Aux coups d'étrivières des nôtres.
Après qu'il m'eut dit tout cela
Il me sembla qu'il étala
Devant moi nos Dieux tutélaires,
Et qu'il me dit : nos adversaires,
Comme ils ne sont guère pieux,
Auraient fait beau feu de nos Dieux,
Ainsi qu'ils font de tout le reste.
Gardez-les bien, et dame Veste,
Et me conservez, comme il faut,
Ce feu sacré dans un réchaud.
Un grand bruit qui survint ensuite
Mit Hector et mon songe en fuite.
Ce tintamare hors de saison
Fit peur à toute la maison.
Quoiqu'elle fût bien éloignée
J'entendis fort bien la huée
Que les maudits Grégeois faisaient,
Les cris de ceux qu'ils occisaient,
Et tout le bruit épouvantable
Qu'on entend en malheur semblable.
Ce grand bruit à mon songe joint,
Me scandalise au dernier point;
Et, pour vous dire vrai, m'effraie,
Quelque force d'esprit que j'aie.
Je monte au haut de mon grenier,
Où je ne vous saurais nier
Que je pleurai comme une femme,
Voyant toute la ville en flamme,
Et grâces au seigneur Vulcan,
Pareille au feu de la Saint-Jean ;

Tout ainsi que dans une plaine,
Des richesses de Cérès pleine,
Lorsque par malice, ou par jeu,
Quelque fripon y met le feu,
Les épis prêts à couper grillent,
Et bien fort en brûlant pétillent,
Et le feu poussé par le vent
Court et va toujours plus avant.
Ou bien comme dans la campagne,
Un torrent choit d'une montagne,
Ou de quelque roc escarpé,
Faisant du cheval échappé;
Il marche à vagues épandues,
Augmenté des neiges fondues,
Qui rendent son cours furieux;
Et ne laisse dans tous les lieux
Où le malheur son onde porte,
Que quelques corps de bête morte,
Qui faute de savoir nager
N'a pu se tirer du danger;
Item, écume, sable, fange;
Bref, ce torrent d'humeur étrange,
Entraîne pierres et cailloux,
Dans les jardins gâte les choux,
Dans les guérets aux blés en herbe
Ote tout espoir d'être en gerbe;
Les arbres comme les roseaux
Cèdent à la fureur des eaux;
Et ces méchantes eaux sans rives,
Font des pauvres brebis fuitives,
Et des pauvres bœufs étourdis
Un étrange salmigondis,
Ainsi que de toute autre bête.
Enfin, cette horrible tempête

Fait périr aussi les maisons;
Sauf les cannes et les oisons,
Tout se sent de sa rage extrême.
Cependant le laboureur blême
Est sur quelque lieu haut huché,
Jurant comme un joueur fâché.
Cette comparaison est belle,
Partout je la maintiendrai telle.
Ce feu qui va tout dévorant,
Ou cet impétueux torrent,
Sont les Grecs pires que la peste.
Je suis le laboureur qui peste
Contre Sinon et le Destin
Nommant l'un Turc, l'autre faquin.
La voilà donc à la pipée
Notre pauvre ville attrapée;
Et nos plus superbes maisons
S'en vont devenir des tisons.
On égorge, on brûle, on dérobe;
Le grand palais de Déiphobe
Par le feu dévorant détruit,
Tombe par terre avec grand bruit.
Le feu pousse avant sa conquête,
Et paraît vainqueur sur le faîte
De la maison d'Ucalégon.
Le Gregeois, pire qu'un dragon,
Fait de notre ville de Troie
Un agréable feu de joie;
Aux Troyens un feu de douleur.
La mer en change de couleur,
Et de notre ville brûlante
Sa surface est toute luisante.
Et moi qui suis un peu trop prompt,
Du poing je m'en cogne le front.

Tristes et confus que nous sommes,
Nous entendons les cris des hommes,
Pareils à des hurlements d'ours.
Les trompettes et les tambours
Font un étrange tintamare.
Notre famille s'en effare;
Moi-même j'en suis perturbé,
Je jure en chartier embourbé,
Non sans répandre quelques larmes;
J'endosse à la hâte mes armes,
Ne songeant qu'à bientôt périr.
Ma femme, qui craint de mourir,
Dit qu'il n'est rien tel que de vivre;
Me demande si je suis ivre :
Je pensai l'appeler guenon,
Et lui dire pis que son nom.
Enfin me voilà dans la rue
Furieux en cheval qui rue,
Suivi de quatre ou cinq valets
Timides comme des poulets.
Pour les assurer, à toute heure,
Je crie : Qui va là? demeure.
Le plus souvent ce n'était rien,
Ce qui sans doute plaisait bien
A tous ceux de notre brigade,
Qui n'aimaient pas la fusillade,
Et moins encore certains coups
Qui font aux corps de vilains trous.
Pour moi, je n'avais autre envie
Que de perdre bientôt la vie;
Mais certes j'eusse désiré
Que c'eût été d'un coup fourré,
Et qu'en recevant la mort blême,
Je la pusse donner de même

A quelques-uns de ces méchants
Qui m'ont tant fait courir les champs.
Je marchais donc de grand courage
La larme aux yeux, au cœur la rage,
Quand je vis venir plein d'effroi
Panthus qui s'en venait chez moi.
Ce Panthus de la citadelle
Était le gardien fidèle,
De Phœbus sacrificateur,
Et passable gladiateur.
Le pauvre homme marchait à peine,
Ayant quasi perdu l'haleine
A force de crier : Au feu!
Il portait son petit neveu
Et tous nos Dieux dans une hotte.
Sitôt qu'il me voit, il sanglotte,
Et puis me dit tout éperdu :
« Maître Æneas, tout est perdu! »
« Qu'avez-vous, mon pauvre Otriade? »
Lui dis-je. « Les Grecs font grillade
« De notre vaillante cité,
Me dit-il. « Nous avons été
« Les Troyens; maintenant nous sommes
« Francs faquins. » « Où sont tous vos hommes,
Lui dis-je, et qu'en avez-vous fait? »
« Je n'en suis pas bien satisfait.
« Ils ont perdu la citadelle;
« J'en suis sorti par une échelle,
« Tous nos Dieux chargés sur mon cou. »
Lors je lui dis à demi-fou :
« Notre citadelle est donc prise?
« Hélas! oui, brave fils d'Anchise,
Me dit ce prêtre de Phœbus,
« Elle est prise, et c'est un abus

« D'espérer y faire retraite;
« La garnison en est défaite;
« Et pour moi qui la commandais,
« Voyant bien que je me perdais,
« Si je contestais davantage,
« J'ai fui comme un homme bien sage,
« Non tant pour la crainte des coups,
« Que pour mourir auprès de vous.
« Cette machine, cette rosse,
« Non sans sujet était si grosse;
« Elle était pleine de soudards
« Qui ne sont que de vrais pendards.
« Ces voleurs de nuit, dagues nues,
« Sont dans toutes les avenues,
« Assommant qui pense passer,
« Ou l'envoyant faire panser.
« Ces méchants, non-seulement volent,
« Mais frappent, tuent et violent,
« Puis après, dans chaque maison,
« Ils mettent le feu sans raison,
« Et je crois que c'est par malice.
« De plus, Sinon est leur complice;
« Ce Sinon que l'on vit hier
« Si piteusement larmoyer,
« Et qui, pire qu'un crocodile,
« Aujourd'hui pille notre ville;
« Jupiter, sans doute irrité,
« S'est tourné de l'autre côté.
« Notre pauvre ville de Troie
« Est de nos ennemis la proie,
« Et les principaux des Troyens
« Sont morts, ou bien dans les liens.
Votre discours trop nous amuse,
Cherchons la mort quoique camuse;

Mais il faut la donner aussi
A ceux qui nous traitent ainsi.
  Ayant dit ces tristes paroles,
Que quelques-uns trouvèrent folles
Et vrai discours d'un furieux,
Je m'en allai roulant les yeux,
Et me rongeant les doigts de rage,
Chercher où faire du carnage.
Le grand bruit me mena tout droit
Où l'on ne mourait pas de froid,
A cause des maisons brûlantes,
Mais de plusieurs morts violentes,
Il ne fut jamais un tel bruit.
Ici le glaive tout détruit,
Là le feu fait le diable à quatre,
On ne voit partout que combattre.
Toute la ville résonnait
Des rudes coups que l'on donnait...
Je ne respirais que vengeance
Contre cette maudite engeance,
Laquelle, si mal à propos,
Venait troubler notre repos.
Enfilant une grande rue
Notre brigade fut accrue
D'Hypanis, Dymas, Riphéus,
Et du bon vieillard Iphytus :
Corébus aussi s'y vint rendre.
Il était féru de Cassandre,
Et pour elle d'amour charmé,
Il avait fait maint bout rimé.
S'il eût ouï sa prophétie,
Sa flamme eût été ralentie;
Et s'il eût été bien sensé,
Il ne se fût pas tant pressé,

De venir faire des fleurettes.
Je crois que de ses amourettes
Il s'est depuis bien repenti,
Et que si l'on l'eût averti
Qu'en venant faire le bon gendre,
Et les doux yeux à sa Cassandre,
On eût dû lui casser le cou,
Il n'eût jamais été si fou,
Que de venir parler de noces
En un pays de plaie et bosse,
Au bon Seigneur Messer Priam.
Mais, qui n'est pas sage à son dam?
Le bon Dieu veuille avoir son âme,
Et me garder de tant de flamme!
  Voyant tant de gens amassés,
Je leur dis : nous sommes assez
Pour, avant que mourir, apprendre
Que nous savons notre peau vendre
A ces larrons de notre bien,
Qui la voulaient avoir pour rien.
Assurément nos adversaires
Ont gagné nos Dieux tutélaires,
Qui, corrompus à beaux deniers,
Ont gagné les champs des premiers,
Ils ont notre ville laissée.
Allons-nous en, tête baissée,
Leur montrer que nous sommes gens
A les manger à belles dents.
Je pétille que je ne fasse,
Sur quelque belle et large face
Des balafres de ma façon.
Sans faire le mauvais garçon,
Je ferai voir à ces marouſles
Que l'on ne me prend point sans mouſles.

Notre salut et notre espoir
Est certes de n'en point avoir !
Ne nous attendons qu'à nous-mêmes
Et faisons des efforts extrêmes,
Puisque, dans cette extrémité,
Tout autre espoir nous est ôté.
Puis je dis : Qui m'aime me suive !...
Ils s'écrièrent : Vive ! vive !
Le bon Seigneur Maître Ænéas !
Et quiconque ne voudra pas
Le suivre en quelque part qu'il aille
Meure, et soit réputé canaille !
Cela dit, sans plus différer,
Ni plus longtemps délibérer,
Nous allâmes pleins de courage,
Et de désespoir et de rage,
Donner et recevoir des coups.
Altérés de sang comme loups,
Quand trop pressés de la famine
Qui leur mène guerre intestine,
Ils mettent le nez hors du bois
Où leurs petits sont aux abois ;
Et vont dans les prochains villages
Faire meurtres et brigandages ;
Tels et même plus enragés,
D'armes, plus que d'écus chargés,
Nous allons où la barbarie
Des Grecs exerce sa furie.
Tous determinés à la mort ;
Chacun de nous se faisant fort
Pour un coup d'en rendre au moins quatre
Aux Grégeois qu'on pourrait combattre.
Pour moi, qui m'eût bien regardé
De m'attaquer se fût gardé

Car j'avais alors le visage
D'un homme qui n'est pas bien sage.
Mais en des malheurs si pressants
Qui peut conserver son bon sens;
Et qui n'a la mine funeste
Quand on va jouer de son reste?
La nuit obscure nous aida,
Et le bruit des coups nous guida
Où ces assassins, ces perfides,
Commettaient le plus d'homicides.
Certes qui pourrait raconter
Tous ceux qu'on vit décapiter,
Toutes les femmes violées,
Et toutes les maisons volées,
Tous les beaux palais embrasés,
Les petits enfants écrasés
Sans pitié contre les murailles,
Par ces sanguinaires canailles?
Bref, tout ce spectacle inhumain
Coûterait bien jusqu'à demain,
Et n'achèverait pas l'histoire.
Enfin notre ville, la gloire
Des villes qui sont de renom,
Perdit tout, excepté son nom.
La capitale de Phrygie,
-Notre grande ville régie
Par un Prince prudent et bon
N'est plus que cendre et que charbon.
Mais ce mémorable fait d'armes
Au vainqueur coûta quelques larmes;
Les vaincus de quelques vainqueurs
Furent les exterminateurs.
Quelquefois le courage rentre
Au pauvre vaincu dans le ventre,

Et le vaincu fait au vainqueur
Blessure bien souvent au cœur;
Ou bien dans quelqu'autre partie,
Par le vainqueur mal garantie.
Qu'ainsi ne soit, marchant ainsi,
Sans crainte, sans espoir aussi,
L'humeur pourtant un peu bourrue,
Au détour d'une grande rue,
Nous rencontrâmes bec à bec
Un assez gros escadron grec.
Le conducteur de cette bande
Deux fois plus que la nôtre grande,
Était un homme de renom;
Androgéos était son nom;
Parmi les Grecs grand personnage,
Mais lors un sot pour tout potage.
Ce capitaine des Grégeois
Me dit alors en son patois :
« Et d'où diable, malheureux hommes,
Venez-vous, au temps où nous sommes?
Vous ne faites que d'arriver.
Pensez-vous encore trouver
Quelque chose de bon à prendre?
Tout est pris, ou réduit en cendre.
Ma foi, vous mériteriez bien,
Puisque vous n'êtes bons à rien,
Qu'on vous donnât sur les oreilles;
Vos compagnons font des merveilles,
Troie et les Troyens sont à nous;
Nous les avons roués de coups;
Et cependant, poules mouillées,
Vos dagues, claires ou rouillées,
N'ont point sorti de vos fourreaux,
Non plus que vous de vos vaisseaux.

Nous avons la banque de Troie,
Tous leurs écus sont notre proie!
Et Priam, qui n'est qu'un faquin.... »
Je lui dis: vous mentez, coquin!
Vous êtes le faquin vous-même...! »
Et puis, d'une furie extrême,
Je lui donnai de mes cinq doigts,
Au beau milieu de son minois.
Plus, je lui fis balafre telle,
Qu'on n'en vit jamais de plus belle;
Je lui coupai de bout en bout
Le nez, l'œil, la joue, enfin tout
Ce qui le visage compose;
Ce qui fut très-piteuse chose.
Ce coup douze points contenait,
Et, sans rien augmenter, prenait
Depuis le front du côté dextre,
Jusqu'à la mâchoire senextre.
De ce coup, si bien assené,
Il fut grandement étonné,
Vit qu'il avait fait une faute,
Et trop tòt compté sans son hôte.
Aussitôt il rétrograda,
Et trop tard de moi se garda,
La frayeur peinte en son visage.
Ainsi lorsque dans son passage
On fait rencontre d'un serpent,
Et que cet animal rampant
Que l'on a foulé par mégarde,
En sifflant s'élance et se darde,
On se retire plein d'effroi;
De même ce Grec hors de soi,
Voyant qu'il nous prenait pour d'autres,
Se démêla d'entre les nôtres,

Qui, sur les siens, par moi conduits,
Firent bientôt tant de pertuis,
Bien que de nuit et sans chandelle,
Que, de toute cette séquelle,
Un seul corps d'homme n'échappa;
La mort camuse les grippa.
Tant la fortune variable
Se montra d'abord favorable.
Corébus, de ceci flatté,
Cria: c'est fort bien débuté;
Amis, poursuivons notre pointe:
La fortune à l'audace est jointe;
Poussons l'affaire avec chaleur,
Et joignons à notre valeur
Quelque notable stratagème.
L'ennemi nous montre lui-même
Qu'il faut tromper son ennemi,
Et qu'à diable, diable et demi.
Si la victoire est toujours bonne,
Quoi que ce soit qui nous la donne,
Contre de si fiers ennemis
Tout peut être en usage mis.
Vainquons par vaillance ou par ruse,
Le succès sera notre excuse;
Et fi de la fidélité
Qui peut nuire à l'utilité!
La fortune pour nous se change,
Et des Grecs par les Grecs nous venge.
Quittons nos armes de bourgeois,
Et prenons celles des Grégeois.
Ainsi, dangereux mascarades,
Nous irons des sains et malades
Tirer du sang en quantité.
Il ne peut être que gâté

Étant à de si méchants hommes.
Nous le croyons, fous que nous sommes;
Mais certes, quand on suit un fou,
On se casse souvent le cou.
Tout le premier il s'arme et masque
Des armes, du glaive et du casque
Du pauvre capitaine grec
Dont j'avais balafré le bec.
Sur son timbre, au lieu de panache,
Il portait deux cornes de vache.
Riphée et Dymas, comme il fit,
Changèrent d'armes et d'habit;
Ainsi que lui font tous les nôtres.
Je m'arme aussi comme les autres,
Et de Troyens, Grecs devenus,
Nous allâmes, les glaives nus,
(Mais certes les Dieux bien contraires)
Chercher nos cruels adversaires.
Nous ne fûmes pas trop longtemps
Sans en avoir le passe-temps.
Effrontément nous nous mêlâmes
Parmi ceux que nous rencontrâmes;
Et puis, quand il fut à propos,
De la part de dame Atropos,
Nous portâmes dans leurs postères
Des estocades mortifères,
Et disions : je n'y pensais pas;
Quand, portant trop haut ou trop bas,
Nous n'ajustions pas bien la botte,
L'invention n'était pas sotte.
Mais, malgré les Dieux et leurs dents,
Les mortels sont bien imprudents
De penser faire quelque chose :
L'homme propose et Dieu dispose.

Ainsi, toute l'occision
Fut à notre confusion;
Et nous gâtâmes notre affaire
Pour en avoir voulu trop faire.
Ceux qui nous venaient rire au nez,
Se trouvaient bien fort étonnés,
Quand, au lieu d'avoir des caresses,
Les coups de nos dagues traîtresses
Leur faisaient voir bien clairement,
Que nous n'allions pas rondement.
Les Grecs qui de nous échappèrent,
Parmi les Grecs nous décrièrent;
Si bien qu'ils s'enfuyaient de nous,
Comme font les brebis des loups.
Quelques-uns, faute de courage,
S'en allèrent jusqu'au rivage
Se recacher dans leurs vaisseaux;
Autres de peur de nos couteaux,
Se remirent dans la machine
Par le grand trou de son échine,
Où l'échelle encore tenait,
Tant la frayeur les talonnait.
Cependant la pauvre Cassandre
Que les Grecs venaient de surprendre
Dans le saint temple de Pallas,
Emplissait l'air de ses hélas!
Ces Grecs, les plus méchants du monde,
La traînaient par sa tresse blonde;
Elle levait au ciel les yeux,
Les yeux, car ces mal gracieux
D'un gros cordon de chenevière
Avaient garotté par derrière
De plusieurs nœuds ses pauvres bras,
Si beaux, si blancs, si gros, si gras.

Cet objet triste et lamentable
Fut à Corèbe insupportable ;
Il ne put voir ainsi traîner
Sa maîtresse sans dégaîner ;
Sur les ennemis il se darde,
Qui ne s'en donnent pas de garde,
Et sans leur demander congé
Chamailla comme un enragé.
Tout de même qu'il fit, nous fîmes,
Les attaquâmes, les battîmes ;
Ils furent bientôt déconfis
Par les grands exploits que je fis.
Je coupai plus de cent oreilles.
Chacun de sa part fit merveilles ;
Si bien que voulussent ou non,
Sur les soldats d'Agamemnon
Nous regagnâmes la captive
Tremblante et plus morte que vive.
Mais par un coup d'adversité
Ce beau fait d'armes fut gâté.
Au haut du temple, dont les portes
Pour être massives et fortes,
Avaient aux Grégeois résisté
Un grand nombre s'était jeté
Des pauvres citoyens de Troie.
Là, pensant garder notre proie,
Nous nous sentîmes d'eux chargés,
Déçus par nos harnais changés.
Ils nous versèrent sur les membres
Plusieurs bassins et pots de chambres,
Item, pierres, bâtons, cailloux,
Et nous accablèrent de coups.
Ainsi notre ruse de guerre
Nous attira ce grand tonnerre ;

Mais certes jamais un guignon
N'arrive sans son compagnon.
Les Grecs nonobstant nos panaches,
Connurent nos brutes moustaches,
Et qu'assurément nous étions
Autres que nous ne paraissions.
Et de vrai notre procédure
Pour les Grecs était un peu dure;
Et n'ayant pas fait seulement
Le moindre chétif compliment,
En enlevant dame Cassandre,
Il était aisé de comprendre
Que nous nous étions ainsi mis
Les armes de nos ennemis
Pour quelque entreprise notable.
Cela fut trouvé vraisemblable,
Et pour éviter tout danger
On eut ordre de nous charger.
Outre que la dame enlevée
Par quelques-uns des Grecs trouvée
Belle à faire courir les champs,
Les rendait encor plus méchants.
Les voilà dessus nous qui fondent,
Nous les oyons venir qui grondent.
D'un côté vient le grand Ajax,
Fier comme milord Fairfax;
De l'autre côté les Atrides
Et les Dolopes homicides.
Nous frappons sur eux, eux sur nous,
Nous nous entr'assommons de coups.
La chose est fort peu différente
Du fracas de quelque tourmente,
Lorsque tous les vents déchaînés,
Et l'un contre l'autre acharnés,

S'entrefont sur mer et sur terre,
En soufflant une rude guerre;
Sur mer font danser les vaisseaux;
Sur terre tomber les chapeaux.
Dieu sait s'ils enflent bien les joues,
Et s'ils font de plaisantes moues.
Ils ont pour clairons enroués,
Le bruit des arbres secoués.
Cependant l'humide Nérée
Court partout la face effarée,
De voir tout son pays salé
Par ces chiens de vents boursouflé.
Les vents Eure, Note et Zéphyre
S'étouffent, mais non pas de rire;
Oui bien à force de souffler
Ce qui fait leurs giffles enfler.
Autres vents dont les noms j'ignore,
Car je sais qu'il en est encore,
Outre ceux que j'ai pu nommer
Plus de vingt sur terre et sur mer.
Tantôt à force de soufflades
Le gagnent sur leurs camarades,
Et tantôt sont d'eux resoufflés
Lâchant le pied fort essoufflés.
Tout de même, nous tous ensemble
Grégeois et Troyens, ce me semble,
Poussants, et puis étant poussés,
Blessants, et puis étant blessés,
Et faisant à l'envi carnage,
Ressemblons fort bien à l'orage,
Dont je viens de faire un portrait,
Qui, me semble, est assez mal fait.
Mais reprenons notre mêlée.
Corèbe fut de Pénél

En quatre ou cinq coups dépêché ;
L'autel de son sang fut taché.
Près de lui chut aussi Ryphée
D'un démesuré coup d'épée
Qui lui fendit tout le côté
Sans respecter sa probité.
Dymas chut d'un coup d'arbalète;
D'Hypanis on fendit la tête;
Et Panthus quoique homme pieux,
Et sacrificateur des Dieux,
Perdit son sang par une artère;
Nonobstant son saint caractère,
Et son benoît bonnet carré
Ce grand coup lui fut déféré.
La mort beaucoup d'autres empogne,
Que maudite soit la carogne!
Tant et tant elle en attrapa.
Si maître Énée en échappa,
O chères personnes grillees!
Chères cendres éparpillées!
Je veux bien vous prendre à témoin
Si ce ne fut mon plus grand soin
D'avoir aussi quelque venue;
Et si je n'allai, dague nue,
Partout où l'on frappait bien fort,
Afin de recevoir la mort.
Mais les destins ne le voulurent,
Et malgré moi me secoururent.
Le vieil Iphitès comme moi,
Je ne puis vous dire pourquoi,
N'ayant plus qu'une dent en bouche,
Fut lors préservé de la touche;
Aussi fut Pelias le bon
Fort incommodé d'un jambon,

Pour un coup qu'autrefois Ulysse
Lui fit par derrière en la cuisse;
Partant peu propre et mal dispos
A se garantir d'Atropos.
Mais pour une raison cachée
Notre chair ne fut point touchée;
Nous nous trouvâmes hors de là,
Le ciel sans doute s'en mêla,
Et voulut prendre la conduite
De notre troupe à trois réduite.
Lors un bruit de cris et de coups,
Du palais royal jusqu'à nous,
Se faisait aisément entendre;
Les Grecs l'assiégeaient pour le prendre,
Et les Troyens désespérés
En ce dernier lieu resserrés,
Tâchaient de vendre cher leurs vies,
Et de leurs femelles ravies
Par quelque grande occision
Venger la tendre affection.
Quelques Grecs plantaient des échelles,
Autres mettaient bancs sur bancelles;
Bancs et soldats se répandaient
Quand d'en haut cailloux descendaient;
Grimpant comme chats contre un arbre,
Ils se coulent le long du marbre,
De la main gauche se couvrant,
Et de la droite assaut livrant
Aux défenseurs de la muraille.
Un carreau de pierre de taille
Par un soldat est empogné,
Auquel le bras étant rogné,
Le pauvre malheureux soudrille
Tombe, s'accroche à une grille,

Et demeure là suspendu,
Criant, en grec : Je suis perdu!
Les Troyens de tout font des armes,
Et non sans répandre des larmes,
Jettent contre ces inhumains,
Ce qui se trouve sous leurs mains.
Un Grec eut la tête cassée,
D'un coup de la chaise percée
Du roi Priam ; mais ce malheur
Fut récompensé par l'honneur.
Chevrons dorés, poutres dorées,
Ne sont non plus considérées
Qu'un gros bâton, bûche ou fagot ;
Un caillou va comme un lingot.
Chaises, fauteuils, tables, bancelles,
Vases, cabinets, plats, vaisselles,
Bref, tous les meubles précieux,
Jusqu'aux simulacres des Dieux,
A la foule se viennent rendre,
Au soldat qui vient pour les prendre,
Mais plus vite qu'il ne voudroit.
Je savais un certain endroit
Où, par une porte secrète,
On pouvait entrer en cachette,
Et sortir sans être aperçu ;
Ce lieu de tous n'était pas su.
C'est par là que dame Andromaque
Avant cette funeste attaque
Le vieux beau-père visitait,
Son Astyanax lui portait,
Dont dame Hécube était ravie.
Elle l'aimait plus que sa vie ;
Quand petit encore il était
En ses bras souvent le portait,

Et souvent de ses mains royales
Lui remuait ses langes sales ;
Et cette bonne mère-grand,
Quand il devint un peu plus grand,
Faisait avec lui la badine,
L'entretenait de Mélusine,
De Peau-d'Ane et de Fierabras,
Et de cent autres vieux fatras.
Cet enfant était son idole,
Et la vieille en était si folle,
Qu'avec lui troussant hoqueton,
Entre les jambes un bâton,
Elle courait la prétentaine
Jusqu'à perdre souvent l'haleine.
Andromaque s'en tourmentait,
Connaissant bien qu'on le gâtait.
Priam le voyant à toute heure
S'empiffrant de pain et de beurre,
Disait avec sévérité,
Ce sera quelque enfant gâté.
Hécube n'en faisait que rire,
Et sa mère n'osait rien dire.
 C'est assez parlé de cela.
Ce fut par cette porte-là
Que dans le palais nous entrâmes.
Sans être aperçus nous montâmes,
Par un escalier dérobé,
En un lieu fait comme un jubé.
J'y trouvai des gens de tous âges
Qui venaient des pèlerinages.
Notre abord les encouragea,
Et pas un d'eux plus ne songea
Qu'à vendre chèrement sa vie.
Pour moi qui n'avais d'autre envie

Que de jouer aux Grecs un tour,
'Près de moi je vis une tour,
Dont pouvait, étant renversée,
Mainte tête être concassée,
Et maints bras être disloqués
De ceux qui nous tenaient bloqués.
De quatre piliers soutenue,
Elle se moquait de la nue,
Comme aurait fait un gros écueil.
Tout y semblait petit à l'œil;
Et de là, Priam au nez croche,
Avec des lunettes d'approche,
Souvent sur mer épiloguait
L'ennemi qui sur mer voguait.
Là, l'on voyait toute la plaine;
Là, souvent quand elle était pleine
De Grecs et Troyens combattans,
Hélas! le maigre passe-temps!
Les dames et vieillards de Troie
Venaient, non pas à grande joie,
Voir ce jeu de gladiateurs
Si mal plaisant aux spectateurs.
Cette tour lors mal assurée,
Par secousse réitérée,
Pouvait fort bien prendre le saut,
Et gâter ces donneurs d'assaut.
Elle fut bientôt ébranlée,
Et tôt après prit sa volée
Ainsi que tout corps pesant doit,
Vers son centre, où pas n'attendoit
Le soldat si grosse grenade,
Qui troubla toute l'escalade.
Votre serviteur ne compta
Combien elle en écraventa;

Je ne vous le dirai donc mie ;
Mais bien que plus d'un Jérémie,
Fit grande lamentation
Sur une si noire action.
La chute de cette tourelle
A plusieurs Grégeois fut mortelle ;
L'assaut pourtant point ne cessa,
Mais de plus beau recommença.
  Pyrrhus paraît, entre les autres,
Apre à la ruine des nôtres,
Et ce dangereux cavalier
Fait tout seul autant qu'un bélier,
Il tâche d'enfoncer la porte
Et la bat d'une étrange sorte.
Un harnais luisant et poli
Le rend plus affreux que joli.
Le fer tranchant en sa main brille.
Bref, ce déterminé soudrille
Ne représente pas trop mal
Le serpent, vilain animal,
Quand la froidure étant passée
Ayant peau nouvelle endossée,
Et repris une fraîche vigueur,
Son corps n'est plus dans la langueur
Que la mauvaise nourriture
Et la rigueur de la froidure
Lui causait, tandis que l'hiver
Dépouillait les champs de leur vert
Paré d'une nouvelle écaille
Qui lui sert de jaque-de-maille,
Le compagnon s'en va rampant
Fort satisfait d'être serpent ;
Il se raccourcit, il s'allonge,
Sort de soi-même, et s'y replonge,

Restauré du soleil nouveau,
Et défait de sa vieille peau,
Sa langue à trois pointes il darde;
Homme ou femme qui le regarde
Et l'oit horriblement siffler,
De peur n'ose quasi souffler.
Ce jeune Pyrrhus tout de même,
Pyrrhus, si l'on veut Neptolème,
Suivi du puissant Périphas
Aussi membru qu'un éléphas;
D'Automédon, piqueur d'Achille,
A dompter chevaux très-habile,
Et qui dans sa selle à piquer
Soulait d'un cheval se moquer,
Lui fit-il le saut de la carpe;
De plus, gentil sonneur de harpe;
Sans cette harpe à point nommé
J'eusse mal aisément rimé.
Item, l'escadre syrienne
Redoutable à la gent troyenne,
Tous ces gens-là sur la maison
Décochaient tison sur tison.
Pyrrhus, d'une hache tranchante,
Sur la porte à grands coups charpente.
Ce maître faiseur de copeaux,
En tranche bientôt les poteaux,
Tout ainsi qu'il eût fait des raves.
Son père, le patron des braves,
En bonne foi n'eût pas fait plus.
Priam, et son monde reclus,
A chaque coup que sa main donne,
Dont le vaste palais résonne,
Fait de pitoyables hélas,
Priant Dieu qu'il soit bientôt las,

Et n'achève point la besogne.
Lui, si bien taille et si bien rogne,
Qu'à la fin dans le royal huis,
Il fait un grand vilain pertuis,
Ou grande vilaine fenêtre.
Par là, commença de paraître,
Au lieu d'un visage de bois,
La demeure de tant de rois
Jusqu'à ce temps inviolable.
Par là le Grec impitoyable
Put pénétrer dans ces saints lieux,
Et porta ses profanes yeux
Au travers des longues allées,
Jusqu'aux cours les plus reculées.
Par là quelques Troyens armés
Du seul désespoir animés,
Pour la plupart soldats des gardes,
Furent vus avec hallebardes,
Espadons, mousquets et fusils.
Les pauvres gens, que feront-ils,
Que se faire couper la gorge,
Quoique armés comme des Saint George!
Pleurs, soupirs, lamentations,
Cris, sanglots, exclamations,
Dans le palais se font entendre.
Il ne faut être guère tendre
Pour n'avoir pas le cœur serré,
De ce pauvre peuple effaré.
  Les femmes plus mortes que vives,
De crainte de se voir captives,
S'égratignent à belle main,
Du poing se meurtrissent le sein,
Et courent comme écervelées
Par le palais échevelées;

Se regardent d'un œil mourant,
Et s'entr'embrassent en pleurant.
Pyrrhus, digne fils de son père,
Par ses grands coups si bien opère,
Qu'enfin par la brèche il entra,
Et défit ceux qu'il rencontra
A la défense de la porte;
Peu lui servit d'être si forte,
Et d'être faite de merrain,
Tout parsemé de clous d'airain;
Les poteaux hors des gonds tombèrent,
En grand'foule les Grecs entrèrent;
Tous ceux qu'ils trouvèrent armés
Furent bientôt d'eux assommés.
Les soldats, maudite canaille,
Ébaudis comme rats en paille,
Troublèrent toute la maison,
Sans qu'on en pût avoir raison.
Ainsi la rivière de Loire,
Qui donne à tant de gens à boire,
Quand elle sort hors de son lit
Bouleverse, à ce qu'on m'a dit,
Ce qu'on appelle la levée,
Et par cette digue crevée,
S'épand dans les champs labourés,
Entraîne les bœufs effarés
Pêle-mêle avec les étables,
Et fait fuir gens misérables,
Qu'elle force ainsi sans bateau
D'aller à l'hôpital par eau.
L'application est facile!
Tout de même en ce saint asile,
Je vis entrer tous ces méchants
Comme un fleuve fait dans les champs.

Je vis le cruel Neptolème
De rage le visage blême,
Et les Atrides carnassiers,
Ensanglantant leurs bras d'acier ;
Et, ce que je n'approuve guères,
Je vis donner les étrivières
A Priam par Agamemnon!
On a voulu dire que non,
Mais c'est une chose certaine
Qu'il en eut une cinquantaine,
Et qui pis est, à tour de bras.
Ce bon vieillard grand, gros, gris, gras,
Eut par ces coups de discipline,
Peau de taffetas de la Chine.
Il porta le tout constamment,
Et plus que laconiquement.
Certes, le Grec eut peu de gloire
De faire une action si noire;
Mais son frère ne fit pas mieux,
Je le vis de mes propres yeux
Qui traîna par ses blanches tresses
Hécube, et sur ses pauvres fesses
Donna force coups d'éperon ;
Et puis, par ce même larron,
Je vis, de grands coups d'écourgées,
Les cent brus de Priam chargées,
Et dessus le dos et partout ;
C'était trop les pousser à bout,
Et trop peu respecter les dames ;
Mais les Grecs sont de vrais infâmes.
De Priam les lits nuptiaux,
Cinquante en nombre, et tous fort beaux ;
Car ils étaient tous d'étamine,
Lustrés, et d'étoffe bien fine;

Et la crépine et le mollet
Moitié soie et moitié filet,
Et de plus, brodés à l'aiguille,
Furent grippés par le soudrille.
Tout fut par le Grec dissolu,
Pillé, brisé, brûlé, pollu.
Peut-être vous êtes en peine,
O grande et charitable Reine,
De savoir après tout cela
Comme du vieux prince il alla?
En voici la fin véritable.
Ce bon Priam si vénérable,
Se voyant ainsi fustigé,
Ses enfants morts, son bien mangé,
Sa pauvre femme éperonnée,
Enfin sa maison ruinée
Par les soldats qui sont dedans;
Il alla s'armer jusqu'aux dents,
Mit à son côté la rapière,
Rondache devant et derrière,
Prit en ses mains un grand épieu,
Et revint ainsi dans ce lieu
Rejoindre les dames troublées,
Lesquelles s'étaient assemblées
A l'entour d'un autel couvert
D'un laurier au feuillage vert.
Là, se faisaient les sacrifices,
Afin de se rendre propices,
Les Dieux Lares, ou protecteurs,
Ou plutôt lâches déserteurs.
Ainsi des colombes tremblantes,
Quand après des flammes volantes,
Une grande tempête suit;
Avec grand désordre et grand bruit,

Le troupeau volant se rassemble ;
Et n'est pas une qui ne tremble
De voir coups de foudre si drus.
La Reine de même et ses brus
Se tapirent l'une dans l'autre,
Disant tout bas leur patenôtre ;
Car elles craignaient de mourir.
Or, la dame voyant courir,
Non pas aussi vite qu'un Basque,
Son vieux mari chargé d'un casque
Et de tout le harnais complet,
S'appliquant de rage un soufflet,
Elle osa brusquement lui dire :
« Vous voulez donc nous faire rire,
« Lorsqu'il faut songer à la mort ?
« Ah ! vraiment vous me plaisez fort,
« Retranché dans une cuirasse,
« Comme un capitaine Fracasse.
« Eh ! mon bonhomme, de par Dieu,
« Quittez la rapière et l'épieu.
« Que votre Majesté rengaine,
« Puisqu'il faut mourir de la gaine
« Quand on a frappé du couteau.
« Notre Hector qui gît au tombeau,
« Dans une si fâcheuse affaire,
« N'eût fait que de l'eau toute claire.
« Si vous me croyez, mon bon Roi,
« Venez vous seoir auprès de moi. »
Sans fanfaronner davantage,
Priam s'assit de bon courage,
Dans une grande chaise à bras,
Dont le velours était bien gras.
Un de ses fils nommé Polite,
Arrive là courant bien vite.

Il avait beau des yeux chercher,
Quelque endroit où se bien cacher;
Pyrrhus, qui de près le talonne,
Fort peu de relâche lui donne.
Il courait de peur de mourir;
La peur l'empêchait de courir,
Et lui donnait bien fort la fièvre.
Heureux si craignant comme un lièvre,
Il eût pu courir aussi fort.
Ce fier chevalier de la mort
Lui tient le fer près de l'échine,
Et déjà sa main assassine
A d'un puissant estramaçon
Amoindri son nez d'un tronçon.
Enfin un coup de cimeterre
Lui fait donner du nez en terre,
Aux pieds de son père effaré,
Auquel un trépas assuré
Ne put lors empêcher de faire
Réprimande à ce sanguinaire.
Il lui dit : « Pour un si beau coup,
« Tu t'es vraiment pressé beaucoup.
« Tu souilles, homme trop colère,
« Du sang d'un fils les yeux d'un père.
« O bourreau! par qui mes vieux ans
« Ont des objets si peu plaisants,
« Que le Ciel bientôt te le rende!
« Une inhumanité si grande
« Ne peut être que d'un vaurien.
« Achille fut homme de bien,
« Quoiqu'il fût ennemi des nôtres.
« Toi, son fils? à d'autres, à d'autres;
« Tu n'es que le maudit bâtard
« D'une truie et d'un léopard.

« Achille eut pitié de mes larmes,
« Quand mon fils tomba sous ses armes;
« Il respecta mes cheveux gris;
« Se laissa toucher de mes cris;
« Et de son vin il me fit boire,
« Dont il acquit beaucoup de gloire.
« Mais, pour toi, tu n'es qu'un grand fou,
« A qui je vais rompre le cou. »
Cela dit, d'une main débile,
Il lança sur le fils d'Achille
Un dard qui certes le toucha,
Mais qui seulement écorcha
Le bord de sa forte rondache,
Il en rit un peu, le bravache,
Et de ce que faisant effort,
Afin de le frapper plus fort,
Il était chu sur le derrière,
D'une pitoyable manière.
Sitôt qu'il eut pris ce grand saut
Dans le sang de son fils tout chaud,
Sa chevelure non rognée
Par le Grégeois fut empognée,
De laquelle cet inhumain
Fit deux tours autour de sa main;
De l'autre levant son épée
Dans le sang de son fils trempée,
Il la mit *capulo tenus*
Par l'endroit qu'on appelle *anus*;
Puis d'un coup lui coupa la tête.
Ainsi fortune male-bête,
Par un vrai tour de son métier,
Fit voir qu'il ne s'y faut fier.
Priam, ce grand roi de Phrygie,
Par qui fut si longtemps régie

La plus superbe des cités,
Après tant de prospérités
Qui le rendaient considérable,
Gît mort, étendu sur le sable.
Ce grand Monarque des Troyens,
Après la ruine des siens,
N'a pas seulement sépulture,
Et fait des oiseaux la pâture;
Bref, le plus grand roi qui fut onc,
N'est plus rien qu'un grand vilain tronc.
Cet extrême malheur des autres,
Me fit souvenir que les nôtres,
Par moi laissés en la maison,
En une pareille saison,
Pourraient bien avoir fin pareille.
Lors je dis, me grattant l'oreille,
Autant il nous en pend à l'œil,
Il me faudra porter le deuil
De mon père et de ma Créuse;
L'un et l'autre à bon droit m'accuse,
Et d'être un fils sans amitié,
Et de n'aimer pas ma moitié.
Et mon fils de qui tant j'espère,
Donne au diable monsieur son père.
Allons donc mourir auprès d'eux,
Le trépas, ailleurs très-hideux,
Me sera là très-agréable,
Ou pour le moins très-honorable.
Corps d'homme n'était avec moi,
Les uns m'avaient quitté d'effroi,
Plusieurs avaient perdu la vie
Auxquels je portai grande envie,
Et si lors je ne me défis,
Mon père, ma femme et mon fils,

En furent, et non autre chose,
La légitime et seule cause.
Mais un objet qui me fâcha
D'aller plus outre m'empêcha.
Je vis, dans le temple de Veste,
Des Troyens la fatale peste,
Dont chaque mari fut un sot,
Qui se cachait sans dire mot,
Je veux dire la fausse Hélène
Si funeste à la gent troyenne.
Redoutant le juste courroux
Et des Grecs et de son époux,
Elle s'était là retirée,
Toute seule et mal assurée.
Lors je dis : la louve qu'elle est,
Dieu me pardonne, s'il lui plaît,
Reverra sa Lacédémone,
Et là portera la couronne;
Tandis que des pauvres Troyens,
Ou brûlés, ou mangés des chiens,
Il ne restera sur la terre
Que ceux qu'y laissera la guerre,
Pour mourir de froid et de faim,
Et pour y demander leur pain.
Non, non, la raison me conseille
De couper le nez et l'oreille
A cette peau de parchemin,
A ce malencontreux lutin,
Qui tant de sang a fait répandre,
Par qui notre ville est en cendre.
Et les Troyens morts ou captifs,
Hormis ceux qui sont fugitifs.
Dieu sait, comme elle fera pièce,
Quand elle sera dans la Grèce,

De Priam et de ses enfants,
Et fera rire à nos dépens
Les destructeurs de notre Empire.
Je crois déjà l'entendre rire,
Et bien faire le goguenard
Ménélaüs le franc pendard.
Elle a causé notre ruine,
Elle en perdra nez et narine;
Oui, je m'en vais lui retrancher
La peine de se plus moucher.
Il est vrai, frapper une femme
A bien quelque chose d'infâme;
J'en puis être d'aucuns blâmé;
Mais aussi serai-je estimé
D'avoir puni cette coureuse,
Aux siens comme à nous dangereuse.
Cela dit, j'allais l'empogner
Pour oreille et nez lui rogner;
Quand la Déesse de Cythère,
Ma très-belle et très-bonne mère,
Me donna bien fort sur les doigts
De la main, dont je prétendois
Saisir au collet la Spartaine.
Cette apparition soudaine,
Non pour un peu m'emplit d'effroi,
Car elle parut devant moi
Comme chose du ciel tombée,
Et non pas à la dérobee,
Ou ne se montrant qu'à demi
Comme d'autres fois endormi
Confusément je l'avais vue;
Mais alors elle était pourvue
De tous les célestes appas
Que les êtres mortels n'ont pas.

Ce coup dont ma main fut cinglée,
Et dont j'eus l'âme un peu troublée,
Me fit dire, en quoi j'eus grand tort,
Certain mot qui l'offensa fort.
Elle me dit rouge en visage :
« Vraiment je vous croyais plus sage,
« Fi, fi, je ne vous aime plus. »
« Je suis de quatre doigts perclus,
Lui dis-je, et qui diable ne jure,
Alors qu'on reçoit telle injure? »
« Eh bien! ne jurez donc jamais, »
Dit-elle; « Je vous le promets,
Lui dis-je, et trêve de houssine;
Car il n'est divin ni divine
A qui, s'il m'en faisait autant,
Je ne le rendisse à l'instant. »
« Songez que je suis votre mère,
Me repartit-elle en colère,
Et parlez moins ou parlez mieux.
Vous faites bien le furieux
Contre une femme désarmée;
Quand bien vous l'auriez assommée,
Seriez-vous mieux d'un quart d'écu.
Vous nommez son mari pendu,
Est-ce vous qui teniez la corde
Quand il criait miséricorde?
Dites-moi, seriez-vous content
S'il en disait de vous autant?
Méchant fanfaron que vous êtes,
Vous ne savez ce que vous faites;
Vous auriez bien plus de raison
De retourner à la maison,
Secourir votre pauvre père
Qui sans doute se désespère,

Non tant des Troyens déconfis
Que de Créuse et de son fils.
Ce cher fils, cette chère femme,
A qui sans moi le Grec infâme,
Aurait pis fait qu'aux pauvres gens
Ne font les diables de sergents.
Vous accusez la pauvre Hélène
D'avoir perdu la gent troyenne.
Vous n'êtes qu'un mal avisé,
Vous vous prenez au plus aisé.
Le Destin seul en est la cause,
Qui de nos Dieux même dispose;
Tout dépend de sa volonté.
Il a dès longtemps arrêté
Que la grande ville de Troie,
Serait faite des Grecs la proie.
A moins que d'être illuminés,
Les mortels plus loin que leur nez,
Ne peuvent jamais voir les choses,
Bien loin d'en connaître les causes.
Qu'ainsi ne soit, présentement
Vous ne pourriez voir nullement,
Si je ne dissipais la nue,
Qui vous en empêche la vue,
Le Dieu qui porte le trident,
A perdre votre ville ardent.
Voyez comme il égale aux herbes,
Les bâtiments les plus superbes;
Si bien il la démolira
Que Troie en Troie on cherchera!
Junon, la cotte retroussée,
Parait sur la porte de Scée,
Qu'elle vient de mettre dedans,
Couverte de fer jusqu'aux dents:

Oyez un peu comme elle crie,
Et comme avec sa voix de truie,
Que l'on entend jusqu'à la mer,
Elle s'efforce d'animer
Le soldat qui selon sa rage,
N'est point assez âpre au pillage.
Voyez la méchante Pallas
Branlant son large coutelas
Sur le haut de la citadelle;
Voyez comme la périnelle,
D'une pitoyable façon,
Mieux que ne ferait un maçon,
Démolit, sape, brise, taille,
La plus grosse et forte muraille;
Elle s'échauffe en son harnois.
  Ainsi quand il abat des noix,
Le corbeau qui n'est qu'une bête,
Agit et de patte et de tête.
Sa Gorgone aux crins de serpents,
Face large de deux ampants,
Fait une vilaine grimace,
A qui la regarde à la face,
Jupiter, père de nous tous,
Se déclare aussi contre vous,
Et donne un esprit de pillage
Aux Grecs dont il croit le courage;
Et n'est pas que le bon seigneur,
Quoique d'ailleurs homme d'honneur,
N'ait pris de Priam les coiffures,
Et d'Hécube les confitures.
Certes, j'en ai l'esprit marri;
Mais, jusqu'à mon sot de mari,
Il n'est de la céleste bande,
Divinité petite ou grande,

Qui contre la pauvre cité
Ne fasse acte d'hostilité.
Fuyez donc, je vous en conjure,
Ne vous piquez point de bravure;
Il fait ici mauvais pour vous,
Vous n'y gagnerez que des coups.
Sans moi votre pauvre famille
Sentirait la main du soudrille;
Mais jusqu'ici par mon moyen,
Les choses y vont assez bien.
Penser remonter sur sa bête,
C'est vouloir se rompre la tête.
Allez, je vous protégerai;
Près de vous toujours je serai.
Lorsque vous serez en ma garde,
Au diable si l'on vous regarde,
Bien loin de vous oser toucher;
Mais vite, il se faut dépêcher. »
  Elle n'en dit pas davantage;
Et puis se couvrit d'un nuage.
Lors je vis que de la cité
Elle m'avait dit vérité;
Je vis partout objets funestes;
Je vis aussi les Dieux célestes
D'extraordinaire grandeur,
Dont je n'eus pas petite peur;
Parmi ces personnes divines
J'en vis de très mauvaises mines,
Pour lesquelles, sans passion,
J'aurais bientôt aversion.
  O Dieu! l'épouvantable image
Qu'une ville mise au pillage!
On ne voit que piller, brûler;
Sur les cendres le sang couler;

Soldat qui tue, et gens qui meurent;
Peu qui rient, beaucoup qui pleurent;
Les grands palais tomber à bas,
Et n'être plus que des plâtras!
Il en est tout ainsi d'un orme,
Beau pour sa taille et pour sa forme,
Lorsqu'étant par le pied sapé,
Et longtemps coup sur coup frappé,
Il émeut sa perruque verte
Signe de sa prochaine perte;
Son gros tronc se fend par éclats;
Un cri semblable à des hélas,
Accompagne sa culebute;
Il hésite devant sa chute,
Examinant de quel côté
Son grand corps sera mieux gîté;
Enfin il tombe sur ses hanches,
Se cassant les bras ou les branches.
 Ainsi notre pauvre cité,
Après avoir longtemps été,
Des cités la plus renommée,
Est comme en soi-même abîmée;
Or, moi voyant que tout de bon
Elle était réduite en charbon,
Et que ma mère était partie,
Je crus que quitter la partie
En un malheur tout évident,
Etait faire en homme prudent.
Sans recevoir aucun dommage,
Je passai, couvert d'un nuage,
Au travers des feux allumés,
Et de nos ennemis armés.
A mon logis je frappe en maître:
On me cria par la fenêtre

Que l'on n'ouvrait jamais la nuit,
Et que je faisais trop de bruit;
Et moi, je frappe et je refrappe,
Et las de cogner, je m'échappe
A dire des mots outrageants:
Ma femme, mon fils et mes gens
Tout mon soûl me laissèrent battre,
Ou par frayeur, ou pour s'ébattre,
Me firent garder le mulet.
Enfin pourtant un gros valet
Me vint ouvrir malgré la bande,
A qui je fis la réprimande.
Mais ma femme, pour m'apaiser,
Et mon fils, me vinrent baiser.
Je dis à Monseigneur mon père
Tout ce que m'avait dit ma mère,
Et qu'il fallait gagner pays.
Il nous rendit tous ébahis,
Quand il dit : « Pour moi, je demeure,
Allez-vous-en, à la bonne heure,
Vous autres dont les jeunes ans,
Après des malheurs si pesants,
Pourront, autre part que dans Troie,
S'en donner encore à cœur joie.
Si le Ciel m'eût voulu sauver,
Qui l'empêchait de conserver
Une ville si belle et bonne?
Mais, puisque le Ciel l'abandonne,
Et qu'Ilium des Grecs pillé,
N'est plus rien qu'un champ tout grillé;
Vieillard plus que sexagénaire
Il ne me reste rien à faire,
Que d'aller l'épée à la main
Arrêter un Grec inhumain,

Qui sur mon pauvre corps s'acharne,
Et peut-être que quelque darne
De son corps il y laissera;
Chacun fera comme il pourra.
On me dira : sans sépulture,
Votre corps sera la pâture
De quelque chien, ou quelque loup.
La peste que le monde est fou!
Que m'importe que ma carcasse
A la faim d'un loup satisfasse,
D'un chien, d'un vautour, d'un corbeau!
Mon destin sera-t-il plus beau,
Si dans du linge empaquetée
Elle est par les vers grignotée?
Si les Troyens brûlaient leurs morts
Au lieu d'en enterrer les corps,
Le poëte ici s'entretaille,
Mais, ô bon lecteur, tout coup vaille,
Il importe peu que Scarron
Altère quelquefois Maron.
Revenons à Messire Anchise.
Quand on a la perruque grise,
Ajouta-t-il, on ne doit pas,
Redouter beaucoup le trépas.
Vieux, cassé, mal propre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre;
Spectre qui n'ai plus que la voix,
J'y suis un inutile poids,
Depuis le temps que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre;
Depuis le temps qu'il m'effraya,
Ce grand Dieu, qui me giboya
Par une vengeance secrète.
Mais je suis personne discrète,

Je n'en dirai point le sujet;
Suffit que j'aurais eu mon fait,
Sans Vénus qui sauva ma vie.
J'ai depuis eu cent fois envie
De m'aller pendre un beau matin,
Et finir mon chien de destin.
Laissez-moi donc mourir à l'aise,
Et si l'on m'aime qu'on se taise.....»
Voilà ce qu'il dit, l'obstiné,
Dont je fus plus que forcené.
Ma chère Créuse le prie,
Mon fils Iule pleure et crie;
Mais c'était, tant il était dur,
Se donner du front contre un mur.
« Ah! ma foi, monsieur mon beau père,
Lui dit notre femme en colère,
« Vous viendrez, ou direz pourquoi,
« Vous faites bien du quant-à-moi. »
Autant lui dit le jeune Iule.
Mon père opiniâtre en mule
Au lieu de leur parler françois
Se mit à badiner des doigts.
Je dis alors : ça, ça, qu'on meure.
Il le faut, et quand? tout-à-l'heure;
Vous laisserai-je ainsi périr
Sans même fortement courir?
N'en déplaise à mon père Anchise;
Mais, dessous sa perruque grise,
Il loge fort peu de raison.
Troie encore en notre maison
Pouvait trouver quelque ressource.
Grâce à Dieu, j'ai fait bonne bourse;
En quelque pays étranger
Nous eussions eu de quoi manger;

Mais en votre philosophie
Qui n'est qu'une pure folie,
Vous avez cru qu'être assommé,
Était mourir bien estimé.
Vous avez une sotte envie,
On en a pour toute sa vie,
Quand on est dans le monument
Une minute seulement.
Pyrrhus ne tardera plus guère,
Sans doute à la moindre prière,
De son bras vous serez servi.
Je crois bien qu'il sera ravi,
De tuer toute une famille
De sa dague faite en faucille.
Comment il se gobergera,
Quand ensemble il égorgera,
Femme, mari, père, grand-père,
L'enfant et madame sa mère !
Ah ! vraiment ma mère Vénus,
Tous vos beaux arguments cornus
Pour me persuader de vivre,
Et pour m'obliger à vous suivre,
N'étaient donc que pour m'attraper ;
Je ne m'y laisse plus duper.
Vite, qu'on me donne mes armes,
Je veux aussi coûter des larmes
A quelques-uns des ennemis ;
« Au moins me sera-t-il permis
De vous suivre, me dit Créuse ? »
Mais tout à plat, je la refuse.
J'en fis de même à mon enfant
Dont il fut assez mécontent.
Je me faisais tenir à quatre,
Comme quand on va pour se battre,

Et n'étais pourtant pas fâché
D'en être des miens empêché.
Ma femme et toutes ses servantes
Faisaient à l'envi les dolentes ;
Mon fils m'embrassait les genoux....
Au grand étonnement de tous,
Une flamme du ciel issue,
Sur ce cher fils fut aperçue;
Nous nous mîmes tous à souffler,
Croyant qu'elle l'allait brûler.
Nous soufflâmes et ressoufflâmes,
Fort peu de chose nous gagnâmes ;
Malgré nous ce feu violet
Lui grilla tout le poil follet.
Mon père voyant le prodige,
Dit : Que personne ne s'afflige;
Ce feu qui m'a tout ébloui,
Et dont je suis bien réjoui,
N'est ma foi pas un feu volage.
O grand Dieu ! fais que ce présage
Soit par quelqu'autre confirmé.
Un coup de foudre à point nommé,
A main gauche se fit entendre.
Sans autre témoignage attendre,
Mon père dit : Ainsi soit-il !
Puis ensuite d'un saut gentil,
Il fit deux fois la révérence;
Ayant fait signe à l'assistance
Qu'il fallait qu'on en fît autant;
Nous sautâmes tous à l'instant.
Ayant bien sauté comme pies,
Ou bien plutôt comme gens pies,
Nous reniflâmes à l'envi;
Car ce tonnerre fut suivi

De certaine odeur sulfurée.
Puis la maison fut éclairée
D'un feu luisant comme un tison
Qu'on vit sur la dite maison.
Ce phare, ou plutôt cette étoile,
Alla tout droit, perçant le voile
De cette triste et noire nuit,
Et Dieu sait si mon œil la suit,
Dans la forêt d'Ida se rendre.
Il nous fut aisé de comprendre
Que c'était un secours divin;
Car par elle dans son chemin
Comme bien sage et bien sensée,
Trace luisante fut laissée.
Lors mon père tout ébaudi,
Cria : « Mon fils je m'en dédis!
« Me voilà très-content de vivre,
« Et très-résolu de vous suivre
« En quelque part que vous irez;
« Et partirai quand vous voudrez,
« Afin que personne n'en doute,
« Malgré mon incommode goutte. »
Puis il fit génuflexion,
Et dit avec dévotion:
« Jupiter qui nous prends en garde,
« Que ton œil toujours nous regarde,
« Et prends soin de notre maison. »
Après cette courte oraison,
Je lui dis : Homme qui refuse,
Ordinairement après muse.
Vous faisiez tantôt bien le fou.
Ça, ça, mettez-vous sur mon cou,
Comme on dit, à la chèvre morte;
Et que chacun de nous emporte

Sur son dos tout ce qu'il pourra ;
Mon fils par la main me tiendra,
Et ma femme par le derrière ;
Et que valet et chambrière
Écoutent bien ce que je di :
Hors la ville, vers le midi,
On trouve un vieux tombeau de pierre,
Près d'un temple tombé par terre,
Qui fut autrefois à Cérès.
Ce lieu, ni trop loin, ni trop près,
Sera le lieu de l'assemblée.
Lors la maison fut démeublée ;
L'un prit un poêlon, l'autre un seau,
L'un un plat, et l'autre un boisseau ;
Je me nantis comme les autres ;
Je mis les unes sur les autres
Six chemises, dont mon pourpoint
Fut trop juste de plus d'un point.
On n'oublia pas les cassettes ;
Mon fils se chargea des mouchettes ;
Mon père prit nos Dieux en main ;
Car quant à moi de sang humain
Ma dextre avait été souillée.
Devant qu'avoir été mouillée
Dans plusieurs eaux quatre ou cinq fois,
Et s'être fait l'ongle des doigts,
Je n'eusse pas osé les prendre.
Quiconque eût osé l'entreprendre,
Eût bientôt été loup-garou ;
Je n'étais donc pas assez fou.
Enfin sur mon dos fort et large,
Mon bon père Anchise je charge,
D'une peau de lion couvert ;
Et de peur d'être pris sans vert,

Au côté ma dague tranchante.
L'affaire était un peu pressante,
Car le mal s'approchait de nous,
Nous entendions donner des coups,
Crier au feu, crier à l'aide,
A tout cela point de remède,
Sinon gagner vite les champs,
Et laisser faire ces méchants.
Quoique j'eusse l'échine forte,
Mon bon père à la chèvre morte,
Ne put sur mon dos s'ajuster,
Ni je n'eusse pu le porter.
Par bonheur, je vis une hotte;
Mon père dedans on fagotte,
Et tous nos Dieux avecque lui;
Puis un banc me servant d'appui,
On charge sa lourde personne
Sur la mienne qui s'en étonne,
Et fait des pas mal arrangés,
Comme font les gens trop chargés.
Mais qui diable ne s'évertue,
Quand il a bien peur qu'on le tue?
Nous voilà tous sur le pavé;
Sur mon dos mon père élevé
Nous éclairait de sa lanterne
Qui n'était pas à la moderne;
Elle venait du bisaïeul,
De l'aïeul de son trisaïeul.
Ma Créuse venait derrière;
Chaque valet et chambrière,
De crainte d'être découverts,
Allèrent par chemins divers.
Je menais mon cher fils en lesse
Pour lequel je tremblais sans cesse.

Enfin par chemins écartés,
Des moindres bruits épouvantés,
Nous marchâmes devers la porte.
Quoique j'aie l'âme assez forte,
Et que dans le fer et le feu,
D'ordinaire je tremble peu,
Chargé de si chères personnes
Je fis cent actions poltronnes.
Au moindre bruit que j'entendais,
Humble quartier je demandais,
Mon bon père en faisait de même ;
Je crois qu'en cette peur extrême
Dans la hotte, un autre que lui,
Aurait fait, ce que par autrui
Roi ni reine ne pourrait faire.
Le feu qui notre route éclaire,
Forme des ombres devant nous,
Qui nous effrayent à tous coups.
Enfin, après plusieurs alarmes,
Un grand bruit de chevaux et d'armes
Se fit entendre auprès de nous ;
Mais, madame, le croirez-vous ?
Ce bruit que nous crûmes entendre,
Puisque vous désirez l'apprendre,
Etait ce qu'on appelle rien...
J'en rougis quand je m'en souvien.
Mon père en cette peur panique
Mille coups sur mon corps applique,
Pour me faire aller au galop,
Et certes il n'en fit que trop.
Il me criait : « Prends donc la fuite,
« Vois-tu les Grecs à notre suite ?
« Male peste, comme tu vas !
« Ne veux-tu pas doubler le pas ?

« Fuis, mon cher fils, sauve ton père !
« Et puis, se mettant en colère,
« Ah ! si j'avais donc mon rotin..
« Et qui m'a donné ce mâtin,
« Qui marche comme une tortue ? »
A ce langage qui me tue,
J'avais beau redoubler le pas,
Cela ne le contentait pas.
Enfin moi faisant cent bronchades,
Et lui bien autant de boutades,
Jusqu'à m'appeler cent fois sot,
A quoi je ne répondais mot,
Je courus de si bonne sorte
Que je me vis hors de la porte ;
Et puis, à force de marcher,
Persistant toujours à broncher,
Au vieux temple nous arrivâmes,
Où quasi tous nous nous trouvâmes,
Quasi tous : car ma femme, hélas !
Mon insigne joie et soulas
Se trouva manquer à la bande ;
Jugez si ma douleur fut grande...
A mon cher père, à mon cher fils,
Cent mille reproches je fis ;
Leur dis qu'ils en étaient la cause.
Mon père ne fit autre chose
Que me dire : elle reviendra,
Ou bien, quelqu'un la retiendra.
N'a-t-elle point resté derrière
Pour raccommoder sa jartière ?
A ce maudit raisonnement
Je pensai perdre jugement,
Je mordis ma langue de rage ;
Certes, si je n'eusse été sage,

Et qu'il n'eût point mon père été
Je l'eusse bien fort souffleté.
Je comptai deux fois notre monde,
Je fis aux environs la ronde,
Je l'appelai, je la huai
Si fort que je m'en enrouai.
Je quittai cinq des six chemises
Qu'en partant sur moi j'avais mises;
Puis armé comme un Jacquemart,
Au côté tranchant braquemart,
A la main bonne hallebarde,
En disant : Jupiter me garde!
Je rebroussai vers la cité;
Partout où nous avions été
Je cherchai vainement ma femme.
Toute la ville était en flamme,
Et de notre pauvre maison
Chaque poutre était un tison.
J'allai vers la maison royale
Qu'on eût prise pour une halle.
Tous les biens par les Grecs volés,
Étaient confusément mêlés;
Force enfants et femmes captives;
Six cuillers d'argent bien massives;
Quatre ou cinq sacs de sous marqués,
Matelas de coton piqués;
Un grand bocal de porcelaine,
Présent fait à la belle Hélène
Par un certain mauvais galant;
En or, la moitié d'un talent;
En argent, quatre mille livres;
Deux grands coffrets remplis de livres;
De Priam les arcs à jalet;
Mille vaches donnant du lait;

Autant de veaux, autant de truies;
Des parasols, des parapluies;
Item, quatre mille chapeaux,
Force pourpoints, chausses, manteaux;
Et cent mille autres nippes riches.
Ulysse, le chiche des chiches,
Et Phénix un maître pédant,
L'un et l'autre à la proie ardent,
Tous deux faux sauniers et faussaires,
En étaient les dépositaires.
Des captives je m'approchai,
Et me cachant le nez, cherchai
Parmi cette troupe éplorée,
Ma chère Créuse égarée.
Puis, je me mis effrontément
A crier, maudit soit qui ment,
Créuse! Créuse! Créuse!
Un écho me répond: Éuse...
Et voilà tout ce que j'appris,
De tant de peine que je pris.
Je m'en allais confus et triste,
Quand notre femme à l'improviste
Se vint présenter à mes yeux.
Je ne fais point le glorieux,
Une vision si soudaine
Me fit avoir fièvre quartaine.
Qui m'eût lors bien considéré,
M'eût trouvé l'œil bien égaré.
Par le visage c'était elle,
Mais sans patin ni pianelle.
Elle avait huit grands pieds de haut,
Si bien, quoique j'eusse grand chaud,
Que je devins froid comme glace.
La frayeur peinte sur ma face,

Je reculai cinq ou six pas
En disant : Retrò Satanas!
J'eus l'âme bien plus perturbée
Lorsque d'une seule enjambée,
Elle fut aussitôt à moi.
J'étais près d'en mourir d'effroi
Sans que je vis la grande folle
S'ébouffant à chaque parole,
Qui me dit : « Confessez, Monsieur,
« Que vous avez eu belle peur. »
Je n'y trouve pas de quoi rire,
Commençai-je lors à lui dire;
Et trouve encor moins de raison
De me quitter hors de saison.
Elle me dit : « O mon pauvre homme,
Lorsque vous aurez bien su comme
Et par qui tout ceci se fait,
Vous aurez l'esprit satisfait.
De moi ne soyez plus en peine,
Aussi bien elle serait vaine.
Il n'est plus de femme pour vous
Non plus que de mari pour nous.
Le Destin vous en garde une autre;
Le pays latin sera vôtre,
Où chacun sait l'italien;
Vous aurez là beaucoup de bien.
Là le Tibre, de son eau trouble,
Quoique d'abord on vous y trouble,
Vous fournira dans la saison
Des écrevisses à foison.
Vous y mangerez veau Monganne,
Poules, poulet, canard et canne.
Que vous allez devenir gras!
Une grosse fille au poil ras

Vous sera, par juste hyménée,
Par monsieur son père donnée,
C'est l'infante Lavinia,
Dans laquelle vice il n'y a;
C'est une vrai boute-tout-cuire,
Qui ne fait que sauter et rire,
Et ne va jamais qu'au galop;
Bref, cette princesse vaut trop.
Prenez grand soin de notre Iule,
Gardez-le du pied de la mule;
Faites-lui montrer le latin.
Et quant est de notre destin,
La grand'mère des Dieux, Cybèle,
Me fait demeurer auprès d'elle
Pour être sa dame d'atour.
La sienne mourut l'autre jour
Avec quatre ou cinq de ses filles,
Pour avoir mangé des morilles.
N'ayez donc plus de moi souci,
Je me trouve fort bien ici. »
  Lors, j'aurais voulu dans ces lieux,
Lui faire mes derniers adieux;
Mais lui jetant les bras au cou,
Je pensai bien devenir fou,
Quand, l'ayant trois fois embrassée,
Trois fois de mes bras éclipsée,
Je connus n'avoir embrassé
Qu'un vain corps, un air condensé.
Or, n'aimant pas trop les fantômes,
Ni tout corps composé d'atomes,
Je ne m'affligeai pas bien fort,
Puis qu'ainsi le voulait le sort.
  Tôt après, jouant de la jambe,
De la pauvre ville qui flambe,

Dans les champs je me transportai,
Où Dieu sait comment je trottai
Jusqu'où m'attendait notre bande,
De petite faite bien grande.
Hommes, femmes, maîtres, valets,
Tous chargés comme des mulets,
En ce lieu s'étaient venus rendre,
Et m'avaient fait l'honneur d'attendre
Que je fusse là revenu.
Sitôt qu'ils m'eurent reconnu,
A ma conduite ils se remirent,
A moi, comme à roi se soumirent.
Je leur promis affection,
Justice et ma protection.
Ils promirent obéissance;
Et que j'aurais sur eux puissance,
Comme le roi sur son sergent,
Et la reine sur son enfant.
Puis, sans s'amuser davantage,
J'ordonnai qu'on pliât bagage;
Et que vieillards, femmes, enfants,
Et tous les corps plus empêchants,
Devers la montagne filassent,
Et dans les grands bois se coulassent.
Mon père les y conduisit.
Là-dessus le soleil luisit,
Et de sa face safranée
La forêt fut enluminée;
Et moi, les mains sur les rognons,
En tête de mes compagnons
Qui n'avaient pas le cœur en joie,
Je tournai le derrière à Troie
Et le nez vers le mont Ida,
Où chacun de nous se guinda.

LIVRE TROISIÈME.

L'ARRÊT des Dieux ayant été
Cruellement exécuté
Sur notre misérable ville,
Nous pensâmes que faire gille
Était le meilleur appareil
Que nous puissions, en cas pareil,
Mettre promptement, faute d'autre,
Sur un mal fait comme le nôtre.
Qui fuit, peut revenir aussi;
Qui meurt, il n'en est pas ainsi.
Si Priam dans sa ville prise
Avait perdu sa tête grise,
Nous autres, ses humbles valets,
Ayant bien eu les osselets,
Et les pauvres mains écachées
Pour montrer nos bourses cachées,
Eussions été par ces méchants
Faits au moins évêques des champs;
Et peut-être mis sur la roue
A faire aux passants laide moue.

Nous délibérâmes donc tous
A mettre entre les Grecs et nous,
Ne pouvant leur faire la guerre,
Un notable espace de terre;
Et pour plus grande sûreté,
De l'eau salée en quantité.
Mon père qui, dans chaque affaire,
N'agit jamais en téméraire,
Et qui sait cent secrets nouveaux,
Prit un grand sac et des ciseaux,
Puis tourné vers l'un des deux pôles,
Et prononçant quelques paroles,
Où personne n'entendit rien,
Quoique chacun écoutât bien,
Et qu'il n'entendait pas peut-être,
Il nous dit qu'il allait connaître
Où nous planterions le piquet.
Mais pourtant de son tourniquet
Fort peu de chose nous apprîmes,
Ensuite de quoi nous nous prîmes
A nous bâtir de bons vaisseaux,
Pour nous exposer sur les eaux,
Et chercher quelque nouveau gîte.
La flotte fut faite bien vite.
Au pied d'Ida près d'Antandros,
Nous fîmes de nos gens un gros,
Au temps où la triste froidure
Quitte la place à la verdure;
Puis de mon père conviés,
Les Dieux ayant été priés,
Nous montâmes sur nos galères,
Non sans jeter larmes amères
De voir Troie où tout fut bien bon
N'être plus rien que du charbon;

Cette belle ville de Troie
Où j'avais vécu dans la joie,
Qui pis est, en sortir vaincu,
Comme on dit, coup de pieds au q.
Enfin donc, hommes, enfants, femmes,
Et tous nos Dieux sauvés des flammes,
Nous voilà sur mer loin du port,
A deux ou trois doigts de la mort;
Car entre gens flottants sur l'onde,
Et la mer, où se perd le monde,
Il n'est qu'un mur bâti d'ais joints,
Large de trois pieds, plus ou moins.
Une terre Thrace nommée
Nation jusqu'aux dents armée,
Dont les gens sont très-malfaisants,
Jurant Dieu, battant paysans,
N'est guère loin de la Phrygie;
Elle était autrefois régie
Par Lycurgue, homme de renom,
Qui savait décliner son nom,
Et quelque chose davantage,
L'arithmétique, l'arpentage,
Et faire entendre la raison
Au peuple qui n'est qu'un oison.
Ce pays aimait fort le nôtre
Et qui toquait l'un toquait l'autre.
Ces coupe-jarrets Thraciens,
Quand ils trouvaient des Phrygiens,
Leur ôtaient humblement la toque;
Les Phrygiens au réciproque
Leur faisaient inclination
Avec grande dévotion;
Et puis ils s'entrefaisaient fête,
Se baisaient tête contre tête,

S'entredisant, je suis à vous,
Avec bras dessus, bras dessous.
C'est là que notre flotte arrive
Ayant fait honneur à la rive,
Par l'avis des maîtres maçons;
Car des gens de toutes façons
S'étaient fourrés dans nos galères,
Et jusqu'à des apothicaires;
Item, meneurs d'ours, des pédants,
Bateleurs, arracheurs de dents,
De comédiens une bande,
Et des danseurs de sarabande.
Or, donc, ces maçons assemblés,
Et ceux de la flotte appelés,
Auxquels je disais : je vous prie,
Ou, plaise à votre seigneurie.
Aussitôt dit, aussitôt fait,
La chose fut mise en effet;
En place bien examinée
Ville par moi fut désignée;
Puis en vertu du nom que j'ai,
Celui des Troyens je changeai
En un qui terminait en ades,
Comme qui dirait Énéades.
Or, comme vous pouvez penser,
Auparavant que commencer,
Il convint à la Dionée,
Notre mère affectionnée,
Rendre l'honneur que méritait
Dame qui tant nous assistait;
Outre que les Dieux favorables
Par qui nous autres misérables
Avions pu, malgré fer et feu,
Tirer notre épingle du jeu,

Nous eussent taxé d'avarice.
   Pour avoir donc le Ciel propice
Nous voulûmes offrir un veau
A Jupin, faute d'un taureau,
A Jupin qui dans le ciel loge,
Qui gouverne des cieux l'horloge,
Et donne le froid et le chaud
Souvent un peu plus qu'il ne faut.
   Vous allez entendre une histoire
Qui n'est pas trop facile à croire.
Assez près de nous s'élevait
Un tertre, qui la mine avait
D'être la fosse de quelque homme,
Qui faisait là son dernier somme.
Ce petit tertre était couvert
De myrtes au feuillage vert,
Et de jeunes cormiers sans nombre,
Qui faisaient un ombrage sombre.
Pensant en prendre des rameaux
Que je choisissais des plus beaux,
Afin d'en parer notre hostie,
Une liqueur rouge, sortie
De l'endroit tout frais ébranché,
Semblable à du sang épanché
Me fit lors faire une grimace
Qui me défigura la face.
De tout mon cœur priant les Dieux,
Je promis aux nymphes des lieux
Quatre ou cinq livres de chandelles
Et d'en acheter des plus belles;
Puis, je fis comme de raison
Au Dieu Mars tacite oraison.
C'est lui qui commande à baguette
Au peuple Thrace, comme au Gète.

Un autre rameau je rompis,
Autre sang écouler j'en fis,
Et tout autant que j'en déchire,
Tout autant de sang chaud j'en tire.
Enfin en ayant bien tiré
L'arbre ayant comme soupiré,
Et sa perruque secouée,
Me dit d'une voix enrouée :
Ces mots, dont j'eus en vérité,
Peu s'en fallut, l'esprit gâté :
« Pourquoi diable, seigneur Énée,
Votre main s'est-elle acharnée
Sur le corps d'un de vos amis ?
Si j'étais de vos ennemis
Encore auriez-vous tort de prendre
Plaisir à sang humain répandre.
Voilà qui n'est ni bon, ni beau
De venir gâter un tombeau.
Je suis le prince Polydore
Pour une raison qu'on ignore ;
Mais je m'imagine pourtant
Que c'est pour quelque argent comptant
Que j'avais dans une ceinture.
Un tyran d'avare nature
M'a mis trop tôt au rang des morts,
Et fait un crible de mon corps.
Ma pauvre chair de dards percée,
Sous cette terre ramassée,
Reposait assez doucement ;
Vous êtes venu sottement
Rompre de vos mains violentes
Mes pauvres branches innocentes ;
Vous m'avez tout défiguré
Du sang que vous m'avez tiré ;

Ma demeure est toute rougie.
Arrêtez donc l'hémorragie,
Et si vous n'en êtes content
Le diable vous en fasse autant...
Mais plutôt, si vous êtes sage,
Fuyez cet avare rivage,
Et remontez sur vos vaisseaux
Sans plus rompre mes arbrisseaux. »
Ainsi parla le dolent tige.
A cet effroyable prodige,
D'un pied ma face s'allongea,
Et dans mon corps mon sang figea.
Peut-être ignorez-vous encore
Quel homme était ce Polydore.
Il était fils de notre roi;
Ce bon prince rempli d'effroi,
Quand sa ville fut assiégée,
Crut qu'elle serait ravagée.
Il envoya son cher enfant,
Et sur le dos d'un éléphant,
Son trésor au tyran de Thrace.
Mais voyez la méchante race;
Quand il vit Priam malheureux
Il cessa d'être généreux.
Le perfide tourne casaque,
Et ce pauvre innocent attaque,
Comme il ne songeait à nul mal.
Il n'est pas un pire animal
Qu'un traître quand il nous fait fête.
Puis après cette mâle bête,
De ce jeune homme qu'il tronqua,
Le riche trésor escroqua.
Mais que ne fait point entreprendre
L'insatiable faim de prendre?

Le discours du triste arbrisseau
M'avait fait frissonner la peau.
Quand sa harangue fut finie,
Ma face qu'elle avait ternie,
Reprit aussitôt sa couleur,
Et mon corps glacé, sa chaleur.
J'envoyai vite à la galère
En avertir monsieur mon père,
Par lequel il fut résolu
Qu'on ferait au tombeau pollu
Un sacrifice salutaire.
Il ne fut pas longtemps à faire.
Les demoiselles d'Ilion
Firent longue ululation,
Et si longtemps qu'elles voulurent,
Pleurèrent le mieux qu'elles purent.
On couvrit le lieu de cyprès,
On y répandit du lait frais
Qu'on tira d'une vache noire
Dont but quiconque en voulut boire.
Mon père fit un court sermon
Qui ne fut ni mauvais ni bon.
Les branches que j'avais cassées
Avec soin furent ramassées,
Et rejointes à l'arbrisseau,
Dont il parut deux fois plus beau,
Avec rubans de couleur bleue.
Nous marchâmes tous queue à queue,
Et couronnés de branches d'if,
Chantant tout bas d'un air plaintif,
Nous regagnâmes nos galères;
Puis poussés par des vents prospères,
Éloignâmes, bien ébahis
Cet abominable pays.

Le roi des Déités humides,
Et la mère des Néréïdes,
Possédent moitié par moitié,
Sans en être en inimitié,
Une île dans la mer Égée,
Au blond Phœbus fort obligée;
Car de flottante qu'elle était
Et que le vent partout portait,
Cet illustre fils de Latone
L'a jointe à Gyare, et Mycone.
En ce lieu par le vent portés
On nous fit cent civilités.
Anius, roi de l'île, et prêtre,
Ne tarda point à reconnaître
Mon père, son ancien ami,
Quoique par le sort ennemi,
Sa personne fut devenue
En état d'être méconnue.
Le bon seigneur nous hébergea,
Offrit à manger; on mangea
Tout ce qui fut mis sur la table,
Et si but-on au préalable.
Ayant tous largement repu,
A dire bouche que veux-tu?
Nous nous rendîmes dans le temple
Afin de donner bon exemple.
Sitôt que prosterné j'y fus,
Je dis le plus haut que je pus:
« Grand Apollon, Dieu débonnaire,
« Prends pitié de moi, pauvre hère,
« Et de ceux que tu vois ici,
« Qui sont pauvres hères aussi.
« Prends pitié de la gent troyenne,
« Fais en sorte qu'elle devienne,

« Nonobstant sa calamité,
« Tout ce qu'elle a jamais été.
« Dieu! dont la barbe est si bien faite,
« Procure-nous une retraite;
« Mène-nous bien vite, et bien droit,
« En quelque bienheureux endroit.
« Où nos femelles vagabondes,
« Autant que lapines fécondes,
« Puissent promptement remplacer
« Ceux que le fer a fait passer.
« Nous sommes seuls de notre ville
« Échappés de la main d'Achille,
« Et des Grecs, comme tu sais bien,
« Qui ne valurent jamais rien.
« Dis-nous notre bonne aventure;
« Mais dis-nous-la sans imposture,
« Et sans en donner à garder.
« Tu te plais souvent à bourder :
« Si tu pense être ici le même,
« Je pourrai bien sans grand blasphème,
« Te faire passer en ces lieux
« Pour le plus grand menteur des Dieux.
« Aurons-nous paix, aurons-nous guerre?
« Sera-ce par mer, ou par terre?
« Ceux avec qui nous la ferons,
« Sont-ils bonnes gens, ou larrons?
« Ou si nous rebâtirons Troie
« En grand repos et grande joie?
« Ou s'il faudra jouer des mains
« Avec des peuples inhumains?
« O digne inventeur de la lyre!
« Qu'à bon droit tout le monde admire,
« Qui premier as fait des sonnets,
« Et fait parler des sansonnets;

« Par ta sœur, madame la Lune,
« Cette agréable claire brune,
« Qui va de nuit comme un lutin,
« Dis-nous quel est notre destin,
« Sans te faire tirer l'oreille;
« Et je promets, à la pareille,
« De t'offrir à ce renouveau
« Une vache blanche et son veau;
« Et même de doubler la dose,
« Si l'offrande est trop peu de chose;
« Enfin, je te régalerai
« Comme il faut, ou je ne pourrai. »
Les derniers mots de ma harangue
Etaient encore sur ma langue,
Quand en l'air la foudre gronda,
Et fit bien fort bredi, breda.
Éclairs luisant comme chandelles
M'éblouirent les deux prunelles,
Le saint trépied trois fois rotta,
Et le laurier sacré frotta
Ses branches l'une contre l'autre.
J'eus recours à la patenôtre,
Sur le visage prosterné.
Mais je fus bien plus consterné
Lorsque j'entendis le tonnerre,
Qui grondait aussi dessous terre,
Des loups qui tristement hurlaient,
Et des ours qui se querellaient.
Mais lorsque le temple fit mine
De faire un saut comme une mine,
Je pensai bien être au tombeau;
J'eus beau crier : tout beau! tout beau!
Les murs du temple s'ébranlèrent,
Et jusqu'aux fondements tremblèrent.

Je souhaitai d'être dehors
Cent coups de bâton sur le corps.
Mais cette mal plaisante aubade
Ne fut enfin qu'une algarade;
Du trépied sacré s'exhala
Une voix qui cria : paix là !
On se tut, vous pouvez le croire.
Voici, si j'ai bonne mémoire,
Ce que nous dit le sieur Phœbus
En mots clairs, et non pas rébus :
« Pauvres Troyens qui sur la terre
« Avez eu longue et rude guerre,
« Et qui n'en aurez moins sur mer
« Bien vous prend de savoir ramer;
« Ramez donc de si bonne sorte,
« Que la mer à la fin vous porte
« Vers la terre, d'où sont sortis
« Tant légitimes, que métis,
« Vos aïeux, tant hommes que femmes
(Que Jupin veuille avoir leurs âmes),
« Je ne puis parler de leur mort
« Que je ne m'afflige bien fort.
« C'est là que la race d'Énée,
« Après longs travaux couronnée
« Verra ses enfants triomphants
« Et les enfants de ses enfants. »
A ces mots, chacun avec presse,
Se demandait : où est-ce ? où est-ce ?
Où prendre cet heureux climat ?
Où nonobstant échec et mat,
Qu'a reçu notre pauvre Troie,
Nous pourrons en soulas et joie,
Remplacer les pauvres Troyens
Dont les corps sont mangés des chiens ?

Mon père se grattant la tête
S'écria : je suis une bête !
Où je pense avoir rencontré
Le lieu par l'oracle montré,
Où nous devons vivre à notre aise ;
Mais je me tais ou qu'on se taise ;
Quelqu'un encore chuchota,
Mais enfin chacun écouta.
Puis mon père par un sourire
Donnant la grâce à son bien dire,
Nous dit avec autorité :
« J'ai feuilleté, refeuilleté,
« Comme on sait, toutes nos chroniques,
« Aussi véritables qu'antiques.
« Or, est-il qu'en mes jeunes ans,
« Je pense avoir trouvé dedans,
« Que d'une île, Crète nommée,
« Pour ses cent villes renommée,
« Nos prédécesseurs sont sortis,
« Mâles, femelles et petits.
« Teucer menait la caravane
« Dans une superbe tartane,
« Et suivi de ses Candiens,
« Occupa les bords Rhétiens.
« Pergame n'était point encore,
« Chacun y vivait en pécore ;
« Et sous terre au pied des coteaux
« Les gens logeaient comme brutaux.
« De là vient que tant on révère
« Des Dieux la mère, ou la grand'mère,
« Cybèle et ses adorateurs ;
« D'Ida les sombres profondeurs,
« La folle troupe Corybante,
« Hippomène et son Atalante

« Au sacré char assujettis
« Pour avoir cru leurs appétits;
« Mais quoique lion et lionne
« Ils ne mordaient pourtant personne.
« Courage donc, mes chers amis,
« Courons à ce pays promis;
« C'est là que Phœbus nous appelle.
« Je veux bien que l'on me flagelle,
« Si nous n'y sommes dans trois jours,
« Quoiqu'ils soient encore fort courts.
« Mais avant, par des sacrifices,
« Rendons-nous les grands Dieux propices;
« Car souvent la mer et les vents
« Font enrager les pauvres gens. »
Ainsi parla monsieur mon père,
Et puis achevant sa prière,
A Neptune le Dieu de l'eau,
Tout ainsi qu'a Phœbus le beau,
Deux beaux grands taureaux nous brûlâmes;
Et puis après nous régalâmes
L'hiver d'une noire brebis,
Et pour qu'il soufflât pro nobis,
C'est-à-dire au cul du navire,
D'une blanche le doux Zéphyre,
Vent qui ne fait jamais sur mer
D'action qu'on puisse blâmer.
En ce temps-là la renommée
Qui souvent est mal informée,
Et n'enrage pas pour mentir,
Faisait hautement retentir
Une nouvelle d'importance:
Que pour aimer trop la finance,
Et pour avoir trop imposé
Sur son pauvre peuple épuisé,

La populace mutinée
Au capitaine Idoménée
Avait fait affront solennel
En son royaume paternel;
Si bien que le tyran de Crête
Avait délogé sans trompette,
Sans dire : adieu jusqu'au revoir.
Certes nous ne pouvions avoir
Occasion plus favorable;
Et c'était chose vraisemblable,
Que mon père avait deviné
Le pays par les Dieux donné;
Qu'on y recevrait avec joie
Les pauvres exilés de Troie,
Puisque dans ce pays promis
On maltraitait nos ennemis.
Nous quittâmes donc Ortygie;
La flotte conduite et régie
Avec grande adresse et grand art,
Vola sur mer comme un trait d'arc.
Nous vîmes Naxos, dont les vignes
Ont rendu les coteaux insignes;
La petite île Oléaros,
Les îles Cyclades, Paros;
Paros fameuse par ses marbres,
Et Donise couverte d'arbres;
Et d'autres lieux de cette mer,
Qui ne valent pas les nommer.
Les matelots qui dans la Crète
Espéraient bientôt leur retraite,
Poussaient mille cris éclatants,
Se voyant aidés du beau temps.
Les vents à souhait de nos voiles
Faisaient enfler toutes les toiles;

Enfin le Ciel nous secourut
Si bien, que la Crète parut,
Où notre flotte mise à terre
Ne se souvint plus de la guerre.
Je me mis d'abord à bâtir,
Et terre à chacun départir.
Je nommai la ville Pergame,
Nom qui remit la joie en l'âme.
De nos Troyens désespérés
Des maux qu'ils avaient endurés.
Je fis de beaux discours en prose,
Afin que devant toute chose
On travaillât à la cité;
Et pour plus grande sûreté
Qu'on bâtît une citadelle,
Aussi forte que La Rochelle?
Je fis tirer nos nefs du port
Que l'on mit à sec sur le bord.
Tous les jours je rendais justice;
Ou travaillais à la police;
Je visitais les bâtiments
Et faisais force réglements;
Je mariai garçons et filles
Pour mieux conserver leurs familles;
Je fis planter des espaliers,
Non pas pour un, mais par milliers,
Comme aussi des arbres par lignes,
Semer du blé, planter des vignes,
Sans oublier force melons
Qui sans doute eussent été bons,
Car j'en avais reçu la graine
D'un gentilhomme de Touraine.
Bref, tous ces préparatifs-là,
Promettaient assez; quand voilà,

Par une maudite influence
Qu'une maligne pestilence
Prit les pauvres Troyens en but,
Et leur fit avoir le scorbut,
Dont, hélas! la plupart moururent.
Item, nos pourceaux ladres furent,
Nos brèbis eurent le claveau,
Et tous nos chevaux le morveau;
Nos poules eurent la pépie
Dont plusieurs perdirent la vie;
Les autres cassèrent leurs œufs;
Nous perdîmes vaches et bœufs
Par le défaut de pâturage.
Plus de beurre, plus de fromage;
Aux champs, de l'un à l'autre bout,
Les chenilles mangèrent tout.
Du soleil la terre embrasée,
Faute de pluie et de rosée,
Se fendit en plusieurs endroits;
Les arbres dans les vallons froids,
Comme en la plaine découverte,
Perdirent leur perruque verte,
Et dans les jardins tout fut cuit;
Point de champignons, point de fruit;
Car la terre sèche et brûlante
Ne produisit herbe ni plante.
Enfin par la peste et la faim,
Sans vin, sans eau, sans chair, sans pain,
Notre maudite destinée,
S'en allait être terminée,
Et dans ce malheureux climat
Nous recevions échec et mat.
Mon père, le prudent Anchise,
Mouillant de pleurs sa barbe grise,

De regret de finir ses jours,
Nous exhorta par un discours
Aussi triste qu'une élégie,
De retourner dans Ortygie,
Pour y prier le beau Phœbus
De nous vouloir tirer d'abus,
Et sans barguigner, nous apprendre
Si nous n'avions plus qu'à nous pendre,
Ou dans quelle contrée enfin
Nos infortunes prendraient fin.
La nuit brune, sœur d'un blond frère,
Avait noirci notre hémisphère;
Tout dormait en cet univers,
Excepté les faiseurs de vers,
Les sorciers, noueurs d'aiguillettes,
Les chats-huants et les chouettes,
Les plaideurs et les loups-garous,
Les amoureux et les filous.
J'étais couché mal à mon aise,
Entre la puce et la punaise.
La lune avec beaucoup d'éclat
Illuminait tout mon grabat,
Perçant de ses rais ma fenêtre;
Quand je vis devant moi paraître
Nos Dieux, par moi du feu sauvés,
Et depuis toujours conservés.
Je les vis, les Dieux de Pergame,
(Je vous le jure sur mon âme,
J'en jurerais bien sur ma foi,)
Je les vis, comme je vous voi,
De mes deux yeux; et non en songe,
Moi qui n'ai jamais dit mensonge.
Certes, si jamais je le fus,
Tant d'honneur me rendit confus.

L'un d'eux pour tous prit la parole :
« Que maître Ænéas se console,
Me dit-il, « nous sommes ici
« Exprès pour chasser son souci.
« Qu'il n'aille point vers Ortygie
« Offrir au blond Phœbus bougie,
« Nous lui dirons la vérité ;
« Du Dieu qu'il aurait consulté
« Il n'en saurait pas davantage.
« Il n'a donc qu'à prendre courage.
« Ville par les siens se fera,
« Qui le monde assujettira.
« Et ses enfants, étranges sires,
« Feront litière des empires,
« Et se joûront des potentats,
« Comme les souris font des chats.
« Leur pouvoir n'aura point de bornes.
« Qu'il quitte donc ces pensers mornes,
« Qui lui font perdre le sommeil.
« Il a pris Paris pour Corbeil,
« Il n'est pas un bon interprète,
« Quiconque vous a dit, qu'en Crète
« Il fallait vitement bâtir ;
« Il faut bien plutôt en partir,
« Et gagner la terre promise,
« Ou bientôt, par notre entremise,
« Vous jouirez d'un grand repos ;
« Les dimanches aurez *campos*,
« Et n'aurez quasi rien à faire,
« Qu'à rire et faire bonne chère.
« Ce pays est gras et fertil,
« Dont les gens ont l'esprit subtil ;
« Et quoique joueurs de guiterre
« Sont pourtant bons hommes de guerre.

« Ce pays, aux temps anciens,
« Fut celui des Énotriens.
« Depuis, cette terre jolie
« D'Italus fut dite Italie.
« Et c'est ce pays entendu
« Par le saint oracle rendu,
« D'où Dardanus, notre grand-père,
« Avecque Jasius son frère,
« Suivi de ses Italiens,
« Vint loger chez les Phrygiens.
« Levez-vous donc tout en chemise,
« Allez trouver monsieur Anchise,
« Et lui dites la chose ainsi
« Que nous vous l'avons dite ici,
« Et qu'il faut gagner la guérite,
« Et chercher vitement Corite
« Dans le pays Ausonien.
« Jupiter du bord Candien
« Vous défend à tous la demeure;
« Cherchez-en donc une meilleure. »
Après ces grands discours tenus,
Tout ainsi qu'ils étaient venus,
Les Dieux tutélaires sortirent.
Certes mes sens ne se méprirent;
Car je ne dormais pas alors,
Je les vis des yeux de mon corps,
Et reconnus bien leurs visages,
Et leurs chefs couverts de bandages.
Certes à cette vision
Je sentis grande émotion.
Les poils de mon chef se dressèrent,
Et mes pores sueur pissèrent;
Je devins froid comme un glaçon,
Vêtu d'un simple caleçon;

Je fis une courte prière,
Longue oraison ne pouvais faire,
Et par forme d'oblation,
Je fis suffumigation.
Cela fait, et de bonne sorte,
J'allai faire bruit à la porte
De mon père Anchise endormi,
Qui m'ouvrit grondant à demi.
Je lui contai toute l'affaire.
Lors l'équivoque devint claire,
Et dans nos aïeux ambigus
Il vit aussi clair qu'un Argus.
« O mon fils! me dit-il, j'ai honte
« D'être cause de ce mécompte,
« Et je dois être bien moqué,
« De m'être tant équivoqué.
« Cent fois me l'avait dit Cassandre,
« Si j'eusse eu l'esprit de l'entendre;
« Mais de folle je la traitais,
« Et moi-même le fou j'étais.
« Qui diable, à moins d'être une grue,
« Chose tant étrange aurait crue,
« Et que les pères des Troyens
« Fussent issus d'Italiens,
« Et que dans si lointaine terre
« Nous, pauvres restes de la guerre,
« Pussions un jour trouver maison?
« Certes, j'avais quelque raison.
« Mais puisque les Dieux nous le disent,
« Malheur à ceux qui les méprisent.
« Obéissons-leur promptement.
« Aussi bien l'établissement
« Qu'en cette île nous voulions faire,
« N'éprouve qu'un succès contraire. »

Ainsi le bon vieillard parla :
Chacun fut d'accord de cela ;
Et sans différer davantage
De plier vitement bagage,
Pas plus tard que le lendemain.
Au départ chacun mit la main,
Et notre ville commencée,
Sans regret d'aucun fut laissée.
Nous y laissâmes néanmoins
Ceux de nous qui valaient le moins,
Et qui n'étaient parmi les nôtres
Que l'incommodité des autres.
Nous voilà donc encore en mer
De rechef réduits à ramer.
Quand nous fûmes loin du rivage,
Sans plus voir ville ni village,
Mais seulement le ciel et l'eau,
Logés en un frêle vaisseau,
Chacun de nous, en sa pensée,
Regretta la terre laissée.
Car la mer ordinairement,
Est un dangereux élément.
Qu'ainsi ne soit, sur notre tête
Je vis un signe de tempête,
Un air épais qui s'amassait,
Et notre flotte menaçait.
La menace ne fut point vaine,
En un instant l'humide plaine,
De pacifique qu'elle était,
Par un grand vent qui l'agitait,
Vit changer ses vagues enflées
En plusieurs montagnes salées.
Le jour tout-à-coup devint nuit ;
Le tonnerre fit un beau bruit.

Nos pauvres vaisseaux en déroute,
Sans pouvoir connaître leur route,
Furent jetés qui çà, qui là,
L'onde avec le ciel se mêla,
Le bon pilote Palinure,
Comme un chartier embourbé, jure
Qu'il est au bout de son latin.
Trois jours cet orage mutin,
Et trois nuits berna nos navires;
Je n'en ai point passé de pires,
Et nous eussions sauté le pas,
Car les vents ne se jouaient pas.
Mais par bonheur ils se brouillèrent,
Et l'un l'autre se querellèrent,
Tellement que ces maîtres fous
Sans penser davantage à nous,
Mais bien à se faire la guerre,
Nous poussèrent devers la terre.
Tout aussitôt qu'elle parut,
Tout le monde aux rames courut;
Et les voiles furent calées
Puis fendant les ondes salées
A grands coups de nos avirons,
Nos vaisseaux, autant plats que ronds,
Gagnèrent le prochain rivage,
Chacun priant de bon courage.
 Cette île où le vent nous poussa,
Est depuis quelque temps, en çà,
D'un nom grec, Strophade nommée,
En cette mer fort diffamée;
Car trois monstres d'enfer sortis
En ont chassé grands et petits,
Depuis que chez le roi Phinée
Rude chasse leur fut donnée

Par deux Argonautes aîlés,
Adroits en pareils démêlés.
Ce sont les maudites Harpies,
Aussi latronesses que pies,
Dont l'aînée a nom Célænon;
Un vrai visage de guenon.
Ses deux sœurs sont autres guenuches,
Toutes trois estomacs d'autruches,
Et qui n'ont pas plutôt mangé,
Que leur appétit enragé,
Tout autant que la faim canine,
Leur livre une guerre intestine.
Elles ont toutes le museau
De la femme d'un damoiseau,
C'est-à-dire une demoiselle;
Chacune au dos sa paire d'aile,
Les pattes en chapon rôti,
Le nez long, le ventre aplati;
Toutes trois ont longs cous de grue
Et longues queues de morue.
Les mentons flasques et pendants,
Et chacune deux rangs de dents.
Là, sitôt qu'arrivés nous fûmes,
Chèvres et bœufs nous aperçûmes
Qui paissaient sans être gardés.
Ils ne furent point marchandés.
Sur eux d'abord nous nous ruâmes,
Les prîmes, et les égorgeâmes,
Non, sans avoir fait compliment
A l'Empereur du firmament.
Car ce butin sans son auspice,
Ne nous eût pas été propice.
En moins de rien on apprêta
Le festin qui peu nous coûta.

Comme nous commencions la fête,
Aussi vite que la tempête,
Les trois monstres dont j'ai parlé,
Ces harpies au dos aîlé,
Se ruèrent sur nos viandes.
Par ces vilaines, ces gourmandes,
Ce qui fut seulement senti,
Fut aussitôt empuanti,
Tant leur haleine est dangereuse,
Soit pour avoir quelque dent creuse,
Ou que leur ventre mal nourri
Pousse dehors un air pourri.
Ces insatiables donzelles,
Faisant la guerre à nos écuelles,
S'entreravissaient chair et pain
Tant enragée était leur faim;
Et ce que je n'aurais pu croire,
Chantaient quelques chansons pour boire.
Lors je fis mettre le couvert
Sur un rocher creux, et couvert
De quantité d'arbres sans nombre,
Où l'on pouvait manger à l'ombre.
Aussitôt que l'on eut servi,
Tout aussitôt tout fut ravi
Par ces franches écornifleuses.
O bon Dieu, les braves mangeuses!
Le cancer près d'elles n'est rien,
Quoique un cancer mange très bien.
Mais les porques dégobillèrent,
Et toutes nos nappes souillèrent;
Et cette insolente action,
Étrange à notre nation,
Me mit tout de bon en colère.
Après avoir fait bonne chère,

Elles se devaient contenter ;
Mais ainsi nos nappes gâter...
Cela passait la raillerie,
Et c'était trop d'effronterie
A ces parasites d'oiseaux,
Plus malfaisants que des corbeaux.
J'ordonnai donc qu'on prît les armes,
Pour leur donner quelques alarmes.
Tous nos gens en furent contents,
Et cachèrent en même temps
Sous l'herbe dagues et rondelles,
Afin de nous délivrer d'elles.
Nous fîmes pour les attirer
Un autre repas préparer.
Près de là nous nous écartâmes,
Et soigneusement les guettâmes.
Les trois goinfresses aussitôt
Qu'elles sentirent notre rôt,
S'en revinrent la gueule fraîche,
Afin d'en faire la dépêche.
Misénus du haut d'un rocher
Se mit aussitôt à hûcher ;
Et de sa trompe entortillée
A notre troupe appareillée
Donna le signal de sortir.
Faisant nos armes retentir
Nous commençâmes la bataille ;
Chamaillant d'estoc et de taille ;
Sans se soucier de nos coups,
Elles se moquèrent de nous,
Et pourtant quittèrent la place.
Une d'entr'elles, maigre en face,
Célæno, se mit sur un roc,
En la posture qu'est le coq

Sur le clocher d'une paroisse,
Et nous donna bien de l'angoisse
Par ces mots que j'ai retenus :
« Ah! vraiment, beau fils de Vénus,
« Vous êtes un plaisant visage!
« On disait que vous étiez sage ;
« La peste vous casse le cou,
« Vous n'êtes qu'un dangereux fou.
« Votre Altesse, pour un grand Prince,
« A, me semble, le cœur bien mince,
« D'armer contre nous jusqu'aux dents
« Un gros escadron de ses gens.
« Quel droit ont-ils sur notre terre,
« Pour nous y faire ainsi la guerre ?
« Les enfants de Laomédon,
« Au lieu de demander pardon
« D'avoir pris nos bœufs et nos vaches,
« Pour faire encore les bravaches,
« Armés comme des Jaquemarts
« De rondelles, dagues et dards,
« Et conduits par leur capitaine,
« Qui seul en vaut une centaine,
« Ils ont repris un peu de pain
« Sur trois filles ayant grand'faim....
« Action digne de l'histoire!
« Un autre homme, ami de la gloire,
« Au lieu de leur ravir leur bien,
« Leur aurait fait offre du sien.
« Écoutez, écoutez, beau Sire,
« Ce que j'ai charge de vous dire
« De la part de maître Apollon :
« Après un voyage bien long,
« Le fils du vieux rêveur Anchise
« Trouvera la terre promise ;

« Mais il aura bien à pâtir
« Devant que d'y pouvoir bâtir;
« Et sa misère sera telle,
« Que mainte assiette et mainte écuelle,
« Faute de meilleur aliment,
« Seront par lui gloutonnement,
« Et par ses soldats dévorées. »
Après ces choses proférées
Elle nous fit un pied de nez;
Et nous laissant bien étonnés,
La mal plaisante prophetesse
S'envola de grande vitesse.
En un autre temps j'aurais ri
Alors que la chauve-souri
Nous fit cette laide grimace;
Mais alors chacun sur ma face
Put voir un grand étonnement;
Et tous mes gens pareillement
N'eurent pas lors le mot pour rire.
Quelques-uns se mirent à dire
Qu'il fallait les dédommager,
La guerre en prières changer,
Jusqu'à faire des sacrifices,
Afin de les avoir propices;
Soit qu'elles fussent des oiseaux,
Hantant la terre ou bien les eaux;
Soit monstres, ou vierges célestes,
Ou bien des infernales pestes.
Mon bon père ôtant son bonnet,
Dit d'un ton de voix clair et net :
« Jupin, qui vois notre misère,
« Conserve le fils et le père;
« Prends pitié d'Anchise le vieux,
« Protége Ænéas le pieux!

« Fais que cette étrange menace
« Plus de peur que de mal nous fasse!
« Jupin, *miserere nobis*,
« Mourir de faim, il n'est rien pis.
« Entre nous tous, il n'est personne
« De qui la dent soit assez bonne
« Pour pouvoir assiettes mâcher,
« Oui bien du pain ou de la chair;
« Et moi chétif, qui n'en ai qu'une,
« Quelle serait mon infortune?
« Que ferais-je en cet accident
« Avec une méchante dent?
« Et dent qui branle dans ma bouche,
« C'est à moi que la chose touche.
« Ah! Jupin, détourne l'effet
« De la menace que nous fait
« Ce hibou, ce monstre squelette.
« Être réduit à son assiette
« Faute de viandes et de pain,
« Mâcher du bois ou de l'étain,
« Ah! cette menace cruelle
« Me trouble toute la cervelle.
« Il ne nous peut arriver pis;
« Jupin, miserere nobis! »
Ayant fini cette prière,
Que je vous redis tout entière,
Nous regagnâmes notre bord.
La flotte se mit hors du port,
Chacun rêvant à la menace
De la donzelle chiche-face;
Un vent de terre qui souffla
A souhait nos voiles enfla;
Lors en mer nous nous élargîmes.
La première île que nous vîmes,

Ce fut celle de Zacynthos,
Ensuite Samé, Néritos,
Dulichie, et l'île fameuse,
Mais à nos Troyens odieuse,
Ithaque, pays d'Ulyssès
A qui doit tout son bon succès
La flotte qui vint de Mycène.
En eût-il la fièvre quartaine !
Le vent si bien nous secourut,
Qu'enfin Leucate nous parut,
Et puis d'Apollon le saint temple,
Qu'en mer avec crainte on contemple;
Où nos navires prirent port,
Car la mer nous ennuyait fort.
On fit à Jupin sacrifice,
Et puis, tant pour faire exercice,
Que pour célébrer Actium,
A la manière d'Ilium,
Nous fîmes fête solennelle.
Je pris ma robe la plus belle,
Je mis un prix pour les lutteurs,
Pour les danseurs, pour les sauteurs,
Pour l'escrime à la dague seule,
Colin-maillard, et pet-en-gueule.
Cependant le roi des saisons
Avait fait ses douze maisons;
Déjà l'hiver porte-mitaine
Faisait sur mer sentir l'haleine
Des impétueux Aquilons,
Et donnait mules aux talons.
Notre troupe était fort contente,
D'avoir pu, contre son attente,
Passer le pays ennemi,
Sans trouver ni Grec, ni demi,

Qui nous dit parole mauvaise;
Pour moi j'en étais ravi d'aise.
Et pour nos ennemis fâcher,
Je fis en terre un pieu ficher,
Auquel au son de la trompette,
Avec deux grands clous de charrette
Je fis clouer l'écu d'Abas,
Autrefois par moi mis à bas;
Puis j'y mis en lettre gothique
Cette inscription authentique:
« *Ænéas prit avec grand cœur*
« *Cet écu sur le Grec vainqueur!!!* »
Ma rodomontade ainsi faite,
Je fis sonner pour la retraite.
Mes compagnons à qui mieux mieux
Autant les jeunes que les vieux,
Chantant pour se donner courage,
De fendre les eaux faisaient rage,
Dont j'eus, car je ramais aussi,
Le dedans des mains endurci.
  Nous vîmes bientôt Phéacie,
Et cotoyâmes l'Albanie.
Enfin nous voguâmes si bien,
Que dans le port Chaonien
Je fis prendre terre à la flotte.
Il courait un bruit dans Butrote,
Qui grandement nous étonna,
Et tout ensemble nous donna,
Non pas pour un peu de la joie.
On nous dit, qu'Hélénus de Troie,
De nous tous esclave tenu,
D'esclave était roi devenu
Du royaume de Neptolème;
Et qu'outre cette gloire extrême,

Il avait le bonheur encor,
Qu'Andromaque femme d'Hector
Comme lui captive emmenée,
Était à lui par hyménée
Conjointe à chaux et à ciment.
Je ne pus attendre un moment
A m'éclaircir de cette affaire,
Et comme un bon parent, lui faire
Quelque congratulation,
Tant sur cette promotion,
Que pour avoir si brave épouse,
Laquelle en valait dix ou douze.

Laissant ma flotte et mes gens donc,
Impatient si je fus onc,
Je trouvai la Reine hors la ville;
A sa queue une grande file
De gens tous habillés de noir,
Pompe triste, mais belle à voir;
Elle faisait l'anniversaire
Avec un fort beau luminaire,
Auprès d'un tombeau fait exprès,
Tout entouré d'un vert cyprès,
D'Hector. Dieu veuille avoir son âme!
Et cette vénérable Dame
Avait fait bâtir ce tombeau
Dans un bois, auprès d'un ruisseau,
Nommé Simoïs, nom du fleuve
Qui les murs de Pergame abreuve.
Elle pensa mourir d'effroi,
Quand elle vit mes gens et moi,
Et nos armes à la Troyenne.
Elle cria : « Qu'on me soutienne,
« Je me sens les jarrets plier. »
D'un côté vint un écuyer,

Et de l'autre une demoiselle,
Qui la soutinrent sous l'aisselle,
L'un et l'autre bien étonnés.
Elle me regardant au nez,
Et reconnaissant mon visage,
Tint ce déplorable langage :
« Est-ce vous, mon cher Æneas?
« Vous vois-je? Ou ne vous vois-je pas?
« Qu'avez-vous fait d'Hector de Troie? »
Alors de tristesse et de joie
Ses yeux se mirent à pleurer,
Et sa poitrine à soupirer.
Moi qui sais pleurer comme un autre,
D'un serviteur et moi le vôtre,
Interrompu de vingt sanglots,
En lui marmottant plusieurs mots,
Qui n'avaient ni rime, ni suite,
Tant mon âme était interdite,
Je tâchais de la consoler,
Et ne faisais que bredouiller.
Enfin, reprenant mon haleine,
Je lui dis avec grande peine :
« Oui, madame, vous le voyez
« Maître Æneas, et l'en croyez.
« Mais pour vous, ma très-chère Dame,
« Ayant été d'Hector la femme,
« Après avoir eu tel époux,
« Dites-moi, qu'est-ce que de vous?
« Pyrrhus vous ayant emmenée
« Vous a-t-il prise en hyménée?
« Ou bien en farouche vainqueur,
« Foulant aux pieds le point d'honneur. »
Elle devint rouge en visage,
Ses yeux se mouillèrent de rage,

Et sa voix partant en sanglots,
Elle cria ces tristes mots :
« O Polixène bien heureuse!
Qu'elle me dit toute pleureuse,
« Alors qu'on lui coupa le cou !
« Quand avec un honteux licou
« On aurait terminé sa vie,
« Encor lui porterai-je envie.
« Au lieu que servir un soldat,
« Qui le plus souvent n'est qu'un fat,
« Qui vous a gagnée à la chance,
« C'est une très-piteuse chance.
« Outre que quand on ne plaît plus
« Il vous vend pour un carolus.
« Ma fortune a bien été pire
« D'être faite esclave de Pyrrhe,
« Esprit superbe et sans repos,
« Qui me battait hors de propos,
« Comme si j'eusse été du plâtre.
« De plus fils de l'acariâtre,
« Par qui mon mari fut vaincu,
« Et son corps à l'écorche-q
« Traîné le long de notre ville.
« Action ma foi peu civile,
« Tout au plus digne d'un bourreau.
« Il fut bientôt soûl de ma peau,
« Ayant passé sa fantaisie
« Sans que j'en eusse jalousie
« A la spartaine Hermioné,
« Dont il devint très-forcené,
« D'un amour qui n'eut point de borne.
« Oreste sentant le tricorne
« Qui venait lui meurtrir le front,
« Ne put souffrir un tel affront ;

« Et rempli d'une rage extrême,
« A mon galant de Neptolème
« Qui voulait souiller son bonnet,
« Il donna cent coups de mousquet.
« Par la mort de ce fou de Pyrrhe,
« La belle moitié de l'Épire
« Fut offerte par grand bonheur
« Au sage Hélénus monseigneur,
« Qui me fait partager sa couche,
« Sans faire la petite bouche
« A laquelle fait venir l'eau
« Ordinairement tel morceau,
« Et pour lequel souvent l'on ose
« Bien plus que pour toute autre chose,
« Du peuple qui lui présenta
« Le diadême, il l'accepta,
« Dont j'eus une joie infinie.
« Lors il voulut que Chaonie,
« Du nom de Chaon le Troyen ;
« Succédât au nom ancien.
« Et fit faire une citadelle,
« Le mieux qu'on put, sur le modèle
« D'Ilion, pour que l'avenir
« Du vrai Pergame eût souvenir.
« Or, voilà toute mon histoire,
« Allons, mon cher hôte, allons boire,
« Et me faites, chemin faisant,
« Le récit fâcheux ou plaisant
« De vos aventures passées.
« Et combien a de dents percées,
« Iulus que vous aimez tant.
« A propos, il n'est plus enfant,
« Il est grand comme père et mère.
« A-t-il senti douleur amère

« Quand il a perdu sa maman?
« Faites-lui montrer l'allemand,
« C'est une langue fort en vogue.
« Est-il d'un esprit doux ou rogue?
« Tient-il de vous, tient-il d'Hector?
« Le bonhomme vit-il encor?»
  Après demande sur demande,
Il lui prit une douleur grande;
Ses yeux se mirent à pleuvoir,
Je lui présentai mon mouchoir,
Dont elle s'essuya la face.
Je me composai la grimace
Quand je la vis pleurer ainsi,
Et tâchai de pleurer aussi.
Mais jamais en jour de ma vie,
Quoique j'en eusse grande envie,
Je ne fus si dur à pleurer,
Dont je pensai désespérer.
  J'étais en cet embarras, comme
Voici venir à nous son homme,
Suivi de cent hallebardiers,
Et d'autant de canequiniers.
Dieu sait s'il eut beaucoup de joie,
Quand il vit tant de gens de Troie
Qu'il pensait n'être plus vivants.
Il salua tous mes suivants,
Et nous mena tous vers la ville.
Or, comme il a l'âme civile,
Il me voulut faire passer.
Nous fîmes, comme on peut penser,
Force compliments à la porte,
Et ce fut de si bonne sorte,
Que faisant des saluts bien bas,
L'un priant, l'autre n'entrant pas,

Nous nous couchâmes sur le ventre,
Lui, disant : maudit soit si j'entre;
Moi, disant : maudit soit aussi!
Mais nos gens nous voyant ainsi,
Nous prirent et nous emportèrent;
Les uns et les autres entrèrent.
Et lors cria, Maître Hélénus :
Vous, soyez les très-bien venus!
Mes Troyens eurent grande joie
De voir cette petite Troie,
Et d'y remarquer le Xantus,
Près duquel, battants ou battus
Ils avaient joué de l'épée.
J'y reconnus la porte Scée,
De laquelle, la larme à l'œil,
Je baisai les gonds et le seuil.
Je fus reçu dans cette ville,
D'une façon toute civile.
Les moindres gens de nos vaisseaux
Quittèrent le séjour des eaux.
Onc ne fut telle mangerie;
Jusqu'à la moindre hôtellerie,
Que mon monde tout regorgea;
Chacun son soûl but et mangea.
Dans le palais les plus notables
Furent sur magnifiques tables
Servis de mets très-délicats,
Ils pouvaient en prendre les plats,
Comme aussi les tasses dorées,
Nappes et serviettes ouvrées.
Nous passâmes là quelques jours,
Jours que nous trouvâmes bien courts,
La tristesse de nous bannie.
Il n'est si bonne compagnie

Qui ne se sépare à la fin.
Je dis donc au sacré Devin,
Que le vent paraissait bien sage,
Et nous promettait bon voyage,
Mais devant que de le quitter,
Que j'avais à le consulter
Pour m'éclaircir de quelque doute,
Il me dit : commencez, j'écoute!
Je lui dis ces mots à peu près :
Par un commandement exprès
Des Dieux et de la destinée,
Ma troupe doit être menée
Dans le pays Ausonien.
Là, le pauvre peuple Troyen,
Doit avoir, après sa misère,
Une fortune bien prospère,
Et, comme on dit, vivre à gogo.
Mais une laide Célæno,
Une malencontreuse harpie,
Comme si c'était être impie
Que de manger quand on a faim,
M'a prédit, que faute de pain,
J'aurais à manger mon assiette ;
Et la donzelle putréfaite
Me menaça de mille maux,
Pour quelques chétifs animaux,
Par nous conquis de bonne guerre,
Quand nous prîmes port en leur terre;
J'en suis tout je ne sais comment,
Vous qui savez parfaitement
Le sens caché des prophétie,
Qui connaissez bien les hosties,
Comme aussi des oiseaux le vol,
Qui pouvez découvrir un vol,

Fût-il le plus caché du monde;
Vous en qui la sagesse abonde;
Vous enfin, savant jusqu'aux dents,
Et qui voyez clair au dedans,
De la chose la plus obscure,
Dites-moi ma bonne aventure.
  Oui, de bon cœur je la dirai,
Me dit-il, ou je ne pourrai.
Il demanda son écritoire,
Fit tuer une vache noire;
Pour mieux tirer les vers du nez
Des esprits ainsi guerdonnés.
Puis après, faisant cent mystères,
Qui sentaient fort les caractères
Dont on conjure les esprits,
Voici ce que de lui j'appris :
Fils de Vénus qui vous regarde,
Le grand Dieu Jupiter vous garde
De tout encombre, de tout mal,
Et de morsure de cheval.
Dire que vous ne valez guère,
Quoiqu'enfant de bons père et mère,
Cela ne vous appartient pas,
Car vous valez mille ducats.
Vous posséderez l'Italie;
Le nier, c'est une folie;
Puisque les Dieux vous l'ont prédit,
En douter, c'est être maudit.
Je vous vais dire quelque chose;
Car vous dire tout, je ne l'ose.
Si je pensais faire autrement,
Junon indubitablement,
Que je crains comme la tempête,
Me viendrait bien laver la tête;

Puis les Parques l'ont défendu,
Desquelles je serais tondu.
Or, vous savez que parquerie
Entend fort mal la raillerie.
Je vous dis donc en premier lieu,
Je parle de la part du Dieu,
Que cette retraite promise
Est plus loin que votre chemise,
Et n'est pas un morceau bien prêt;
Vous en ferez pourtant l'acquêt.
Mais, pour voir réussir l'affaire,
Vous aurez bien des tours à faire
Le long du bord Sicilien
Et du pays Ausonien.
Et puis vous irez en personne,
Et que ceci ne vous étonne,
Dans un pays obscur et bas,
D'où, quand on veut, on ne sort pas :
C'est l'enfer, qu'il ne vous déplaise.
Mais vous en sortirez à l'aise,
Par le moyen d'un certain sort.
Vous irez aussi prendre port
Dans l'île dangereuse d'Æe,
Où demeure Circé la Fée;
Mais n'en ayez pas grand souci,
Et surtout, écoutez ceci :
Quand vous aurez bien la migraine
De voir votre course si vaine,
Que vous serez tout confondu,
Et croirez que tout est perdu;
N'allez pas vous rompre la tête,
Ni vous tuer comme une bête,
Ou vous pendre par désespoir;
Car vraiment il ferait beau voir

En un gibet le fils d'Anchise,
Avec une sale chemise.
Certes, quand blanche elle serait,
Sans doute elle vous messiérait;
Et quand on est là pour une heure,
Toute sa vie on y demeure.
Quand donc vous aurez bien pleuré,
Et serez bien désespéré,
Ne jetez pas, mon cher Énée,
Le manche après votre coignée.
Vos travaux sont là limités;
Et qu'ainsi ne soit, écoutez :
Quand sur les bords d'un petit fleuve,
Qui la Terre Italique abreuve,
Dont bien bourbeuses sont les eaux,
Vous trouverez trente pourceaux
Allaités d'une seule mère;
Remerciez monsieur leur père,
Qui sut faire tant de cochons;
Regardez s'ils sont blancs ou blonds,
Comme leur mère est blanche et blonde;
Car alors, en dépit du monde,
Et de tous les chiens d'envieux
Que vous avez dedans les cieux,
C'est là que, contre votre attente,
Et vous, et votre troupe errante,
Guère moins que la nef Argo,
Vivrez un long temps à gogo.
Et, quant à manger votre assiette,
Que cela ne vous inquiète,
Puisque vous la digérerez,
Alors que vous la mangerez.
Et quand elle serait plus dure,
Le Destin, qui de vous a cure,

Comme Apollon porte-laurier,
Vous tireront de ce bourbier.
Au reste, le long de la côte,
N'allez pas compter sans votre hôte;
N'allez pas faire le nigaud;
Prenez-y garde, il y fait chaud:
Toute la contrée est grégeoise,
Par exemple, la gent Locroise,
Qu'on appelle Naryciens,
Et puis les Salentiniens,
Sur qui commande Idoménée,
Dont la haine est enracinée
Contre le peuple phrygien,
Et le grand chef Mélibien,
Philoctète, est dans Pétilie,
Où sa demeure est établie.
Étant échappé de ces lieux,
A Jupin qui régit les cieux
Vous ferez un beau sacrifice,
Pour vous avoir été propice;
Et voici ce que vous ferez
Alors que vous sacrifîrez :
Couvrez votre face d'un voile,
Ou de taffetas ou de toile;
Car il faudrait recommencer,
Si vous alliez, sans y penser,
Jeter les yeux sur un visage
Qui fût d'une terre sauvage,
Et qui n'eût pas le nez tourné
Comme un homme à Pergame né.
Croyez ceci comme Évangile,
Et n'allez pas faire l'habile,
Intentant altération.
C'est un point de religion

Particulier à tous les vôtres,
Et qui n'est pas fait pour les autres.
Après force dangers courus,
Lorsque vous verrez Pélorus,
Prenez le chemin de l'école,
Et n'allez pas, en tête folle,
Choisir le chemin le plus court.
En ce détroit-là, l'eau qui court
Est bien pire que l'eau croupie.
Jadis Sicile et l'Hespérie
N'étaient qu'un pays contigu,
Et formaient un individu.
Mais soit par le temps qui tout change,
Ou par l'eau qui la terre mange,
Ou bien par quelque tremblement,
Ou plutôt, je ne sais comment,
Les deux terres se séparèrent,
Les flots entre deux se fourrèrent,
Et depuis qu'ils s'y sont fourrés,
Ils ne s'en sont point retirés.
Ce fameux détroit de Sicile
Est gardé par Charybde et Scylle;
Et ces deux Suisses du détroit
Sont l'un à gauche, et l'autre à droit.
Charybde, de son profond gouffre,
Gobe les flots couleur de souffre,
Et puis trois fois les revomit
Vers le ciel, lequel en frémit.
Scylle ne bouge de son antre,
D'où l'eau sort, entre, ressort, rentre,
Tâchant d'attirer les nochers
Dans les pointes de ses rochers.
Elle a beau museau de donzelle,
Estomac à double mamelle,

Le reste du corps loup-marin,
Et la queue ainsi qu'un dauphin.
Plutôt que de la voir en face,
Il faut que votre flotte fasse,
Cotoyant Pachin, un grand tour;
Car dedans l'horrible séjour
De cette donzelle marine,
Et de sa cohorte canine,
Je me trompe, ou vous et vos gens
Passeriez fort mal votre temps.
Et si vous me croyez fidèle,
Et que maître Apollon révèle
A moi son serviteur discret
L'art de deviner un secret,
Je vous avertis, et pour cause,
De tâcher, sur toute autre chose,
D'apaiser la dame Junon,
De célébrer partout son nom,
Lui faire souvent sacrifice,
Afin de la rendre propice.
Autrement tous vos vains efforts
Vous lasseront l'âme et le corps;
Et sans elle, dans votre affaire,
Vous ne ferez que de l'eau claire.
Et quand du bord Sicilien,
Vous gagnerez l'Italien,
Au travers des flots pleins d'écume,
Et que vous serez dedans Cume;
Si vous me croyez, allez voir
La sibylle dans son manoir.
C'est une vieille bien barbue,
Mais de grande science imbue,
Qui sait faire tourner le sas,
Et dont tout le monde fait cas.

Vous verrez sa sombre caverne
Au milieu des lacs de l'Averne;
Elle n'en sort ni peu ni prou,
Et vit comme un vrai loup-garou.
Alors que quelqu'un l'interroge
Devant la porte de sa loge,
Dessus des feuilles elle écrit
Ce qu'elle apprend de cet esprit
Qui lui révèle toutes choses.
Mais avant que ses portes closes
S'ouvrent avec grand vent, et bruit,
Si le suppliant mal instruit
Ne lit ces feuilles arrangées,
Aussitôt par le vent changées
D'ordre et de situation,
Tout se met en confusion;
Pour avoir été mal habile,
Mal satisfait de la sibylle,
Il s'en retourne aussi savant,
Le nigaud, qu'il était devant.
Or, vous, n'allez pas par faiblesse,
Soit que votre troupe vous presse,
Ou que le temps vous semble beau,
Remonter dans votre vaisseau,
Auparavant que l'édentée
Ait été par vous consultée.
Par ma foi vous gâteriez tout,
C'est un démon, et haye au bout:
Vous saurez de fil en aiguille
De cette vieille et docte fille
Qu'on croit n'avoir plus que la voix,
Les noms des peuples et des rois
Qui font la nation latine.
Oui, cette sorcière divine

Vous dira comme il faut marcher
En tous vos desseins sans broncher;
Quelles gens vous feront la guerre
En cette bienheureuse terre,
Et comment pour les bien frotter
Vous aurez à vous comporter.
Allez, restaurateur de Troie,
Peu s'en faut que je n'en larmoie;
Allez enter, homme de bien,
Le Troyen sur l'Italien;
Et que votre gloire immortelle
Monte jusqu'au ciel sans échelle.
Le sage ayant ainsi parlé,
Dont j'eus l'esprit bien consolé,
Il me régala de l'épée
Dont Polixène fut frappée;
Comme aussi du pot à pisser,
Et de l'arbalète à chasser
De Pyrrhus, de sa gibecière,
Et d'une belle coutelière
Dont la gaine était de cuir neuf,
Les manches d'un bel os de bœuf,
Et les couteaux de fine trempe,
D'un fer d'hallebarde sans hampe
Qui de rouille était vermoulu,
Quoiqu'il fût tout frais émoulu;
D'excellente bierre une tonne,
Deux grands chaudrons faits à Dodone,
La demi-dent d'un éléphant,
Et des babioles d'enfant
Pour divertir le jeune Ascaigne,
Une poêle à griller châtaigne,
Un trou-madame, un tourniquet,
Un très-excellent perroquet

Dont minime était le plumage,
Qui n'avait ni voix, ni ramage,
Quoiqu'on l'eût instruit à grands soins,
Et pourtant n'en pensait pas moins.
Mon père eut les gants ou mitoufles
De Péléus, et ses pantoufles,
Sa montre, son calendrier,
Son cure-oreille et son braguier;
Un pourceau dressé pour des truffles;
A mes compagnons de beaux buffles,
Des vivres pour tous les vaisseaux;
Des chevaux de selle très-beaux;
Des rameurs à la riche taille
Et des pêcheurs d'huître à l'écaille.
  Mon père Anchise cependant,
Esprit actif, esprit ardent,
Fit apprêter notre équipage.
Chacun ayant plié bagage,
Hélénus le prit à quartier,
Et puis lui dit : ô vieux routier,
Qui sais bien le pair et la praise,
Qui jadis eus l'honneur et l'aise
Dont te complimente Hélénus,
D'épouser madame Vénus
Et par cette faveur divine
De sonner plus haut que l'échine.
O toi, deux fois enveloppé,
Mais aussi deux fois échappé,
Du sac qui désola Pergame,
Et par le fer, et par la flamme,
Fends si bien les humides flots,
Et fais agir les matelots
Avec tant d'art et diligence,
Que ton fils de divine essence,

Tes compatriotes et toi,
Puissiez bientôt en grand arroi
Prendre terre dans l'Hespérie.
Mais il faut que ta Seigneurie
Ait grand soin de bien éviter,
Et cotoyer, sans s'arrêter,
La région qui nous regarde.
Au nom des Dieux, prends-y bien garde,
Prends terre de l'autre côté.
O vieillard! par la piété
De ton fils mille fois illustre,
Puisses-tu vivre au moins un lustre
Plus que l'âge de six-vingts ans,
Sans gouttes, et sans mal de dents,
Sans mal de ventre et de poitrine.
Va, mon cher Anchise, chemine;
Ou plutôt vole comme un dard...
Adieu, bon soir, car il est tard.
Andromaque, dame courtoise,
Autant qu'une dame françoise,
Voulut faire aussi ses présents,
Très-riches à voir et plaisants;
D'un bonnet de nuit, et six coëffes;
D'une serpe à faire des greffes,
Mon bon père elle régala.
Au jeune Ascagne elle bailla
Un casaquin d'étoffe fine,
C'était taffetas de la Chine,
Bordé de serge de Beauvais;
Et quand il ferait le mauvais,
Un pourpoint de toile piquée,
Que cotte de maille appliquée,
Rendait aussi dur qu'un plastron.
Toi, dit-elle, dont fut patron

Astyanax, mon espérance,
Qui valait un dauphin de France,
Quand je jette les yeux sur toi,
Il me semble que je le voi;
Le pauvret serait de ton âge,
Il avait ton même visage,
Comme toi l'air un peu fripon.
Je te donne son vieux jupon,
Reçois-le de dame Andromaque;
Et le don de cette casaque,
Le dernier que je te ferai,
Car jamais je ne te verrai...
Ces mots firent pleurer mon père,
J'en eus aussi douleur amère:
J'en pleurai, mon fils en pleura,
Andromaque se retira
En un coin pour pleurer à l'aise,
Et couvrit de pleurs une chaise.
En ayant tous bien répandu,
Et nos mouchoirs mouillés tordu,
Je baisai l'un et l'autre en face:
Ils me firent laide grimace,
Chantant, ô regrets superflus!
Beaux yeux, je ne vous verrai plus!
Je leur dis: trêve de tendresse,
Séparons-nous, le temps me presse,
Vous me faites fendre le cœur;
Jouissez de votre bonheur,
Votre fortune est établie,
Vous n'avez pas une Italie
Comme nous à chercher partout;
Le Destin qui nous pousse à bout,
Et les Dieux pour nous seuls fantasques,
Nous font courir comme des Basques,

Et nous bernent de mer en mer,
Nous ne faisons rien que ramer;
Nos mains, autrefois potelées,
Ont des callots, et sont pelées,
Comme celles des gens des champs,
Ou des forçats toujours gâchants.
Mais vous qui n'avez rien à faire
Qu'à rire et faire bonne chère,
Et jour et nuit vous divertir,
Vous avez eu l'heur de bâtir
De vos mains une neuve Troie,
Vous voyez avec grande joie
Un nouveau Xanthus tous les jours,
Et vous gobergez dans son cours.
Que si nous avons l'Ausonie,
Comme vous avez l'Albanie,
Et si nous sommes reconnus
Dans tous les lieux, dont Dardanus
Fut Seigneur, notre grand grand-père,
Avec l'aide des Dieux, j'espère
Que l'Épirote et le Romain,
Ainsi que les doigts de la main,
Seront toujours unis ensemble,
Sans que noise les désassemble.
Cela dit, leur sautant au cou,
Et les laissant pleurer leur sou,
Je m'en allai dans mon navire,
Où je fus bien longtemps sans rire.
Nos vaisseaux sortis hors du port,
Fendirent les flots bord à bord,
De cette dangereuse côte,
Où nous avions un si bon hôte.
Nous cotoyâmes les rochers,
Plus hauts que les plus hauts clochers,

Qu'on appelle de Céraunie,
Le droit chemin de l'Ausonie;
Et cependant de l'Océan
La nuit s'en vint pian, pian,
Changea la couleur de nos voiles,
Et parsema le ciel d'étoiles.
Je ne sais pas ce que devint
Le jour alors que la nuit vint,
Je crois pourtant qu'il alla boire.
Nous prîmes terre à la nuit noire,
Et campâmes le long de l'eau,
Chacun étendu comme un veau.
Tôt après notre premier somme,
Palinurus, le galant homme,
Se leva pour épiloguer
S'il faisait beau temps pour voguer.
S'étant appliqué des lunettes,
Il considèra les planètes,
Puis s'écria : Debout! debout!
Ayant bien examiné tout,
Orion, l'Ourse, les Hyades,
Nous n'avons aucunes bourrades
A craindre, dit-il, sur la mer;
Remettons-nous donc à ramer.
Tout aussitôt on se rembarque,
Ma nef la route aux autres marque.
Nous n'avions pas longtemps vogué,
Que l'Aurore au visage gai,
D'une lumière zinzoline
Enzinzolina ma marine.
Quand le jour vint à s'éclaircir,
Nous vîmes de loin épaissir
Sur les confins des eaux salées,
Des montagnes amoncelées.

Achatès le premier cria
Si fort, que sa voix s'enroua :
Courage, je vois l'Italie !
Et d'aise, sentant sa folie,
Chacun des nôtres fut ravi ;
Et chacun criant à l'envi,
Une heure au moins cette huée
Fut dans les nefs continuée.
Anchise prit un gobelet,
Plein d'un vin aussi doux que lait ;
Puis ôtant bonnet et calotte,
D'une action toute dévote,
Il dit : O grands Dieux immortels,
Si jamais servant vos autels,
J'ai vidé dignement ma coupe,
Donnez-moi bien le vent en poupe.
Faites-nous aller de droit fil
Dans ce pays gras et fertil,
D'où sont sortis messieurs nos pères ;
Où mon fils après ses misères
Doit se joindre en second hymen !...
Nous nous écriâmes : Amen.
Le vent grossissant son haleine,
Les navires voguaient sans peine ;
A nos vaisseaux s'offrit un port,
Près duquel, au-dessus d'un fort,
Était de Minerve le temple.
Je vous dirai qu'il était ample,
Non que je le sache autrement ;
Mais pour rimer plus aisément,
Les nochers les voiles calèrent,
Et de proue en ce port entrèrent.
Ce port, à l'abri de tout vent,
Contre les grands flots du Levant,

Et les efforts de la tempête,
Se recourbe en arc d'arbalête;
Quantité de rochers pointus,
Des flots salés toujours battus,
A l'opposite de l'entrée
Rompent l'effort de la marée;
Et pour n'être point pris sans vert,
Par les côtés il est couvert
De rochers qui font deux chaussées,
Ou deux murailles avancées,
Et le temple dont j'ai parlé,
Du port est un peu reculé.
Quatre chevaux blancs comme neige,
Ou de carrosse, ou de manège,
Furent, arrivant dans ces lieux,
Le premier objet de nos yeux;
Ils se repaissaient d'herbe verte.
Mon père, dont l'esprit alerte
De tout tâche à faire profit,
Assez mauvais jugement fit
De ces chevaux faisant pâture,
Et cria : c'est mauvais augure;
Il ne me plaît point, j'en dis fi !
Ce pays nous fait un défi,
En même temps qu'il nous présente
Entrée et retraite apparente,
Le coursier, guerrier animal,
Ne pronostique que du mal,
Mais étant attelés ensemble,
Paix et concorde les assemble;
Si bien que j'ai mal deviné,
Et me suis trop tôt étonné.
Certes un homme de mon âge,
Quand il va vîte, n'est pas sage.

Après cette réflexion
On se mit en dévotion.
Une hymne par mon père faite,
Sur le chant de landerirette,
Fut chantée à dame Pallas,
Pour nous avoir, recrus et las,
Laissé prendre port en sa terre,
Au lieu de nous faire la guerre.
Et puis d'un voile sur le nez
Étant tous bien embéguinés,
Suivant la mode Phrygienne,
A dame Junon l'Argienne
Nous dîmes quelques oremus,
Comme m'avait dit Hélénus.
Puis après nous nous rembarquâmes,
Et finalement nous quittâmes
Le pays des Grecs dangereux
Pour nous, dévalisés par eux.
Nous vîmes le sein de Tarente,
D'où l'inventeur de la courante,
Homme certes de grand esprit,
Vint à Pergame, et me l'apprit.
Le Dieu qui porte une massue,
Qu'on peint avec barbe touffue,
Est tenu pour Dieu gardien
De ce canton Calabrien...
Là, la manne est fort salutaire,
Dont il se purge d'ordinaire.
Puis nous vîmes Lacinia :
Vis-à-vis d'icelle il y a
Le fort de Caulon, et Squillace,
Où le cœur de frayeur se glace,
De maint matelot étonné
De voir son navire berné.

Puis après d'assez loin nous vîmes
Etna, l'abîme des abîmes,
Et nous ouïmes clairement
La mer qui hurlait diablement;
Les flots pleins d'écume et de rage,
Se brisaient contre le rivage,
Et le rivage résonnait
Des grands coups que l'eau lui donnait;
Tantôt en montagnes cornues
Elle se levait jusqu'aux nues,
Peut-être qu'elle les mouillait,
Et tantôt elle se brouillait
Dans son centre avec son arène.
Mon père d'une voix hautaine
Cria : N'est-ce point là le lieu,
Dont le grand prophète du Dieu
Hélénus le compatriote,
A tant menacé notre flotte?
Ah! ce l'est, foi d'homme de bien,
Ce l'est, ou je n'y connais rien.
Tirons-nous vite de ce gouffre,
Il y put pour nous comme souffre.
Il y a danger d'abîmer,
Si nous ne savons point ramer.
Ramons donc de pied et de tête,
Comme au fort de quelque tempête;
Et puis, que dirait-on de nous,
Si la mer nous avalait tous,
Et ce, par notre négligence?
Certes, j'en rougis quand j'y pense,
Et j'en rougis d'autant plus fort,
Quand on est noyé, qu'on est mort,
Quand on est mort, qu'on ne voit goutte;
Malheur que surtout je redoute.

Car, quand on ne voit goutte, on est
Croquignolé par qui vous plaît.
Encore un coup donc, je vous prie,
Ramons, et ramons de furie.
  Palinure, après ce sermon,
A gauche tourna son timon;
Les autres patrons l'imitèrent,
A gauche comme lui voltèrent,
Et firent tout ainsi qu'il fit,
Dont certes fort bien leur en prit.
Trois fois la mer enflant ses vagues,
Lors autant à craindre que dagues,
Vers les cieux nos vaisseaux poussa,
Et par trois fois les enfonça
Vers le plus profond de son onde,
Que nous sondâmes lors sans sonde.
Ou pour dire la chose mieux,
Trois fois nous porta dans les cieux,
Et trois fois chez les noires ombres,
Qu'on appelle royaumes sombres.
Dans les vers c'est aller par haut
Que mettre le froid et le chaud,
Le ciel, l'enfer, l'air et la terre,
L'eau, le feu, la paix et la guerre;
Rimeur qui sait antithéser,
Est ravi quand il peut user
Ab hòc et ab hâc d'antithèse;
Ceci soit dit par parenthèse.
Aussi rimeur antithésant
Est glorieux et suffisant,
Et pour bien peu devient fou d'aise,
Quand il en fait bonne ou mauvaise...
Et tel est, fût-il indigent,
Qui refuserait de l'argent,

Plutôt qu'omettre une antithèse,
Le tirât-elle hors de sa thèse.
Mais retournons à nos moutons,
O grande reine, et racontons
Qu'après que la mer irritée,
Eut mainte planète humectée,
Et maint gros caillou fait rouler,
Comme maint gros écueil hurler,
Lassés si jamais nous le fûmes,
Quelque relâche enfin nous eûmes
Des vents, peut-être aussi lassés,
Par lesquels nous fûmes laissés
Fort ignorants de notre route,
Et qui pis est, ne voyant goutte,
Le long d'un rivage habité
Par gens remplis de cruauté;
Les Cyclopes, race revêche,
Et fort friands de la chair fraîche.
Cette plage a pourtant un port
Qui n'est pas de mauvais abord,
Assez à couvert de l'orage,
Mais fâcheux pour le voisinage
D'Etna, le soupirail d'enfer,
Qui fait tout le monde étouffer,
Quand d'une odeur de poix-résine
Il emplit la terre voisine,
Et souvent, ce qui n'est pas jeu,
D'une grosse grêle de feu,
Cet Etna rotte mousquetades,
Fait entendre des pétarades
Capables d'assourdir les gens,
S'ils ne sont assez diligents
Pour se tirer loin de l'orage,
Et plier vitement bagage,

Pour s'éloigner du trou maudit,
D'où sortent, à ce qu'on m'a dit,
Des quartiers de roches fendues,
Des cendres partout épandues,
Cotrets et fagots allumés,
Et brandons anti-parfumés.
L'on m'a raconté qu'Encelade,
Pour avoir planté l'escalade,
Contre le palais azuré,
Est sous ce mont claquemuré;
Et quand ce vaste corps soupire,
Et de gauche à droit se revire,
Que la Sicile horriblement,
Tremble jusqu'en son fondement,
Et que, c'est alors qu'il sanglotte,
Que le mont coups de foudre rotte,
Et tire des coups de canon.
Si cette histoire est vraie ou non,
Elle est toujours bien inventée,
C'est ainsi qu'on me l'a contée.
  Là, nous passâmes dans les bois
Une nuit qui compta pour trois,
Tant elle nous fut ennuyeuse;
Une tempête furieuse
Faisait la forêt retentir,
Et tous nos vieillards émeutir.
Aux hurlements que nous ouïmes,
Qu'Etna poussait de ses abîmes,
Nous nous crûmes tous pris sans vert.
Pas un volet n'était ouvert.
Dans le ciel, et pas une étoile
N'était cette nuit-là sans voile;
Pas la moindre lune dans l'air,
Au ciel tout obscur, et rien clair.

Cependant, malgré la nuit sombre,
De gros brandons qui perçaient l'ombre,
Nous faisaient voir clair à minuit.
Je ne vous dirai rien du bruit,
Mais bien que jamais en ma vie
De dormir je n'eus moins envie.
L'aurore vint le lendemain,
Et rendit le temps plus humain,
Couvrant la terre de ses larmes,
Pour parler langage de Carmes.
Lors sortit d'un bois éloigné
Un portrait fort mal dessigné,
Et d'une méchante manière;
Épouvantail de chenevière,
Et qui n'avait crin sur sa peau,
Qu'en quelques endroits en lambeau,
Où mainte épine était tissue,
La peau contre les os cousue,
Pâle, sec et défiguré,
Comme un corps de terre tiré.
Par ses longs cheveux et sa barbe,
Et par le reste de son garbe,
Il fut de nous Grec reconnu,
Jadis avec les siens venu
A la destruction des nôtres.
Voyant qu'il nous prenait pour d'autres,
Et que nous étions Phrygiens,
Il s'écria : j'en tiens! j'en tiens!
Et voulut retourner arrière;
Mais, suivant sa route première,
Il vint en tremblant devers nous,
Et se mettant à deux genoux,
Il nous dit d'une voix cassée,
D'un débile estomac poussée,

Ces tristes mots en son patois:
O Troyens, nobles et courtois,
Par les puissances souveraines,
Par vos parrains, par vos marraines,
Par ce que vous avez de cher,
Épargnez, de grâce, ma chair.
Il est vrai, ma race est Grégeoise;
Si c'est assez pour avoir noise
Avec vous aux Grecs courroucés,
Dépecez mon corps, dépecez,
De bon cœur je vous l'abandonne,
Et veux que Dieu vous le pardonne.
Je vous serai trop obligé
De n'être pas tout vif mangé;
Car hélas! en cette île étrange
Même sans sel les gens on mange;
Il nous dit ces mots en pleurant,
Serrant mes genoux, m'adorant.
Je lui dis qu'il eût bon courage;
Qu'il nous déclarât son village,
Son nom, sa fortune, et par où,
Pour faire ainsi le loup-garou,
Il se trouvait dans la Sicile.
Mon père dont l'âme est civile,
Autant que celle d'un trompeur,
L'exhorta de n'avoir pas peur,
Et dit qu'on lui donnât à boire,
Du pain, du fromage, une poire.
A ces mots le pauvre étranger
Fut vu visiblement changer,
Et reprendre un peu son visage,
Et puis il nous tint ce langage,
Sur son chapeau jouant des doigts:
C'est bien là ce que j'attendois

De nation si généreuse,
Qui devrait être plus heureuse.
Or, messieurs, pour vous obéir,
Je ne veux mon pays trahir,
Ni mon nom, ni mon origine,
M'en dussiez-vous faire la mine.
Je suis d'Ithaque en Ithaquois,
Sujet d'Ulysse le Narquois,
Un des chefs du peuple d'Aulide;
Pour mon nom c'est Achéménide,
Mon père Adamaste, un vieillard
Qui n'eut jamais vaillant un liard,
Et pourtant est bien gentilhomme,
Je ne me pus pas sauver, comme
Mes compagnons plus fins que moi,
Qui me laissèrent plein d'émoi,
Chez le cyclope anthropophage,
Un grand vilain pour tout potage,
Qui d'un homme fait un morceau,
Et s'enivre comme un pourceau.
Il était ivre quand mon maître,
Qui tient toujours un peu du traître,
Lui fit un assez mauvais tour,
Le privant pour jamais du jour.
Or, pour revenir à ce diable,
En son manoir épouvantable
On ne voit que sang répandu.
Il n'avait qu'un œil, le pendu;
Mais cet œil n'est plus dans sa tête,
Dont jour et nuit il se tempête;
C'est un barbare sans pitié,
Qui ne sait que c'est qu'amitié,
Quoiqu'elle est bien longue la face
Dont il fait très-laide grimace,

Elle tient de celle d'un ours,
Il ne rit point, gronde toujours.
Ce désolateur de campagne,
Est aussi grand qu'une montagne;
Gourmand, si jamais il en fût,
A qui toujours l'haleine put.
Je l'ai vu, cet épouvantable,
Prendre un mien ami par le râble,
Et le croquer comme un lardon,
Et puis, Dieu me fasse pardon,
Prendre un autre sien camarade,
Et lui donnant une froissade,
Contre le roc de sang enduit,
Comme l'autre, sans être cuit,
Le gober en huître à l'écaille,
Os, chair, tripes, boudins, entrailles.
J'ai vu le sang se répandant,
A ce grand diable à la grand'dent,
Le long de sa sale mâchoire,
De sang figé, rougeâtre et noire;
J'ai vu des membres palpiter
Et dans sa bouche s'agiter
Tandis qu'il les mangeait encore.
Il ne mange pas, il dévore,
Et le fait tant avidement,
Qu'il s'engoue ordinairement.
Ulysse, affligé du carnage
Que faisait cet anthropophage,
Ce maître avaleur de pois gris
Reprend à la fin ses esprits;
Il fait si bien qu'il apprivoise
Cette nature rabajoise;
Lui fait boire du vin sans eau,
Non pas pour un simple tonneau,

Mais le second et le troisième;
Si bien que le grand Polyphême
Buvant à tire-larigot,
Après maint hoquet et maint rot,
Se mit tant de vin dans la tête,
Qu'à la fin cette grosse bête
S'endormit, qu'il n'en pouvait plus.
Lors il fut de son œil perclus,
Aussi grand qu'une table ronde,
Au bonheur de tout notre monde,
Excepté de moi malheureux,
Qui ne pus me sauver comme eux.
Mais qu'attendez-vous davantage?
Quittez ce dangereux rivage,
Si vous aimez bien votre peau,
Cherchez votre salut dans l'eau.
Ce vilain a plus de cent frères,
Qui certes ne lui cèdent guères,
Tous bien buvants et bien mangeants,
Comme lui dévorant les gens;
S'il faut qu'ils sentent la chair fraîche,
Il n'est homme qui vous empêche
D'être croqués en un clin d'œil,
Dont certes je mourrais de deuil.
Par trois fois la lune cornue
Sur notre horizon est venue
Depuis que je suis dans ces bois,
Où je me cache en tapinois;
Je vois tous les jours ces grands hommes,
La peste du siècle où nous sommes,
Qui gardent leurs boucs et brebis,
Couverts de peaux au lieu d'habits;
Lors mon sang de frayeur se glace,
Et je sens allonger ma face,

Sans hyperbole, d'un empan.
Mon vivre n'est qu'un peu de gland,
Et quelquefois du fruit sauvage;
Grâce à monsieur l'anthropophage,
Je meurs de faim le plus souvent.
Le moindre bruit que fait le vent,
Je pense que c'est Polyphême.
Certes ma misère est extrême,
Et jamais on ne pâtit tant!
Et vous-mêmes, en m'écoutant,
Vous faites aussi triste mine
Que moi sur qui la peur domine.
Depuis ce temps-là, dans ce bord,
Aucun navire n'a pris port.
Lorsque j'ai vu vos banderolles,
J'ai fait quatre ou cinq caprioles,
Et puis à pas de pantalon
Me frappant le dos du talon,
Je suis venu vers vous mes braves.
Faites de moi des choux, des raves,
Tuez-moi, ne me tuez pas,
Dans la vie, et dans le trépas
Je trouverai mon avantage;
Pourvu qu'en ce maudit rivage
Je ne serve point d'aliment
A ce détestable gourmand.
Comme il contait son aventure,
Cette effroyable créature,
Ce prodigieux animal,
Dont il avait dit tant de mal,
Parut au haut d'une colline
Avec sa taille gigantine:
Chacun de nous crut voir marcher
Quelque mont ou quelque rocher.

Il s'en venait vers le rivage,
Le très-mal plaisant personnage,
Gros, mal bâti, sale, velu;
Et n'avait qu'un œil, le goulu,
Et duquel il ne voyait goutte,
Ce qui le fâchait bien sans doute.
Un grand pin servait de bâton
A ce Polyphême glouton,
Et pourtant il pliait encore,
Tant pesante était la pécore.
Il portait pendu, le grand fou,
Un grand jeu d'orgues à son cou,
Qui lui servait de cornemuse.
Une grande troupe camuse
De brebis venait après lui,
Dont il soulageait son ennui,
Depuis qu'Ulysse d'une pique
Avait éventé son optique.
Ce loup, plutôt que ce berger,
Qui savait les hommes manger,
Bien mieux qu'aucun qui fût au monde,
Entra jusqu'au genou dans l'onde,
Dont il lava son œil percé,
Non sans avoir les dents grincé;
Car du sel marin la morsure
Irritait bien fort sa blessure.
Après avoir longtemps lavé
Et relavé son œil crevé,
Il nous montra sa fesse nue,
Et fit quelque allée et venue
Dans la mer, et mêmes il vint
Auprès de nous, le quinze-vingt.
La mer, telle était sa stature,
Ne lui venait qu'à la ceinture.

Nous pensâmes devenir fous,
Quand nous vîmes auprès de nous
Le plus puissant brigand du monde,
Se promenant ainsi dans l'onde.
Quelques-uns au lieu de tirer
Leur ancre, afin de démarer,
Ne firent qu'en couper la corde,
Criant bien fort : miséricorde!
Le vilain qui les entendit,
Et qui la chair fraîche sentit,
Tourna vers eux son grand visage.
Et s'il eût cru lors son courage,
L'animal s'en venait à nous,
Et nous étions fricassés tous.
Mais nous eûmes pour gardienne
La bonne mer Ionienne,
Il ne put aller plus avant:
Dont de rage presque crevant,
Ce malin fit une huée,
Dont la mer aussi secouée
Qu'elle l'est par les aquilons,
Se boursouffla par gros bouillons :
L'Italie en fut étonnée,
Et l'Etna par sa cheminée
Fit sortir des gémissements,
Ou bien plutôt des hurlements,
Horrible écho de la huée
De cette personne endiablée.
J'oubliais que le pauvre Grec,
Très-pâle, très-maigre et très-sec
Fut reçu de nous avec joie,
Quoiqu'un des destructeurs de Troie;
Aussi l'avait-il mérité
Par sa grande calamité.

Lors on vit les monoculistes
Venir par différentes pistes.
Aucun de ces enfants d'Etna
En son grand front plus d'un œil n'a.
Jugez de leur grandeur extrême
Par celle du grand Polyphême :
Peu différente était la leur
De celle de ce grand voleur.
Onc mortel n'a vu, ce me semble,
Moins d'yeux et plus d'hommes ensemble!
Ils venaient furieusement,
Et pourtant assez lourdement :
Quoique démesurés colosses
Ils me parurent un peu rosses :
Des cyprès allant et venant,
Ou des grands chênes cheminant,
Du bois, qu'aucun fer ne profane,
De Jupiter ou de Diane,
Sont la seule comparaison
Qu'on puisse faire avec raison
De ces messieurs anthropophages.
Au reste, tous vilains visages;
Quand ils eussent eu deux bons yeux,
Ils n'en avaient qu'un chassieux,
Jamais n'eussent été leurs faces
Que patrons à faire grimaces.
Quand ils approchèrent la mer,
Ce fut à nous à bien ramer;
Mais quelle fut notre imprudence?
Sans avoir non plus souvenance
De notre bon Prince Hélénus,
Ni des discours par lui tenus,
Que si ce bon compatriote
N'eut jamais connu notre flotte,

Nous allions fort bien nous fourrer
Sans nous en pouvoir retirer,
Tout droit dans la mer défendue,
Où si souvent nef s'est perdue.
Mais quand on a peur, pour un peu,
On se jetterait dans un feu,
Et nous craignions Charybde et Scylle
Moins que ces monstres de Sicile.
Boréas vint tout à propos,
Qui nous mit l'esprit en repos;
Il venait de devers Pélore.
Il me semble qu'il souffle encore,
Tant j'ai gardé le souvenir
Du bien qu'il nous fit à venir.
Ce bon vent, des vents le plus sage,
Nous porta par delà Pantage,
Le golfe dit Mégarien,
Et le bas Thapse, en moins de rien.
Le pauvre Grec Achéménide
Nous servit en ces lieux de guide,
Et me disait tous les endroits
De la côte, en son Ithaquois,
Dont j'eus grand plaisir de m'instruire.
Vis-à-vis du fleuve Plemmyre,
Assez près du fameux détroit,
Où le nocher le plus adroit
A peur de Charybde et de Scylle,
On rencontre une petite île,
Dont Ortygie est le vieux nom,
Autrefois ville de renom
Dont madame la Renommée,
Chose bien étrange a semée.
Maint auteur animal mentant,
Nous donnant pour argent comptant,

Que le fleuve Alphéus d'Élide,
Sans lanterne, flambeau, ni guide,
Par certains sentiers souterrains,
Lui, ses poissons, et tout son train,
Y va voir la source fameuse
Aréthuse, ou bien Arétheuse
Et s'y joint en bonne amitié:
Puis, mêlant tous deux par moitié,
Leurs eaux aussi claires que vitres,
Tous leurs poissons, toutes leurs huîtres,
Ils se vont rendre dans la mer,
Ce qui les fait bien renommer.
En cette île, où terre nous prîmes,
Quelques sacrifices nous fîmes,
Où maint animal fut saigné,
Comme on nous l'avait enseigné.
Nous vîmes la grasse campaigne,
Que la rivière Clore baigne,
Et de Pachin les hauts rochers,
Si connus de tous les nochers.
Près de là, l'on voit Camérine,
Des champs des Géloëns voisine,
Et le lieu qu'on nomme Géla,
Pour un fleuve passant par là.
Nous vîmes la bonne Agrigente
Qui de si bons chevaux enfante;
Séline fertile en palmiers,
Et les rocs craints des nautoniers,
Du promontoire Lilybée,
Où mainte nef est absorbée;
Et puis Drépane me reçut
Port funeste, où ma constance eut
A s'exercer de bonne sorte.
Quoique j'aie l'âme assez forte,

J'eus bien de la barbe à peler,
Et trouvai bien à qui parler.
Hélas! J'y perdis mon bon père,
Souvenir qui me désespère,
Il mourut le pauvre vieillard:
S'il eût voulu mourir plus tard,
Il aurait vécu davantage;
Il mourut, et c'est grand dommage.
Il m'aimait, je l'aimais autant,
Et plus même qu'argent comptant:
Il mourut, et c'est tout vous dire,
Depuis l'on ne m'a point vu rire.
J'en ai pris le noir hoqueton,
Et n'ai plus rasé mon menton.
Cher papa, qu'aviez-vous à faire,
Une action si téméraire,
Et qu'on ne peut faire deux fois?
En vous seul je me consolois
De ma fatale destinée:
Puisque la vôtre est terminée,
Que pour moi vous êtes perdu,
Et ne me serez point rendu,
Si quelqu'un me voulait apprendre
Comme il faut faire pour se pendre,
Très-volontiers de sa leçon
Je lui payerais la façon.
Au lieu que pauvre exilé j'erre
De mer en mer, de terre en terre,
Hélas! le devin Hélénus
Dans les discours qu'il m'a tenus,
Ne m'en dit pas une parole,
Ni même Célæno la folle.
 Et néanmoins cette guenon
Me dit au nez pis que mon nom,

Et me menaça de famine
L'irrassatiable vermine.
Ayant mis mon père en repos,
Et le vent soufflant à propos,
J'abandonnai ce lieu funeste.
Madame, vous savez le reste.
Le vent devenu furieux
M'a fait aborder en ces lieux,
Où ma flotte bien hébergée
Vous sera toujours obligée.
Ainsi finit maître Æneas,
De conter si longtemps, si las,
Et si pressé de faire un somme,
Qu'il bâillait toujours, le pauvre homme.
Dame Didon bâillait aussi,
Car qui voit bâiller fait ainsi.
Non moindre fut la baillerie,
Qu'avait été l'ivrognerie.
Tyriens et Troyens bâillaient;
Quelques-uns debout sommeillaient;
A tout moment têtes baissées,
En sursaut étaient rehaussées;
Enfin chacun chercha son lit.
Je vais au mien, car j'ai tout dit.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Cependant la reine Didon
Perdait sa face de dondon,
Pour prendre celle d'un étique,
Tant amour forcené la pique.
En vain pour ce feu violet,
Causé par un désir follet,
La pauvrette boit à la neige;
Son chaud tourment point ne s'allège;
L'insensée a beau boire frais,
Elle ne se fait que des frais.
Tantôt d'Ænéas le mérite
Fait sa poitrine une marmite,
Que fait brûler bûche et tison;
Et tantôt la bonne maison
De ce ravissant personnage
Donne l'assaut à son veuvage:
Et puis son visage charmant
Vient lui troubler l'entendement.
Cette pauvre Reine des folles
S'attache à ses moindres paroles,

Toute seule s'en entretient;
Puis elle dit: mon cœur en tient:
« Mon cœur à l'amour si rebelle,
« Et ma franchise en a dans l'aile.
« Hélas! Que ne l'ai-je paré,
« Le rude coup qu'on m'a tiré! »
Ayant sur le père d'Ascagne
Tant fait de châteaux en Espagne,
Elle s'en alla mettre au lit,
Pour se reposer un petit.
Mais le repos, qui tout enchante,
A sa passion violente
Ne peut le remède donner.
Elle ne fait que se tourner,
Pour trouver une bonne assiette;
Sa fièvre toujours l'inquiète,
Elle se perd et le voit bien...
La malheureuse n'y peut rien.
Elle s'irrite, elle se fâche,
Consulte sa raison, et tâche
D'apaiser ses sens forcenés.
Ma foi ce n'est pas pour son nez!
Sitôt qu'elle vit la lumière,
Elle appelle sa chambrière,
Et lui dit: « faites-moi venir
« Ma sœur, je veux l'entretenir. »
Cette sœur avait nom dame Anne;
Teint olivâtre, et nez de canne,
Et bien moins belle que sa sœur,
Mais aimable pour sa douceur;
Capable d'une bonne affaire;
Qui savait parler et se taire;
Et si pleine de charité
Qu'en un cas de nécessité

Elle eût été dariolette;
D'ailleurs de conscience nette.
Sitôt que la Reine la vit,
Rouge en visage, elle lui dit:
« O ma sœur Anne! O ma fidèle!
(La faisant asseoir auprès d'elle
Et lui jetant les bras au cou.)
« Dis-moi donc, ma sœur, pourquoi? d'où?
Comment? Par quelle destinée
Est venu chez moi cet Énée?
O qu'il est frais! O qu'il est gras!
O qu'il est beau, quand il est ras!
Qu'il est fort! Qu'il est beau gendarme!
Que sa riche taille me charme!
Que son œil fendu, grand et bleu,
Décoche de matras de feu
Sur dame, ainsi que moi peu fine,
A n'armer pas bien sa poitrine!
Quiconque le croirait issu
Des Dieux, ne serait pas déçu.
Quand quelqu'un a l'âme poltronne,
A tout bruit il tremble, et s'étonne,
A tout coup il saigne du nez.
Mais ce roi des déterminés,
Combien de places enlevées,
Combien de guerres achevées,
Le font sans contradiction
Passer chez toute nation,
Pour vaillant comme son épée,
En sang Grec si souvent trempée;
Et qu'on m'a dit être un vieux loup,
Qui tranchait, et du premier coup,
Un chenet comme une chandelle!
Dieu me veuille délivrer d'elle!

O si je n'avais résolu
De vivre en un état solu;
Si je n'étais bien résolue,
Après avoir été solue
D'un homme qui me fut si cher
De ne jamais me rattacher;
Si je ne craignais mariage
Pour un mari qui n'est pas sage;
Oui, si je ne l'avais juré,
Que ce nœud qui tient si serré,
Ne me serrerait de ma vie;
Je te confesse mon envie,
Mais n'en dis mot, ma chère sœur,
Cet homme me revient au cœur.
Depuis la mort du cher Sichée,
Je ne m'étais point requinquée;
Et qui m'eût parlé d'un mari
N'eût pas été mon favori.
Mais depuis que j'ai vu mon hôte,
Mon corps percé de côte en côte,
Je te le confesse, ma sœur,
A fort mal conservé mon cœur.
Ma blessure n'est que trop vraie;
Je saigne d'une même plaie;
Je sens les mêmes accidents,
Qui m'inquiètent le dedans,
Et reconnais bien que mon âme
Brûle d'une pareille flamme.
Mais certes je l'étoufferai
Cette flamme, ou je ne pourrai.
Avant que ce malheur m'arrive,
J'aime mieux brûler toute vive;
Ou plutôt que mon chien de corps
Soit mis bientôt au rang des morts,

Et fasse en Enfer pénitence
De sa mauvaise résistance.
O pudeur! Je te garderai
Autant de temps que je vivrai!
On ne verra jamais qu'Élise
Tombe en faute, et qu'on en médise.
Le premier qui reçut ma foi
L'emporta, mourant, avec soi;
Que le pauvre défunt la garde:
Et qu'en pitié Dieu me regarde,
Car mon esprit en vérité
A quelque chose de gâté. »
Cela dit, une grosse pluie,
Qu'en vain sa belle main essuie,
Couvrit de pleurs tout son rabat.
Grand vent petite pluie abat;
Mais au proverbe n'en déplaise,
Les soupirs causés par sa braise,
Par ses pleurs largement jetés,
Furent de plus belle irrités;
Et ses soupirs à la pareille,
Comme le vent le feu réveille,
Et que le feu fait en aller
Un pot à force de brûler,
Tant plus ses soupirs s'exhalèrent,
D'autant plus ses larmes coulèrent;
Si que jamais tant ne pleura
La Didon, ni ne soupira.
Sa sœur l'ayant réconfortée,
Lui dit de sa bouche édentée:
« O chère sœur, que j'aime mieux
Ni que mon cœur ni que mes yeux,
Sachez de moi, ma sœur, ma mie,
Que ce n'est point polygamie

Que vous remarier demain;
Vous vieillirez en moins de rien,
Et quand vous vous verrez vieillotte,
Vous direz, peste de la sotte,
D'avoir passé vos jeunes ans,
Pour la crainte des médisants,
Dans ce fâcheux état de veuve.
Faites une alliance neuve,
Choisissez un mari nouveau
Pour vous aider dans vos travaux;
De bon cœur, je vous en conjure,
Et si vous voulez que j'en jure,
Je m'en vais vous faire un serment
Plus gros que maudit soit qui ment.
Puissé-je devenir vestale,
Avoir sur mes vieux ans la gale,
Être pauvre, mourir de faim,
Si pour femme, il est plus grand bien
Que rencontrer un honnête homme,
Qui soit loyal, tout ainsi comme
Ce bel Ænéas le Troyen,
Que l'on tient tant homme de bien.
Gardez bien qu'il ne vous échappe;
Que votre Majesté l'attrape;
Mariez-vous sans biaiser,
Faire autrement, c'est niaiser,
Lorsque, maîtresse de famille,
Vous aurez eu garçon et fille,
A l'un vous direz : mon fanfan,
L'autre vous dira : ma maman!
Et s'ils se mettent trop à braire,
Tout ce que vous aurez à faire,
Mettez-les moi sur vos genoux,
Et me les assommez de coups,

C'est le plus grand plaisir du monde.
Vous craignez qu'un défunt en gronde?
Laissez-le gronder, s'il lui plaît,
En l'Enfer, où je crois qu'il est;
Il est bien oiseux, le beau sire,
De trouver sur tout à redire.
Quant à moi, je me trompe fort,
Si quand un homme est raide mort,
Il prend garde à son épousée:
Ce n'est qu'une billevesée,
Un vrai conte à dormir debout;
Ou de nourrice, et puis c'est tout.
Je veux bien que le prince Iarbe,
Par son épaisse et sale barbe,
Vous ait quelque dégoût donné;
Et que maint autre forcené
De ces roitelets de Libye,
Vous ait donné fort peu d'envie.
Je trouve en votre aversion
Votre justification.
Mais pour celui-ci, qui vous touche,
Qui fait venir l'eau à la bouche,
Que vous ne faites que guigner,
Prenez-le moi, sans barguigner.
Encore un coup, il le faut prendre,
Et garder sans pouvoir le rendre,
Si ce qui reluit n'est pas or.
De plus, considérez encor,
Parmi quels barbares vous êtes,
Et la demeure que vous faites,
Parmi ces peuples Libyens,
La plupart visages de chiens.
Certes, l'entreprise est bien grande,
Si vous n'avez qui vous défende.

D'un côté le Gétulien,
Larron comme un Bohémien.
De l'autre côté le Numide,
Qui chevauche sans mors ni bride.
Les Syrtes inhospitaliers,
Et les Barcéens bandouliers.
La ville de Tyr offensée,
Votre Majesté menacée
Par notre frère, un vrai pendard,
Qui nous gâtera tôt ou tard.
Ces ennemis-là, mis ensemble,
Vous avertissent, ce me semble,
Que vous devez songer à vous.
On vous viendra rouer de coups.
Au lieu qu'étant femme d'Énée,
Dont la flotte ainsi malmenée,
Ne se trouve en ce port, sinon
Par l'entremise de Junon,
Avec ce personnage, dis-je,
Si quelque voisin vous afflige,
Et pense vous inquiéter,
Vous aurez de quoi le frotter.
Oh! que votre ville naissante
S'en va devenir florissante!
Et que cet hymen bienheureux,
Par ces Phrygiens valeureux,
Va rendre notre état Punique,
Victorieux et magnifique!
Vous n'avez qu'à remercier
Les Dieux du ciel, et les prier
Que ce grand hymen s'accomplisse.
Faites qu'Énée on divertisse
Si bien, que sans courir ailleurs,
Ni chercher des gîtes meilleurs,

Auprès de vous il s'accagnarde.
O ma sœur, prenez-y bien garde,
Inventez bien adroitement
Des sujets de retardement.
Que de jour en jour on l'amuse,
Faites excuse sur excuse,
Dites que ses meilleurs vaisseaux
Sont prêts de tomber en morceaux;
Qu'il n'est matelot qui ne fuie
Orion l'astre porte-pluie,
Et qu'on ne peut l'hiver flotter
Sans grandement péricliter ! »
Par cette harangue efficace,
Didon jadis toute de glace,
Devint bientôt toute de feu,
Et la pudeur, qu'encore un peu,
Dans son âme elle avait gardée,
S'enfuit de la dévergondée.
Ensuite de ces beaux discours,
La reine prit ses habits courts;
Car avec une longue cotte,
On fait trop grand amas de crotte,
Et se coiffa d'un capuchon,
Sans oublier masque et manchon,
Pour aller en secret au Temple.
Elle était de fort bon exemple,
Et qui jamais en bonne foi,
Ne fit du temple un caquetoi.
Étant là, sa sœur avec elle,
Chacune offrit une chandelle,
La bouche se gargarisa,
Et d'encens s'aromatisa ;
Et puis on fit un sacrifice
A Cérès des lois inventrice,

Du poupelin et du pâté,
Qu'on croit aussi l'avoir été
Du savoureux pain de Gonesse.
On offrit à cette Déesse,
Deux brebis jeunes et de choix.
Le blond Phœbus porte-carquois,
Inventeur de la sarabande,
Eut part en cette digne offrande;
Comme aussi Lyœus le bon,
Grand dissipateur de jambon:
Dieu sait si l'on mit en arrière,
Junon, la déesse nocière,
Car c'est d'elle, en semblable cas,
De qui l'on fait le plus grand cas.
Là, Didon de fort bonne grâce,
Répandit le vin d'une tasse
Sur le front de la sœur d'un bœuf,
Blanche comme une coque d'œuf;
Et puis fit quelques caracolles
Tout à l'entour de ses idoles,
Leur fit a tous de beaux présents:
Des animaux agonisants
Elle consulta les entrailles,
Qui sentaient bien fort les tripailles,
Dont le nez elle se boucha,
Et très-sottement se fâcha.
O vanité des aruspices!
De quoi servent les sacrifices
A femme qui se meurt d'amour?
C'est chercher la lune en plein jour,
Que de chercher quelque remède,
Lorsque ce grand mal la possède;
Elle a beau faire, il faut brûler,
Mourir de faim sans se soûler;

Ou bien pour contenter sa rage,
Faire parler le voisinage.
Son pauvre esprit devenu fou,
La fait courir sans savoir où,
Ce feu grégeois toujours s'augmente,
Et dévore la pauvre amante ;
Versât-elle de pleurs un seau,
Ce feu grégeois brûle dans l'eau,
Et la brûlerait de plus belle.
Par Mahom., c'est grand'pitié d'elle!
Tout ainsi, par comparaison,
Quand friand de la venaison,
Un pasteur, dans les bois de Crète,
A transpercé d'une sagète,
Ou bien, si vous voulez, d'un dard,
Une biche de part en part ;
Après l'avoir longtemps chassée,
Sans bien savoir s'il l'a blessée,
Il s'en va comme il est venu,
Et le pauvre animal cornu,
Je me trompe, car la femelle,
Autre n'en sait la raison qu'elle,
N'a ni corne, ni cornichon,
Non plus que son petit bichon,
Avant qu'il ait armé sa tête.
Retournons à la pauvre bête ;
Elle fuit au travers des bois,
Qui sont drus au pays Crétois,
Comme une biche frénétique,
Portant la flèche qui la pique
Toujours attachée à son flanc,
Duquel sort un ruisseau de sang.
L'application est aisée ,
Sur Didon d'amour embrasée.

Elle prend messire Æneas,
Et le tiraillant par le bras,
Le promène parmi la ville.
Comme Énée a l'âme civile,
Et la Didon beaucoup d'amour,
A chaque passage, et détour,
On se faisait cent déférences,
Et deux cent trente révérences,
Ce sont, si bien vous supputez,
Trois cent trente civilités.
Elle lui montrait ses richesses,
Le dessin de ses forteresses.
Marchant, un mot balbutiait,
Balbutiant, s'adoucissait :
Puis rougissait de sa sottise
La pauvre malheureuse Élise;
Puis pâlissait d'avoir rougi,
Ayant peur d'avoir mal agi,
Pour le dessein qu'elle à de plaire,
Ce qui n'est pas petite affaire.
Souvent elle se méprenait,
Alors qu'elle l'entretenait,
Et prenait Gautier pour Garguille;
Elle babille et rebabille,
Ne sait quasi ce qu'elle dit,
Et tout le monde en étourdit;
Elle veut dire quelque chose,
La commence, achever ne l'ose,
Ouvre la bouche, et ne dit mot,
Tout de même que fait un sot:
Et puis elle le mène boire,
Lui fait redire son histoire;
S'enchevêtre de plus en plus,
Le mange avec ses yeux goulus

Sur tout ce qu'il dit se récrie,
Sans pouvoir cacher sa furie.
Mais quand il se faut séparer,
Qu'il est temps de se retirer;
Lorsque la reine des étoiles,
La nuit avec ses sombres voiles,
A tout couvert notre horizon,
Le diable est bien à la maison.
Quand elle se voit toute seule,
Elle soupire, elle s'égueule,
A force de pousser des cris,
Tant le trouble est dans ses esprits!
Elle entretient, la forcenée,
Absente, son absent Énée,
Elle parle et répond pour lui,
Afin de flatter son ennui.
Elle n'en est point entendue,
Il dort, la carcasse étendue,
Sans se soucier si Didon
Passe une bonne nuit ou non.
Quand le jeune Ascagne elle attrape,
Comme ayant peur qu'il ne s'échappe,
Et le retient dans son réduit,
La bonne moitié de la nuit,
Essayant, par cette finesse,
D'adoucir le mal qui la blesse.
Ah! vraiment, c'est un bon vieux tour,
Contre un Dieu fin comme l'Amour.
Cependant tout ouvrage cesse,
On se débauche, et la jeunesse
Ne songe plus à s'exercer,
Et ne fait que son temps passer:
Tout mange, boit, rit, danse et raille;
Au diable si pas un travaille;

Tous les ouvrages commencés
Par les ouvriers sont laissés ;
Les tours demeurent imparfaites ;
Les murailles ont des lunettes,
Tous les desseins vont à vau-l'eau,
Ce qu'on ne trouve bon ni beau :
Tout le monde en dit des sornettes ;
On en fait mille chansonnettes ;
Autant en emporte le vent,
On ne fait pas mieux que devant.
Junon de colère enflammée,
De voir perdre sa renommée,
Et mettre tout à l'abandon
La Sidonienne Didon,
Cette dame qui toujours gronde,
Alla trouver Vénus la blonde,
Et d'un visage refrogné :
« Vous croyez avoir tout gagné
Lui dit-elle, dame Cythère,
Par votre infâme ministère,
Et de Cupidon, votre enfant,
Qui tranche du Dieu triomphant,
Et qui pourtant, pour tout potage,
N'est que Dieu de l'âme volage.
Vraiment vos deux divinités
Ont de grands honneurs mérités,
D'avoir triomphé par surprise
De la vertu de dame Élise.
Maître Æneas, votre bâtard,
Comme tout soudrille est vantard,
En fera des contes pour rire.
Vous faites état d'en médire ;
Et les choses iront ainsi?
Ah ! vraiment ; attendez-vous-y !

Vous vous êtes mis dans la tête
Que notre chien n'est qu'une bête;
Vous trouverez à qui parler...
Je saurai fort bien démêler,
Malgré vos dents, cette fusée,
Fussiez-vous cent fois plus rusée.
Confessez-le-moi sans mentir,
Vous avez eu soupçon de Tyr,
Et pour cela fait dans Carthage
Tout ce plaisant remu-ménage;
Tous vos desseins sont découverts,
Et réussiront à l'envers.
Certes, vous et moi, ce me semble,
En nous raccommodant ensemble,
Passerions bien mieux notre temps.
Vos désirs sont déjà contents;
Didon meurt d'amour pour Énée:
Assemblons-les par hyménée.
Je consens que le Phrygien
Soit maître du Sidonien;
Et verrai le Prince de Troie
Gouverner Carthage avec joie...
Eh bien! est-il bon le parti?
Lui dit Junon. J'aurais menti
Si je vous disais le contraire,
Dit Vénus, et dans cette affaire
Que vous venez de proposer,
Je ne vois rien à refuser.

Elle voyait pourtant la Dame
Junon jusqu'au fond de son âme,
Et que la proposition
N'était que pure invention,
Afin que sa chère Libye
Fut à couvert de l'Italie:

Mais à fourbe, fourbe et demi.
« Vouloir être votre ennemi
Et prendre contre vous querelle,
C'est se vouloir perdre, dit-elle;
On n'y peut gagner que des coups;
Je sais fort bien qu'un diable et vous
Êtes quasi la même chose;
Et que quand fâcher on vous ose,
Il vaudrait mieux être pendu.
Or pour cet hymen prétendu
Je doute bien fort de l'affaire,
Car le Destin nous est contraire;
Jupiter est pour le Destin,
Qui veut que l'on parle latin,
Quelque jour par toute la terre;
Il vous craint comme le tonnerre,
Faites le diable à la maison,
Vous le mettrez à la raison;
Ou plutôt, faites lui caresse,
Vous connaissez bien sa faiblesse;
Et lorsque vous l'aurez flatté,
Si c'était votre volonté
Qu'il ferait la fausse monnoie,
Que sans se soucier si Troie
En Rome ressuscitera,
Tout s'en ira comme il pourra,
Bien ou mal, pourvu qu'il vous plaise;
Que le sort en gronde ou se taise,
Le Seigneur s'en soucîra peu,
Et tournera la chose en jeu.
Dressez donc votre batterie,
J'assure Votre Seigneurie,
Que de mon côté je ferai
Merveilles, ou je ne pourrai. »

Ainsi parla Vénus la belle.
Junon, fort satisfaite d'elle,
Lui fit quelques compliments courts,
Puis reprit ainsi le discours :
« Je me charge de cette affaire,
Pourvu que nous puissions nous taire,
Que chacune de son côté,
Agisse avec fidélité.
Voici comme je vais m'y prendre ;
Et le piége que je veux tendre.
Demain ma Didon s'en ira,
Sitôt que le soleil luira,
A la chasse avec votre Énée;
Une bourrasque inopinée,
Que je ferai tomber sur eux,
Fera peur aux plus valeureux;
Horrible sera la tempête
Dont je prétends troubler la fête,
Car le tonnerre grondera,
Grosse grêle s'y mêlera,
Et l'obscurité sera telle,
Qu'on aura besoin de chandelle.
Les Tyriens se cacheront,
Et les Troyens comme ils pourront ;
Pour éviter pareille pluie,
Il n'est personne qui ne fuie,
Et qui n'aille pour se cacher
Sous un arbre, ou sous un rocher,
Sans songer si durant l'orage,
La Reine marche à sec, ou nage.
Votre Énée avec ma Didon,
S'enfuiront de grande randon
Se nicher dans quelque caverne ;
Lors si le Destin ne me berne,

Je vous les rends enchevêtrés,
Et bien et dûment reliés,
Par les liens d'une hyménée,
Qui fera Roi messire Énée.
De ce couple on verra sortir
Nobles et beaux infants de Tyr! »
Ainsi parla du ciel la Dame.
« Vous êtes une brave femme, »
Dit Vénus, riant en son cœur.
Après ce compliment moqueur,
Les deux dames se saluèrent,
Et puis après se séparèrent.
Vénus alla voir sa Paphos,
Junon se tira vers Samos,
Pour assister une accouchée,
D'un embryon bien empêchée.
Le lendemain au point du jour,
Tout fut en rumeur à la cour.
La jeunesse Phénicienne,
Chacun avec son chien ou chienne,
Tous braves, et tous à cheval,
Les uns bien, et les autres mal,
Et tous équipés pour la chasse,
Parurent en la grande place.
Force piqueurs Massiliens,
Quantité de valets de chiens,
De leurs trompes faisaient fanfare,
Comme qui dirait tantarare.
Les uns étaient chargés de rets
Pour emprisonner les forêts,
Les autres d'alliers pleins de mailles,
Et de conrécaillers pour les cailles;
Bottés à cru, les gros milourds,
Armés d'épieux, en habits courts;

A la porte de dame Élise,
Qui prenait encor sa chemise,
Jouaient les uns au trique-trac,
Les autres prenaient du tabac,
Discouraient d'une et d'autre chose,
Et bien souvent riaient sans cause.
Mais à la fin trop de rumeur
Mit la Reine en mauvaise humeur,
La Dame leur envoya dire,
Qu'elle n'aimait pas ouïr rire.
Son traquenart rongeant son frein,
D'or, d'argent, de fer ou d'étain,
Je n'en sais pas bien la matière,
De son pied grattait la poussière.
C'était un fort beau traquenart,
Hormis qu'il avait un javart.
La Reine habillée et coiffée,
Et soigneusement attiffée,
Sortit en pompeux appareil.
On ne peut rien voir de pareil;
Sa seule robe en pierrerie
Valait plus d'une métairie;
Elle était de ras de Châlons,
Couverte de quatre galons,
Et de gros boutons à freluches;
Sur son chef deux plumes d'autruches,
Avec quelques autres de paon,
Faisaient sur un petit turban
Une espèce de capeline;
Un carquois chargeait son échine,
Garni de matras empennés
Très-artistement façonnés.
Ses cheveux qui sur son derrière
Flottaient d'une belle manière,

Étaient ce matin-là gauffrés,
Et noués de cordons chiffrés,
De la main de la forcenée,
D'un Æ qui faisait Énée.
Item, son superbe manteau,
Fait à Sidon du drap d'Usseau,
Et qu'elle portait en écharpe,
Était d'une couleur de carpe,
Car d'écailles d'or émaillé,
Et très-artistement taillé,
L'étoffe était toute couverte,
Et sur l'écaille jaune et verte,
Quand le soleil à plomb donnait,
Peau de carpe elle devenait :
Il se retroussait d'une agraffe
Qui répondait à la piaffe.
Cette agraffe représentait
Une patte d'ours qui tâtait,
Et que tâtait d'ours autre patte
L'une l'autre de fine agate.
Les Phrygiens vinrent aussi
En grosses bottes de roussi ;
Iulus était à leur tête
Tout ébaudi de telle fête ;
Après lui vint son cher papa
Qui les yeux de tous occupa,
Tant était beau le galant homme :
Peu s'en fallait qu'il ne fût comme
Apollon, alors que quittant
Xanthe, qu'on dit qu'il aime tant,
Et la Lycie, où l'on frissonne,
Ce beau fils de dame Latone,
Poudré, frisé, rasé de frais,
Ce grand équipage à grands frais,

Vient faire à Délos résidence.
Pour le recevoir chacun danse;
Les Agathyrses peinturés,
De leurs plus beaux habits parés,
Et les Dryopes, et les Crètes,
Dansent comme marionettes;
Chacun le dos du pied s'y bat,
Jamais on ne vit tel sabbat.
Ce Dieu sur les coteaux de Cynthe,
Se promène la tête ceinte
De feuilles et de rubans d'or.
Tel, et plus beau peut-être encor,
Parut en son habit de chasse
Messire Ænéas dans la place.
Il fut de chacun admiré,
Des yeux de Didon dévoré:
Et lui pareillement sur elle
Tourna bien souvent la prunelle.
Alors que l'on fut dans les bois,
Des rochers, chèvres et chamois
Prirent la peine de descendre,
Et l'on prit celle de les prendre;
Force daims traversant les champs,
Maintes pétarades lâchants,
Faussèrent bientôt compagnie
Sans beaucoup de cérémonie;
Et maint cerf y prit le devant,
Vite autant et plus que le vent,
Faisant naître dans son passage
De poussière un épais nuage.
Ils se sauvaient en moins de rien,
En quoi certes ils faisaient bien.
Iulus, autrement Ascagne,
Monté sur un cheval d'Espagne,

Attrapait les plus avancés;
Puis, les ayant outrepassés,
Venait sur eux à toute bride,
Poussait son cheval intrépide,
Lui faisait passer les fossés
Qui font peur quand ils sont passés.
Oh que le compagnon désire
Qu'un sanglier de bonne mire,
Vienne déchirer, furieux,
Les chiens au milieu des épieux!
Ou que quelque lion descende,
Au milieu de toute la bande,
Faire trembler les plus ardents,
En leur montrant griffes et dents,
Quoique bête si ravissante
Ne soit guère divertissante!
  Cependant qu'ainsi l'on chassait,
Le Ciel serein s'obscurcissait,
Et, par de grands coups de tonnerre,
Déclarait la guerre à la terre.
Le tonnerre ayant bien grondé,
De la grêle fut secondé,
La grêle le fut de la pluie.
Il n'est personne qui ne fuie,
Tant cet orage véhément
Pensa tout perdre en un moment;
Il tonne, il pleut, il grêle, il vente,
L'horrible tempête épouvante
Les esprits les plus assurés;
Et les éclairs réitérés,
Au lieu d'aider dans les ténèbres,
Font naître des craintes funèbres.
  Les Tyriens, comme des fous,
Pour se cacher, cherchent des trous;

Les Phrygiens en font de même.
Iulus, le visage blême,
Demande partout son papa,
Lequel cependant s'échappa
Avec Didon toute pleureuse,
Et néanmoins toute amoureuse;
Et laquelle eût joué beau jeu,
Qui l'aurait voulu croire un peu.
Ils patrouillèrent dans les crottes,
Sans se soucier de leurs bottes,
Non plus que de leurs pauvres gens,
Et se sauvèrent, diligents,
Dans une profonde caverne.
Faute d'avoir une lanterne;
Et s'y fourrèrent à tâtons,
En se servant de leurs bâtons,
Étant dans cette noire grotte,
Chacun, avec un pied de crotte,
Ils recouvrèrent leurs esprits.
C'est ce qu'on peut avoir appris.
On dit que Junon la nocière,
Et dame Tellus nourricière,
S'entredonnèrent le signal;
Si c'est pour bien, si c'est pour mal,
Ici je dois vouloir m'en taire;
Le Ciel complice de l'affaire,
Soit qu'il en fut d'avis ou non,
Tira force coup de canon:
Les nymphes des lieux en hurlèrent,
Et leurs têtes déchevelèrent,
Ce jour fut le jour des douleurs
Et le principe des malheurs.
Son honneur et sa renommée
Pour Didon c'est une fumée;

Mais sa honte bientôt, hélas
Produira son triste trépas,
Dame Didon et maître Énée
S'allièrent par hyménée,
Car c'est de cet honnête nom
Que le nomma dame Didon.
Pourquoi connut-elle son hôte?
Certes, jamais pareille faute
Ne causa pareil repentir,
Et la pauvre Infante de Tyr
En mourut, dont ce fut dommage;
Que maudit soit son mariage.
Cependant sur tout l'univers,
Et jusques au fond des déserts,
Une renommée incivile
Se promenant de ville en ville,
Sur la belle Tyr s'arrêta;
Laquelle à grand'voix publia,
Que Didon avec maître Énée
Etait jointe par hyménée
Cette renommée est un mal,
Ou plutôt un traître animal,
Qui ne se peut tenir en place.
Il n'est malice qu'il ne fasse:
Il est menteur et médisant,
Et prend force chemin faisant.
Dans les commencements il semble
Que de peur en parlant il tremble;
Puis après à tout il se prend,
Et de petit devient si grand,
Qu'il s'étend par toute la terre.
On dit qu'après l'étrange guerre
Que contre les Dieux intenta
Encelade, lequel planta

Contre leur donjon escalade,
La mère de cet Encelade,
Et de Cace, autre grand voleur,
En accoucha par grand malheur.
Ceci soit dit sans lui déplaire,
La Terre ne pouvait pis faire :
Quand elle en aurait avorté,
Elle aurait bien plus mérité.
Ce monstre bizarre et fantasque
Va vite du pied comme un Basque,
A le corps de plumes couvert,
Sur chaque plume un œil ouvert ;
Une oreille toujours ouverte,
Langue à craindre, et bouche diserte,
Qui dit tout indifféremment
Ce qu'elle sait, et souvent ment.
La nuit elle fait diligence,
Cette pernicieuse engeance,
Et vole comme un chat-huant,
Ses vastes ailes secouant
Entre deux airs sans prendre terre ;
Puis le jour elle fait la guerre,
S'entend à l'œil, sur une tour,
Et prend garde tout à l'entour,
L'oreille ouverte pour apprendre
Ce que sa bouche doit répandre.
Tout beau, je parle en singulier
Devant que parler en plurier ;
La male bête a des oreilles,
Des bouches pâles ou vermeilles,
Et des yeux jour et nuit ouverts,
Noirs, bleus, gris, blancs, jaunes ou verts,
De la couleur il ne m'importe,
Autant que son maigre corps porte

De plumes, dont il est aussi
Porté tant par-là que par-ci,
Ou par-ci, par-là, l'un vaut l'autre;
En un métier comme le nôtre,
On ne rime pas comme on veut,
Mais seulement comme l'on peut.
Cette conteuse de nouvelles,
En fit partout courir de belles;
Tant d'Ænéas que de Didon;
Publiant qu'elle avait fait don
De sa main à messire Énée,
Cela par loyal hyménée,
Et qu'Ænéas de son côté
S'était sottement garrotté?
Que ce restaurateur de Troie
Vivait au comble de la joie
Avec la dame, et que tous deux,
Sans se mettre en peine, si d'eux
Sortiraient les deux républiques,
Par lesquelles à coups de piques,
De dagues, masses, flèches, dards,
Sont tombés tant de bons soudarts;
Ne s'occupaient plus dans Carthage
Que des menus soins du ménage,
Et passaient les jours tout entiers
A prévoir pour leurs héritiers.
Leurs courtisans faisaient de même,
Tout était veille de carême,
Les vendredis et samedis
Comme les lundis et mardis.
On n'entendait que sérénades,
On ne voyait que mascarades,
Faire festins, danser ballets;
Fous les maîtres, fous les valets;

Tout allait en cour par écuelles;
Tant les messieurs que les donzelles,
Les donzelles que les messieurs;
Faute d'exercices meilleurs;
Se faisaient gentille grimace
Se riaient doucement en face;
Les plus morigènes d'eux tous
Pouvaient passer pour de grands fous:
Que Didon était résolue,
Dût-on l'appeler dissolue,
Et quand bien on en médirait,
A vivre comme elle faisait.
  Ce sont les discours malhonnêtes,
Dont la plus méchante des bêtes,
Rendit les peuples ébahis,
Du vaste Libyque pays.
Puis elle alla trouver Iarbe,
Le Roi du peuple pique-barbe;
C'est le fils de Jupin Ammon
Et Garamante une guenon.
Ce prince honorait fort son père,
Et n'honorait pas moins sa mère,
Afin de vivre longuement;
Pour cela magnifiquement
Il avait fait bâtir cent temples
De riche structure, et fort amples;
Dans ces cent temples, cent autels,
Peu de gens en ont vu de tels,
Ornés de figures taillées,
Très-artistement grisaillées.
Devant chaque autel lampe était,
Qui beaucoup d'huile lui coûtait,
Étant jour et nuit allumée.
Là, mainte victime assommée

Par ce Roi noir vêtu de blanc,
Engraissait la terre de sang.
Les portes en étaient ornées
De fleurs de rubans cordonnées,
Et les rubans comme les fleurs,
Étaient de diverses couleurs.
  La nouvelle étant donc semée
Par la méchante renommée,
Que Didon et le Phrygien
Scandalisaient les gens de bien,
Ce prince du pays Libyque,
Comme un amant bientôt se pique,
Et qu'il avait l'esprit hautain,
Crut qu'il n'était rien plus certain.
Il s'en alla tout en colère
Au temple s'en plaindre à son père;
Voici le discours qu'il lui tint,
Les yeux pleurants, pâle le teint,
Et les mains vers le ciel haussées
L'une dans l'autre entrelacées :
« O grand Jupiter, révéré
Du Maure au grabat peinturé,
Et qui pourtant n'as grande cure
Du Maure, ni de sa peinture;
Quoique le Maure en vérité,
Boive souvent à ta santé.
Ton tonnerre et tes pétarades,
Ne sont donc que fanfaronnades ?
Et tout le bruit qu'au ciel l'on fait,
N'est rien que du bruit sans effet ?
Quoi, le bon qui te sacrifie,
Et le méchant qui te défie,
N'en seront donc ni pis, ni mieux ?
Et la terre au-dessous des cieux

N'aura que le désavantage
D'être plus basse d'un étage?
Et moi qui te sers nuit et jour,
Et la Didon qui fait l'amour,
Mériterons de même sorte?
Si bien, Jupiter, qu'il n'importe
De faire bien, de faire mal,
Auprès de toi tout est égal?
Une Didon, une coureuse,
S'en vint en faisant la pleureuse,
Nous demander place à bâtir;
Cette fugitive de Tyr
Qu'en ce rivage nous reçûmes,
Et dont compassion nous eûmes,
Est éprise d'un autre gueux,
Qui se fait nommer le pieux,
Cet autre Pâris, cet Énée
Avec sa troupe efféminée,
Comme une donzelle accoutré,
Frisé, fardé, poudré, mitré
D'une toque Méonienne,
Avec cette Sidonienne,
Perd son temps, repousse la main
Qu'Iarbe lui présente en vain.
Ainsi par cette bonne Dame,
Cependant que je te réclame
Je me trouve déconvenu,
De quoi je te suis bien tenu.
A d'autres, Jupiter, à d'autres,
Si sur les sacrifices nôtres
Tu fondes tes meilleurs repas,
Ma foi tu n'engraisseras pas.
De mes victimes assommées,
Et de mes lampes allumées,

Je suis fort mal récompensé.
Vraiment, si je l'eusse pensé,
Je n'eusse pas perdu ma peine,
Et mainte vache et bête à laine,
Seraient encore dans leur peau,
A faire honneur à mon troupeau. »
  Cette harangue bien sensée,
Aussi chaudement prononcée,
Eut tout l'effet qu'elle devoit.
Seigneur Jupiter qui tout voit
Vit le monsieur et la madame
Qui s'appelaient mon cœur, mon âme,
Et l'un et l'autre embéguinés
Sans cesse se riaient au nez,
Sans se mettre beaucoup en peine,
Autant Ænéas que la Reine
S'ils faisaient les gens caqueter.
Cela fâcha fort Jupiter,
Il appela son fils Mercure,
Bâtard de gentille nature,
Et bien aussi morigéné,
Qu'un garçon sans offense né.
Il est vrai qu'il aimait à prendre;
Mais on en est quitte pour rendre,
Sitôt que son père le vit,
Voici le discours qu'il lui fit :
« Va faire brider un zéphyre,
Monte dessus, et t'en va dire
A maître Ænéas le Troyen,
Qu'il ne fut jamais qu'un vaurien;
Que sa mère de son courage
Nous avait promis davantage;
Deux fois des mains des Grecs sauvé,
On ne l'avait pas réservé

Pour faire de l'amant fidèle,
Ou plutôt du Jean de Nivelle;
Dis-lui qu'un gentil muscadin,
Pour dompter le pays latin,
Est un mal propre personnage,
Et que de Teucer le lignage
Demande un homme de vertu
Et non de mollesse abattu,
Pour le faire bientôt renaître,
Et dans le bas monde paraître
Arbitre de tous les États,
Foulant aux pieds les potentats.
Si cette grandeur l'importune,
Qu'il n'empêche pas la fortune
D'Ascagne, à cela destiné
Par un arrêt au ciel donné.
Qu'il cesse donc de me déplaire,
Qu'il navigue, et me laisse faire;
Et s'il dit qu'il n'en fera rien,
Qu'il s'aille, vous m'entendez bien;
Je ne veux point dire le reste;
Vole donc, mon fils, adieu, preste.
  Ainsi lui parla Jupiter;
Et Mercure alla s'apprêter.
A ses talons, que mule aucune
Par respect jamais n'importune,
Talonnières il ajusta,
Et puis proprement ajouta
A chacune une paire d'ailes,
Car ce Dieu ne pourrait sans elles,
Quoique Dieu, non plus qu'un caillou,
Voler sans se casser le cou.
Mais quand il a la jambe armée
De sa talonnière emplumée,

Dessus la terre et dessus l'eau,
Il ne se trouve point d'oiseau
Qui voulût faire une carrière,
Contre un tel porte-talonnière,
Qui pourrait de vol disputer
Avec le fils de Jupiter.
Et puis il prit son caducée :
C'est une verge entrelacée
D'une couple de beaux serpents,
Entortillés et non rampánts.
Avec cette verge il fait rage
Ce Dieu patron du brigandage,
Prononçant certains mots follets
Qu'on dit jouant des gobelets,
Et dont j'ai perdu la mémoire,
Il fait ce qu'on ne pourrait croire.
S'il ne fait qu'un homme toucher,
En enfer il se va cacher.
Et s'il veut retirer cet homme,
Le retouchant, il en sort comme
Qui dans l'enfer n'a point été,
Sans être de son feu gâté.
Quand il veut qu'un homme sommeille,
La lui fourrant dedans l'oreille,
Il le fait bientôt sommeiller;
Et quand il le veut réveiller,
A deux ou trois bons coups qu'il donne
De son bâton, il n'est personne
Qui ne se réveille en sursaut.
Il en fait le froid et le chaud;
De la même, il fait la tempête,
Et quand elle fait trop la bête,
Il la dissipe en un instant:
Avec ce bâton important

Il donne aussi sur les oreilles,
Et mille autres belles merveilles,
Que je n'ai loisir de conter
De peur de le trop arrêter.
Le voilà déjà qui cotoie,
Comme un aigle, et non comme une oie,
Les flancs de son grand père Atlas,
Vieillard qui doit être bien las,
Depuis que son échine forte
Toute la masse du ciel porte.
Ce mont a sur sa sommité
Des grands sapins en quantité,
Qui couvrent sa tête et sa nuque,
Et lui font comme une perruque.
De son gros chef couvert de bois
S'exhale maint nuage épois
Qui le cache et qui l'environne,
Et lui fait comme une couronne;
Sa bouche crache des ruisseaux
Dont les froides et claires eaux,
Se séparent en plusieurs fleuves ;
Tous les hivers des neiges neuves
Lui font un juste-au-corps nouveau,
Qui ne quitte jamais sa peau ;
Et toujours neige dessus neige
Son ventre et son grand dos allége
Contre le soleil toujours chaud
En ce climat plus qu'il ne faut;
Sa barbe, magasin de glace,
Fait honneur à sa large face,
Car la glace sied au menton
Mieux que la laine ou le coton.
Là, le Dieu porte-caducée,
Fit sa première reposée;

Et puis hachant dru et menu,
De ses quatre ailes soutenu,
Vint fondre sur les eaux salées :
Avec ses ailes étalées,
Il semble qu'il voudrait ramer,
Tant il rase de près la mer.
Comme un oiseau de couleur bleue,
Au bec long, à la courte queue,
Un peu moins gros qu'un sansonnet,
Que l'on appelle un martinet,
Nage de l'aile à fleur de l'onde;
Et puis tout à coup son fond sonde,
Afin de prendre au dépourvu
Un petit poisson qu'il a vu,
Et puis, l'ayant happé, le croque
Tout vif, arête, écaille et coque.
Tel, mais quatre fois plus léger,
Des Dieux l'illustre messager,
Du dos de monsieur son grand-père,
Car Atlas engendra sa mère,
Vint rasant le bord Libyen,
Fondre où le prince Phrygien,
Avec Didon d'amour ravie
Menait une fort laide vie.
Ce gentil Dieu, que je vous di,
Pour ne rien faire en étourdi,
Se posa sur une chaumière.
Là, de sa double talonnière
Désembarrassant son talon,
Il vit faisant le bon patron
Auprès de sa belle patronne,
Messire Ænéas en personne,
Poudré, frisé, fardé, tondu;
Un riche habit bien entendu

Augmentait fort sa bonne mine,
Il était de belle étamine,
Le manteau de drap de Sidon,
Présent de la dame Didon.
Comme cette Reine amoureuse
Était une grande couseuse,
Elle avait fort adroitement
Chamarré d'un beau passement,
Et parsemé de point d'aiguille,
Autant l'habit que la mandille :
Son coutelas damasquiné
D'une peau d'anguille engaîné,
Avait de jaspe la poignée,
Très-artistement besognée;
Enfin, il était ce jour là,
De ceux dont on dit : les voilà!
Elle près de lui, lui près d'elle,
Regardant une citadelle
Qu'on bâtissait diligemment,
Ils ordonnaient du bâtiment.
Tout beau, tout beau, je me mécompte
Si fort, que j'en rougis de honte.
Didon n'était pas avec lui,
J'ai pensé donner aujourd'hui
A mes envieux à reprendre,
Et dire de moi pis que pendre.
Retournons au Dieu qui surprit
Messire Ænéas, dont l'esprit
Ne songeait alors qu'à Carthage;
Et bien moins à faire voyage
Que moi, cul-de-jatte follet,
Ne songe à danser un ballet.
La harangue du Dieu fut telle :
« Ah! Dieu vous gard', mademoiselle,

« Car vu l'habit que vous portez,
« Semblable nom vous méritez :
« Vous faites donc de l'architecte,
« Et votre vertu qu'on respecte,
« S'accoquinera, de façon,
« Que vous passerez pour maçon ;
« Vous songez à bâtir Carthage,
« Vous êtes un homme bien sage.
« Eh quoi! pour vos folles amours
« Voudriez-vous passer vos jours
« A faire le Sardanapale?
« A servir une martingale?
« Si vous vous trouvez bien ici,
« Il n'en est pas d'Ascagne ainsi,
« Auquel, au moins à sa lignée,
« La terre habitable gagnée,
« Est promise par le Destin,
« A la gloire du nom Latin ;
« Jupiter, le lance-tonnerre,
« Qui voit comme dans cette terre
« Vous vivez, dont il a pitié
« Plus qu'il ne doit de la moitié,
« Par moi qui vous parle, vous mande
« Que quittant cette houppelande,
« Et cet habit efféminé,
« Au plus tôt l'ordre soit donné
« Pour partir à toute la flotte;
« Ou qu'autrement d'une marotte
« Il veut que vous soyez coiffé,
« Et du catalogue biffé
« De ceux dont il fait quelque compte,
« Vous devez bien mourir de honte
« De faire si longtemps le fou,
« Et de passer pour le matou

« D'une chatte de Barbarie;
« Reconnaissez sa piperie,
« Et croyez ce que je vous di. »
Après ce langage hardi
Il reprit sa forme première,
Et ce grand éclat de lumière,
Dont les Dieux sont accompagnés.
Maître Ænéas, les yeux clignés,
Le poil hérissé dans la tête,
Et stupéfait comme une bête,
Ou comme un homme condamné,
Demeura si fort étonné,
Qu'il ne vit point partir Mercure.
Le temps déjà beaucoup lui dure,
Qu'il n'ait regagné ses vaisseaux,
Et n'aille jouer des couteaux,
Où son noble destin le mène.
Il n'est pas en petite peine
De savoir où, quand, et comment
Il pourra faire un compliment
Dont la dame Didon se paye.
De l'apaiser de quelque baye,
Son cœur n'y saurait consentir,
Et cependant il faut partir.
Il gratte, et regratte sa tête
Pour trouver un prétexte honnête
De quitter ces aimables lieux.
Il pourrait alléguer les Dieux;
Mais une amoureuse en colère,
Aux divinités peu défère:
Le pauvret que fera-t-il donc?
Étant confus s'il le fut onc;
Je conseillerais le beau sire,
De s'en aller sans en rien dire,

Quitte pour crier au larron.
En cet endroit, maître Maron
N'a point approfondi l'affaire;
Tellement qu'il se peut bien faire,
Que maître Ænéas était sou
D'avoir toujours femme à son cou,
Et volontiers plîrait bagage.
Mais comme il était homme sage,
On n'a jamais su tout de bon,
Si cela le fâchait ou non.
Il fit venir Maître Sergeste,
Mnesthée, et Cloanthe, et le reste
De ses amis les plus discrets,
Auxquels il dit: « Soyez secrets,
« Ramassez tous vos équipages,
« Les plus prompts seront les plus sages.
« Qu'on mette au plus tôt les vaisseaux
« En état de fendre les eaux.
« Enfin que la flotte s'apprête;
« Et ne vous rompez point la tête
« Du sujet que nous en avons.
« Soyons secrets, et nous sauvons:
« De mon côté j'aurai la peine
« D'y faire consentir la Reine:
« En lui faisant un tel discours
« Je sais le péril que je cours;
« Je ferai couler mainte larme,
« Je causerai bien du vacarme,
« Et je m'attends aux accidents
« Qui viennent d'ongles et de dents.
« Elle aura beau faire la belle,
« Si partirai-je en dépit d'elle,
« Me dût-elle sauter aux yeux,
« Lorsque nous ferons nos adieux.

« Comment ferai-je? que dirai-je?
« Et par où le commencerai-je,
« Ce malencontreux compliment?
« Par ma foi, je ne sais comment.
« Qui pourrait changer la corvée
« Contre quelques coups d'escourgée?
« Ou que ne suis-je déjà loin,
« Avec dix mille coups de poing. »
Ainsi parla Messire Énée,
Et sa troupe bien étonnée,
Et pourtant aise de partir,
Lui promit tout sans repartir.
Mais leur clandestine entreprise
A Didon fut bientôt apprise;
Soit que la Dame s'en doutât,
Ou que la chose on lui contât :
Qui pourrait tromper une amante?
Elle était un peu véhémente,
Et voulait ce qu'elle voulait,
Quatre fois plus qu'il ne fallait.
Mais quand un nigaud lui vint dire,
Dont il n'eut pas sujet de rire,
Car le menton on lui pela,
Lorsque la chose il révéla.
Quand donc on avertit la Dame,
Que de la moitié de son âme
On l'allait bientôt séparer;
Qu'Ænéas faisait préparer
Sa flotte comme un infidèle,
Sans se soucier beaucoup d'elle;
Alors la pauvre femme, alors
Malade d'esprit et de corps,
Devint tout à coup la figure
Du visage, et de la posture

D'une Thyade ayant du vin,
Quand pleine de ce jus divin,
Durant la triennale orgie,
Dont la fête a tant d'énergie,
Bacchus, des Dieux le plus grand fou,
Entre dans son corps par son cou,
Ou si l'on veut par son derrière,
Je n'en sais pas bien la manière,
Mais bien que ce fougeux démon
Se rend maître de son poumon,
La fait hurler comme une bête,
La fait crier à tue-tête,
Comme on fait après un larron,
Sur le sacré mont Cithéron;
Portant mal le vin qui l'emporte,
Et s'accrochant à chaque porte.
Ainsi la Reine ayant pleuré,
Gémi, sangloté, soupiré,
Sué de chaud, tremblé de fièvre,
Tordu ses doigts, mordu sa lèvre,
Plombé son sein, ses yeux poché,
Ses cheveux noirs bien arraché,
Ses deux fesses bien souffletées,
Et ses servantes maltraitées;
Elle alla trouver de ce pas,
Marchant en folle, et sans compas,
Le vénérable fils d'Anchise,
Et l'entreprit en cette guise:
« O des fripons, le plus fripon,
« Franc soudrille, grippe-chapon;
« Homme sans honneur, et sans âme,
« Je vais bien te chanter ta gamme;
« Tu l'as donc espéré, méchant,
« Et qui de moi te vas cachant,

« De faire sans moi ta retraite,
« Peut-être en larron, ta main faite ;
« Et la faire à notre déçu,
« D'où l'on t'avait si bien reçu.
« Quoi, l'amour que tu m'as jurée,
« Ma main dans la tienne serrée,
« Et ce cœur qui te fut si cher
« Ne peuvent donc t'en empêcher ?
« Ni Didon de la mort si proche ?
« Ame de bronze, cœur de roche ;
« Et tu veux partir en hiver,
« Comme ne pouvant t'arriver
« Un plus grand mal que ma présence ;
« Hélas ! celui de ton absence
« Est d'autant plus cruel pour moi,
« Que je ne puis vivre sans toi ;
« Car tant mon malheur est extrême,
« Tout méchant, tout cruel, je t'aime !
« Cependant, perfide, tu pars
« Pour un chemin plein de hasards.
« Si c'était pour aller à Troie,
« J'y consentirais avec joie ;
« Mais tu t'en vas, et tu ne sais
« Pour quelle raison tu le fais,
« Si ce n'en est une assez forte,
« De me voir bientôt raide morte.
« Demeure donc, tu feras mieux,
« Je t'en conjure par mes yeux
« Qui furent pour toi pleins de charmes,
« Et ne le sont plus que de larmes,
« Je t'en conjure par la main
« Que tu m'as donnée, inhumain,
« Par la main que tu m'as donnée
« En signe de notre hyménée,

« Le seul bien qui me pût rester,
« Et pourtant que tu veux m'ôter.
« Si cette raison est peu forte,
« Ne m'aime plus, il ne m'importe,
« Mais prends pitié d'une maison
« Que tu perds par ta trahison.
« Demeure donc, cruel Birène,
« Ou que le grand diable t'emmène.
« Pour toi des peuples Libyens,
« Et je l'ose dire des miens,
« Des Tyriens je suis blâmée,
« Par toi je suis sans renommée,
« Par qui j'allais le nez levé,
« Et paraissais sur le pavé;
« Au lieu que dans ma propre ville,
« Chacun de moi fait vaudeville,
« Plus ne suis la Reine Didon,
« Et l'on m'ose nommer guenon.
« Demeure donc, cruel, demeure,
« Regarde une Reine qui pleure.
« Sitôt que tu seras parti,
« Mon maraud de frère averti,
« Viendra tout piller à ma barbe.
« Peut être le Gétule Iarbe
« Que j'ai toujours traité de sot,
« Pour me faire écurer son pot,
« Ou pour chose plus désastreuse,
« M'emmènera comme une gueuse.
« S'il restait encore avec moi
« Un fils qui fût semblable à toi,
« Non pas d'humeur, homme volage,
« Mais bien de race, et de visage,
« J'aurais en mon affliction
« Un peu de consolation.

« Mais de toi tout ce qui me reste
« N'est qu'un désespoir bien funeste,
« Qui devrait bien causer le tien,
« Si tu n'étais pire qu'un chien. »
Ainsi dit la dame affligée,
Et puis elle fit l'enragée.
Ænéas, ferme comme un roc,
Et sur ses ergots comme un coq,
Tant le Dieu lance-pétarade,
Par cette fameuse ambassade.
L'avait rendu fier et dépit,
Se mit à rêver un petit.
Il fut longtemps sans se remettre,
Étant pris au pied de la lettre.
Enfin ayant bien bégayé,
Il dit, le visage effrayé,
Comme d'un homme qu'on va pendre,
Ces mots qu'il vous plaira d'entendre :
« Belle qui pleurez par les yeux,
« Ou parlez moins, ou parlez mieux.
« Vous m'assassinez de reproche,
« Vous m'appelez un cœur de roche;
« Je n'en ai jamais eu pour vous
« Que de mouton, et des plus doux.
« Je ne veux point nier ma dette,
« J'en ferai sonner la trompette,
« Publiant ici comme ailleurs
« Qu'on ne voit point de gens meilleurs,
« Que les habitants de Carthage;
« Si ce n'est qu'ils ont le visage
« Un peu tanné, sauf votre honneur,
« Et tirant sur le ramoneur,
« Le nez un tant soit peu trop large,
« Et la lèvre avec trop de marge,

« Et je ne sais quelle senteur
« Qui tient bien de la puanteur;
« Mais ce petit défaut s'excuse
« En une nation camuse,
« Et votre petit nez de chien,
« N'a jamais offensé le mien.
« Quant à moi pour des choses telles,
« Que je traite de bagatelles,
« Je ne partirais point d'ici,
« Si les Dieux le voulaient ainsi,
« Et passerais bien une année
« En cette terre basanée;
« Mon Dieu, que les chats y sont beaux!
« Je veux en charger mes vaisseaux,
« Je veux acheter de vos barbes,
« Pour me souvenir des Alarbes;
« Et lorsque je les monterai,
« Croyez, madame, que j'aurai
« De votre majesté mémoire,
« Par ma foi vous le devez croire.
« Donnez donc trève à vos beaux yeux,
« Ne pleurez plus vous ferez mieux.
« Vous m'avez parlé d'hyménée,
« Avec un certain maître Énée.
« Madame, je le connais bien,
« Au nom de Dieu, n'en faites rien.
« C'est un esprit àcariàtre,
« Homme à vous battre comme plâtre,
« Qui se ferait démarier,
« Et lors vous auriez beau crier.
« Chassez donc, si vous êtes sage,
« De votre esprit ce mariage,
« Cet homme n'est pas votre fait;
« Non, ce n'est pas pour cet effet

« Qu'il a pris terre en votre côte,
« Ne comptez donc plus sans votre hôte,
« Et rayez-moi de vos papiers.
« Faites marcher vos ateliers,
« Et m'oubliez, s'il est possible.
« Faisons-nous un adieu paisible,
« De crainte de faire parler
« Ceux qui nous verraient quereller.
« Si j'étais encore mon maître,
« Je resterais ici peut-être,
« Mais aussi peut-être que non ;
« Car je vous le dis tout de bon,
« Le plus grand souhait de mon âme
« Ne va qu'à rebâtir Pergame,
« Et qu'à rendre Troie au Troyen ;
« Puis un Apollon Grynéen
« Des saints oracles interprète,
« Me voit souvent et me répète
« Que je perds ici bien du temps ;
« Que les Dieux n'en sont pas contents ;
« Qu'on parle au ciel de ma folie ;
« Qu'il faut que j'aille en Italie,
« Sans faire auprès de vous l'Adon ;
« Car dites-moi, Dame Didon,
« Puisque vous êtes bonne et sage,
« Voudriez-vous quitter Carthage ?
« Vous seriez folle en cramoisi.
« Ma bonne Dame pensez-y ;
« Si j'allais mépriser la terre,
« Où ma postérité par guerre
« Doit tout mettre sous le bâton,
« Encore un coup, qu'en dirait-on ?
« Ce serait jouer à déplaire
« Aux Dieux qui conduisent l'affaire,

« Et ne sais m'estimeriez-vous pas
« Fol à vingt et quatre carats ?
« Toutes les nuits mon père Anchise
« Me vient tirer par ma chemise,
« Et me crie : homme sans vertu,
« A quoi diable t'amuses-tu ?
« Est-il temps d'enfiler des perles,
« Et d'aller à la chasse aux merles ? »
J'ai mis merles pour rimer mieux,
Car autant que le sérieux
Le burlesque veut que l'on rime,
Et veut même aussi qu'on le lime ;
Autrement les vers sans repos
Se peuvent faire à tout propos ;
Et n'est aucun qui ne rimaille
En ce temps-ci, vaille que vaille ;
Et tel livre est de bout en bout
Rime, et puis rime, et puis c'est tout.
Des mots de gueule hors de leur place,
Et quolibets froids comme glace,
Tels rimeurs mériteraient bien
D'être nommés rimeurs de rien,
Ou bien rimeurs à la douzaine,
Ceci soit dit pour prendre haleine ;
Si quelqu'un n'en est pas content,
Il en peut de moi dire autant,
Je crains fort peu les coups de langue.
Or, pour reprendre la harangue,
Dont nous avons rompu le fil :
« Madame, continua-t-il,
« Ce cher père qui tant m'effraie,
« Me dit avec sa voix d'orfraie :
« O des hommes le plus perdu,
« Qui faisais tant de l'entendu,

« Et pourtant n'es pour tout potage,
« Qu'un bourguemestre de Carthage,
« Quel est le chemin que tu prends?
« Qu'en diront messieurs tes parents?
« Qu'en dois-je dire, moi ton père?
« Qu'en doit dire Vénus ta mère?
« Elle en peut dire et dira bien;
« Qu'un bâtard ne vaut jamais rien.
« Et qu'en dira ton fils Ascagne,
« A qui le pays de Cocagne
« Est promis par l'arrêt des Dieux?
« A moins que d'en être envieux
« Qui doit en faire la conquête,
« Pour le voir couronne à la tête,
« Que toi qui n'as que du caquet,
« Et qui t'es découvert coquet.
« Sans cesse il me tient ce langage.
« Mais en voici bien davantage,
« Après quoi je ne dis plus rien;
« Et de cela vous pouvez bien
« Me croire, ou si vous ne le faites,
« Je dirai partout que vous êtes
« Femme têtue, et sans raison;
« Je vous dis donc, sans trahison,
« Et sans mentir d'une parole,
« Que Mercure, le Dieu qui vole
« Moins des aîles que de la main,
« En habit et visage humain,
« Mais tout éclatant de lumière,
« A moi qui parle et ne mens guère,
« Auprès d'ici s'est présenté;
« Si je ne vous dis vérité,
« Puissé-je n'être qu'une bête.
« Ce Dieu m'a bien lavé la tête;

« Mettez donc la vôtre en repos,
« Sans regret donnez-moi campos,
« Ou bien je le saurai bien prendre,
« Quand on me devrait faire pendre;
« Je verrai le pays Latin,
« J'y suis forcé par le Destin,
« Et vous, par votre destinée,
« A vous passer de Maître Énée. »
Tandis qu'Æneas enfila
Le discours civil que voilà,
Didon de raison dépourvue
Ne jeta point sur lui la vue.
Les yeux fichés sur le pavé,
Le visage de pleurs lavé,
En son esprit bourru, la rage
Faisait un étrange ravage.
Enfin ses yeux elle darda
Sur Énée, et le regarda
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Furieuse comme tempête,
Et puis lui dit ces mêmes mots :
« O le plus vil des animaux,
« Le plus dur et le plus sauvage,
« Et qui fais tant de l'homme sage,
« Tu n'es qu'un sot, tu n'es qu'un fat,
« Tu n'es qu'un larron comme un rat,
« Un coureur de franches lippées;
« Et tes suivants traîneurs d'épées,
« Qui ne valent pas mieux que toi,
« Ne seraient pas vivants sans moi.
« Tu te dis fils de Cythérée,
« La chose n'en est assurée
« Qu'en tant que grand fils de guenon.
« Mais je sais bien, moi, la Didon,

« Que ni Cythérée est ta mère,
« Ni feu Dardanus ton grand-père,
« Et que toi qui fais tant du coq,
« Ne fut jamais que fils d'un roc,
« Et qu'une montagne est ta mère,
« Que de telle mère et tel père,
« Il ne peut sortir qu'un caillou.
« Non, je me trompe, c'est un loup
« Qui t'engendra d'une panthère;
« Aucuns disent une vipère,
« Qui te conçut d'un léopard;
« Les autres disent un lézard,
« Qui t'engendra d'une tigresse;
« Autres un dragon d'une ânesse;
« Un renard d'un caméléon;
« Un rhinocéros d'un lion;
« Un crocodile d'une autruche;
« Un loup-cervier d'une guenuche;
« Pour moi, je te mets au-delà
« De tous ces vilains monstres-là.
« Pour dire de toi pis que pendre,
« Et de crainte de me méprendre,
« Je te tiens roc, roche, caillou,
« Panthère, léopard et loup;
« Vipère, lézard et tigresse.
« Je t'estime dragon, ânesse,
« Un rhinocéros, un lion,
« Un renard, un caméléon,
« Un faux crocodile, une autruche,
« Un loup-cervier, une guenuche,
« Et pour achever mon sermon
« Je te tiens pire qu'un démon,
« Pire qu'un diable qui t'emporte,
« Toi, ton fils, toute ta cohorte,

« Et moi, sotte carogne aussi,
« De m'être embéguinée ainsi
« D'un mangeur de poule, un gendarme.
« Ai-je vu couler une larme
« De ses yeux? ai-je ouï sortir
« De sa bouche un petit soupir?
« A-t-il eu pitié d'une amante?
« Mais vainement je me tourmente,
« Il n'est qu'un pendard, un vaurien,
« Et Jupiter qui le voit bien,
« Et l'ingrate Junon complice,
« Ne m'en feront jamais justice.
« On ne voit plus que des ingrats...
« Les voyez-vous refaits et gras,
« Ces Phrygiens, que Dieu confonde,
« Délabrés, s'il en fut au monde,
« Transis de froid, mourant de faim;
« Qu'on eût fouettés pour du pain,
« Pauvres d'habits, comme de mine,
« Sales magasins de vermine,
« Enfin véritables cagous...
« Et leur Roi, le plus gueux de tous?
« Ils sont venus en ce rivage
« Montrer leur affamé visage.
« Ils ont mangé comme des loups,
« Et quand ils ont été bien sous,
« Et contents comme rats en paille,
« Le capitaine, et la canaille
« S'en vont sans payer leur écot.
« Que maudit soit le pied d'écot,
« Et les pieds d'écots qui le suivent.
« Par moi seule les coquins vivent,
« Ils me quittent les vagabonds.
« Ah! Je vais sortir hors des gonds,

« La fureur saisit ma cervelle.
« Le traître me la baille belle.
« Il m'allègue un Dieu Jupiter,
« Qu'il a peur de mécontenter.
« Et les oracles de Lycie...
« Comme si le Ciel se soucie
« De celui-là, de celui-ci;
« Il serait bien oiseux ainsi.
« Et puis, admirez l'imposture
« Il me vient jurer que Mercure,
« Sur ses ailes doubles porté,
« A lui tantôt s'est présenté
« Pour hâter ce plaisant voyage.
« Ah! Je n'en puis plus, j'en enrage!
« Va, va, je ne te rétiens plus
« Par mes reproches superflus;
« Va-t-en où ma fureur t'envoie,
« Que jamais je ne te revoie!
« Va chercher ton pays latin,
« Fuis-moi, cruel, suis ton destin.
« Si le Ciel a quelque justice,
« Un écueil sera ton supplice;
« Là, tu demanderas pardon,
« Là, tu réclameras Didon;
« Didon, par toi tant offensée,
« Au lieu d'être récompensée!
« Je te veux poursuivre, inhumain,
« Une torche noire à la main,
« Je t'en grillerai les moustaches,
« Homme le plus lâche des lâches;
« Et quand j'aurai fini mon sort,
« Tu me verras après ma mort,
« Et jour et nuit, fantôme horrible,
« Te lançant un regard terrible,

« Je te ferai partout : hou! hou!
« Je te ferai devenir fou!
« En enfer j'aurai la nouvelle
« Du désordre de ta cervelle...
« Dieu sait si son vin il aura
« Celui qui me l'apportera.
« O chien, loup, lion, tigre, suisse!
« Que bientôt le Ciel te punisse!... »
Après ce joli compliment
Qu'elle fit un peu brusquement,
Elle lui tourna le derrière
D'une dédaigneuse manière.
Le Seigneur lui fit un salut,
Dire ses raisons lui voulut,
De ses mains elle se dérobe,
Lui laissant un pan de sa robe.
Il la ressaisit, l'embrassa;
Elle se désembarrassa,
Sans vouloir ouïr la harangue
Q prête sur sa langue;
Sottement il la conjurait,
Car lors grande risque il courait
De ne lui dire rien qui vaille;
Car tout criminel s'entretaille.
Enfin, lui disant : croyez-moi.
Elle lui criant : ôte-toi,
Infidèle, ingrat, hypocrite;
La dame gagna la guérite :
Et le laissa pour reverdir,
Au point qu'il allait s'enhardir
De la payer d'un Apophthegme.
Il avait jà mis bas un flegme,
Car il crachait, toussait, mouchait,
Quand un discours il ébauchait.

Mais la cruelle à toute bride,
Le laissa discourir à vide.
Après cette reine qui court,
Ses femmes ayant le nez court,
Et les narines écachées,
Suivaient, faisant les empêchées;
Maures à la file marchants,
Comme les vaches vont aux champs,
La suivirent jusqu'à sa chambre,
Où se dépouillant chaque membre,
Dans son grabat elle se mit.
Dieu sait si la dame y dormit.
Pour Ænéas, quoiqu'en son âme
Il aima tendrement la dame,
Et que de se voir obligé
De prendre ainsi d'elle congé,
Il eût un dépit incroyable;
L'arrêt des Dieux irrévocable
Fit, qu'il n'en relâcha pas moins
De sa diligence, et ses soins,
A faire travailler son monde.
Les uns poussaient les nefs à l'onde,
Et les autres les épalmaient,
Ou bien de rames les armaient.
Là, l'on cogne, là, l'on charpente,
Là, l'on raccommode une fente;
Chacun travaille à qui mieux mieux,
Autant les jeunes que les vieux.
Ainsi les fourmis, ce me semble,
Que le soin de l'hiver assemble,
Pour picoter quelque boisseau
De froment mis en un monceau,
Vont au travail en grosse troupe,
Chacun un grain de bled en croupe,

A la file s'entresuivants.
Bel exemple pour les vivants
D'amasser leur froment en gerbe,
Au lieu de le manger en herbe.
Il me semble que je les voi,
Conduisant leur petit convoi.
Le chemin de fourmis fourmille,
Sur leur dos noir le grain blanc brille,
On dirait des grains cheminants;
Tant les allants que les venants
N'occupent qu'une étroite voie,
Où l'on traîne, porte, ou charroie.
Les uns en guise de sergents
Font marcher les moins diligents;
Les plus forts, les faibles soutiennent;
Les uns vont, et les autres viennent;
Enfin tous travaillent fort bien
En fourmis d'honneur et de bien.
Les nobles Troyens tout de même,
Par une diligence extrême
Equipent leurs nefs dans le port,
Dont Didon se réjouit fort.
Quelle fut alors ta pensée
Ah! pauvre Didon insensée?
Dis-nous un peu combien de fois
Tu joignis à ta faible voix,
Qui faisait alors mille plaintes,
De tes dix ongles les atteintes,
Et te fis des incisions
Sans parler des contusions :
Lorsque tu vis sur ton rivage
Qu'on jouait à remu-ménage,
Quelle fut ton affliction,
Et jusqu'où fut ta passion,

Que des matelots les huées,
Le grand bruit des nefs remuées,
Et tout le rivage en rumeur,
Te mirent en mauvaise humeur :
Elle pleure, et ses ongles ronge,
Tandis qu'elle consulte, et songe
Si devant ce Catilina
Elle ira faire O benigna,
Afin qu'en ce pressant affaire,
Reproche on ne lui puisse faire,
De n'avoir pas tout essayé ;
Et de n'avoir pas employé
Ce qu'elle avait de rhétorique
Pour fléchir cet amant inique,
Ce Néron, ce Tibérius,
Qui faisait de l'Olibrius.
O petit bourreau de Cythère,
Quoique issu de bons père et mère,
Tu ne vaux pourtant pas un liard,
Bandé comme un colin-maillard!
Que sur les cœurs avec tes flèches,
Tu fais d'imperceptibles brèches,
Et par la force de tes coups,
Que de sages deviennent fous!
Ira-t-elle, la pauvre bête,
Porter soi-même sa requête,
Par laquelle il est conjuré,
Que son départ soit différé?
Non, sa sœur ira bien pour elle ;
Elle commande qu'on l'appelle,
Et puis ayant fermé son huis :
« Tu vois, chère sœur, où j'en suis,
« Et pour avoir été trop bonne,
« La récompense qu'on me donne,

Lui dit-elle, jetant de l'eau
Par ses yeux la valeur d'un seau.
« Tout semble aider à ce corsaire,
« Ou plutôt, aimable adversaire :
« Ses gens sont prêts, il l'est aussi,
« Il s'en va, je demeure ici,
« Moi, qui sans lui ne saurais vivre,
« S'il m'était permis de le suivre,
« J'aurais bientôt fait mon paquet.
« Ma sœur, affile ton caquet,
« Va le trouver, dis-lui merveille,
« Sans se faire tirer l'oreille;
« Dis-lui qu'il demeure avec moi.
« Il a toujours fait cas de toi,
« Il t'aime, tu connais son tendre,
« Et tu sais comme il le faut prendre.
« Si j'avais prévu ce malheur,
« J'aurais pouvoir sur ma douleur;
« Mais maintenant elle est trop forte :
« Le fort sur le faible l'emporte.
« Je l'aime, le traître qu'il est,
« L'ingrat m'assassine et me plaît,
« Et d'autant plus que je l'adore,
« D'autant plus le méchant m'abhorre.
« Cours donc, ma sœur, va-t-en le voir,
« En toi seule est tout mon espoir :
« Je me serais déjà pendue...
« Mais l'heure en est encore indue,
« Car je n'aurai, s'il t'en souvient,
« Que trente ans à Noël qui vient.
« O ma sœur! fais-lui bien comprendre,
« Comme Ronsard dit à Cassandre,
« Qu'à moins que Dolope soudard,
« Achille, dont le fatal dard

« Mit Hector dans la sépulture,
« Il devrait être, le parjure,
« Plus reconnaissant à Didon.
« Bon, si les peuples de Sidon
« Avaient secouru ceux d'Aulide,
« Il aurait raison, le perfide!
« Ou bien si j'avais dispersé
« Les os d'Anchise trépassé!
« Mais hélas! toute mon offense
« Est d'avoir avec violence
« Aimé ce mauvais garnement,
« Qui ne m'aima que froidement;
« Ou pour parler mieux, cet infâme
« Qui me haïssait en son âme,
« Et qui ne veut pas m'écouter,
« Moi, qui ne le veux arrêter
« Que pour une saison meilleure;
« Après, qu'il aille à la bonne heure,
« Chercher son beau pays Latin;
« Qu'il aille, suivant son destin,
« Recevoir quelque plaie ou bosse,
« Je ne lui parle plus de noce...
« Aussi bien c'est l'injurier,
« Que de le vouloir marier.
« Pauvre folle, je ne demande
« Qu'une faveur qui n'est pas grande:
« Je lui demande un peu de temps,
« C'est de cela seul que j'attends
« A ma fureur quelque remède.
« Le grand diable qui le possède
« Le rendra sourd comme un aspic.
« Et je n'aurai point de répic.
« Si ma demande est ennuyeuse,
« Qu'il contente une furieuse,

« Et se contraigne un peu pour moi,
« Le cruel, qui manque de foi
« A celle qui manque à soi-même,
« Pour le chérir jusqu'à l'extrême.
« Va donc, ma sœur, va l'obliger
« A me complaire, et ne bouger;
« Et pourvu qu'il ne m'abandonne,
« Dis-lui, ma sœur, que je lui donne,
« Dès ce soir, comédie et bal;
« Ou que Dieu le garde de mal.
« Si tu conduis bien cette affaire,
« Tu me connais, laisse-moi faire;
« Si tu ne t'en trouves pas bien,
« Dis partout que je ne vaux rien :
« Je ne t'en dis pas davantage!..
« Va donc parler à ce volage,
« Et cependant je chanterai;
« C'est à savoir si je pourrai,
« Car je me sens tout hors d'haleine,
« La chanson d'Olympe à Bireine. »
Sa sœur s'en alla, puis revint,
Fit des messages plus de vingt,
Et le trouva toujours le même,
Et le premier et le vingtième;
Il ne fit que lui répéter :
Jupiter vous veuille assister!
Non qu'il fût d'un esprit sauvage,
Onc ne fut meilleur personnage,
Mais il obéissait aux Dieux;
Et le Destin capricieux
L'avait rendu, d'homme traitable,
Homme de cœur impénétrable.
Ainsi Borée, un maître vent,
D'entre les Alpes se levant,

Montagnes de neige couvertes,
Vient sur un chêne aux feuilles vertes
De toutes ses forces donner,
Afin de le déraciner :
Cet antique voisin des nues,
Pour du gui, des feuilles menues,
Et quelque chose d'ébranché,
En est quitte à fort bon marché :
Si sa tête est des cieux voisine,
Ses pieds, qu'on nomme sa racine,
Sont proches du pays d'Enfer,
Si bien qu'il a beau s'ébouffer
En soufflant, le bon vent Borée...
Ainsi, cette Reine éplorée,
Par ses larmes et par ses cris,
Ses messages et ses écrits,
Ne peut fondre ce cœur de glace;
Il persiste, quoiqu'elle fasse,
Et n'en est pas plus ébranlé
Que cet arbre dont j'ai parlé.
Quelque larme, à la dérobée,
Sans son consentement tombée,
Peut sa face humidifier
Mais il ne s'y faut pas fier,
Ce sont larmes de crocodile,
Quoiqu'en dise messer Virgile.
Revenons à dame Didon,
A qui le méchant Cupidon,
S'il faut que le Troyen s'éloigne,
Va bien tailler de la besoigne.
Sa sœur ayant fait son rapport,
Elle s'effraya de son sort,
Le désespoir saisit son âme,
Et prit la place de sa flamme;

Sa flamme se change en fureur,
Ce qu'elle aima lui fait horreur.
Elle s'abandonne à la rage,
Le jour même lui fait ombrage,
Elle le hait, elle le fuit,
Souhaite une éternelle nuit,
Pour ne se pas voir elle-même.
La mort, par son visage blême,
Ne lui fait point blémir le sien.
Son plus agréable entretien
Ne sont que rages, que furies,
Que fantômes, que rêveries.
Dans l'horreur qu'elle a de son sort,
Elle ne songe qu'à la mort;
Souvent quelque horrible présage
A ce cruel dessein l'engage.
Un jour, tâtant d'un vin nouveau,
Ce vin se convertit en eau :
Sa tasse, qu'elle avait rincée,
Fut d'elle en colère cassée :
Car tant plus elle la lavait,
Tant plus sale elle la trouvait.
Un jour urinant, pauvre Élise !
Elle urina dans sa chemise.
Buvant dans un vase émaillé,
Son vin devint du sang caillé,
Elle s'en rougit la mâchoire,
Et ne put achever de boire.
Un jour qu'elle sacrifiait,
Comme le grand Prêtre priait,
Le bouc égorgé se réveille,
Et mordit le prêtre à l'oreille,
Dont il s'écria tout fâché;
On doute si ce fut péché :

Car on tient que la destinée
Avait telle chose ordonnée.
Il s'écria donc, reniant,
Et son oreille maniant :
« Foin du bouc, du vœu salutaire,
« De la guenon qui la fait faire,
« Eût-elle au cœur ce fer plongé
« Comme l'a ce bouc égorgé.
La Reine, en guérison s'escrime,
Prit un poumon de la victime,
A plusieurs le nez en brida.
Le Prêtre d'abord en gronda,
Et puis après, à cause d'elle,
Tourna la chose en bagatelle.
Chaque jour il lui survenait
Quelque chose qui l'étonnait,
Dont sa sœur n'eut jamais nouvelle,
Quoique confidente fidèle.
Un petit temple fort dévot,
Que feu son mari, grand bigot,
Respectait autant qu'une idole,
Que souvent cette pauvre folle
Ornait de fleurs et de festons,
Et de blanches peaux de moutons;
Un jour qu'elle était toute seule
Ce petit temple ouvrit la gueule,
Et le ton de voix imitant,
De ce mari qu'elle aima tant,
Il dit, faisant le Jérémie :
« Venez à moi, Didon, ma mie! »
Elle répondit sans couleur :
« Temple, vous me portez malheur. »
Souvent, durant la nuit obscure,
Un oiseau de mauvais augure,

Nommé chat-huant ou hibou,
Concerte avec un gras matou,
Et ces deux amis des ténèbres
Chantent mille chansons funèbres,
Et font des exclamations
Qui causent palpitations
A la pauvre Reine amoureuse,
De son naturel fort peureuse.
Bien souvent ses gens étonnés
Lui vont mettre devant le nez
Une prédiction antique,
Qui dit en langage punique,
Qu'une pauvre Reine mourra
Pour un drôle qui s'enfuira.
Toutes les nuits qu'elle sommeille,
Quelque songe affreux la réveille;
Tantôt Ænéas apparaît
Qui la fuit et la méconnaît,
Ou bien qui lui fait face à face
Une ridicule grimace.
Elle court après, il s'enfuit.
Puis elle se trouve la nuit
Toute seule en une campagne,
Sans que personne l'accompagne.
Elle siffle en paume les siens,
Elle huche ses Tyriens,
Mais les incivils sont pour elle
Le chien de feu Jean de Nivelle :
Lors elle tremble, elle pâlit,
Et même elle humecte son lit,
On dit même toute autre chose,
Malpropre en vers tout comme en prose.
Comme des rats et des souris,
Elle avait grand peur des esprits,

Alors qu'elle était toute seule;
Dieu sait donc comme elle s'égueule!
Ainsi le pauvre Penthéus,
Pour avoir dit que Lyæus
N'était qu'un écume-taverne,
Voit les Déesses de l'Averne,
Chacune en main un gros serpent,
Duquel elles le vont frappant :
De cette insolente bévue,
Il eut une telle berlue,
Que le plus souvent il pensait
Voir deux Thèbes, et non faisait,
Le pauvre fou n'en voyait qu'une,
Prenait le soleil pour la lune;
C'était la chercher en plein jour!
Quand le soleil faisait son tour,
Il paraissait double à sa vue,
Tant son âme était dépourvue
De ce qu'on appelle raison.
Ainsi lorsque de sa maison
Oreste eut vengé la macule
Sur sa mère un peu canicule,
La tuant avec son ribaud,
De sang froid ou bien de sang chaud;
Depuis ce temps les comédies,
Je veux dire les tragédies,
Le représentent qui s'enfuit
Devant sa mère qui le suit:
Là, l'on voit ce fils trop colère,
Qui gagne au pied devant sa mère,
Qui l'appelle ingrat, inhumain,
Une torche noire à la main,
Et de couleuvres une tresse,
Dont sans cesse elle vous le fesse;

Et quand il pense l'éviter,
Sur son seuil il se voit guetter
Par les donzelles Euménides,
Vengeresses des homicides.
Élise, pour avoir péché,
N'est pas quitte à meilleur marché:
Elle se résout, la pauvrette,
De choisir une mort secrète
Pour réussir dans son dessein
Qui ne part pas d'un esprit sain :
Elle cherche dans sa cervelle
Quelque mode de mort nouvelle.
De se transpercer d'un couteau,
Elle craint un peu trop sa peau.
De s'en aller comme une bête,
Contre un mur se rompre la tête,
Ou bien s'etrangler d'un licou,
Au grand dommage de son cou,
Cette mort est pour le vulgaire,
Les rois ne la pratiquent guère.
De monter sur quelque lieu haut,
Et puis de là prendre le saut,
Elle peut, tombant sur la tête,
Montrer un endroit malhonnête.
Enfin, ayant bien ruminé,
Et plusieurs morts examiné,
Elle fit dresser une pyre.
Si ce mot que je viens de dire
Est obscur à quelque ignorant,
Qu'il sache, en langage courant,
Que ce mot qui lui semble étrange,
Veut dire du bois qu'on arrange,
Au haut duquel se vient loger
Celui qui le fait arranger,

Duquel après l'on fait grillade.
C'est à la mort faire bravade :
Pour moi je ne le ferais pas,
Elle ne vient qu'à trop grands pas,
Cette demoiselle édentée,
Sans être ainsi de nous hâtée :
Outre que qui se tue ainsi,
Court risque d'être sans merci
Traîné tout nu sur une claie.
Et c'est pour cela qu'elle essaie
De mourir de quelque trépas,
Pour lequel on ne puisse pas
L'exposer en place publique,
Comme au Seigneur Caton d'Utique
On eût fait, si de sang rassis
Parmi nous il se fût occis.

Voulant donc jouer de son reste,
Pour couvrir ce dessein funeste,
Elle fit appeler sa sœur,
A qui d'une feinte douceur,
Cachant sa mortelle pensée,
Elle dit : « Il m'a donc laissée,
« L'ingrat, le Turc, le vagabond !
« A sa parole il fait faux bond !
« Mais je veux bien perdre une oreille
« Si je ne lui rends la pareille ;
« Ou je le ferai revenir :
« J'ai trouvé pour y parvenir,
« Si je ne me trompe, une voie
« Qui te causera de la joie.
« On m'a certain avis donné,
« Dont j'ai l'auteur bien guerdonné :
« Car il en a reçu cent Jules,
« Et l'ai fait valet de mes mules.

« Cet homme donc que je te di,
« Qui n'est pas un homme étourdi,
« Des confins de l'Éthiopie
« Où le ciel sur Atlas s'appuie,
« Pays des noirs Massiliens,
« La plupart grands magiciens,
« Me fait venir une sorcière,
« Qui fut autrefois chambrière
« D'Hespérus, et menait, dit-on,
« Tous les jours pisser son dragon,
« L'appâtait, lui donnait à boire,
« Avec quatre mots de grimoire,
« Le rendait doux comme un agneau,
« Prodige en serpent très-nouveau.
« Au sabbat elle est la première,
« Et du bouc noir la familière :
« Des morts elle fait des vivants,
« A des farfadets pour suivants :
« Un certain balai qu'elle monte
« En vitesse un cheval surmonte;
« Il vole comme un tourbillon.
« Elle est du diable postillon;
« Il tonne lorsque bon lui semble,
« Pleut, grêle, et vente tout ensemble:
« Sait bien faire tourner le sas,
« Fait venir la lune ici-bas,
« Et descendre dans les campagnes
« Les arbres des hautes montagnes.
« Elle fait de petits marmots,
« Sur lesquels disant quelques mots,
« Elle porte l'amour dans l'âme
« Tant de l'homme que de la femme.
« Sous elle la terre mugit.
« Quand sa verge puissante agit,

« Une rivière vers sa source
« Malgré qu'elle en ait, prend sa course.
« On la vient voir de toutes parts
« Pour des pommades, pour des fards,
« Pour des teintures de moustaches,
« Pour eaux faisant partir les taches,
« Pour trouver de l'argent perdu,
« Pour de la corde de pendu
« Dont elle fait ses maléfices :
« Toutes les nuits dans les justices,
« Elle va l'échelle planter.
« Son démon lui vient rapporter
« Tout ce qui se fait sur la terre,
« Tant en la paix comme en la guerre,
« Sur son dos la porte en tous lieux,
« Et la rend invisible aux yeux.
« Elle sait nouer l'aiguillette ;
« Bref, elle commande à baguette
« A tous les habitants d'enfer,
« Même au grand monsieur Lucifer.
« C'est en cette femme savante
« Que je mets toute mon attente.
« O chère sœur ! c'est malgré moi
« Que je m'en sers ; en bonne foi
« C'est une chose défendue ;
« Mais toute espérance est perdue
« De fléchir le Prince troyen,
« Si ce n'est par ce seul moyen.
« Fais donc mettre sur une pyre
« Les choses que je te vais dire :
« Son bonnet de nuit, ses chaussons,
« Une paire de caleçons,
« Sa bigotelle, et sa pincette,
« Qu'il a laissés sur ma toilette ;

« Son épée à faire combat,
« Et le détestable grabat,
« Qui servit à ce gueux d'Énée,
« Hélas ! sa couche abandonnée !
« La sorcière dit qu'autrement
« Ne se peut finir mon tourment ;
« Que tout ce qui fut à l'infâme,
« Doit être purgé par la flamme,
« Et qu'en cela gît mon salut. »
Tout ce que la reine voulut,
Anne le crut sans contredire,
N'attendant d'elle rien de pire,
Que ce qu'elle fit quand le sort
A Sichæus donna la mort.
Faisant donc une révérence,
Non pas à la mode de France,
Mais en disant Salamalec,
Et se portant la main au bec,
Elle courut, troussant sa jupe,
Exécuter la pauvre dupe,
Ce que dame Didon voulait,
Un peu plus tôt qu'il ne fallait.
La pyre fut bientôt dressée,
Et branche sur branche entassée
De chêne sec et de cyprès,
Fendu par éclats tout exprès.
L'inconsolable Dame Élise,
Faisant une mine bien grise,
Monta dessus à pas comptés,
Criant trois fois : « Or, écoutez!
On l'écouta pour lui complaire,
Mais elle ne fit que se taire.
Elle sema feuilles et fleurs,
Et mit, répandant force pleurs,

D'Ænéas la rude rapière
Sur le lit, ou le cimetière
De son honneur, l'infâme lit
Témoin secret de son délit;
Sur ce même lit une image
Représentant le personnage :
Virgile dit que ce marmot,
Si ce n'est qu'il ne disait mot,
Ressemblait au bon duc de Troie
Si fort, que chacun avec joie
Criait : voilà maître Ænéas!
Et pourtant ce ne l'était pas.
Et puis faisant de l'empêchée,
Une prêtresse enharnachée
De tous ses funèbres atours,
Fit deux cent quatre-vingt-deux tours
A l'entour des autels sans nombre.
Les Dieux de la demeure sombre
Furent, quoique ni beaux, ni bons,
Appelés par leurs trois cents noms.
Omis l'Érèbe ne fut mie,
Ni le Cahos, que Dieu bénie,
Ni la triple dame Hécaté,
De ceux dont l'esprit est gâté
La patronne, et cette patronne
L'est, dit-on, de mainte personne.
Puis d'un petit vase de fer,
D'eau, puisée au grand puits d'enfer,
Elle versa pour le moins pinte :
Je boirais plutôt de l'absinthe
Que d'une telle eau, me dût-on
Assommer à coups de bâton.
Elle fit bien d'autres mystères,
De plusieurs herbes mortifères

Elle parsema le bûcher ;
Puis un petit morceau de chair
Qu'ont au front les fils des cavales,
Bon contre affections morales,
Et bon pour donner de l'amour,
Fut par elle aussi mis au jour.
Didon, offrant aux Dieux la mole,
L'œil égaré comme une folle,
Le pied droit nu, l'autre chaussé,
Et le vêtement retroussé,
Deux doigts au-dessus de la hanche,
Tenant l'autel de sa main blanche,
Attesta hautement les Dieux,
Ceux de l'enfer, et ceux des cieux,
Les astres et leurs influences,
Et leur fit force doléances,
De ce que leur influxion.
Nuisait à son affection.
Et pourtant comme étant bien sage,
Ni du penser, ni du langage,
Ne leur dit pire que leur nom,
Ce qui de tous fut trouvé bon.
Oui bien un peu clabauda-t-elle,
Contre son amant infidèle,
Lui souhaita venin d'aspic,
Et le regard d'un basilic,
Tic, scorbut, lèpre, diarrhée,
Écrouelle, et fièvre pourprée,
Le choléra-morbus, et pis.
Et là-dessus, d'un noir tapis
S'affubla la nature humaine.
La nuit vint dans un char d'ébène,
Le sommeil avec elle vint,
Qui fit des dormants plus de vingt ;

Il en fit au haut des montagnes,
Dans les vallons, dans les campagnes,
Dans les fleuves, dans les étangs,
Dans les villes, et dans les champs;
Chacun dormait dans Trébizonde,
Plus de cent milles à la ronde,
Dans Paris, Rome, enfin partout
Notre horizon, de bout en bout.
Didon seule en notre hémisphère,
Tandis que de la mort le frère,
Doux frère d'une rude sœur,
Enchante tout par sa douceur,
Tandis que toute la nature
Semble être dans la sépulture,
Et que tout vivant paraît mort,
Didon, dis-je, non plus ne dort
Qu'un chat-huant dans les ténèbres.
Elle fait cent desseins funèbres,
Et dit en soupirant tout haut,
Ces paroles, ou peu s'en faut:
« Ventre de moi, que deviendrai-je?
« Vers sire Iarbe, m'en irai-je;
« Le prier d'être mon mari?
« Le fat fera le renchéri,
« Et me dira : Dieu vous assiste.
« M'en irai-je suivre à la piste
« Sire Æneas dans son vaisseau?
« Il me fera jeter dans l'eau;
« Dieu sait avec quelle huée
« Des soldats je serai jouée,
« Puisque tel maître, tel valet.
« Ah! c'est un étrange poulet,
« Qui ne vaut pas qu'on le regarde:
« De telles gens le Ciel nous garde!

« Tout ici bas s'en va gâté
« Faute d'honneur et loyauté;
« Mais je veux bien que j'y consente,
« Que j'aille comme une innocente
« Lui dire : revenez à moi.
« Il ferait trop du quant à moi;
« Il me ferait couper ma jupe;
« Ma foi, je ne suis pas si dupe!
« Il vaut bien mieux s'en ressentir,
« Désolée infante de Tyr,
« De l'amour qui te rend si hâve,
« Serais-tu tellement esclave,
« Et manquerais-tu tant de cœur,
« Que d'aller trouver ce moqueur,
« Le prier de te faire grâce?
« Souviens-toi plutôt de sa race;
« Souviens-toi de Laomédon,
« Trop crédule dame Didon :
« Va-t'en plutôt à main armée,
« De ton désespoir animée,
« Fondre, avec tous tes Tyriens,
« Sur Énée, et sur ses Troyens.
« Hélas! qu'est-ce que je veux faire
« Contre un si vaillant adversaire?
« Ses gens frappent comme des sourds,
« Loups, dogues, lions, tigres, ours;
« Ta nation lâche et perfide
« Voudrait-elle suivre son guide?
« J'eus peine à les faire partir
« Lorsque je me sauvai de Tyr;
« Et cette maudite canaille
« N'allant pas pour faire ripaille,
« Mais courir hasard du trépas,
« Reviendait bientôt sur ses pas.

« Ils iront la tête baissée,
« Mais leur colère étant passée,
« Ils s'en reviendront tout ainsi
« Que l'on a fait à Juvisi.
« Ah ! plutôt, reine malheureuse!
« Sans faire tant de la pleureuse,
« Va te pendre sans hésiter.
« Il n'est plus temps de se flatter,
« Toute espérance étant perdue.
« Tu plairas peut-être pendue?
« Les hommes ont d'étranges goûts,
« Et les grands seigneurs plus que tous.
« Qu'est-ce donc que tu veux attendre?
« Encore une fois, va te pendre;
« Tu te pendras fort justement.
« Quand on s'est pendue un moment,
« On ne veut plus faire autre chose.
« Et toi, de mon malheur la cause,
« Sœur Anne, qui me le peignis
« Aussi charmant qu'un Adonis,
« Et qui, de mes larmes touchée,
« Me rendis si fort débauchée,
« Que les poëtes en diront
« Peut-être plus qu'ils ne sauront;
« Je ne me verrais pas moquée,
« Ni comme une sotte escroquée,
« Si j'avais suivi ma raison,
« Et moins cru mon échauffaison.
« J'aurais observé mon veuvage,
« Sans faire un second mariage.
« J'aurais sans reproche vécu,
« Et l'amour je n'eus pas vaincu
« De feu Sichæus, mon pauvre homme :
« Toutes les fois que je le nomme,

« Je sens mon cœur tendrifier,
« Et mes yeux humidifier.
« O que te voilà diffamée,
« Reine, d'un grand prince affamée!
« Et que ce lâche suborneur
« Te coûte et de gloire et d'honneur!
« Tu serais bien plus fortunée,
« Si tu n'étais point femme née,
« Mais bien plutôt chienne, ou guenon,
« Ou bien brebis galeuse, ou non. »
Tandis que sur cette matière
Elle passe la nuit entière,
S'en prenant même aux innocents,
Énée avec tous ses cinq sens,
Dans sa nef paisiblement ronfle,
Attendant que le bon vent gonfle
Les voiles de chanvre, ou de lin.
Comme ce prince peu malin,
Et qui jamais ne l'eût laissée
Sans une affaire bien pressée,
Dans son vaisseau faisait dodo,
Sans songer à dame Dido;
Le Dieu Mercure vint en songe
Et ceci n'est point un mensonge,
Car moi qui vous parle, Scarron,
Je le tiens de maître Maron;
Je dis donc que le Dieu Mercure,
Comme on le voit en sa peinture,
Avec un bonnet à l'Anglois,
Un beau baudrier de chamois,
Auquel pendille une écarcine;
En sa main droite une houssine
Où deux gros serpents émaillés
Sont l'un dans l'autre entortillés,

A chaque talon talonnière,
Et tout éclatant de lumière,
Vint lui dire à peu près ceci :
« Pauvre homme qui dors sans souci,
« Et qui ne sais pas qu'on s'apprête,
« A te venir rompre la tête ;
« Sauve, sauve-toi, de par Dieu,
« Et quitte vitement ce lieu
« Où chacun a juré ta perte.
« La mer sera toute couverte
« De vaisseaux qui t'attaqueront :
« Malheur à ceux qui ne fuiront.
« Gagne le devant sans remise,
« Tu ne connais pas Dame Élise ;
« Toute gracieuse qu'elle est,
« Alors que quelqu'un lui déplaît,
« C'est une diablesse complète.
« Toute autre femme est ainsi faite,
« Et n'est pas un pire animal
« Que femme qui nous veut du mal. »
Cette pressante remontrance
Mit Ænéas si fort en transe,
Qu'il ne put jamais dire rien
Au messager Cyllénien,
Qui se perdit dans la nuit noire,
Si Virgile est auteur à croire.
Lors Ænéas, frottant ses yeux,
Qui peut-être étaient chassieux,
Se mit du plus haut de sa poupe
A réveiller toute la troupe,
Criant bien fort : « Sauve qui peut!,
« Enfants, c'est à nous qu'on en veut,
« Un Dieu du ciel vient de me dire,
« Qu'on s'apprête à nous déconfire ;

« Bon Dieu, qui nous viens avertir
« D'éviter les peuples de Tyr
« Dieu qui nous conseilles la fuite,
« Nous allons nous mettre à ta suite
« Si tu veux attendre un moment
« Nous ferons ton commandement.
« Qui que tu sois Dieu tutélaire,
« Tu mérites un grand salaire,
« Et d'être en mon calendrier.
« Et vous que j'ai droit de crier,
« Et de vous rompre aussi les têtes
« Alors que vous faites les bêtes ;
« Puisque vous me tenez pour chef,
« Démarrons d'ici de rechef
« Quittons cette maudite rive,
« Et quiconque m'aime me suive,
« Ils en veulent, les basanés,
« A nos oreilles, à nos nez.
« Faisons donc de rame merveilles,
« Pour nos nez et pour nos oreilles ;
« Plutôt que d'en être perclus,
« J'aimerais mieux ne vivre plus.
« Ces nez plats, ces puants de Maures,
« Sont de dangereuses pécores ;
« Et Didon même ne vaut rien,
« Quoiqu'elle m'ait voulu du bien.
« Allons donc, mes amis, courage,
« Éloignons ce fâcheux rivage,
« Gagnons la mer encore un coup,
« Il nous importe de beaucoup
« Puisqu'on en veut à notre vie ;
« Quand elle nous sera ravie
« Par ces Africains forcenés,
« Nous serons les plus étonnés ! »

Cela dit, son maître pilote
Donna le signal à la flotte ;
Puis d'un fourreau de marocain,
Tirant son glaive damasquin,
Ænéas en coupa le câble
De l'ancre fiché dans le sable ;
Et les autres chefs l'imitant,
C'est-à-dire, en faisant autant,
Les vaisseaux en mer s'élargirent,
Les flots de voiles se couvrirent,
Et l'on ne vit plus dans le port
Que vaisseaux qui prenaient l'essor.
Alors l'aurore violette
Laissa dans sa couche molette
Le vieux Tithon, un maître fou,
De s'être enchevêtré le cou,
Si vieux, d'une si jeune femme.
C'est une fort honnête dame,
Qui tous les matins de ses pleurs
Emperle, ce dit-on, les fleurs.
Lorsque la rive basanée
Fut d'elle tout ensafranée,
Et qu'elle eut semé ses joyaux,
Sur fleurs, arbres, herbes, roseaux ;
La Didon que l'amour réveille,
Et lui met la puce à l'oreille,
Se jette en bas de son grabat,
Voyant que le point du jour bat,
Ou plutot blanchit sa fenêtre ;
Elle s'y mit pour reconnaître
Ce que faisait son cher ami,
Lors pour elle un diable et demi.
Quand elle vit, la désolée,
La flotte Troyenne envolée,

Et dans son port pas un vaisseau,
Mais seulement quantité d'eau,
Elle frappa de sa main close,
Comme s'il en eût été cause,
Son tant agréable museau,
S'égratigna toute la peau,
Fit cent actions d'une folle,
S'appliqua mainte croquignolle,
Pocha ses yeux, mordit ses doigts,
S'arracha le poil plusieurs fois;
Puis se frappant deux fois la cuisse:
« Il s'en va, dit-elle, le Suisse,
« Et pour ne revenir jamais!
« Et toi, Jupiter, tu permets
« Que je me trouve ainsi moquée,
« Dans ma propre ville escroquée,
« Et sans pouvoir tirer raison
« D'une si noire trahison?
« Et personne de mon royaume,
« Ne se fera donc Jean-Guillaume,
« Pour étrangler à belles mains
« Ce larron des plus inhumains?
« Ça, qu'on l'attrape, qu'on le gripe,
« Ça, qu'on l'écorche, qu'on l'étripe;
« Sortez, marchez, courez, volez,
« Frappez, tranchez, tuez, brûlez.
« Ah! que dis-tu, femme insensée?
« Ou diable est ta raison passée?
« Ou diable as-tu mis ta vertu?
« Pauvre femme à quoi songes-tu?
« O comme sans te donner trêve,
« Ton rigoureux destin t'achève!
« Qu'il eût bien fait de t'assommer,
« Quand tu te mis à trop aimer,

« Et que tu te donnas en proie,
« Et ton sceptre, au prince de Troie!
« Fiez-vous donc à ces pieux,
« A ces gens qui baissent les yeux,
« A cet homme de bien, qui porte
« Son vieux père à la chèvre morte,
« Et qui sauve ses Dieux du feu,
« Afin de mieux couvrir son jeu.
« Puisqu'ils ne sont qu'un contre quatre,
« Ne pouvais-je pas les combattre?
« Le prendre, et l'ayant maltraité
« Le hâcher en chair à pâté,
« Et faire des capilotades
« De tous ses maudits camarades;
« Et puis des membres rebondis
« Du fils, faire un salmigondis,
« Le servir à table à son père,
« Et puis, après la bonne chère,
« Lui dire : malheureux goulu,
« Ton chien d'estomac est pollu,
« Et de ta propre géniture;
« Glouton, tu t'es fait nourriture?
« Mais peut-être de ton côté,
« La victoire n'eût pas été;
« Au pis aller j'y fusse morte,
« Victorieuse ou non, qu'importe,
« Puisque la victoire n'a pas
« Pour Didon de fort grands appas.
« Ou victorieuse ou vaincue,
« Il faut toujours qu'elle se tue,
« Puisqu'elle a commis le méfait
« D'avoir tout son honneur défait.
« Et puis ma ruine, peut-être,
« Pourrait causer celle du traître :

« On peut son vainqueur entraîner,
« Souffrir la mort et la donner!
« Je pouvais confondre sa flotte,
« Me coiffer d'une bourguignotte;
« L'attaquer, lui percer le flanc,
« Mettre tout à feu, tout à sang;
« Égorger le fils et le père;
« Mettre le feu dans leur galère,
« Et faire des autres vaisseaux
« Grillade au beau milieu des eaux;
« Puis, par un désespoir extrême
« Avec eux me perdre moi-même.
« Soleil! Qui chauffes l'univers;
« Soit en droit fil, soit de travers,
« Que tout voit, et qui tout regardes,
« Et par les rayons que tu dardes
« Produis la lumière et le jour,
« Vis-tu jamais plus lâche tour?
« Junon! Qui sais toutes ces choses,
« Et qui peut-être me les causes;
« Et toi, ténébreuse Hécaté,
« Toi qui par mon ordre as été
« La nuit aux carrefours hurlée,
« Et par tous tes noms appelée.
« Dames des ténébreux manoirs,
« Vengeresses des crimes noirs,
« Dieux de la moribonde Élise,
« Si la vengeance m'est permise,
« Prenez, justes divinités,
« Part à mes maux, et m'écoutez.
« S'il faut que ce filou d'Énée,
« Par l'arrêt de la destinée,
« Laquelle bien souvent ne sait,
« Pourquoi les choses elle fait;

« S'il faut, dis-je, que ce volage
« Attrape enfin quelque rivage,
« Que ce ne soit pas sans danger,
« Et sans avoir peur de plonger ;
« Qu'il tremble de peur comme un lâche ;
« Qu'il en pleure comme une vache ;
« Qu'un peuple qui le pousse à bout,
« Et qui dos et ventre, et partout
« Le batte, et toute sa cohorte,
« Soit où la tempête le porte,
« Et que ne sachant où donner,
« Qu'il soit contraint d'abandonner
« Son fils Iulus, et s'en aille
« En équipage de canaille,
« Mendier un faible secours.
« Qu'il voie, à la fin de leurs jours,
« Ses plus chers, par fer ou par corde ;
« Et si par la paix on s'accorde ;
« Qu'il n'en jouisse pas longtemps ;
« Qu'il meure au plus beau de ses ans !
« Et que son corps sans sépulture
« Aux oiseaux serve de pâture !
« Ou bien qu'il soit des loups mangé,
« Et comme un cheval mort rongé.
« Et vous, nation tyrienne,
« Que jamais il ne vous advienne,
« D'être jamais correspondants
« Avec ses chiens de descendants.
« Que quelqu'un naisse de ma race,
« Qui chez eux-mêmes les défasse,
« Qui soit un brûleur de maisons,
« Mangeur de poulets, et d'oisons,
« Le plus grand brave des soudrilles,
« Et grand ruineur de familles.

« Soyez d'eux toujours divisés,
« A tous leurs desseins opposés,
« Alliés de leurs adversaires,
« A leurs confédérés contraires.
« Enfin soyez tels, que les chats
« Ne soient pas plus méchants aux rats!
« Voilà ce que je vous demande,
« Et que Jupiter vous le rende! »
Après ces imprécations,
Ces funestes intentions
Lui changèrent tout le visage,
S'abandonnant toute à la rage,
Et ne songeant plus qu'à mourir,
Elle dit qu'on allât quérir
Barcé, de Sichæus nourrice,
Car la sienne mise en justice
Pour avoir fait à Tyr un vol
Avait fini par un licol.
Aussitôt qu'elle fut venue,
La vieille nourrice chenue,
Au front étroit, œil enfoncé,
Nez plat, et pourtant retroussé,
La Reine lui dit: « Ma nourrice,
« J'ai besoin d'un petit service:
« Va faire venir vitement
« Ma sœur, dis-lui que promptement
« Elle se lave tout entière
« Par trois fois en eau de rivière.
« Que les animaux destinés
« Avec elle soient amenés.
« Et toi, mets aussi sur ta tête,
« Tes bandeaux des grands jours de fête.
« J'ai dessein, pour me mettre bien
« Avec Jupiter Stygien,

« De lui faire un beau sacrifice,
« Et punir du dernier supplice
« Le marmouset de ce larron
« Qui me fait passer pour guenon. »
La vieille s'encourt à pas d'oie
Où la pauvre Didon l'envoie:
Laquelle lors de toutes parts
Lançant ses funestes regards,
Se retira, folle, achevée,
Où la pyre était élevée,
Le feu de ses yeux tout éteint,
Les lèvres livides, le teint
Tout pâle, et la vue égarée.
Sa mort qu'elle tient assurée
Lui donne un air rempli d'horreur,
De désespoir, et de fureur.
Quand près à jouer de son reste,
Elle vit le bûcher funeste,
Elle se hâta d'y monter.
Elle avait eu soin d'apporter
La dague de messire Énée,
D'un pan de robe embéguinée,
Afin qu'on ne pût soupçonner
Qu'elle s'en voulait assèner.
Elle aperçut sur la couchette
Témoin connu de sa défaite,
Du faux amant les caleçons,
Son bonnet de nuit, ses chaussons,
Et le reste de ses guenilles;
Et d'amour quelques béatilles
Comme rubans, vers, et poulets,
Bagues, cheveux, et bracelets.
Et puis lâcha paroles telles
A l'aspect de ces bagatelles:

« Bijoux autrefois désirés,
« Haillons autrefois honorés,
« Et qui maintenant ne me faites
« Que haïr celui dont vous êtes;
« Écoutez mes derniers discours,
« Je sais que je parle à des sourds :
« Mais ma raison s'est envolée,
« Excusez une désolée.
« J'ai vécu reine de ces lieux,
« Tant que me l'ont permis les Dieux,
« J'ai fait faire une belle ville,
« J'ai toujours été fort civile,
« Mais, hélas! pour l'avoir été
« J'ai tout mon cher honneur gâté.
« Mon mari frappé par derrière
« De mon frère qui ne vaut guère,
« A reçu satisfaction
« Par ma généreuse action,
« D'avoir la finance enlevée :
« Chacun m'en a fort approuvée,
« Et le rôle que j'ai joué
« En ce monde eût été loué,
« Si du fils de guenon d'Énée,
« La flotte en ces bords amenée
« Par quelques Dieux à moi fâchés,
« N'eût tous mes beaux exploits tachés. »
Après ce langage farouche
Elle baisa deux fois la couche,
Couche où la pauvre se perdit,
Comme je vous l'ai déjà dit;
Et puis après toute changée :
« Mourons, et sans être vengée!
« Dit-elle, c'est le destin
« Que m'a fait ce cruel mâtin :

« Et qu'Æneas, voyant reluire
« La flamme qui me va détruire,
« Ait le çerveau tout étonné
« De ce présage infortuné. »
Ayant parlé de cette sorte
On la vit tomber demi morte,
Sans dire un seul mot d'*In manus*.
Un glaive entre ses deux seins nus
Avait fait un large passage,
Par où cette dame peu sage
Répandit de bon sang humain
Par terre, non pas plein la main,
Mais plein une bonne écuellée;
Et son âme parmi mêlée
S'en alla, je ne sais pas où?...
Après ce bel acte de fou,
Tout beau, je veux dire de folle,
Chaque valet joua son rôle;
Chacun ses cheveux arracha,
Par grimace ou non se fâcha:
Des femmes les cris et huées
Pénétrèrent jusqu'aux nuées,
On n'entendait que hurlements?
Les poings, les visages gourmants
Faisaient un tintamarre étrange.
Là, quelqu'un les deux mains se mange,
Là, l'autre pèle son menton,
Et l'autre de coups de bâton
Se meurtrit le dos à soi-même.
Bref, le désordre est tout de même,
Que si l'on avait introduit
L'ennemi de jour et de nuit
Dedans Tyr ou dedans Carthage:
Le soldat s'anime au pillage,

Et par les quartiers s'épandant
Va tout prenant et tout perdant;
Les cris des femmes qu'on viole,
Les regrets de ceux que l'on vole
Sont portés jusque dans les cieux;
Et le feu rendu furieux
Par le vent qui se fait de fête,
Paraît victorieux au faîte
Des saints temples et des maisons
Qu'il réduit après en tisons:
La confusion est semblable
Après cette mort déplorable,
Dans Carthage où les Tyriens
Donnent au diable les Troyens.
Anne ayant appris la nouvelle,
En pensa perdre la cervelle.
Elle y courut se déchirant
Le visage, et son poil tirant;
Frappant sur quiconque l'arrête,
Donnant du pied et de la tête,
Elle se fit bientôt chemin,
A coups de pieds, et coups de main
Ayant ainsi chassé la tourbe,
Elle cria : « Ma sœur la fourbe,
« Vous jouez donc de ces tours-là ?
« Est-ce bien vivre que cela ?
« Vraiment, vous en saviez bien d'autres!
« Vous traitez donc ainsi les vôtres ?
« Et tout cet apprêt d'échafaud
« Était un attrape-nigaud?
« Mais, hélas! de quoi me plaindrai-je ?
« A qui raison demanderai-je ?
« Pour avoir trop tôt obéi,
« J'ai tout perdu; j'ai tout trahi.

« O bourguemestre de Carthage,
« Vous n'avez guère de courage,
« Si contre Dame Anne fâchés,
« En morceaux vous ne le hachez.
« O sœur autrefois si jolie ;
« Vous avez fait une folie,
« Laquelle on ne peut réparer.
« Avez-vous dû vous séparer
« D'une sœur qui fut si fidèle ?
« Il valait mieux s'assurer d'elle,
« Puis toutes deux d'un coup fourré,
« Chacune en main glaive acéré,
« S'entrepénétrer la peau tendre,
« Ou bien du taillant se pourfendre.
« Au moins si j'avais assisté
« A ce trépas prémédité.
« J'aurais eu du gain dans ma perte,
« Et j'aurais gobé bouche ouverte
« L'âme de ma sœur s'envolant ;
« Si que l'une à l'autre mêlant,
« J'en aurais une bonne paire
« Et ce serait bien bonne affaire
« De pouvoir en aider à point
« Quelque ami qui n'en aurait point.
« Ça, de l'eau, vite qu'on m'en puise,
« Afin que je la gargarise ;
« Ou bien plutôt un peu de vin,
« Ma sœur aimait ce jus divin !
« Mais à propos de l'émétique,
« Car il est, dit-on, mirifique,
« Et ressusciterait un mort.
« Que ne la saigne-t-on d'abord ?
« La mort est souvent éloignée
« Par une première saignée ? »

Tenant ces funestes propos,
Comme elle avait le corps dispos,
Haute en jambe comme une autruche,
Et grimpait comme une guenuche,
Elle se fit voir d'un plein saut
Au beau milieu de l'échafaud.
Là recommencèrent les plaintes,
Et les souffletades non feintes.
Didon voulut le jour lorgner,
Mais il fallut bientôt cligner.
Elle voulut par bienséance
Faire à sa sœur la révérence,
Mais elle en eut le démenti :
De son corps trop appesanti,
Trois fois sa mourante paupière
S'ouvrit, pour chercher la lumière,
Et l'ayant vue, elle lâcha
Un soupir, et ses yeux boucha.
Junon voyant la mort camuse,
Qui trop cruellement s'amuse,
Comme se plaisant à son jeu,
A tuer Didon peu à peu,
Elle appela sa messagère,
Iris, déesse fort légère.
Iris venue, elle lui dit :
« Va-t-en couper le fil maudit
« De ma Didon infortunée :
« Elle avance sa destinée,
« C'est pourquoi son âme ne peut
« Sortir aussitôt qu'elle veut.
« Et sans doute la Parque grise,
« Qui se fâche d'être surprise,
« Ne veut pas jouer du ciseau. »
Aussi légère qu'un oiseau,

Et d'un beau satin de la Chine,
Enrichissant sa bonne mine,
Iris vint au commandement
De la dame du firmament,
Où Didon tout agonisante,
Sur son triste grabat gisante,
Languissait fort cruellement,
Expirant je ne sais comment.
Elle trouva la pauvre Dame,
Dont le corps luttant avec l'âme
Avec d'incroyables efforts,
Souffrait à la fois mille morts.
Lors elle dit : « Je te délivre
« De tout ce qui te faisait vivre :
« Meurs, meurs donc, c'est trop lanterner. »
Lors on entendit bourdonner
Son esprit sortant de sa plaie :
Je ne sais si la chose est vraie.
Didon mourut, Iris s'enfuit.
Adieu, bon soir, et bonne nuit.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Tandis que Didon l'on brûlait,
Messire Ænéas s'en allait,
Poussé d'un vent soufflant en poupe,
Ce qui plaisait fort à sa troupe,
Laquelle redoutait l'effort,
Qu'une princesse aimant trop fort
Pouvait faire sur leurs personnes.
Faire de leurs femmes des nonnes,
Faire d'eux des moines cloîtrés,
Après les avoir chapitrés,
Ce n'était pour eux que des roses :
Mais ils craignaient sur toutes choses,
Qu'occire elle ne les voulût,
Après quel mal point de salut.
Tandis qu'entre eux ils en raisonnent,
De leurs nefs, qui les flots sillonnent,
Carthage leur parut en feu.
Ænéas n'eût pas donné peu,
Pour en apprendre au vrai la cause;
Il sait bien ce qu'une femme ose,

Quand elle a chauffé son bonnet.
Son procédé n'était pas net;
Et le bon Seigneur souvent pense,
Qu'il lui doit plus que sa dépense;
Il a bien eu remords au cœur
De n'avoir pas été vainqueur,
Et se reproche la faiblesse
Qu'il eut de céder à l'hôtesse.
Sitôt qu'il fut en pleine mer,
L'air commença de s'enrhumer,
Et d'un grand flux de pituite,
Et de grands coups de foudre ensuite,
Fit peur au troupeau phrygien.
Chacun lors eût donné son bien,
Pour être loin de la tempête;
Chacun souhaita d'être bête,
Plutôt que d'être homme flottant;
Car flottant et périclitant,
N'est quasi qu'une chose même.
Palinurus, la face blême,
Prit en main son bonnet pointu,
Criant : « A qui diable en veux-tu,
« Neptune, maître des baleines,
« Souverain des humides plaines?
« Pourquoi les vents porte-soufflets
« Apprêtent-ils leurs camouflets
« Pour troubler le repos de l'onde?
« Ils ne sont bons, en ce bas monde,
« Qu'à faire périr des vaisseaux,
« A faire tomber des chapeaux,
« Et remplir les yeux de poussière.
« Vraiment, ils ne te craignent guère,
« Et font avec peu de raison
« Mal les honneurs de ta maison.

« Pourquoi combattre à toute outrance
« Les amis de ta révérence,
« Gens pacifiques, gens de bien,
« Et qui ne leur demandent rien?
« Eh! de grâce, seigneur Neptune,
« Plus de calme, et moins de rancune. »
Tandis que ces mots il lâchait,
Ænéas sa barbe arrachait,
Se cassait les dents de gourmades,
Et meurtrissait de souffletades
Son visage de pleurs couvert.
« Nous voilà donc tous pris sans vert! »
Cria-t-il au bon Palinure.
« Oui, répondit-il, je vous jure,
« Quand Jupin même le voudrait,
« Puissant qu'il est, il ne pourrait,
« Nous conduisît-il en personne,
« Par ce diable de vent qui donne,
« Nous mener où nous prétendons
« Faire mourir tant de dindons.
« Quant à moi, si l'on veut me croire,
« Plutôt qu'être contraints de boire
« Plus que nous n'avons de besoin,
« La Sicile n'est pas trop loin,
« Où le brave Acestès demeure:
« Je suis d'avis que tout-à-l'heure,
« Sans lutter contre mer et vent,
« Ce qui perd les gens bien souvent,
« Nos vaisseaux y tournent les proues... »
Ænéas essuyant ses joues
De la manche de son pourpoint,
Car de mouchoir il n'avait point,
Dit: « Il faut croire le pilote,
« ~~Car il~~ voit bien que notre flotte,

« Contre ces démons inconstants
« Pourrait fort mal passer son temps.
« Pires que mauvaises haleines,
« Vents, de vos injustes fredaines
« Je serai donc toujours le but!
« Et comme un homme de rebut,
« Sa mer donc, toujours sur ses côtes,
« De mes nefs brisera les côtes!
« En Sicile, donc, de par Dieu!
« Il n'est point sur la terre un lieu
« Que plutôt je choisisse et prise,
« Excepté la terre promise,
« Que celle qu'Acestès régit.
« Là, feu mon père Anchise git,
« Vieillard qui valait un jeune homme!
« Ça donc, amis, travaillons, comme
« Doivent travailler gens de bien;
« Notre travail ne va pour rien,
« Recommençons donc de plus belle. »
Après une harangue telle,
Qui le monde contenta fort,
On entendit de bord en bord :
Sicile! Sicile! Sicile!
Tôt après se découvrit l'île,
Objet qui les fit rire tous
Comme des perdus ou des fous.
Acestès, personne bien née,
Ramonait lors la cheminée.
Comme il était près de hurler
Haut en bas! jusqu'à s'égueuler,
Aux nefs, banderolles et garbes,
Armes, habits, troyennes barbes,
Il reconnut ses bons amis.
Aussitôt s'étant à bas mis,

Non sans avoir devant huée
La chanson, de voix enrouée,
Il fût au port les recevoir.
Ils furent ravis de le voir :
D'une peau d'ours non entamée,
Sa large échine était armée,
Et chaque main l'était d'un dard;
Onc ne fut un meilleur soudard.
Le collet fouppi d'accolades,
Et les bras froissés d'embrassades,
Enfin las à faire pitié,
Il cria : « C'est trop de moitié,
« Amis; moins de cérémonie,
« Ou bien je fausse compagnie. »
Ainsi que le Seigneur voulut,
Chacun rengaîna son salut,
Et ne se fit plus tant de fête ;
Et lui se mettant à leur tête,
Ce qui ne fut pas laid à voir,
Il les mena dans son manoir
Sa petite case rustique,
Où sans beaucoup de rhétorique
Il les reçut à cœur ouvert,
Il mit lui-même le couvert,
Sa servante Barbe appelée,
A la fontaine étant allée,
Ils repurent tous à gogo,
Et puis après firent dodo.
Ænéas ayant fait un somme
Légèrement en honnête homme,
Sitôt qu'il vit le point du jour,
Il se saisit de son tambour,
Et puis on sonna l'assemblée.
La troupe des Troyens troublée,

Car ils n'étaient point avertis,
Autant les grands que les petits
S'assemblèrent demandant : qu'est-ce ?
A l'entour du sonneur de caisse,
Qui leur tint, cessant de sonner,
Et n'entendant plus bourdonner,
Ce discours, ou bien un semblable,
Monté sur une haute table :
« O mes fidèles compagnons,
« Que j'aime autant que mes rognons,
« Qui de Pergame en cendres mise
« Vous êtes sauvés en chemise,
« Pour être par monts et par vaux
« Participant de mes travaux :
« L'année est, me semble, accomplie,
« Malheur que jamais je n'oublie,
« Depuis que la mort attrapa
« Défunt monseigneur mon papa !
« Ce jour pour moi si déplorable,
« Et pour moi toujours vénérable,
« Mérite bien un bout de l'an.
« Dans le détroit de Magellan,
« Chez le Scythe, chez le Tartare,
« Chez le peuple le plus barbare,
« Voire chez les Grecs, qui pour nous
« Sont pires que Topinambous,
« Enfin, au milieu de Mycène,
« M'en dussé-je trouver en peine,
« Je célébrerais ce grand jour.
« Aujourd'hui que par un bon tour
« Que Dame Fortune me joue,
« Dont ma foi beaucoup je me loue,
« Nous sommes par les vents poussés
« Où nous avons ses os laissés,

« Il faut que je les solennise ;
« Préparons-nous-y sans remise ;
« Prions les Dieux d'un zèle chaud,
« Que nous puissions trouver bientôt
« Cette terre tant désirée,
« Où retraite étant assurée,
« Et murs avec chaux et cîment,
« Élevés magnifiquement,
« Tous les ans nous y puissions faire
« Un solennel anniversaire.
« Acestès à chaque vaisseau
« Donnera le père d'un veau,
« Ou bien deux, si je ne me trompe :
« Demain à grand éclat et pompe
« Un sacrifice l'on fera,
« Où nos Dieux on invitera,
« Et ceux de mon compère Aceste ;
« Que chacun s'y rende bien leste,
« Qu'on n'y fasse point les badins,
« Qu'on n'y vienne point en gredins,
« Ni les Dames en martingales,
« En collets et chemise sales,
« Mais avec leurs plus beaux atours,
« Que l'on ne porte qu'aux grands jours,
« *Verbi gratia*, les dimanches,
« Et surtout des chemises blanches :
« Et si le céleste flambeau,
« Dans neuf jours paraît assez beau
« Pour croire que de la journée
« Eau du ciel ne sera donnée,
« Je vous proposerai des jeux,
« Où je régalerai tous ceux
« Qui remporteront l'avantage.
« J'entends que le long de la plage

« Nos rameurs exercent leurs bras.
« L'exercice des fiers-à-bras
« Sera le redoutable ceste;
« Pour la lutte, course, et le reste,
« Des jeux entre nous usités,
« Aux vainqueurs seront présentés
« Force joyaux, et riches nippes;
« Je ferai défoncer des pipes,
« On y boira de cent façons,
« On y chantera des chansons,
« Surtout celle de grand guenippe.
« Moi-même à la main une pipe,
« Je boirai, je petunerai,
« Jusqu'aux gardes m'en donnerai;
« Car pour célébrer telle fête,
« Je considère peu ma tête.
« Faites donc exclamation,
« En signe d'approbation! »
Alors se fit une huée
Dont mainte oreille fut tuée.
Toute la côte répondit
Au son que ce grand cri rendit.
Ayant fait signe de se taire,
Æneas n'entendit plus braire,
Et puis d'un visage courtois
L'estomac encore pantois
D'avoir crié comme les autres,
Il dit : « O camarades nôtres,
« C'est fort bien crié, Dieu merci.
Puis ayant malgré lui toussi,
Car il avait, s'il le faut dire,
Criaillé trop fort, le beau sire;
Mais par excès tout il faisait,
Dont bien souvent il lui cuisait.

D'ailleurs c'était un fort brave homme,
Aussi bon qu'il en fut dans Rome;
(Or, vous savez que les Romains
Sont la fine fleur des humains.)
Mais finissons la parenthèse.
Messire Ænéas donc, bien aise
De voir ses gens gais et gaillards,
Leur dit quelques petits brocards,
Dont aurait pu rire une souche;
Puis pour leur faire bonne bouche,
Leur dit : « Allez, amis féaux,
« Couronnez vos chefs de rameaux,
« Pour faire honneur à feu mon père,
« Comme de l'arbre de ma mère,
« De laurier, arbre toujours vert,
« Vous m'allez voir le chef couvert. »
Cela dit, sur sa chevelure
L'arbre d'immortelle verdure
Parut en chapeau façonné;
De même en fut chaperonné
Acestès, et le vieil Élyme
Au corps sec, à l'esprit sublime,
Grand joueur d'échecs et Tarots,
Et qui pour guérir les surots,
Les malandres, farcin, avives,
Et pour prendre à la glu les grives,
Enfin toutes sortes d'oiseaux,
Savait mille secrets nouveaux.
Autant en fit le jeune Ascagne,
Lors vêtu d'habits de campagne;
C'était d'un fort beau bouracan,
Que dans Carthage, en un encan,
Sa belle-mère prétendue,
D'une vieille nippe vendue,

C'était certain cotillon gris,
Avait acquis à fort bas prix;
Et pour faire la bonne mère
Donnée au fils pour plaire au père.
Tous les jeunes godelureaux
Se mirent aussi des rameaux.
Chaque tête étant couronnée,
L'incomparable maître Énée
Se mit à la tête d'eux tous,
Marchant sans ployer les genoux,
Avec une majesté telle,
Qu'onc ne fut démarche plus belle,
Onc ne fut un convoi plus beau.
Étant arrivés au tombeau,
La douleur sur la face peinte,
Ænéas fit apporter pinte
D'un très-excellent vin clairet,
Pris au plus prochain cabaret,
Et le répandit sans en boire,
Chose très-difficile à croire;
Ensuite du sang et du lait,
Quatre fois plein un gobelet,
Sema le lieu de fleurs nouvelles,
Et puis lâcha paroles telles:
« Bon jour, de mon père les os,
« Qui prenez ici le repos,
« Tandis que moi pauvre homme triste,
« Suivi des malheurs à la piste,
« Je cours comme un Bohémien,
« Et traité comme un pauvre chien.
« Si du terme de quelque année
« De madame la Destinée
« Vos jours eussent été prolongés,
« Vous nous eussiez vus bien logés

« En la région d'Italie,
« Que l'on nous prône tant jolie ;
« D'où l'on dit que nos descendants,
« Battant les gens malgré leurs dents,
« Comme ils voudront feront litière
« De la machine ronde entière :
« Mais les Dieux du ciel n'ont pas fait
« Les choses selon mon souhait :
« Leur sainte volonté soit faite ! »
Sur cette piteuse entrefaite,
Un fort grand vilain serpent vint,
Qui fit frayeur a plus de vingt.
Ænéas en eut telle transe,
Qu'il ne fit nulle révérence,
Lui qui les donnait à crédit,
Même pour rien, à ce qu'on dit.
Ce grand serpent long de deux aunes,
Tout parsemé de taches jaunes,
De bleu, vert, gris, noir, zinzolin,
Avait le regard très-malin ;
Il scandalisa par sa mine,
Et par sa face serpentine,
Et par de certains tordions,
Qui causaient palpitations,
Les plus huppés de l'assemblée,
Elle eût sans doute été troublée,
Sans une vision d'honneur,
Qui dissipa toute la peur :
Outre que le serpent fut sage,
Corps d'homme n'en reçut outrage,
Au contraire il sourit au nez
Des pauvres Troyens étonnés ;
Et maître Ænéas pour lui rendre,
Comme il était homme fort tendre

A tout ce que faire il voyait,
Quand il voyait rire, il riait;
Et son visage de rosée
Avait la peau tout arrosée,
Quand quelqu'un devant lui pleurait,
Ce que personne ne croirait :
Afin donc de lui faire fête,
Et ne le pas traiter de bête,
D'un visage tout radouci,
Ænéas lui sourit aussi;
Et le serpent sans rien répandre,
Se mit adroitement à prendre
Sa part dans les oblations;
Puis refaisant ses tordions,
Et des couleurs de son échine
De fin taffetas de la Chine,
Représentant l'arc bigarré
Dont le ciel est souvent paré,
Serpentant sur son jaune ventre,
Le bon drôle de serpent rentre :
Virgile ne dit pas par où,
Je crois que ce fut par un trou;
Mais soit par trou, fenêtre, ou porte,
Fort peu, ce me semble, il importe;
Il suffit qu'étant délogé,
Énée ayant un peu songé,
Et ruminé si ce reptile,
A lécher les plats si habile,
Était valet d'Anchise, ou Dieu
De ce tant vénérable lieu,
Il conclut enfin en sa tête,
En attendant que de la bête
On sut la vraie extraction,
De faire en toute occasion

De nouveaux honneurs à son père.
Il se fit un visage austère :
Car en si funeste action
On doit avoir l'ambition
De faire une mine piteuse,
D'avoir la face bien pleureuse,
Ou lorsqu'on ne peut larmoyer,
Il faut des pleureurs soudoyer.
  Le voilà donc en mine grise,
Qui derechef régale Anchise :
Il fait égorger cinq brebis,
Cinq cochons gras et rebondis,
Et cinq genisses potelées;
Versa du sang par écuellées,
Du vin pour le moins plein un seau;
Puis se penchant sur le tombeau,
Invoqua l'âme de son père,
Qui fut si sourd à sa prière,
Qu'à tout ce que le Seigneur dit,
Au diable un mot s'il répondit.
Chacun des Troyens fit dépense,
Plus ou moins, selon sa puissance.
Après force sang répandu,
Ils se mirent à corps perdu
A faire entr'eux tous la débauche;
Chacun but à droite et à gauche
A la santé de ses amis.
Tout y fut en usage mis;
Ænéas avec sa sagesse,
Pinta si fort, qu'il fit mainte esse,
Et même deux ou trois faux pas,
Alors qu'à la fin du repas
Il hasarda quelques gambades
Pour réjouir ses camarades;

Puis en un lit il se sauva,
Où son vin à l'aise il cuva.
Le beau Phœbus porte-lumière
Enfin commença la carrière,
Du neuvième jour désiré :
Le ciel en parut tout doré ;
Jamais plus belle matinée
Ne promit plus belle journée.
Chacun vint des lieux d'alentour,
Tant pour voir Acestès, que pour
Voir ces gens, dont la renommée
Partout était si bien semée,
Qu'en ce temps-ci même, il n'est nul
Qui ne trouve par son calcul,
Que de Troyen ou de Troyenne
Son père ou sa mère ne vienne.
A grand donc, ou bien petit pas,
Lequel des deux, n'importe pas,
Tant des villes que des bourgades,
Pour voir les renommés Troades,
Vieillards, hommes, femmes, enfants,
En leurs beaux atours piaffants,
Se trouvèrent sur le rivage.
Maître Ænéas faisant le sage,
Car il faut bien couvrir son jeu
Devant les gens qu'on connaît peu,
Et bien faire la chattemite,
Fit apporter une marmite,
C'était un des prix destinés,
Deux pourpoints fort bien galonnés,
Moitié filet, et moitié soie,
Un sifflet contrefaisant l'oie,
Un engin pour casser des noix,
Vingt et quatre assiettes de bois,

Qu'Ænéas allant au fourrage
Avait trouvé dans le bagage
Du vénérable Agamemnon.
Certain auteur a dit que non,
Contant la chose d'autre sorte,
Mais ici fort peu nous importe.
Une toque de velours gras,
Un engin à prendre des rats,
Ouvrage du grand Aristandre,
Qui savait fort bien les rats prendre
En plus de cinquante façons,
Et même en donnait des leçons;
Deux tasses d'étain émaillées,
Deux pantoufles dépareillées,
Dont l'une fut au grand Hector,
Toutes deux de peau de castor,
L'une bleu turquin, l'autre verte,
Et l'une et l'autre d'or couverte:
Un sistre dont Priam sonnait:
Quand la joie au cœur lui venait;
Et plusieurs autres nippes rares,
Dont les âmes les plus avares
Pourraient contenter leur désir,
Qu'Ænéas avec grand plaisir,
Et d'une âme fort libérale,
Aux yeux de l'assemblée étale.
Puis après il tambourina,
Prit une trompette, et sonna,
Tara, tara, tara, tantare.
Ensuite cria : gare, gare,
Jusqu'à se faire mal au cou,
En quoi je trouve qu'il fut fou.
L'on fit place, l'on fit silence,
Maître Ænéas, d'une éloquence

Que l'on ne saurait exprimer :
« Il faut commencer par la mer,
Cria-t-il; « parmi nos galères
« On choisira les plus légères;
« Le vainqueur qui commandera
« Celle qui le prix gagnera,
« Aura la tête couronnée,
« Sa vertu sera guerdonnée
« D'un présent si bien étoffé,
« Qu'on dira qu'il est né coiffé! »
Mnesthéus choisit la baleine:
Cette illustre race romaine
Des tant renommés Memmiens,
Si fort connus aux temps anciens,
Est venue, au grand bien de Rome,
De ces Troyens que je vous nomme!
Nos de Mesmes en sont aussi
Descendus, chacun sait ceci,
A la gloire de notre France,
En qui l'on voit en concurrence
La science et la probité,
L'esprit, la générosité,
Enfin les vertus cardinales
Pêle-mêle avec les morales,
Donner à tous à deviner
A qui l'on doit le prix donner.
Surtout, ce Président sans tache,
Le plus grand homme que je sache,
De notre Paris l'ornement,
Et qui dans le gouvernement
De notre monarchie entière,
Jetterait bien de la poussière
Aux yeux de certains grands Atlas,
Qui souvent plus faibles que las,

Sous le faix de notre machine
Sont contraints de ployer l'échine :
Cela veut dire en bon François :
Mais chut. En ce lieu je prévois,
Que quelque gauche politique
Dira d'un ton fort magnifique,
Que l'écrivain facétieux,
S'il parlait peu, parlerait mieux.
Si j'ai menti, qu'on me punisse ;
Si j'ai dit vrai, qu'on m'applaudisse.
   Mais retournons à mes moutons,
Et succinctement racontons,
Qui furent ceux qui commandèrent
Les galères, qui disputèrent
Le prix par Æneas donné.
Gyas jeune homme fort bien né,
Fort adroit en ses exercices,
Et fort grand pêcheur d'écrevisses,
Sur la Chimère commanda,
Aussi légère qu'un dada.
Sergestus autre galant homme,
Duquel sont descendus à Rome
Les Sergiens, gens pleins d'honneur,
Témoin Galba, le bon seigneur,
Qui se rendit la tête chauve,
Parce qu'il avait le poil fauve.
Ce Sergestus donc sus nommé,
Eut un vaisseau bien épalmé,
Plein de gens à l'échine forte,
Qui le nom de Centaure porte.
Il inventa le jeu de dés,
Et mangeait les oiseaux bardés ;
Car alors, si l'on me veut croire,
On ne parlait point de lardoire :

Cloanthus, autre bon garçon,
Parut en un blanc caleçon
Sur la Scylle, une autre galère,
Comme les autres fort légère.
De ce très-ancien Cloanthus
Est venu le sieur Cluentus.
Et ce sont là les seuls qui furent
Chefs des galères qui coururent.
On voit loin du bord un écueil,
Qu'on découvre aisément de l'œil.
Alors que la mer n'est pas sage,
Alors qu'elle bout, qu'elle enrage,
Cet écueil, moitié blanc et vert,
Des flots enflés est tout couvert;
Il a bien de l'air d'un théâtre,
Quand la mer moins acariâtre
Est retournée en son bon sens,
Les oiseaux en mer se sauçans,
Ce sont les plongeons, ce me semble,
Viennent en grosse troupe ensemble
Y faire souvent station,
Comme aussi conversation
Avec des oiseaux de marine.
Cet écueil a fort bonne mine,
C'est pourquoi le Troyen le prit,
Comme il fait tout avec esprit,
Pour servir de but aux galères,
Qui sur les campagnes amères
Devaient pour de riches joyaux
Faire suer maints aloyaux.
Ænéas, en tout fort habile,
Voulut qu'on jouât à croix pile,
Pour ne voir point de mécontents
Parmi les nobles contestants.

Les galères ayant pris place,
L'ardeur aussi bien que la glace,
S'impatronisa des esprits:
Les patrons en habits de prix,
Du haut de leurs poupes dorées,
A leurs chiourmes préparées,
De ramer comme des démons,
Firent cent beaux petits sermons.
La froide crainte de ne faire
En ramant de l'eau toute claire,
Fait qu'incessamment le cœur bat,
Au matelot comme au forçat.
Nuds comme des enfants qui sortent
Des lieux où les mères les portent,
Ayant bien vidé le hanap,
Et tous huilés de pied en cap,
Les forçats sur les bancs attendent
Que les trompettes leur commandent
De ramer de tête et de q
Pour être vainqueur ou vaincu.
Voilà le signal qui se donne,
Voilà la trompette qui sonne,
Et fait la côte retentir;
Je les vois tous d'un temps partir...
La malepeste! comme ils rament!
Comme les flots verts ils entament!
Comme ils hurlent, les fous qu'ils sont!
L'épouvantable bruit qu'ils font!
Mon Dieu! que leurs rames sont belles!
On diroit que ce sont des ailes;
Qui n'aurait point vu de vaisseaux,
Dirait que ce sont des oiseaux.
Je ne sais rien qui mieux ressemble
A ces vaisseaux voguant ensemble,

Que quatre chevaux accouplés,
Que des coups de fouet redoublés
Font courir de toute leur force;
Et le vert cocher qui les force,
Ressemble aux chefs encourageants
Leurs rameurs d'être diligents.
Encore une fois, comme ils rament!
Comme l'eau salée ils entament!
Les voilà qui voguent de front!
Voyez-en un qui l'ordre rompt,
Et qui devance tous les autres;
Celui-là dit ses patenôtres:
Rame, rame, tu feras mieux;
Rame, et tu plairas aux bons Dieux,
Qui veulent que l'on s'évertue.
Je veux que la fièvre me tue,
Si dans Marseille il y en a
Qui rament comme ces gens-là.
Les spectateurs d'un œil avide
Regardent, et rament à vide,
Tant est forte l'impression
Que leur fait l'inclination.
Le bruit des regardants qui crient,
Et qui pour leurs bons amis prient,
Retentit aux lieux d'alentour;
L'écho fait du bruit à son tour,
Et répond au mot de courage,
Tantôt courage, et tantôt rage,
Selon que celui qui le dit
Chez l'écho trouve du crédit.
Gyas songeant à son affaire,
Avec ses gens sut si bien faire,
Qu'entre les autres il passa,
Et de beaucoup les devança.

De près le suit le sieur Cloanthe,
Dont la galère est plus pesante,
Mais aussi de rameurs plus fort.
Après eux de pareil effort,
Le grand Centaure et la Baleine
Voguent de carène à carène;
Tantôt l'une prend le devant,
Puis l'autre qui la va suivant,
De suivante devient suivie,
Et toutes de pareille envie,
Non pas avec pareil succès,
Courent au gain de leur procès.
Déjà ces amis adversaires,
D'ailleurs hommes très-débonnaires,
Voyant qu'ils approchaient le but,
S'entre-regardaient comme au rut
Les gros matous s'entre-regardent,
Ou de leurs griffes ils se lardent;
Chacun en son cœur souhaitait,
Que la galère qui portait
Chaque prétendant et sa bande,
Allât où le diable commande,
Ou du moins au fond de la mer.
Chacun se tuait de ramer.
Gyas, qui croit que son pilote,
Comme un vieux fou qu'il est, radote,
De ce qu'en mer il s'élargit,
Aussi fort qu'un lion rugit,
Et s'écrie, écumant de rage:
« Serre, serre donc le rivage,
« Çà, grand pendard de Ménétus,
« Serre, ou bien nous sommes victus;
« Serre donc, serre à la pareille! »
Ménétus fait la sourde oreille,

Et s'éloigne toujours du bord.
Et si pourtant qu'il n'a pas tort ;
Habile qu'il est, il redoute
Certains rocs où l'on ne voit goutte,
Qui pourraient bien en son vaisseau
Introduire un déluge d'eau.
Lors Gyas se met en furie,
Et derechef crie et recrie :
« Vieux forçat, pilote enragé,
« Mes ennemis t'ont-ils gagé
« Pour m'ôter l'honneur de la sorte!
« Serre, ou que le diable t'emporte ;
« Serre le bord, tête de chien ! »
Mais au diable s'il en fait rien.
Et lors pour l'achever de peindre
Cloanthus est près de l'atteindre,
Qui s'était finement glissé
Entre le rivage laissé,
Et la nef en mer élargie.
Lors Gyas la face rougie,
Car grosse colère y monta,
Contre Ménétus s'emporta ;
Et sans songer si la colère
Est chose de grand vitupère,
Et qu'un acte sale il faisait,
Tant la rage le maîtrisait,
Il traversa de poupe à proue,
Faisant une très-laide moue,
Et prenant son homme au collet,
Comme un milan fait un poulet,
Il le jeta tête première,
Un peu pis que dans la rivière,
Et ce tant incivilement,
Que ce fut sans un compliment,

Qui la chose eût fort adoucie:
Mais alors il ne se soucie
Que de regagner le devant
Sur Cloanthus qui va suivant.
Il prend le gouvernail lui-même,
Enragé, le visage blême,
Exhortant ses gens à ramer.
  Cependant du fond de la mer
Qu'il avait de ses bras coupée,
L'ayant assez belle échappée,
Ménétus revint dessus l'eau,
Chaque poil faisant un ruisseau,
Renfrogné comme un chien qui gronde,
De ses bras velus il fend l'onde,
Et fait tant qu'il se vient nicher
Sur le haut d'un petit rocher.
  Dieu sait si la belle assemblée,
Que sa chute avait bien troublée,
Se mit à rire de bon cœur,
Quand elle vit qu'à son honneur,
Assis sur le cul comme un singe,
Il tordait sa barbe et son linge,
Et vomissait les flots salés
Trop avidement avalés.
Lors revint l'espérance entière
A ceux qui tenaient le derrière,
D'avoir aussi part au gâteau:
Sergestus poussant son vaisseau,
Sur Mnesthéus eut avantage,
Qui de tout son cœur en enrage;
Il court le long de son coursier,
Et s'égosille de crier:
« Voilà de beaux rameurs de m...
« Il faut donc que le prix je perde!

« Ma foi, si vous étiez encor
« Compagnons de défunt Hector,
« Il vous traiterait de gavaches.
« Vous me faisiez tant de bravaches,
« Et vous ne travaillez non plus,
« Que gens de leurs membres perclus.
« Et qui m'a donné ces pagnottes,
« Avec leurs bras de chenevottes?
« Sont-ce ceux qui ramaient si bien
« Le long du bord Gétulien,
« Dans la rude mer d'Ionie?
« O gens de bien! par ironie.
« Vous n'êtes rien en bon françois,
« Que gens qui méritez du bois.
« Ramez donc, et de bonne sorte,
« Ou que le diable vous emporte,
« Et m'emporte moi-même aussi,
« D'avoir gens faits comme ceux-ci.
« Pour le premier prix, passe encore!
« Mais comme une lourde pécore
« Arriver au but le dernier...
« Ah! c'est assez pour renier!
« Je n'ai garde, ô sire Neptune,
« De porter aucune rancune
« A celui qui sera vainqueur;
« J'y consens, et de tout mon cœur:
« Tu peux bien à ta fantaisie
« Faire à qui tu veux courtoisie;
« Mais pourtant si c'était à moi,
« J'oserais bien jurer ma foi,
« Que ton Altesse maritime
« De mon présent ferait estime;
« Mais au moins, grand Dieu marinier,
« Que je ne sois pas le dernier.

« C'est à vous, madame Chiorme,
« D'empêcher cet affront énorme,
« Ramez donc comme gens de bien,
« Ou tout est..., vous m'entendez bien. »
A cette harangue énergique
Chacun de bien ramer se pique.
En moins de rien tous ces truands,
De secs deviennent tout suants,
Et si fort leur grossit l'haleine,
Qu'ils ne respiraient plus qu'à peine.
La chiourme fit grand effort:
Qui s'en fût plaint eût eu grand tort.
Ce que voyant messer Sergeste,
Il voulut jouer de son reste,
Et se couler le long du roc.
Sa galère aussitôt fit croc,
Et puis crac: le bout de la proue
Se fracasse tout et s'échoue;
On entendit avec effroi
Hurler un: Dieu soit avec moi!
Plus de vingt rames se cassèrent,
Deux cents hommes se renversèrent,
Comme quilles qui çà, qui là,
En un mot tout fort mal alla.
La galère fut entamée,
De ses avirons désarmée,
S'embarrassa dans les rochers,
Et les forçats et les nochers;
Avec grandes perches ferrées,
De leurs rames défigurées,
Tâchaient de pêcher les morceaux,
Qui flottaient brisés sur les eaux.
Autant et plus que vent en poupe
A Mnesthéus comme à sa troupe,

Cet accident vint à propos.
D'esprit et de corps, fort dispos,
Il fit trois pas de Sarabande,
Pour réjouir toute sa bande,
Laquelle à force de ramer,
Fendit si prestement la mer,
Qu'on l'eût alors bien comparée
A quelque colombe effarée,
Quand du lieu d'où sont ses petits,
Ses ailes faisant cliquetis,
Aussi vite qu'une sagette,
Pour quelque rumeur qu'on a faite,
Elle fend le cristal de l'air,
Et puis sans ses ailes branler,
Sur l'une et sur l'autre étendue,
En l'air à gogo suspendue,
On la voit pourtant avancer
Plus quasi qu'on ne peut penser.
Mnesthéus donc, en sa baleine,
D'abord du but la plus lointaine,
Voyant Sergestus échoué,
Cria : Jupiter soit loué!
Et le laissa bien loin derrière,
Faisant non pas quelque prière,
Mais des jurements de chartier,
Ou si l'on veut de brelandier.
Tandis que messire Sergeste
Contre messire Destin peste,
Mnesthéus attrapa Gyas,
Et lui dit : « qu'est-ce que tu as?
« Et qu'as-tu fait de ton pilote?
« Faut-il qu'un homme ainsi sanglote? »
A cela point ne repartit
Gyas, qui de rage glapit

Dans sa nef qui nage sans guide ;
Et ressemble un cheval sans bride.
Puis de Cloanthe il approcha,
Ce qui grandement le fâcha,
Vogua quelque temps à sa croupe,
De sa proue égala sa poupe,
Puis après en tout l'égala,
Et lors le diable s'en mêla ;
Chacun lors à son adversaire
Fit un souhait peu débonnaire.
Le misérable Cloanthus,
De victor devenu victus,
Ne pouvait prendre patience ;
L'autre, plus d'heur que de science,
L'avait à la fin attrapé :
Renfrogné comme un constipé,
Il dit à ses gens force injures,
En une autre saison bien dures ;
Mais d'un homme d'ire embrasé,
Tout fut aisément excusé.
L'espérance ressuscitée
Du pauvre diable de Mnesthée,
Emporta de tous la faveur;
On fit sur lui grande clameur
Afin de lui donner courage.
Messire Cloanthus enrage
De cet imprévu prétendant,
Et vers la mer les bras tendant,
Il fit, si j'ai bonne mémoire,
Cette oraison jaculatoire :
« Grands Dieux, qui dans la mer logez,
« Souvent les vaisseaux soulagez,
« Quand ils sont trop chargés de hardes,
« Qui portant écailles pour bardes,

« Êtes bien souvent attelés
« Au char du Roi des flots salés,
« Et qui souvent, Dieux débonnaires,
« Poussez par le cul les galères,
« Quand leur cours n'est pas plus hâté
« Qu'un long traîneau de bois flotté :
« Si de la mienne retardée
« La course par vous est aidée,
« Si j'atteins le but souhaité
« Par l'effet de votre bonté,
« Un bœuf sera la récompense
« De votre divine assistance;
« Et pour vous chatouiller le goût,
« Car vous aimez bien le ragoût,
« Les chairs seront en étouffade,
« Les entrailles à la poivrade,
« Et pour vous traiter en mignons,
« J'y mêlerai des champignons.
« De plus un présent magnifique
« De vin grec, assez énergique
« Pour faire parler des poissons,
« La somme de quatre poinçons. »
Cette promesse qui les touche,
Leur fait venir l'eau à la bouche;
Toutes les Déités de l'eau
S'empressant autour du vaisseau,
Firent, et bientôt et bien vite,
Arriver Cloanthus au gîte.
Les Dieux qui lui firent ce bien,
Sont ceux-ci, si je m'en souviens :
Les Phoques, dames très-humides,
Panopée, et les Néréides,
Et l'aquatique Palémon,
Qui fait grand trafic de limon.

Poussant et de cul et de tête,
Les Dieux bleus au corps demi-bête,
Mirent Cloanthus dans le port,
Ce qui le réjouit bien fort.
  Le vénérable maître Énée
Voyant l'affaire terminée,
Fit appeler les concurrents,
Et les reçut selon leurs rangs.
Fit une harangue à Cloanthe,
Que l'on trouva fort élégante;
Par un vilain petit hérault,
Et qui pourtant criait bien haut,
Il fit publier sa victoire;
Et puis pour le combler de gloire,
De laurier sa tête coiffa,
Puis après il désagraffa
Son pourpoint, et de son aisselle
Tira sa seconde escarcelle,
Et fit présent aux mariniers;
A chacun de quatre deniers;
Défonça trois tonnes de bière,
Et, pour leur faire chère entière,
Fit égorger trois jeunes bœufs,
Et faire des gâteaux aux œufs.
D'une casaque bien brodée,
(Ici Méandre et Mélibée
Donnent quelque confusion
A moi qui fais la version)
D'une casaque donc fort riche,
Grand signe qu'il n'était pas chiche,
Cloanthus il rémunéra,
Qui, dit-on, de joie en pleura.
Cette casaque représente
L'histoire, fâcheuse ou plaisante,

De Ganymède qu'aimait tant
Le Dieu du ciel foudripétant.
On voyait là le jeune drôle,
La hallebarde sur l'épaule,
Qui suivait, et n'attrapait pas,
Un cerf qui fuyait à grands pas.
Comme il poursuit ainsi la bête,
Un aigle qui vient à sa quête
Le prend, sans beaucoup de respect,
Avec ses griffes et son bec.
Des gens destinés à sa garde,
L'un ramasse sa hallebarde,
Et ses compagnons à grands cris
Poursuivent l'oiseau qui l'a pris :
Son chien, appelé Gueule-noire,
Chien de fidélité notoire,
S'élance en l'air avec chaleur
Après ce grand vilain voleur ;
Et quoique son bien-aimé maître
Commence en l'air à disparaître,
Et même ne paraisse plus,
Par des jappements superflus,
Il fait voir l'ardeur de son zèle.
Que le chien de Jean de Nivelle,
Auprès de ce mâtin de bien
Est un abominable chien !
Cuirasse de clous d'or cloutée
Fut le guerdon du sieur Mnesthée,
Couverte de mailles d'acier,
L'ouvrage, dit-on, d'un sorcier ;
Elle fut jadis la cuirasse
D'un grand capitaine Fracasse,
D'un Grec nommé Démoléon,
Tout couvert du poil du lion,

Qu'Ænéas tua près de Xanthe:
Au reste, elle était si pesante,
Que Phégéus et Sagaris,
Pour rien n'eussent pas entrepris
De la porter tous deux ensemble.
Vous ne savez pas ce me semble,
Qui sont ces gens nommés ainsi,
Je ne le sais pas bien aussi:
Suffit, quoiqu'elle fût si lourde,
Et ceci n'est point une bourde,
Que quand il en était armé,
Ce grand homme que j'ai nommé,
Il courait pourtant comme un lièvre,
Aux Phrygiens donnait la fièvre,
N'en étant pas plus empêché,
Que de quelque petit péché.
De plus il donna deux chaudières,
Quelques-uns ont dit, deux aiguières;
Et deux gondoles de laiton,
De la valeur d'un ducaton.
  En cet endroit, maître Virgile,
Des poëtes le plus habile,
Ne nous fait point savoir qui fut
Celui qui ces beaux présents eut;
Si ce fut Gyas, ou quelqu'autre;
Mais il y va fort peu du nôtre.
Tant y a qu'en fort bel arroi,
Faisant tous bien du quant à moi,
Sur le rivage ils promenèrent
Les beaux présents qu'ils remportèrent,
Et s'y promenèrent aussi,
Cela se doit entendre ainsi.
Tandis qu'ils font leurs caracoles,
Faisant grand dégât de paroles,

Et racontant leurs beaux exploits,
Disant une chose deux fois,
On vit de loin le sieur Sergeste,
Du peu de rames qui lui reste
De cet inconsidéré choc
Qu'il avait eu contre le roc,
Tâchant d'amener sa galère,
Où l'on ne voyait que misère.
Dans ce vaisseau tout disloqué,
Mordant ses doigts d'avoir choqué,
Et non tant fâché de sa perte,
Que de la vergogne soufferte,
Il prit, sans honte et sans remords,
Par tous les endroits de son corps,
Plus de cent fois le Dieu de l'onde,
Au grand scandale de son monde.
Du pauvre navire échoué
Un grand vilain serpent roué
De quelque pesante charrette,
Est la comparaison bien faite;
Ou bien, quand par quelque passant,
D'un coup de bâton fracassant,
Sa personne peu respectée
Est un peu rudement traitée,
Si que l'épine de son dos
A reçu dommage en ses os;
Il se traîne à peine sur l'herbe,
De la moitié du corps superbe,
De l'autre très mortifié,
Ou pour mieux dire estropié;
Ainsi la galère entamée,
En quelque endroit assez armée,
En quelque autre au lieu d'avirons,
Etant comme les vaisseaux ronds,

Sans rames qui lui servent d'ailes,
Avec des perches telles quelles,
Au lieu de voguer gaiement,
Se traîne en mer languissamment;
Enfin employant quelques voiles,
Grâce à l'invention des toiles,
Elle aborda comme elle put
Le rivage qui la reçut.
Pour adoucir sa fâcherie,
D'une esclave très-bien nourrie,
Qui nourrissait en même temps
Deux garçons à l'envi tettants,
Il fut munéré par Énée,
Cette servante était bien née,
Elle s'appelait Pholoé,
Dont le nez un peu trop troué,
Laissait quasi voir la cervelle;
Quoique Crétoise était fidèle;
D'un visage noir et grasset,
Et sentait un peu le gousset;
Elle jouait de l'épinette,
Maniait bien la castagnette,
Remplissait bien le passement,
Et donnait bien un lavement.
Æneas quittant la marine,
Vers un champ uni s'achemine,
Environné de côteaux verts;
Et ces côteaux d'arbres couverts,
Étaient à peu près la figure
D'un grand cirque d'architecture.
Là, sur un gros billot assis,
Il prononça de sens rassis,
S'il est vrai que je m'en souvienne,
Ces mots en langue Phrygienne:

« O mes bien aimés assistants!
« O vous messieurs, qui m'écoutant,
« N'écoutez pas grandes merveilles,
« Ouvrez, de grâce vos oreilles:
« Quiconque de vous veut courir,
« Et veut un beau prix acquérir,
« Qu'il se présente à la bonne heure;
« En une occasion meilleure,
« Ni pour amasser plus d'honneur,
« Les jambes qu'il eut du Seigneur
« Ne peuvent mieux être employées :
« Çà, çà donc, casaques ployées,
« Vienne, quiconque a bon jarret,
« Le témoigner en ce guérêt,
« Et de sa semelle légère
« Nous emplir les yeux de poussière.
« Tant Sicilien qu'étranger,
« Il suffira d'être léger,
« Pour pouvoir entrer en la lice;
« Rien par faveur, tout par justice.
« Pour les plus écarbillards, j'ai
« Ce que les rats n'ont pas mangé. »
A cette efficace promesse,
Sortit du milieu de la presse
Euryale, un fort beau garçon,
Couvert d'un simple caleçon.
Après lui parut monsieur Nise,
Couvert de sa seule chemise.
Cet Euryalus sus-nommé
De Nise était très-fort aimé;
Maron a bien fait de le dire.
Et puis Diorès, un beau sire,
Du sang royal de Priamus;
Le sicilien Hélymus,

Et Panopès, son camarade,
Prisés tous deux pour la gambade
Et jeux de disposition,
D'Acestès l'inclination,
Qui l'accompagnaient à la chasse,
Et qui chassaient tous deux de race.
J'oubliais Salie et Patron
Dont l'un, toujours d'après Maron,
Était issu d'Acarnanie,
Et l'autre venait d'Arcadie.
Maron n'éclaircit pas trop bien,
Qui des deux est l'Arcadien,
Et qui vient de l'Acarnanie,
Et Scarron fort peu s'en soucie.
Il suffit que tels qu'ils étaient
Du sang Tégéan ils sortaient.
Plusieurs antres se présentèrent,
Lesquels seulement se lassèrent,
Et dépensèrent force pas,
Je ne les nommerai donc pas.
Déchargés de ventre et de croupe,
Ces beaux coureurs vinrent en troupe,
Se planter, bien délibérés,
Et de leur vitesse assurés,
Devant le brave fils d'Anchise,
Dont la personne était assise
Sur un billot en un lieu haut,
Comme je vous ai dit tantôt,
D'où par le moyen de sa langue,
Il fit ouïr cette harangue :
« Qui de vous ne courra bien fort,
« Par feu mon père aura grand tort!
« Car, quand on court bien, on attrape.
« Pour vous faire mordre à la grappe,

« Écoutez ce que, de bon cœur,
« Je prétends donner au vainqueur :
« Deux beaux dards à la Gnossienne,
« Dont les bois ne sont pas d'ébène;
« Une pertuisane de fer,
« Qu'on peut richement étoffer,
« Si l'on y veut faire dépense,
« De la façon que je le pense.
« Ces présents en commun seront
« Pour ceux qui les disputeront.
« Aux trois plus vites je destine
« Un cheval de fort bonne mine,
« Richement caparaçonné,
« D'un camelot pâle tanné,
« Qu'un bord de cuir doré galonne;
« Plus une trousse d'amazone,
« Ses flèches et son baudrier,
« De la main d'un bon ouvrier,
« Sur lequel reluit une perle
« Aussi grosse que l'œil d'un merle :
« Plus une salade d'Argos,
« Présents qui valent trois lingots :
« Puis chacun criant sur eux : vive!
« Ils seront couronnés d'olive. »
Chacun prit place, cela dit,
Le signal donné, l'on partit
Au son de la trompe enrouée;
Vous eussiez dit une nuée,
Qui dans la lice s'épandit;
L'air épais sur eux se rendit,
La poudre de leurs pieds émue
Faisant sur leur tête une nue.
L'œil, plus vite que le pied, fut
Dès le commencement au but,

D'où, tacitement il exhorte,
A courir, le pied qui le porte.
Nise les autres devança,
Et derrière lui les laissa,
Les poitrines toutes pantoises,
De la longueur de quatre toises.
Après lui, mais loin de lui, court
Salius, qu'un espace court
Sépare du jeune Euryale,
Qu'Hélymus peu s'en faut égale;
A qui le dernier, Diorès,
Souvent bat les talons exprès,
Et par malice dans la fesse
Lui met le bout du pied sans cesse,
Et l'eût à la longue emporté
Sur lui, malgré sa primauté.
Nise était du but assez proche,
Quand il lui vint une anicroche,
Qui, voulût ou non, l'arrêta,
Et sa belle course gâta,
Changeant toute son espérance
En une sotte révérence,
Qu'il fit de son long étendu,
Sur du sang de bœuf répandu.
Troublé comme un fondeur de cloche,
Quoiqu'il ne boite, ni ne cloche,
Il voit que les prix destinés
Ne sont pas pourtant pour son nez:
Mais perdant espérance et gloire,
Il ne perdit pas la mémoire
D'Euryalus qu'il adorait;
Car comme Salius courait,
Saisissant sa jambe et sa guêtre,
Si fort ses pieds il enchevêtre,

Que du nez en terre il donna,
D'où se levant il ramena
Un coup sur le mufle de Nise,
Qui, sans jamais quitter sa prise,
Le mordit quatre fois au q.
Ainsi d'Euryale vaincu,
Et puis tout marqué de morsures,
Tandis qu'à Nise il chante injures,
Et que Nise sans l'écouter,
Ne songe qu'à bien l'arrêter,
Le petit fripon d'Euryale
Vite comme le vent détale,
Et laissant l'autre renier,
Arrive au but le fin premier,
Favorisé de la huée
De tous ceux par qui fut louée
De Nise la bonne action,
En signe d'approbation,
Qui criaient : Vive! vive! vive!
Hélymus le second arrive,
Et le troisième, Diorès,
Qui le talonnait de si près,
Que de cette talonnerie
On pensa bien voir brouillerie.
Lors Salius avec grands cris,
Se plaint qu'on lui vole le prix,
Allègue l'injuste cascade :
Mais Euryalus persuade,
Ne faisant rien que larmoyer,
Qu'on ne peut sans prix l'envoyer;
Et Diorès, pour lui supplie,
Disant que s'il faut qu'à Salie,
Soit octroyé le prix premier,
Qu'il se voit exclus du dernier.

Ænéas des bons le modèle,
Leur dit : « Finissez la querelle,
« Vous serez tous récompensés;
« Taisez-vous, et vous embrassez. »
D'une peau de lion entière,
Dont la jupe faite en têtière
Un morion représentait,
Et qui d'autant plus riche était
Que chaque griffe était dorée,
L'injustice fut réparée,
Dont Salius se plaignait tant :
Et lors, Nise se présentant,
Et faisant remarquer la boue,
Qui depuis le haut de la joue
Jusqu'à la cheville du pied
Le rendait tout crotiffié,
Dit : on me devrait reconnaître,
Moi vainqueur, ou qui devais l'être,
Et qui n'ai ma course gâté,
Que pour avoir trop vite été.
Ænéas se mit à sourire,
Et lui dit : « Refrénez votre ire,
« Vous serez aussi guerdonné
« D'un beau casque damasquiné,
« Remarquable pour sa doublure,
« Pour ses plumes, pour sa gravure,
« Ouvrage de Didymaon. »
A quoi Nise dit : par Mahom !
On le verra dessus ma tête
Chaque dimanche et chaque fête ;
Meure, qui dira jamais mal
De grand Seigneur si libéral !
La course étant ainsi finie,
Toute animosité bannie,

Et les coureurs gais et contents:
« Il ne faut point perdre de temps,
Dit Énée; empoigne le ceste,
« Quiconque aura du cœur de reste:
« À quiconque s'y veut frotter,
« Un bœuf paré pour le tenter,
« Sera le prix de la victoire;
« Une épée à gaîne d'ivoire;
« Outre un fort joli morion,
« Sera le prix du champion,
« Qui, par les coups de l'adversaire,
« Sera contraint enfin de faire
« Signe de ses deux bras lassés,
« Qu'il en a trop, ou bien assez. »
Chacun eut grande retenue
À voir le ceste, dont la vue
Fit peur à ceux des regardants,
Qui n'étaient pas des plus fendants.
Le grand Darès seul se présente,
Darès, à la taille géante,
Qui seul avec Pâris jouait
À ce jeu qui les gens rouait;
Qui pour célébrer la mémoire
Du vaillant Hector, eut la gloire
D'assommer près de son tombeau
Butès aussi fort qu'un taureau,
Et très-expert en la gourmade.
Sans mensonge ou bien par bravade,
Car on ne l'a jamais bien su,
Ce Butès se disait issu
D'Amiclus, grand brise-mâchoire,
Et fort renommé dans l'histoire.
Darès s'étant donc présenté,
Plus d'un cœur fut épouvanté

De voir ses épaules ossues,
Ses bras, ou plutôt ses massues;
Outre que ce grand Goliat,
De son naturel un grand fat,
Donnait dans l'air mille gourmades,
Tirait en l'air mille ruades,
Puis ayant bien frappé, riait
Comme un maître fou qu'il était,
Criant : çà, çà que je le roue,
Que je lui fracasse une joue,
Que je lui crève un œil ou deux.
Ce défi parut si hideux,
Qu'au diable, s'il y vint personne,
Tant l'énorme pendard étonne,
Et Troyens et Siciliens,
Qui lors furent de grands vauriens.
Ne voyant personne paraître,
Il se crut aisément le maître
Du bœuf, qui peu se tourmentait
De savoir qui son maître était,
Telle était son indifférence.
Il était bœuf de conscience,
Qui laissait les gens quereller,
Sans jamais vouloir s'en mêler.
Darès prit cette douce bête
Par les deux cornes de sa tête,
Criant jusqu'à s'en enrhumer :
« Qui veut donc se faire assommer? »
Puis se tournant vers maître Énée :
« Serai-je toute la journée,
« Dit-il, attendant qu'un grouin
« Se fasse écraser à mon poing ?
« Qu'on me mette quelqu'un en tête,
« Ou bien que j'emmène la bête,

« Je suis trop longtemps en ce lieu. »
Qu'il ait le bœuf, au nom de Dieu;
Qu'il en fasse des choux, des raves,
Disaient quelques-uns des plus braves,
Un peu contre lui mutinés,
D'avoir pour lui saigné du nez.
Acestès de rage en trépigne,
Et dans son courage rechigne,
Du bœuf trop aisément gagné :
Il s'en alla tout indigné
Accoster le vieillard Entelle,
Qui couché sur une bancelle,
Pour Darès et sa vanité
Moins froid n'en avait pas été.
Il lui dit : « Te voilà bien sage?
« Et qu'est devenu ton courage?
« Toi qui de tes deux poings fermés,
« As tant de rustres assommés,
« Ayant été le camarade
« Du plus vaillant en la gourmade
« Qu'on ait vu jamais en ce lieu,
« Qui même en est le demi-Dieu,
« D'Érix, au redoutable ceste;
« Si peu de courage il te reste,
« Que ce grand vilain mal bâti,
« A tes yeux du prix est nanti?
« Eh! n'as-tu pas quelque vergogne,
« D'être étendu comme un ivrogne,
« Quand Darès, à toi comme à nous,
« Fait redouter ses pesants coups?
« Que deviendra ta renommée
« Par toute notre île semée?
« Les prix à ton plancher pendus
« Pour les combats par toi rendus? »

Entellus dit : « Ta remontrance
« N'est pas, certes, sans apparence,
« Mais ce n'est pas faute de cœur
« Que je laisse Darès vainqueur :
« La vieillesse froide et pesante
« M'a rendu l'âme indifférente
« Et pour le bien, et pour l'honneur.
« Si j'avais ma jeune vigueur,
« Ce fanfaron qui fait le rogue,
« Qui jappe après nous comme un dogue,
« De mille coups de poings farci,
« Serait vu me crier merci,
« Et sans espoir de bœuf ou vache,
« Lâche motif de tout gavache,
« De la seule gloire animé,
« Je l'aurais déjà bien gourmé.
« Et qu'ainsi ne soit, maître Aceste,
« Du peu de force qui me reste,
« Il ne tiendra qu'au sieur Darès
« Que nous ne nous voyons de près. »
Cela dit, il jeta par terre
Deux vilains instruments de guerre,
Deux cestes, mal plaisants à voir.
Plusieurs n'eurent pas le pouvoir
De n'en détourner pas leurs faces,
Faisant d'aussi laides grimaces
Que ceux qui couverts d'un linceul,
Pensent la nuit voir leur aïeul.
C'était des gantelets semblables,
Que des athlètes redoutables
L'athlète le plus redouté,
Érix, devant qu'être dompté,
Se combattait à toute outrance,
Et meurtrifiait d'importance,

Les gourmeurs assez impudents
Pour oser lui montrer les dents.
Darès, voyant telles menottes,
Se mit du nombre des pagnotes;
Dit qu'il n'en voulait point tâter,
Et que ce serait se gâter.
Maître Æneas prend et manie
La machine de fer garnie,
Que sept gros cuirs de bœuf pliés,
De jointures de plomb liés,
Rendent à porter si pesante,
Que lui-même s'en épouvante,
Lui, qui fort comme un Turc était!
A quoi le vieillard ajoutait :
« Et si vous aviez donc vu celle
« Qui gâta d'Érix la cervelle,
« Vous feriez cent signes de croix;
« Moi-même à peine je le crois,
« Moi qui l'ai vue, à la malheure,
« Et qui de souvenir en pleure.
« Quand sire Hercule s'en servait,
« Non plus de fatigue il avait
« Que s'il eût tenu quelque plume,
« Quoiqu'aussi lourde qu'une enclume,
« Et pesante deux fois autant
« Que celle qui vous trouble tant;
« La même, dont votre grand frère
« Érix, se servait d'ordinaire,
« Dont depuis j'ai fait des exploits
« Desquels le moindre en vaut bien trois,
« Lorsqu'avec ma vigueur première,
« J'avais ma valeur tout entière!
« Le ceste est encore taché,
« Du sang et du cerveau séché,

« Quand Hercule après mainte touche,
« Lui fit un abreuvoir à mouche,
« De son ceste, dont il tacha
« Celui-ci, quand il le toucha.
« Je suis homme sans simagrée,
« Si votre grand Darès l'agrée,
« Et ne m'en veut jamais de mal,
« Je vais l'étriller en cheval;
« Mais si mon ceste l'épouvante,
« S'il trouve l'arme trop pesante
« De laquelle jadis Érix
« Des forts a remporté le prix,
« Que d'autres cestes on me rende,
« Et je veux bien que l'on me pende
« Si dans deux coups on ne verra
« A qui le bœuf demeurera.
« Pourvu qu'avec la bonne grâce
« D'Æneas la chose se fasse,
« Et d'Acestès mon bon seigneur. »
« Vous parlez en homme d'honneur:
Dit Æneas; « Çà qu'on m'apporte
« Deux cestes d'une même sorte. »
  Les cestes furent apportés,
Et par les experts visités;
Entellus prit l'un, Darès l'autre,
Disant tout bas sa patenôtre,
De voir l'autre tant épaulu,
Ossu, membru, fessu, velu,
D'une échine nerveuse et large,
Et d'une patte faite en targe.
Je devrais me semble avoir dit
Qu'aisément tout son corps l'on vit,
A cause qu'il avait bas mise
Et sa jaquette et sa chemise;

S'entend si chemise il avait ;
Car autrement il ne pouvait
Quitter que sa seule jaquette.
Je suis fort fidèle interprète,
Et quand je fais omission,
C'est par pure inadversion.
Les voilà donc prêts à bien faire,
Entellus et son adversaire,
Plantés tous deux sur leurs ergots,
Se faisant mine de magots,
Id est, s'entrefaisant la moue.
D'abord et l'un et l'autre joue,
Et comme pour escarmoucher,
Portent maints coups sans se toucher ;
Puis s'échauffant dans l'escarmouche,
L'un d'eux son adversaire touche,
Qui fâché d'avoir mal paré
Lui rend le change bien serré.
Enfin tout de bon ils se tâtent;
Et plusieurs beaux membres se gâtent;
Darès plus qu'Entelle égrillard,
Entellus plus puissant gaillard,
Poings avancés, ceste en arrière,
Les yeux ardents, la mine fière,
Ils s'entr'assomment, les grands fous,
D'une grande somme de coups.
Leurs poumons respirent à peine,
A tous deux font grossir l'haleine,
Et leurs membres nuds palpiter.
Tantôt un coup les fait roter,
Appliqué sur le diaphragme,
Et vomir du sang une drachme;
Tantôt l'un d'eux n'attrape rien,
Dont l'autre se trouve fort bien.

A l'un le ventre frappé sonne,
A l'autre la tête s'étonne,
Ou pour mieux dire la raison,
Du coup qui frappe sa maison.
Maints coups perdus frisent l'oreille,
Enfin il font tous deux merveille.
Darès faisant maint et maint saut,
L'intrépide Entellus assaut,
Qui n'a recours qu'à la parade,
Sans reculer à la gourmade,
L'œil fiché sur son ennemi,
Et sur ses pieds bien affermi,
Son homme le tourne, et regarde,
Pour trouver endroit hors de garde,
Sur lequel il puisse donner.
Quand on le voit ainsi tourner,
On se représente une place
De qui le mur partout fait face,
Que l'on tourne pour découvrir
Par où le mur se peut ouvrir,
Et contre lequel l'adversaire
Ne fait pourtant que de l'eau claire,
Et ne s'est, ayant bien tourné,
Que beaucoup de peine donné.
Sur Darès qui tel assaut livre,
Un coup pesant plus d'une livre
Par Entellus fut desserré;
Ce grand coup ne fut point paré,
Mais esquivé, dont le bonhomme
Ne trouvant rien, trébucha comme
On voit trébucher bien souvent
Un pin ébranlé par le vent.
Entellus donc, en grosse bête,
Trébucha de cul et de tête,

Et son Dieu Jupin renia,
Sur sa chute on se récria,
A savoir, le peuple de Troie,
D'exultation et de joie,
Le Sicilien bien fâché
Du bon Entellus trébuché.
Æneas, et le brave Aceste
Y furent devant tout le reste.
Acestès levant son ami
Qui jurait en diable et demi,
Se mit tout bas à le semondre.
Il ne daigna pas lui répondre,
Ni même à Messire Æneas,
Qui lui faisait de beaux hélas !
Quoiqu'en son âme le beau sire
Fût moins prêt à pleurer qu'à rire,
Comme on ne peut s'en empêcher
Quand on voit quelqu'un trébucher.
Ayant bien rajusté son ceste,
Il fit retirer maître Aceste,
De sa chute plus qu'enragé,
Quoique par elle encouragé,
Et sachant bien en conscience,
Qu'avec plus d'heur que de science,
Darès qui faisait l'entendu,
L'avait vu par terre étendu.
Levé donc et remis en place,
Rage au cœur, rougeur à la face,
De n'avoir jusque là fait rien
De sa valeur qu'il connaît bien,
Il montra ce qu'il savait faire;
Onc, ne fut plus rude adversaire,
Darès fut tout épouvanté
Des coups de ce ressuscité,

Et n'eut recours qu'à la parade.
L'autre, gourmade sur gourmade,
Vous le pousse de coin en coin,
Et l'assomme de coups de poing;
Les coups tombent dru comme grêle ;
Darès a peur qu'on ne lui fêle
L'habitacle de la raison,
Quoiqu'il en ait moins qu'un oison :
Il est prêt de demander lettre,
Ne sachant en quel lieu se mettre
A couvert d'un ceste si lourd ;
Le vieil Entelle fait le sourd,
Travaillant sur lui de plus belle,
A donner jour à sa cervelle.
Darès était tout essoufflé,
Le visage de coups enflé,
Près de donner du nez en terre,
Quand Ænéas vint à grande erre
Se mettre entre les combattants,
Certes il y vint bien à temps ;
Car de la première taloche,
Sur estomac, ou sur caboche,
Darès allait être achevé ;
Le poing était déjà levé,
Quand Æneas avec Aceste,
De ce rude joueur de ceste,
Qui ne faisait point de quartier,
Vinrent le cœur dulcifier.
« Daignez ne passer pas plus outre,
« Homme au poing lourd comme une poutre :
« Une autre fois, notre Darès
« N'approchera pas de si près,
« Un de qui les coups peuvent moudre
« Une roche, et la mettre en poudre,

« Et par qui serait assommé,
« Un éléphant, fût-il armé. »
A ces mots le donne-gourmade
Devint doux comme cassonade,
Tant Æneas eut de crédit.
« Soit fait comme vous avez dit,
« Et la noise soit terminée, »
Dit Entellus. Lors maître Énée
Devers le battu se tournant,
Sur pieds à peine se tenant,
Il lui fit, si j'en ai mémoire,
Cette leçon consolatoire,
Le soutenant de ses deux bras :
« Il fallait, mauvais fier-à-bras,
« Il fallait connaître son homme,
« Devant que de s'y frotter, comme
« Vous avez fait contre celui
« Qui vous détruisait aujourd'hui,
« S'il n'était aussi débonnaire,
« Qu'il est invincible adversaire.
« Ne sentiez-vous pas en sa main
« Quelque chose de plus qu'humain,
« Et que quelque Dieu le protége?
« Allez, mon beau gourmeur de neige,
« Vous faire vitement panser,
« Et tâchez de n'y plus penser. »
A ce discours, le pauvre drôle,
Le chef tout penchant sur l'épaule,
Les yeux pochés au beurre noir,
Lui dit tout bas : Jusqu'au revoir.
Il n'en put dire davantage,
Et même n'eut pas le courage
De porter la main à ses dents,
Pour voir s'il en restait dedans.

Sa barbe était toute rougie
D'une piteuse hémorragie,
Et son nez de coups écaché,
Se vidait sans être mouché.
Les Troyens vinrent qui le prirent,
Et le prenant, tel mâl lui firent,
Car son corps était tout meurtri,
Qu'il fit un pitoyable cri.
Le coutelas, et la salade,
Tinrent compagnie au malade,
Pour consoler son nez cassé;
Et le bœuf du prix fut laissé
Pour la récompense d'Entelle,
Qui fit une harangue telle,
Enflé d'orgueil comme un crapaud,
D'avoir conquis à ce jeu chaud,
Un bœuf qu'on pansait à l'étrille,
Comme un bœuf de bonne famille:
« O vous Troyens, jeunes et vieux,
« De notre victoire envieux,
« Venez voir ce que je sais faire:
« Venez voir à quel adversaire,
« Vous avez Darès dérobé,
« Et comment il était flambé
« Si vous n'eussiez à notre patte
« Soustrait sa débile omoplate. »
Cela dit, de son poing serré,
Un coup par lui fut desserré
Entre les cornes de la bête.
Ce coup entra dedans sa tête,
D'où sortit un ample cerveau,
Et de sang la valeur d'un seau;
Et le bœuf, sans cérémonie,
Au monde faussa compagnie.

Puis il dit, d'un cœur tout contrit,
Et recueilli dans son esprit,
Regardant la voûte éthérée,
D'une façon tout éplorée,
Ces mots : « Érix, mon cher seigneur,
« Je t'offre du bon de mon cœur,
« Pour Darès, à qui je pardonne,
« Ce bœuf, très-honnête personne. »
Sur cette action d'Entellus,
Les assistants, qui moins, qui plus,
Firent une grande huée,
Qui fut longtemps continuée;
Dont Énée, étant ennuyé,
Cria tout haut : « C'est trop crié,
« Je suis las d'ouïr toujours braire;
« J'aimerais mieux avoir affaire
« Aux fous des petites maisons;
« Qu'à tant de cervelles d'oisons,
« Qui n'ont jugement, ni science. »
Ayant fait faire ainsi silence,
Il dit : « Vienne qui sait tirer. »
Lors on vit de l'étui tirer
Maint arc, comme de mainte trousse
Sortit mainte flèche non mousse.
Après que maints bons compagnons
Se furent mis en rang d'oignons,
D'Iulus, le révérend père,
Fit dresser un mât de galère,
Ayant fait au bout attacher,
Devant qu'en terre le ficher,
Avec une longue ficelle,
Ramier, pigeon, ou tourterelle,
Il n'importe ce que ce fut,
Pourvu qu'on arrive à son but,

Facilement on se dispense,
Quand petite est la conséquence.
Puis après au sort on tira,
Dont maint visage s'altéra,
Et d'épanoui devint sombre,
De peur de n'être pas du nombre
De ceux qui devaient de droit fil
Tirer dessus le volatil.
Maître Ænéas en choisit quatre,
Qui devaient essayer d'abattre,
Par un coup de trait décoché,
L'oiseau sur le mât attaché.
De gibier un grand homicide,
Dit Hippocoon Hyrtacide,
Fut le premier élu du sort,
Ce qui le réjouit bien fort.
Le second fut maître Mnesthée,
La tête encore garrottée
Du rameau d'olive emporté,
Pour avoir bon vogueur été,
De quoi je ne veux plus rien dire,
Puisque déjà l'on l'a dû lire.
Maître Eurytion fut le tiers,
Phénix des arbalétriers,
Frère cadet de feu Pandare,
Des grands tireurs d'arc le plus rare,
Qui sut à propos secourir
Pâris, qui s'en allait mourir
Sous les coups de son adversaire,
Qui quartier ne lui voulait faire,
Dont les Grecs étaient ébaudis,
Et les Troyens bien étourdis.
Quand à propos le sieur Pandare,
Prenant son arc sans dire gare,

En donna tout droit dans le dos
Du grand cornard de Ménélaus.
Sur quoi les deux tosts se mêlèrent,
Et les champions se séparèrent.
Le quatrième, et dernier fut
Le vieil Acestès, qui voulut,
Avec toute cette jeunesse,
Contester de force et d'adresse.
Ces arbalétriers élus,
Bandèrent de leurs bras velus
Leurs arcs, mortifères machines,
Non sans se roidir les échines.
Hippocoon le premier d'eux,
Adressant au Ciel mille vœux,
Qui jusque là ne pénétrèrent,
Mais en beau chemin demeurèrent,
Frappa d'un trait le bout du mât :
Plus haut, il eût donné moins bas.
La bête volante effrayée
Voulut s'envoler, mais liée,
En l'air elle se débattit,
Et voilà tout ce qu'elle fit.
Tandis qu'au bout de la ficelle,
Dans l'air elle hache de l'aile,
Mnesthéus tire, et de son trait
Coupe la corde, et lors Dieu sait
Si la pauvrette en fut fâchée,
Et si se sentant détachée,
Elle ne doubla point le pas :
Ah! tout beau, je n'y pense pas,
Je veux dire prit sa volée.
S'en étant donc dans l'air allée,
Eurytion, le franc archer,
Devant que son trait décocher,

Fit à son frère une prière,
Laquelle il reçut tout entière.
Tandis que le pauvre animal,
S'enfuit, ne songeant à nul mal,
Un coup qui le prit en croupière,
Le fit revenir en arrière,
Et son beau vol interrompit,
Ce qui lui fit bien du dépit.
La pauvre bête transpercée,
Ayant sa vie en l'air laissée,
Tomba comme eût fait un caillou,
Sans peur de se rompre le cou.
Qui fut camus, ce fut Aceste,
Voyant que pour lui rien ne reste,
Et qu'il faut, s'il veut décocher,
Qu'il aille ailleurs un prix chercher.
Mais le facétieux bonhomme
Ne laissa pas de tirer, comme
S'il eût tiré dessus l'oiseau;
Et lors un prodige nouveau
Étonna toute l'assemblée.
Aussitôt que la flèche ailée,
De l'arc qu'il délâcha partit,
En flamme elle se convertit,
Et ressemblant une fusée,
Ou quelque couleuvre embrasée,
Ou comme notre auteur dit mieux,
Une étoile aux crins radieux,
Elle se guinda dans l'air perse,
Comme un feu qui du cristal perce,
Puis elle se perdit dans l'air,
Cessant de vivre et de voler.
Sur cette bizarre aventure
Chacun fit mainte conjecture;

Maints devins enthousiasmés,
Se firent par là renommés,
Prédisant choses merveilleuses,
Qui pourtant étaient bien douteuses.
Les redoutables Phrygiens,
Comme aussi les Trinacriens,
Enfin tous ceux de l'assemblée,
En eurent la tête troublée :
Énée en fit un grand cancan,
Et se détachant un carcan,
Qui lui pendait dessous la gorge,
Où le noir dragon de saint George
En une agate était gravé,
D'un coup de lance l'œil crevé,
Il s'approcha du père Aceste
En lui disant : « Je vous proteste
« Qu'onc ne fut archer plus adroit :
« Sans l'avoir vu, qui le croiroit
« Que vous eussiez pu d'une flèche,
« Faire feu, comme d'une mèche!
« Vraiment, ou je n'y connais rien,
« Ou Jupiter vous veut du bien :
« Quant est de moi, je vous révère,
« Autant que j'ai fait feu mon père;
« Je dirais que ma mère aussi,
« Mais ce serait mentir ainsi :
« Que si les prix sont pour les autres,
« Vous aurez quelques présents nôtres,
« Pour vous faire oublier le tort
« Que vous a fait ici le Sort. »
Cela dit, de fort bonne grâce,
Et du carcan et d'une tasse,
Joyau massif et bien pesant,
Il lui fit un fort beau présent.

Cette tasse bien travaillée,
Avait jadis été baillée
Au père de notre Æneas,
Qui d'icelle faisait grand cas,
Par le bon Thracien Cissée.
Cette tasse était rehaussée
D'émail fin, qui représentait
Bacchus, Dieu du vin qui rotait.
Puis après de branche d'olive,
Faisant signe qu'on criât : vive!
Il couronna son chef chenu
Que d'ordinaire il avait nu.
Eurytion, sans répugnance,
Laissa donner, par préférence,
Le premier prix qu'il méritait,
Comme très-civil qu'il était.
Très-largement de maître Énée
Son adresse fut guerdonnée.
Mnesthéus eut aussi son don,
Et l'Hyrtacide Hippocoon.
  Après l'adroite tirerie
Vint la noble chevalerie.
Épytidès fut appelé,
Grand vieillard, au menton pelé,
D'Ascanius le pédagogue,
Homme austère, à mine de dogue,
Mais docteur des plus estimés,
Et grand faiseur de bouts rimés,
Natif de Riom, en Auvergne;
Quoiqu'incommodé d'une hergne,
Un très-délibéré vieillard,
Et des hommes le plus raillard.
Aussitôt qu'il fut en présence,
Il fit des mieux la révérence,

Comme il en faisait grand débit ;
Puis, messire Æneas lui dit :
« Épytidès, ma géniture
« A-t-elle apprêté sa monture?
« Et nos jeunes galefretiers
« Ont-ils apprêté leurs coursiers,
« Pour montrer, par maint caracole,
« Qu'ils sont sortis de bonne école ?
« Va-t'en donc vite les quérir. »
Lors Épytidès de courir.
Ce vieillard, à la cuisse sèche,
Était vite comme une flèche,
Et sautait trente pieds d'un saut.
Il fut donc revenu bientôt,
Suivi de maints petits saints George,
Tous gais comme pourceaux en l'orge,
Et leurs chevaux enharnachés,
De force rubans attachés.
On ne vit jamais plus beau monde ;
Chacun d'eux avait une fronde,
Non pas pour fronder des arrêts,
Mais des pierres, cailloux et grès.
Les uns avaient l'arc et la flèche,
Car d'engins à ressort ou mèche,
Qu'on appelle instruments à feu,
En ce temps-là l'on usait peu.
Les autres d'une lance gaie,
Ou d'une pique de Biscaie,
Disons plutôt de tous les deux,
Pour tenir les gens moins douteux,
Avaient leur patte droite armée,
Et leur tête tout emplumée,
Comme leur col était paré
De colliers de laiton doré.

Sous trois fort jolis capitaines
En justaucorps de tiretaines,
Furent formés trois escadrons ;
Le premier, fraises à godrons;
Le second, testières anglaises,
Et le tiers, capes béarnaises,
Rendaient, pour mieux garder leurs rangs,
Les uns des autres différents.
L'un des chefs de ces gens d'élite
Était fils du pauvre Polite,
Le jeune fils de Priamus,
Qu'assomma Néoptolémus.
Il montait en chausses de page,
Un fort beau cheval de bagage,
Mais pourtant qu'on avait dressé,
Et qui franchissait un fossé
Aussi large qu'une rivière,
Comme un autre eût fait une ornière.
Le second chef était Atys,
Pour qui de flagrants appétits
Ascanius le fils d'Énée
Avait la raison fascinée,
Étant de cet Atys si fou
Qu'il l'avait toujours à son cou.
Le sieur Maron, de sa monture
Ne nous fait aucune peinture;
Mais sans doute il était monté
En homme de sa qualité.
Le plus beau de tous fut Ascaigne,
Son cheval, couleur de chataigne,
Le meilleur cheval de Sidon,
Était un présent de Didon.
Ce cheval était une bête
Propre à paraître un jour de fête,

Qui faisait le saut du bélier,
Et duquel souvent cavalier,
Sans le secours de la crinière,
Tombait la tête la première :
Mais tant fût-il mauvais cheval,
Courant à mont ou bien à val,
Quand il eût fait le diable à quatre,
Il n'eût pu notre Iule abattre,
Savant du pied et de la main
Comme un créat de Benjamin,
Ou d'autre chef d'académie,
Qu'ici je n'alléguerai mie.
Pour les autres jeunes cadets,
Acestès fournit des bidets,
Et mainte jument poulinière,
Que les poulains suivaient derrière.
Les Troyens frappèrent des mains,
Voyant les fils de leurs germains,
De leurs cousins, de leurs cousines,
De leurs voisins, de leurs voisines,
Et quelques-uns aussi des leurs,
Habillés en petits seigneurs,
Et parés en coureurs de bague;
Sur les reins coutelas et dague;
Ils reconnurent dans leurs traits,
De leurs amis morts les portraits,
Quoiqu'en leurs visages la crainte
En couleur pâle fût dépeinte,
A cause qu'ils s'épouvantaient
De leurs chevaux qui trop sautaient:
A la fin ils se rassurèrent,
Et dans leurs selles s'ajustèrent.
Épytide un fouet claqua,
Le clac dupliqua, tripliqua;

Aussitôt ensemble ils partirent
En un escadron qu'ils défirent,
Se séparant en pelotons,
S'escrimèrent de leurs bâtons :
Les uns tournèrent les épaules
Que les autres à coups de gaules
Caressèrent assez longtemps;
Les battus devinrent battants,
Puis ayant cessé de se battre,
Se mirent tous, qui quatre à quatre,
Qui trois à trois, qui deux à deux,
Et firent entr'eux mille jeux
A courbettes et cabrioles;
Puis après maintes caracoles,
Ils poussèrent tous leurs coursiers,
Ayant le devant les premiers,
Comme les derniers le derrière,
Faisant quantité de poussière.
Tous ces tours et tous ces détours,
Les uns longs, et les autres courts,
Représentaient le labyrinthe,
Dont Dédale bâtit l'enceinte,
Qui fut de Minos charpentier,
Et des plus experts du métier.
Force murailles tournoyantes,
Et force routes fourvoyantes.
Par des détours entrelacés
Embarrassaient les mieux sensés,
Qui ne connaissaient plus leur voie.
Ainsi ces jouvenceaux de Troie,
Poussant leurs animaux en rond,
Puis après les poussant en long,
Rompant, et puis doublant leurs files,
Ainsi que les dauphins agiles,

Dans la mer libyque souvent,
Alors qu'il ne fait point de vent,
Font entr'eux mille singeries,
Ou bien plutôt dauphineries;
Ainsi, dis-je, ces jouvenceaux,
Firent voir mille jeux nouveaux;
Que le fondateur d'Albe, Iule,
Recommanda par une bulle,
A ces descendants des Albains,
De qui les tiennent les Romains,
Qui, depuis, avec grande joie,
En l'honneur du peuple de Troie,
Vraie action de gens de bien,
Ont appelé ce jeu troyen,
Qu'à grands frais, en l'honneur d'Anchise,
Rome, tous les ans, solennise.
Mais tandis que maître Ænéas
S'amuse à tous ces beaux ébats,
Mademoiselle la Fortune,
Qui toujours lui porte rancune,
Lui joue un tour de son métier,
Qui le va bien faire crier.
Junon, plus méchante qu'un page,
A sa faiseuse de message,
Iris, qu'on appelle Arc-en-ciel,
Parla, le cœur rempli de fiel,
Un petit moment à l'oreille.
Aussitôt Iris s'appareille,
Et, quittant toutes ses couleurs,
Dont, quand les auteurs font des leurs,
C'est-à-dire, quand ils s'égayent,
Et de force baies nous payent,
Nous font cent contes violets,
Enfants de leurs esprits follets;

Cette dame, porte-ambassade,
Le long de l'admirable arcade
Que l'on voit quelquefois dans l'air,
Le laissa bien et beau couler.
La fesse fort bien revêtue;
Car, glissant à bride abattue,
Elle aurait eu corrosion
Par la trop longue friction,
Et s'aurait fait mal à la croupe.
  Étant donc ainsi, vent en poupe,
Descendue au travers des airs,
Avec un dessein fort pervers,
Sur la rive trinacrienne,
Elle vit la flotte troyenne,
Et tout le peuple phrygien,
Qui lors ne s'enquêtait de rien,
Et qui laissait sur sa parole,
La flotte au port, action folle.
Leurs femmes faisaient bande à part,
Se tenant loin d'eux à l'écart,
Et faisant sur la mort d'Anchise,
Comme on dit, une mine grise,
Non sans pester de leurs malheurs,
Avec grands cris, avec grands pleurs.
Serons-nous toujours dessus l'onde,
Et le rebut de tout le monde?
Disaient les unes en pleurant.
Les autres disaient en jurant:
N'aurons-nous jamais une ville?
Et notre Ænéas tant habile,
Ne veut-il jamais s'arrêter,
Sans nous faire toujours trotter?
Iris, voyant tant de murmure,
Quitta sa divine figure,

Et se travestit à l'instant,
Prenant un corps tout tremblotant,
Bâton en main, aux yeux besicle,
Et se fit femme de Doricle,
Vieille barbue, et qui comptait
Cent ans, et point ne radotait,
Ains était femme bien sensée,
Quoique de vieillesse cassée:
A propos j'avais oublié,
Qu'elle s'appelait Béroé,
De famille fort ancienne,
Et de nation rhétienne.
La méchante déesse Iris
Ayant donc cette forme pris,
Se mit piteusement à dire
Ces mots, qui ne sont pas pour rire:
« Pauvres gens, qui vos jours passés,
« Sur des vaisseaux demi-cassés;
« Pauvres femmes, pauvres coureuses
« Serez-vous toujours malheureuses?
« Oh! que bien moins vous le seriéz,
« Si, devant vos murs, vous aviez
« Été, par les mains des Dolopes,
« Mises au royaume des taupes;
« Au lieu qu'être toujours en mer,
« A mourir de faim, à ramer,
« Loin du benoît plancher des vaches,
« Tristes habitants de patachés,
« Où les punaises et les poux
« Ont fort peu de respect pour nous,
« Est une vie infortunée
« Autant que d'une âme damnée!
« Sept ans sont passés, peu s'en faut,
« Que souffrant le froid et le chaud,

« Battus des vents et de tempêtes,
« Conduits par le nez comme bêtes,
« Nous cherchons le pays latin,
« Que promet, dit-on, le Destin
« A notre maudit capitaine;
« En eût-il la fièvre quartaine?
« Eh! sans nous tourmenter ainsi,
« Que ne demeurons-nous ici?
« Et qui nous empêche de faire,
« Au pays d'Érix, notre frère,
« Et d'Acestès, notre parent,
« Qui nous servira de garant,
« Une belle ville murée,
« De nous si longtemps désirée,
« Où nous passerons mieux le temps
« Que parmi les vents inconstants?
« Oh! mes Dieux de notre patrie,
« En vain sauvés de la furie
« De nos ennemis meurtriers,
« Pour devenir des nautoniers,
« N'aurons-nous donc jamais la joie
« De voir une nouvelle Troie,
« Simoïs, séjour des plongeons,
« Et Xanthe, fertile en goujons?
« Ah! brûlons nos nefs comme paille,
« Qui ne valent plus rien qui vaille.
« J'ai vu, cette nuit, en dormant,
« Cassandre, une torche allumant,
« Et qui me disait qu'en Sicile
« Nous devions choisir domicile,
« Et que c'était vivre en oisons,
« Au lieu d'habiter des maisons,
« D'être toujours en des nacelles,
« Nageant toujours comme sarcelles,

« Et cent autres oiseaux de mer,
« Qu'il n'est pas besoin de nommer.
« Brûlons donc nos vaisseaux, vous dis-je;
« Après prodige sur prodige,
« Faisons de nos nefs du charbon,
« Ou n'attendons plus rien de bon
« Du Ciel, mais querelle et rancune.
« Voilà quatre autels de Neptune,
« Couverts de feu suffisamment,
« Pour faire un bel embrâsement.
« Allons donc, ma chère brigade,
« Allons travailler en grillade;
« Et pour prendre congé des eaux,
« Mettons le feu dans nos vaisseaux... »
Cela dit, la brûlante Dame
Prit un gros tison plein de flamme,
Pour commencer l'acte inhumain.
Ce tison partant de sa main,
Prit le chemin des nefs de Troie,
Pour faire un feu, non pas de joie.
Les dames de ce coup hardi,
Eurent l'esprit bien étourdi,
Et leurs yeux quasi s'en fendirent,
Tant alors elles les ouvrirent
Sur cette méchante action,
En signe d'admiration.
Une d'entr'elles, fille antique,
Autant qu'une vieille rubrique,
Une parfaite virago,
Qui s'appelait dame Pyrgo;
Quoique d'humeur un peu fâcheuse,
Sur la famille tant nombreuse
Du pauvre Priam ruiné,
Elle avait longtemps dominé,

Comme nourrice et gouvernante;
Elle était fameuse pédante,
Qui cent fois fouetta pour rien
Les filles du roi Phrygien.
Cette vénérable antiquaille,
D'un ton de chatte qui criaille,
Quand Iris lança le tison,
Allongeant son grand cou d'oison,
Proféra ces mêmes paroles :
« N'êtes-vous pas de grandes folles,
« De croire que c'est Béroé?
« Le personnage est bien joué...
« Mais fort peu souvent je m'abuse,
« Et quoique je sois bien camuse,
« Je trouve ici bien du qu'as-tu,
« Autant que ferait nez pointu.
« La Béroé gît dans sa chambre,
« Souffrant du mal en chaque membre.
« Outre un fort grand dévoiement,
« Qui la fait jurer diablement
« De n'être pas comme les autres,
« A réciter des patenôtres,
« Et requiescat in pace,
« Pour maître Anchise trépassé.
« Pour celle-ci, la malepeste,
« C'est une donzelle céleste,
« Son gousset sent le romarin...
« Remarquez bien son air divin,
« Son visage, son encolure,
« Son ton de voix et son allure. »
Ainsi dame Pyrgo parla,
Dont depuis tout fort mal alla :
  Cette harangue suasoire
Fut d'abord difficile à croire;

Les biens promis par le Destin,
Dans le joli pays latin,
Les rendaient un peu retenues;
Et les tempêtes soutenues,
Ne les persuadaient pas peu,
De mettre leurs vaisseaux en feu.
Elles ne savaient donc que faire;
Mais Iris, pour finir l'affaire,
Soudain se débéroïsa,
Sa forme redivinisa,
Fit voir son arc dans une nue,
Et de ses ailes soutenue,
Fut vue assez longtemps voler,
Puis après se perdit dans l'air.
Il n'en fallut pas davantage,
Les Troyennes pleines de rage,
Sans faire aucun raisonnement,
Hurlant diaboliquement,
Ainsi que font les possédées,
De leur seule fureur guidées,
Au grand mépris des Immortels
Saccagèrent les quatre autels
Du vénérable Dieu Neptune;
Chacune endiablée, et chacune,
Et du Destin, et d'Ænéas
Ne faisant que fort peu de cas.
Par ces femmes de feux armées,
Furent aussitôt enflammées.
Les pauvres galères du port;
Le feu courant de bord en bord,
Des cordes humides et sèches
Fait en moins de rien mille mèches,
Dévore le haut et le bas,
Gagne les voiles et les mâts,

Par mille flammes qu'il envoie,
Qui se font partout claire-voie :
Bref, tout le bois, tant peint que non,
Devint en peu de temps charbon ;
Et les galères de flottantes
Deviennent galères ardentes.
  Eumélus courut à grands pas
Faire savoir ce piteux cas.
La nouvelle fut bientôt crue,
Car la flamme, s'étant accrue,
De bien loin paraissait dans l'air,
Faisant étincelles voler.
Chacun courut vers le rivage ;
Ascanius eut l'avantage,
A cause de son bon coursier,
D'arriver tout le fin premier.
« O carognes que Dieu confonde,
« Les plus malfaisantes du monde,
« Qu'on devrait assommer de coups,
« Cria-t-il, que diable avez-vous,
« De brûler nos vaisseaux, et faire
« Pis que le Grégeois adversaire,
« Qui n'a brûlé que nos maisons ?
« Où trouverez-vous des raisons
« Pour une trahison si noire,
« Et qui jamais la pourra croire ?
« Vous avez brûlé votre espoir,
« Vieilles gaupes à l'esprit noir,
« Qui méritez d'être bernées,
« Et dos et ventre bâtonnées :
« En courant ici comme un fou,
« J'ai pensé me rompre le cou,
« Et pour ce beau feu d'artifice,
« J'ai laissé là mon exercice. »

Ayant dit tout cela d'un ton
D'aveugle qui perd son bâton,
Il jeta par terre son casque.
Ænéas, courant comme un Basque,
Arriva là tout forcené,
De ses Troyens environné.
Quand il vit de près le désordre,
Il se mit ses deux mains à mordre,
Criant : « Où sont donc ces guenons?
« Où sont ces infâmes démons ?»
Mais les cagnes, la chose faite,
Avaient sonné pour la retraite,
Feignant de s'en aller pisser,
Et cherchèrent pour se musser,
Qui, quelque rocher, qui, quelque antre,
Donnant, et la Déesse au diantre,
Et la Junon qui l'envoyait,
Qui peut-être alors en riait.
Elles n'en faisaient pas de même;
Comme leur rage fut extrême,
Le remords du prince offensé
Les troubla plus qu'on eût pensé.
Junon, n'étant plus dedans elles,
Qui de ces pauvres demoiselles
Avait rendu les esprits fous,
Elles fourrèrent dans des trous
Leurs têtes faibles les premières,
Ne montrant rien que les derrières,
Qui sont, comme on sait, moins honteux,
Que les visages vergogneux.
Mais à des vaisseaux pleins de braise,
De quoi sert une syndérèse,
Puisqu'on n'y fait rien avec l'eau?
Tout y rebrûle de plus beau,

Et malgré l'eau les flammes vives
S'attachent aux pièces massives;
La flamme gagne pas à pas
Des endroits hauts les endroits bas;
L'air s'obscurcit de la fumée
Qu'engendre l'étoupe allumée;
Les flancs des nefs suent un peu,
Puis aussitôt sont vus en feu,
Qui par une fureur extrême
Introduit son ennemi même,
Et donne une entrée à la mer,
Qui fait les vaisseaux abîmer.
  Ænéas, à cette misère,
S'arrache le poil de colère
De voir ce démon intestin
Qui de ses vaisseaux fait festin,
Et qui si bien brûle et fricasse,
Que maint corps de nef est carcasse;
Et maint vaisseau bien attelé,
N'est plus qu'un peu de bois brûlé.
Voyant que la puissance humaine
Y perd autant d'eau que de peine,
Il déchira, fou qu'il était,
Tout le vêtement qu'il portait,
Et lors tout le monde eut la vue
De sa chair de longs poils pourvue.
Il fit, d'une mourante voix,
Deux grands hélas! les bras en croix,
Regardant la voûte céleste,
Puis il prononça ce qui reste :
« Jupiter que j'aime beaucoup,
« Voilà bien du feu pour un coup,
« Et si ce n'est pas feu de joie;
« Celui qui brûla notre Troie,

« A comparer à celui-ci,
« N'était qu'un feu couci-couci.
« S'il arrive qu'il vous souvienne
« Tant soit peu de la gent troyenne;
« Si parmi ce peuple abîmé,
« Quelqu'un est par vous estimé;
« Plaise à votre Jupiterie,
« Que ce soit moi, je vous en prie,
« Et vous serez rémunéré
« De m'avoir ainsi préféré.
« En signe de la préférence,
« Qu'il plaise à votre Révérence,
« Sur nos pauvres nefs de pleuvoir,
« Comme elle en a bien le pouvoir;
« A nos affaires décousues,
« La libéralité des nues,
« Viendra ma foi bien à propos :
« De l'eau donc, de grâce, à pleins pots,
« Car vous en avez à revendre,
« Et vous savez bien où la prendre :
« Hélas! quelquefois vous pleuvez
« Toutes les eaux que vous avez,
« Et plus qu'on ne vous en demande;
« Quelquefois la pluie est si grande,
« Alors qu'on s'en passerait bien,
« Qu'un chapeau neuf ne dure rien.
« Pleuvez donc, je vous en conjure,
« Et pleuvez à bonne mesure,
« Jamais l'eau ne fut plus à point;
« Si pour nous vous n'en avez point,
« Avec votre canon céleste,
« Exercez-vous sur ce qui reste;
« A nos vaisseaux pulvérisés,
« Joignez des corps fulgurisés;

« Ou bien, si vous me voulez croire,
« Donnez à nos vaisseaux à boire;
« C'est ne les obliger pas peu,
« Car ils ont le corps tout en feu;
« Ou bien pour me réduire en poudre,
« Encore un coup jouez du foudre. »
Aussitôt qu'Ænéas eut dit,
Un déluge d'eau descendit;
Jamais on ne vit telle ondée;
Une rivière débordée
N'eût pas plus mouillé les vaisseaux,
Que firent du ciel les canaux;
On craignit de périr par pluie.
Ænéas quasi s'en ennuie,
Quoiqu'un peu devant pour l'avoir,
Il eût donné tout son avoir.
Je passe les hardes mouillées,
Les robes de crotte souillées,
Les chemins devenus ruisseaux,
Pour vous dire que les vaisseaux,
A mesure qu'ils s'humectèrent,
A l'aide de l'eau résistèrent
Au feu, qui l'eau si fort craignit,
Qu'il s'enfuit, ou qu'il s'éteignit.
De ces galères enflammées,
Hors quatre déjà consumées,
Tout le reste qui demeura
Facilement se répara.
Pour la flamme ainsi déconfite,
Maître Ænéas ne fut pas quitte
Du chagrin que lui fait avoir
L'incertitude de savoir
S'il doit se mettre encore en course,
Pour trouver à ses maux ressource,

Et pour obéir au Destin,
Apprendre à bien parler latin;
Ou si dans, l'île de Sicile,
Il choisira son domicile.
Cet embarras terriblement
Lui trouble tout l'entendement,
Nautès, de qui dame Minerve
Met souvent la cervelle en verve,
Grand débrouilleur d'un cas obscur,
Et grand devineur du futur,
Et qui par dessus l'interprète
Tenait tant soit peu du poëte,
Lui dit alors, tranchant le mot:
« Ænéas, vous êtes un sot,
« Il faut aller brusquer Fortune;
« Et si pour nous elle a rancune,
« Il faut la vaincre en endurant:
« Les Dieux feront le demeurant.
« Vous avez du conseil de reste
« En votre bon compère Aceste,
« Consultez-le amiablement;
« Il vous dira sincèrement
« Tout ce que là-dessus il pense,
« Comme un homme de conscience;
« Parlez-lui donc sans différer,
« Et vous amuser à pleurer:
« Pour moi, si vous me voulez croire,
« Je ferais faire un beau mémoire
« De ceux qui ne sont bons à rien,
« Et retenant les gens de bien,
« Je ferais bâtir une ville
« En quelque canton de Sicile,
« Où je laisserais les truands,
« Et tous les esprits remuants,

« Qui ne sont bons qu'à ne rien faire,
« Obéir mal, et toujours braire;
« Les enfants, les femmes sans dents,
« Les malades, les vieilles gens,
« Bref, toutes personnes oiseuses,
« Ainsi que des brebis galeuses.
« Le cher Acestès régira
« La canaille qu'on laissera.
« Une ville, Aceste nommée,
« De bonnes murailles fermée,
« Sera désormais le taudis
« De ces fainéants engourdis:
« Et pour vous, brave fils d'Anchise,
« De tous ceux qui seront de mise,
« Qui sauront des mieux fourrager,
« Les villageois faire enrager,
« Piller maisons, brûler villages
« Faire serments de tous étages;
« De ceux-là, dis-je, vous serez
« Le chef, et vous les mènerez
« Guerroyer les peuples du Tibre
« Rivière de petit calibre,
« Mais qui lorgnera de travers
« Tous les fleuves de l'univers,
« Et sur eux, et sur leurs nacelles,
« Aura droit d'imposer gabelles,
« Et de les traiter de ruisseaux,
« Quoique portant de grands bateaux. »
Là finit le maître prophète,
Un flegme entrant en sa luette,
L'empêchant de continuer,
Et le faisant éternuer.
Mais pour tout cela maître Énée,
Se tourmente en âme damnée,

Et n'en a pas moins d'embarras:
Il se mît en ses sales draps,
Lorsque la nuit la claire brune,
Pour bien faire honneur à la lune,
Du ciel son frère avait chassé.
L'esprit donc bien embarrassé,
Et se repaissant de chimères,
Anchise, le meilleur des pères,
Le vint voir en habit décent;
Car son brave fils connaissant,
Et sachant bien que le fantôme
Lui causait aisément symptôme,
Et qu'outre les rats et souris
Il craignait bien fort les esprits;
Et que, lors étant d'humeur sombre,
S'il fût venu fait comme une ombre,
Et contrefaisant le hibou,
Ænéas fût devenu fou;
Au sortir de la cheminée,
Il dit: Dieu vous gard, maître Énée!
Énée en son lit s'enfonça,
Où de frayeur même il pissa,
Comme en vision repentine
Ordinairement on urine.
Anchise lui cria : « Tout beau,
« Ænéas, retenez votre eau,
« Et tordez bien votre chemise,
« Je suis votre bon père Anchise;
« Pour vous avoir trop bien traité,
« Je vous ai fait enfant gâté.
« Jupiter, qui par un orage,
« A fini du feu le ravage,
« M'a soigneusement envoyé,
« Pour, dans votre esprit dévoyé,

« Remettre toute chose en ordre.
« On ne saurait trouver à mordre.
« Sur ce que Nautès vous a dit ;
« A son conseil donnez crédit,
« C'est un conseil très-salutaire :
« Ceux qui sauront bien dire et faire,
« Aillent avecque vous chercher
« Les lieux où vous devez nicher.
« Sur les bords bienheureux du Tibre,
« Vous trouverez un peuple libre,
« Et qui fronde en diable et demi,
« Quand il lui vient quelque ennemi ;
« Mais devant qu'aller à la guerre,
« Il vous faut aller dessous terre,
« Visiter le royaume noir,
« De messer Pluton le manoir :
« Là, vous verrez votre bon père,
« Qui vous fera fort bonne chère,
« Car je ne suis pas un damné,
« De mille feux environné ;
« Mais dans les beaux Champs-Élysées,
« Où les âmes canonisées,
« Passent le temps fort plaisamment,
« Je tiens un bel appartement.
« En ces lieux madame Sibylle,
« Que chacun croit comme Évangile,
« Vous mènera droit comme un fil ;
« Lors j'exercerai mon babil
« Sur votre généalogie,
« Que je sais par cœur sans magie.
« Mais une ombre ne peut tenir
« Contre le jour qui va venir ;
« Le soleil levant qui me lorgne
« M'a rendu quasi d'un œil borgne :

« Avant que l'autre en ait autant,
« Je me retire en clignotant. »
Lors se perdit madame l'ombre
Dedans l'air encore un peu sombre.
Ænéas, avec grand effroi,
S'écria : « Que l'on vienne à moi... »
Puis sa frayeur étant passée,
Et sa hongreline endossée,
Il dit, mais il n'était plus temps :
« Mon cher papa, je vous attends :
« Revenez, je vous en conjure :
« Ah ! vous avez l'âme bien dure
« De me visiter pour si peu. »
Puis voulant allumer du feu
Qu'il avait caché sous la cendre,
Le bon seigneur, au lieu de prendre
Les pincettes, comme il devoit,
Il se brûla le maître doigt,
Et s'écria tout en colère :
« Malepeste du chien de père,
« Et qui me l'a donc ramené
« Au grand diable soit-il donné. »
Mais aussitôt le bon Énée,
Comme il était âme bien née,
Du blasphême se repentit,
Et grande douleur en sentit;
Il tira de son escarcelle
Un gros d'encens mâle ou femelle,
Puis s'escrima de l'encensoir :
Mais par malheur il fit tout choir,
Et remplit sa chambre de braise,
Ayant donné contre une chaise ;
Puis après au sel et à l'eau,
Il fit lors le premier tourteau,

Qu'on nomma depuis talemouse,
Ainsi que pédants plus de douze
Ont écrit, je ne sais comment,
En un certain petit Comment.
  Cette offrande fut présentée
A Vesta, Déesse édentée ;
Car elle a bien quatre mille ans,
Ou cinq mille, si je ne mens.
Ayant ainsi fait son offrande,
Et chanté certaine légende,
Il chercha ses gens à grands pas,
Qui d'abord ne le crurent pas.
  Mais quand un homme d'honneur jure,
Il faut avoir l'âme bien dure,
Pour ne croire pas son serment,
Ne fût-ce que par compliment.
Ils le crurent donc, comme Aceste,
Que la volonté manifeste
Des grands Dieux rendit si soumis,
Qu'il promit tout à ses amis.
Sans s'amuser à la moutarde,
Le bon maître Ænéas n'eut garde
De laisser ses gens refroidir :
Il fit les fainéants choisir,
Les Dames, et les inutiles,
A qui la demeure des villes
Plaisait plus que celle des nefs,
Des tentes, pavillons et trefs ;
Enfin ceux qui font bonne chère
Se plaisaient fort à ne rien faire.
Il retint avec lui les gens,
Qu'il connut être diligents,
Durs au travail, duits à combattre,
Dont un seul en eût battu quatre ;

Petits en nombre, mais d'un cœur
Grand, et de tous périls vainqueur.
Puis les nefs furent réparées,
De nouveaux taffetas parées,
De neufs avirons, et de mâts,
Bref, refaites de haut en bas.
Ænéas, gentil personnage,
Qui savait jusqu'à l'arpentage,
Et qui, quand il ne l'eût pas su,
En eût tout le secret conçu
Bientôt, telle était sa mémoire,
Que moi-même j'ai peine à croire,
Tous les départements marqua,
Deux bœufs traînant un soc piqua,
Cela veut dire une charrue,
Désigna mainte place, et rue,
Place à vendre, place à louer;
Un ample tripot pour jouer,
Place à l'écart pour concubines,
Et de fort superbes latrines.
Acestès tout encouragé
De se voir en prince érigé,
Fit des lois bonnes ou mauvaises,
Et créa des porteurs de chaises;
Et puis sur le mont Éricin,
A Vénus fille du Destin,
On fit un temple magnifique,
Moitié moellon, et moitié brique;
Et pour Anchise au tombeau mi ,
Un brave prêtre fut commis
Pour psalmodier, et pour faire
Brûler sans cesse un luminaire;
Outre un bois qu'on sanctifia,
Qu'au même Anchise on dédia.

Ænéas se mit en débauche,
Tables à droit, tables à gauche,
Neuf jours durant on festina,
Et les autels en couronna;
Lors la mer eut la face gaie,
Le vent Auster qui la balaie,
Se reposant sans dire mot,
Et sans enfler le moindre flot.
Comme il n'est bonne compagnie,
Qui ne soit enfin désunie,
Il fallut au départ songer,
Et lors ce fut pour enrager.
Toute cette troupe effarée,
Qui devant craignait la marée,
Ces rôtisseuses de vaisseaux,
Pleurèrent alors comme veaux,
Je devais dire comme vaches:
Les fainéants, et les gavaches,
Voyant qu'on les laissait ainsi
Voulaient monter en mer aussi.
Énée avec douces paroles,
Y mêlant quelques paraboles,
Parfois se mettait à pleurer,
Puis riait pour les assurer :
Les bonnes gens pour lui complaire,
Faisaient comme ils lui voyaient faire;
Tantôt riaient, tantôt pleuraient,
Sans savoir ce qu'ils désiraient;
Énée et sa sagesse extrême
Ne le savait pas bien lui-même.
Enfin tous ces gémissements
Finirent par embrassements,
Et serviteur, et moi le vôtre,
Qui se firent de part et d'autre.

Aceste promit qu'il aurait
Grand soin de ceux qu'on laisserait.
On fit égorger quelques bêtes,
Une brebis pour les tempêtes,
Et pour Érix le Fier-à-bras,
Trois veaux qui n'étaient pas trop gras.
On fit embarquer tout le monde,
On tira les ancres de l'onde.
Quand un chacun fut embarqué,
Ænéas s'étant colloqué
A la proue, assis à son aise,
Sur une malle, au lieu de chaise,
De verte olive couronné,
Un pot de vin lui fut donné,
Qu'il versa dans les eaux salées;
Des quatre bêtes immolées,
Les entrailles il répandit
Dans l'eau, qui point ne les rendit,
Et qui sans doute en fit curée
Aux braves filles de Nérée.
A peine avait-il achevé,
Qu'un petit vent s'étant levé,
Les rames d'un temps se haussèrent,
Dans l'eau de la mer se saucèrent,
Et se sauçant, et dessauçant,
Le rivage allèrent laissant.
D'où les yeux longtemps les suivirent,
Et maints bonnes gens les bénirent.
Lors Vénus songeant à son fait,
S'ajusta de maint attifet,
Et s'en alla trouver Neptune
En une heure fort opportune;
Car rien alors il ne faisait,
Et tout bonnement s'amusait,

La mer étant calme pour l'heure,
Faute d'amusoire meilleure,
A faire en mer des ricochets,
Un Triton avec des crochets
Et quelquefois avec ses pattes
Lui déroquait des pierres plates
D'un rocher assis près de là,
Qui ne servait rien qu'à cela.
Voyant la céleste carogne,
Il abandonna sa besogne,
Et reboutonna son pourpoint :
« Mon Dieu, ne vous détournez point
« De cet agréable exercice, »
Dit des guenons l'impératrice,
D'un ton de voix doux comme un luth,
Après un gracieux salut.
Ainsi parla le roi de l'onde :
« Je ne saurais pas bien mon monde,
« Et je manquerais d'entre-gent,
« Quand je recevrais de l'argent,
« Si je ne laissais mon ouvrage,
« Lorsque dame de mon lignage,
« Et que j'aime d'affection,
« M'honore de sa vision.
« Quel bon vent ici vous amène? »
« De Junon l'implacable haine,
Lui dit-elle, qui depuis peu
« A mis toute la flotte en feu,
« De mon fils, et dans sa boutade,
« De mon fils même eût fait grillade,
« S'il n'était homme à quereller
« Quiconque le voudrait brûler.
« Chacun en notre cour céleste
« La hait et fuit comme la peste ;

« Et si Jupiter faisait bien,
« Il l'étrillerait comme un chien!
« Aussi bien, ce n'est qu'une chienne.
« Le sac de la ville Troyenne,
« Le temps, qui rémédie à tout,
« N'a point mis sa rancune à bout :
« Des lois du Sort la dame fière
« Se torche souvent le derrière.
« Mais hélas! vous la connaissez,
« Ses faits la découvrent assez.
« L'autre jour dans la mer Libyque,
« Ce bon corps à faire relique,
« Des vents contre nous se servit;
« Mais votre Altesse qui le vit,
« Sans savon lava bien les têtes
« De ces exciteurs de tempêtes,
« Et renvoya tous ces vantards
« Aussi penauts que des cornards,
« Qui de leurs femmes éventées,
« Dans les lettres interceptées,
« Trouvent en termes non obscurs,
« Qu'ils ont les angles du front durs.
« N'ayant rien fait par la tempête,
« Elle a voulu, la male bête,
« Achever la flotte par feu,
« Et vraiment s'en a fallu peu,
« Si son mari par une ondée,
« Fâché que la dévergondée
« Nous vînt ainsi persécuter,
« N'eût fait le dessein avorter.
« Sa haine étant si manifeste,
« Au peu de vaisseaux qui nous reste,
« Malgré son injuste courroux,
« Accordez un temps calme et doux,

« Et faites que sur votre empire
« Règne seulement le Zéphyre ;
« Et pour les fougueux Aquilons,
« Chassez-les-moi comme félons,
« De qui les mauvaises haleines
« Causent mille morts inhumaines,
« Et tant de gens ont déconfits ;
« En un mot, faites que mon fils,
« Sans qu'aucun malheur le poursuive,
« Sain et sauf sur le Tibre arrive.
« La mémoire, à proportion
« De si grande obligation,
« Je garderai, foi de Déesse. »
« Vous êtes sur la mer maîtresse,
Dit Neptune, avecque raison ;
« C'est votre première maison :
« Comme en étant originaire,
« Vous y pouvez tout dire et faire.
« J'ai souvent traité de gredins,
« De séditieux, de badins,
« Les vents dont vous craignez l'haleine ;
« Ne vous en mettez point en peine,
« J'aurai soin de votre fanfan
« Comme une biche de son faon.
« J'atteste et Simoïs et Xanthe,
« Alors que la dextre vaillante
« D'Achille, fit dessus leurs bords,
« De corps vivants, force corps morts.
« Ce grand fanfaron d'Éacide
« Fut alors si grand homicide,
« Si cruel et si scandaleux,
« Qu'Agamemnon en fut honteux :
« Votre fils durant la mêlée,
« A ce vaillant fils de Pélée

« Ayant osé, comme un follet,
« Prêter fortement le collet :
« L'autre, outre la faveur céleste,
« Qui lors paraissait manifeste,
« Et qui le rendait tant altier,
« Qu'il ne faisait point de quartier,
« Ayant un notable avantage,
« Quoique égaux peut-être en courage,
« Comme il allait exterminer
« Votre Æneas, pour détourner
« Ce malheur qui vous eût gâtée,
« Ayant une nue empruntée,
« Je sus à propos le cacher ;
« Et lors Achille eut beau chercher,
« Il n'en trouva ni vent, ni voie;
« Et pourtant, en ce temps-là, Troie
« M'était un pays odieux ;
« Mais je le fis pour vos beaux yeux,
« Et je ferais bien davantage.
« Maître Æneas aura passage,
« Et pour entrer et pour sortir,
« Dans l'Enfer, sans y rien pâtir.
« Il faudra, perdu dans un gouffre,
« Qu'un seul pour tous les autres souffre,
« Que vainement on cherchera ;
« Un seul pour plusieurs payera :
« Mais que votre Altesse divine
« N'en fasse pas plus maigre mine,
« Et n'en ait pas l'esprit fâché,
« C'est être quitte à bon marché. »
Ayant par si belle promesse
Remis l'esprit de la Déesse,
A son char gisant près de là,
Le bon Roi des flots attela,

Non des dauphins, comme l'on pense,
Mais, selon toute vraisemblance,
Deux hippopotames dressés,
De qui les crins étaient tressés ;
Et puis sur la campagne humide
Poussa son char à toute bride.
Sitôt qu'il parut sur la mer,
Ce fut aux flots de se calmer,
Tous les vents plièrent bagage,
De même que fit tout nuage;
Enfin en mer tout fut changé.
Le bon seigneur fut cortégé
De maints monstres à face fière,
Qui sortirent tête première,
A chevauchons sur marsouins;
Jamais on ne vit tels grouins,
Ni de plus étranges visages :
Des baleines de tous corsages,
Seringuant de larges ruisseaux
Par les canaux de leurs museaux,
Marchaient en fort belle ordonnance,
Et gardant bonne contenance.
Glauque en tête de son troupeau,
En coquille, au lieu de bateau,
Enflant et l'une et l'autre joue,
D'une conque marine joue;
L'héritier d'Ino, Palémon,
Chevauchait un fort beau saumon ;
Six grosses huitres à l'écaille,
En un char couvert de rocaille,
Traînaient un très-ancien Triton,
Qui donnait aux autres le ton
D'une coquille recourbée;
Sa face était toute plombée,

Du trop grand effort qu'il faisait.
Phorque un escadron conduisait,
Monté sur dauphins, dont la queue,
Se retroussait sur l'onde bleue.
Thétis à la main gauche était,
Qu'une grosse sole portait;
Dame Mélyte était juchée
Sur une raie empanachée;
Et Panopée en un traîneau
Tiré par un gros maquereau,
Paraissait en vraie épousée.
Un esturgeon portait Nisée,
Un chevalier marin, Spio,
Et Thalie, une poule d'eau;
Et Cymodocé la dernière
Montait un oiseau de rivière.
Telle fut la procession
De l'aquatique nation.
Æneas voyant la bonace,
Fit une certaine grimace,
Qu'il faisait ordinairement,
Quand il avait contentement
De quelque affaire bien douteuse.
La flotte ne fut pas oiseuse
A profiter du temps serein,
Les vaisseaux allèrent bon train :
Quand on eut mis toutes les voiles,
Le vent s'engouffrant dans les toiles,
Donne le loisir aux forçats
De reposer leurs membres las.
Palinure le bon pilote
Vogue à la tête de la flotte;
S'il tourne à gauche, ou bien à droit,
Chacun le suit, chacun le croit,

A cause qu'il joint la science
A plusieurs ans d'expérience.
Le temps ainsi tout radouci
Des vaisseaux chassait le souci :
De la vénérable chiorme
Il n'est personne qui ne dorme ;
Couchés de leur long sur les bancs
Ils donnent relâche à leurs flancs,
Dont ils ont la santé troublée
Par la secousse redoublée ;
Et puis l'excès de travailler
Aide fort bien à sommeiller.
Tandis que chacun dort et ronfle,
Que le vent toutes voiles gonfle,
Et que les pilotes pour tous
Exercent leurs yeux de hiboux ;
Un Dieu léger comme une plume,
Qui dort aussi fort qu'une enclume,
Le Sommeil qui ressemble fort
A sa sœur madame la Mort ;
Qui craint le jour et les chandelles,
Et ne fait nul bruit de ses ailes :
Qui fait quelquefois prou de bien,
Mais ici qui ne valut rien,
Et fit un tour de méchant homme :
Ce Dieu dispensateur du somme,
Vint depuis le haut jusqu'en bas,
Ressemblant à certain Phorbas,
Faire pièce au bon Palinure.
Sous cette traîtresse figure
Le bon pilote il approcha,
Et ce discours lui décocha,
D'une langue aussi dangereuse,
Que d'une bête venimeuse :

« Vous dormiriez bien un petit,
« Vous en avez bon appétit,
« Dites-moi le vrai, Palinure?
« Tandis que la bonace dure,
« Donnez-vous un peu de sommeil,
« J'aurai jusqu'à votre réveil
« Soin qu'aucun désordre n'arrive. »
« Quelque ignorant votre avis suive,
« Pour moi je ne le suivrai pas, »
Ce dit-il au fourbe Phorbas.
Ayant peine à lever sa tête;
Car alors cette male bête
Le sollicitait grandement,
De dormir un petit moment;
« Vous n'avez pas trouvé votre homme,
« De croire que je fasse un somme,
« Et que je me laisse attraper
« Au temps qui ne sait que tromper.
« Et que dirait messire Énée,
« Qui m'a sa flotte abandonnée,
« Si je dormais comme un pourceau,
« Près de la mort dans un vaisseau?
« Chien échaudé craint la cuisine,
« Ainsi que je fais la marine. »
Finissant son petit sermon,
Il ne quitta point le timon.
Le Sommeil voyant à sa mine,
Qu'il avait éventé la mine,
Et que contre un si fin niais
Il fallait un autre biais,
Avec un certain dormitoire,
De couleur blanche, grise ou noire,
Car on ne l'a jamais bien su,
Il frotta, sans être aperçu,

Les tempes du pauvre pilote,
Qui sans plus songer à sa flotte,
Tomba dormant comme un pourceau,
Tout à plat dessus son vaisseau;
Et le Sommeil impitoyable
Saisit au corps le misérable,
Et précipita, chef premier,
Le timon et le timonier.
Il cria, faisant la cascade,
« A moi, Phorbas, cher camarade: »
Mais le Sommeil se déphorba
Alors que son homme tomba,
Et voyant qu'il faut qu'il se noie,
A moins de nager comme une oie,
Se mit à rire comme un fou,
Le laissant boire tout son sou.
Après l'action meurtrière
Ce bon Dieu qui ne volait guère,
Sans faire de bruit, secouant
Ses deux ailes de chat-huant,
Se perdit dedans les ténèbres,
Où quantité d'oiseaux funèbres,
Qui le suivent partout en corps,
L'attendaient comme des recors.
La nef ainsi dépatronée,
Et mêmement détimonée,
Ne laissa pas d'aller son train,
A cause que le temps serein,
Promis par le père Neptune,
La sauvait de toute infortune.
Certain vent pourtant qui régnait,
Dans des écueils que l'on craignait,
Fort renommés par les Sirènes,
Dont on conte mille fredaines,

La portait petit à petit
Quand messire Ænéas sentit,
Ou que son pildte était ivre,
Ou qu'il avait cessé de vivre,
Et si Dieu n'y mettait la main,
Qu'il était en mauvais chemin;
Il s'en alla, le cœur en glace,
Chercher Palinure en sa place :
Il vit, ô regrets superflus!
Que Palinure n'était plus,
Et que lui, monseigneur son maître,
S'en allait aussi cesser d'être.
Ses vaisseaux voguaient à tâtons,
Ainsi qu'aveugles sans bâtons,
Et la périclitante flotte
S'en allait faire de la sotte,
Et se fracasser à travers
De force écueils des flots couverts.
Déjà le murmure de l'onde,
En ce lieu-là qui toujours gronde,
Un très-insupportable bruit
A ceux qui naviguent de nuit,
Le rendait pâle comme un linge.
Le front ridé comme un vieux singe,
Pèlerinages il voua,
Je ne sais pas s'il les paya;
Mais en une affaire mauvaise,
Ainsi que l'or en la fournaise,
C'est alors que le bon Seigneur
Se montrait homme de valeur.
Sa nef ainsi détimonée,
Fut par lui si bien gouvernée,
Et le seigneur fut tant adroit,
Tournant à gauche ou bien à droit,

Qu'éloignant le mauvais passage,
Si commode à faire naufrage,
Il s'élargit en pleine mer,
Non sans un regret bien amer
De la perte de son pilote.
Incessamment il en sanglote,
Criant : « Hélas, mon cher ami,
« Pour avoir un peu trop dormi,
« Vous allez servir de repue
« A quelque turbot ou barbue,
« Ou sur quelque bord inconnu
« Vous serez exposé tout nu ! »

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Ainsi maître Ænéas parla.
Cependant sa bouche exhala
Maint soupir, et de sa paupière
Sortit de pleurs une rivière,
Qui se sépara sur sa peau
En quinze ou seize gouttes d'eau.
Toutes les nefs par lui guidées
Des vents favorables aidées,
A la fin vinrent à bon port
Ancrer dans l'Euboïque port.
Les vaisseaux l'un auprès de l'autre
Comme des grains de patenôtre,
S'arrangèrent également.
Chaque navire en un moment
Devers la mer tourna sa proue,
Comme pour lui faire la moue,
De s'être encore un coup tiré
Des flots, sans être dévoré.
Les ancres en mer dévalèrent,
Et leurs becs pointus accrochèrent.

Le rivage parut paré
De mainte poupe au bois doré.
Quitter les vaisseaux, prendre terre,
Aller à la petite guerre,
Ce ne fut quasi que tout un;
Hors quelques preneurs de petun,
Qui s'amusèrent sur la rive
A vider un peu de salive,
Non sans vider quelque baril.
Les uns battirent le fusil :
Les autres en terre avancèrent,
Virent des bêtes, en chassèrent;
Si ce qu'ils coururent fut pris,
C'est ce que je n'ai pas appris,
Et ce qui ne m'importe guères.
Ceux qui trouvèrent des rivières,
En vinrent faire le rapport.
Cependant Ænéas le fort,
Maron dit pieux, mais la rime
M'est une excuse légitime :
Ænéas donc fort ou pieux,
Si tant est que vous l'aimiez mieux,
Alla voir d'Apollon le temple,
Autant pour donner bon exemple,
Que pour tirer les vers du nez,
Suivant les bons avis donnés
Par son révérend père Anchise,
De la Sibylle à tête grise,
Qui depuis deux cents et tant d'ans
Ne savait que c'était que dents.
Apollon son maître d'école
S'ébattait à la rendre folle,
Et lors il n'y faisait pas bon,
Car lors, la méchante guenon,

La diseuse de logogriphes,
Roulait ses yeux, montrait ses griffes,
Hors de terre en l'air s'élevait,
Disant tout ce qu'elle savait,
Que l'on croyait comme Évangile.
Voilà quelle était la Sibylle,
Que maître Ænéas alla voir,
Puisque vous voulez le savoir.
D'abord le temple magnifique
Exerça fort la rhétorique
Tant des Troyens que du Seigneur,
Quoique d'ailleurs homme d'honneur,
Un des plus grands parleurs du monde;
Nation dont la terre abonde,
La plupart grands diseurs de rien,
Au grand malheur des gens de bien :
Ce temple était pour sa peinture
Aussi beau que pour sa structure,
Et n'avait pas été bâti,
Par quelque petit apprenti,
Ou par quelque maçon de balle,
Mais par l'ingénieur Dédale,
Qui de peur du tyran Minos,
S'étant appliqué sur le dos
Une paire d'ailes bien faite,
Avait ainsi fait sa retraite,
Faisant bien peur chemin faisant
A maint oiseau, qui l'avisant,
Quatre ou cinq fois gros comme une oie,
Le prenait pour oiseau de proie;
Enfin si bien emplumaché,
Ayant dans l'air longtemps haché,
Il vint, charrié sur ses plumes,
Se hucher sur la tour de Cumes,

Non sans grande admiration
De toute cette nation.
A maître Apollon par hommage
Il fit présent de son plumage;
Et puis charpentier et maçon,
Fit un temple de sa façon.
Sans m'amuser à le décrire,
Car sa beauté s'en va sans dire,
Et jamais auteur bien sensé
N'a fait temple rapetassé,
Mais toujours temple magnifique,
De marbre plutôt que de brique.
Ce beau temple donc, qui sera
Superbe autant qu'il vous plaira,
Était bien peint sur son portique
A huile, à fresque ou mosaïque,
Et ces tableaux représentaient
Les Athéniens qui battaient
Rudement le Prince Androgée,
Dont son Altesse surchargée
De trop de coups et trop pesants,
Avait fini ses jeunes ans.
Minos était là, dont la mine
D'homme qui rend sa médecine,
Faisait au peuple meurtrier
Peur de n'avoir point de quartier.
Puis on voyait le peuple Attique,
Du viol de la foi publique,
Qui se repentait, mais trop tard,
Contraint de tirer au hasard,
Ou bien au sort, si mieux on l'aime,
Car ce n'est qu'une chose même.
Ils tiraient donc en grand souci,
Minos le commandant ainsi,

Au sort les mâles et femelles,
Autant les beaux comme les belles,
Les magots comme les guenons,
Selon que se trouvaient leurs noms;
Ceux qui ne rencontraient pas chance,
S'en allaient servir de pitance
Au fils de la femme à Minos
Qui les rongeait jusques aux os.
Vis-à-vis l'île de Candie,
Peinte de cette main hardie,
En pleine mer se faisait voir:
Celle qui contre le devoir
D'une Reine femme bien sage
Prit monsieur Bœuf en mariage.
Là, Maron, sauf correction,
En fait trop longue mention.
Tu serais aussi, pauvre Icare,
Placé dans cet ouvrage rare,
Si ton père songeant à toi,
N'eût laissé tomber hors de soi
Et les pinceaux et la peinture;
Piteuse fut ton aventure,
Et ta cire qui se fondit,
Mauvais office te rendit.
Maître Æneas sur cet ouvrage
Se fût amusé davantage,
Car il s'amusait volontiers,
Et passait les jours tout entiers
A faire des châteaux de cartes,
A coller de vieilles pancartes,
Dont il formait de grands dragons,
Retenus par des cordeaux longs,
Qu'il laissait aller dans les nues,
Et que l'on prenait pour des grues;

Enfin il était vétilleur
Ce tant renommé batailleur,
Et souvent feu son père Anchise,
Lui faisant une mine grise,
Avait prédit tranchant le mot,
Qu'il ne serait jamais qu'un sot;
Mais il se trompa le bonhomme,
Car ce grand fondateur de Rome,
Au moins celui d'où sont sortis
De la louve les deux petits,
Qui de louveteaux se rendirent
Rois des Latins qu'ils asservirent;
Ce fondateur de Rome donc,
Fut grand homme s'il en fut onc.
Or, je vous ai dit tout à l'heure,
Qu'il eût fait plus longue demeure
A considérer les tableaux;
Ses gens, la plupart jeunes veaux,
S'amusaient ainsi que leur sire,
A les regarder sans mot dire,
Quand maître Æneas arriva,
Qui par vives raisons prouva,
Que c'était acte de caillettes,
De regarder marionnettes,
Lorsque le temps presse, et qu'il faut
Battre le fer quand il est chaud.
Puis la prêtresse Déiphobe,
De peur de choir troussant sa robe,
Vint dire au beau fils de Vénus,
Ces mots que j'ai bien retenus :
« O monsieur le patron des sages,
« Ce n'est pas parmi des images
« Qu'on trouve un royaume *gratis*.
« Pour contenter tels appétits,

« Il faut bien une âme plus forte,
« Il faut bien agir d'autre sorte :
« Laissez, laissez donc ces tableaux,
« Et donnez l'ordre pour huit veaux,
« Et huit brebis que je demande,
« Pour faire pour vous une offrande. »
Aussitôt dit, aussitôt fait.
La prêtresse en voix de fausset,
Devant la porte de l'église,
Hucha ſes gens du fils d'Anchise.
Un antre profond où le jour
N'entre non plus que dans un four,
Est d'une manière rustique
Taillé dans la roche Euboïque.
De ce noir antre cent conduits
Vont aboutissant à cent huis,
Par lesquels la sainte interprète
Quand on l'interroge caquette.
Il n'arriva pas plus tôt là,
Avec grand respect, que voilà
Madame l'enthousiasmée,
Qui dit d'une voix enrhumée
Voici le temps d'interroger.
Lors on la vit toute changer,
Et sa fureur, quoique divine,
La fit de très-mauvaise mine.
On vit le fond de ses naseaux ;
Ses deux yeux passablement beaux
Devinrent des yeux sans prunelle,
Sa chevelure devint telle
Que les pointes d'un hérisson,
Et perdit son caparaçon ;
Sa face devint cacochyme,
Et son teint, de pâle minime.

J'ai su depuis deux ans, en çà,
Que dessous elle, elle pissa.
Sa bouche se couvrit d'écume ;
Son poumon par ce divin rhume
Fit sa poitrine panteler,
Et soupirs sa bouche exhaler,
Qui tenaient du rot quelque chose ;
Mais sa fureur en était cause.
De plus on la vit à l'instant
Croître d'un pied et d'un empan,
Et sa voix fut toute changée,
Bref, elle fut comme enragée.
Le grand Dieu dans son corps fourré.
Dans elle ayant tout altéré,
Voici ce que la forcenée
Dit au bon Seigneur maître Énée :
« Æneas, fais ton oraison,
« Autrement la sainte maison
« N'ouvrira pas la sainte porte. »
Lorsqu'elle eut parlé de la sorte,
Le plus hardi des assistants
Eut les membres très-palpitants,
Et fut près, forcé par la fièvre,
De gagner les champs comme un lièvre ;
Mais pas un n'osa détaler,
Entendant leur maître parler :
Voici ce que dit le beau sire
Sérieusement et sans rire :
« Phœbus, qui de notre Ilion
« Pris toujours la protection ;
« Qui guidas la flèche mortelle
« De Pâris franche demoiselle,
« Si bien qu'Æacide le fort
« Par ce mignon fut mis à mort :

« Par maintes mers, dont les rivages,
« Nourrissaient maints peuples sauvages,
« Sous ta conduite j'ai couru,
« Dont j'ai l'esprit un peu bourru ;
« C'est trop courir et ne rien prendre,
« Et pour rien trop longtemps attendre ;
« Car j'estime un peu moins que rien
« Ce pays, qui, comme le chien
« Qu'avait défunt Jean de Nivelle,
« S'enfuit alors que je l'appelle.
« Le voici pourtant attrapé,
« Après s'être tant échappé :
« Mais, ma foi, s'il s'échappe encore,
« Fussiez-vous, grands Dieux que j'honore,
« Mille fois Dieux plus absolus,
« Je ne vous honorerai plus...
« Sans y mettre beaucoup du vôtre,
« Vous pouvez bien au peuple nôtre
« Pardonner, et vous ferez bien,
« Et l'acte sera très-chrétien.
« Si votre colère sans bornes,
« Pour un seul qui planta des cornes
« Sur un front qui le méritait,
« Sans cesse nous persécutait,
« Le Destin, qu'on tient si grand Sire,
« Y trouverait bien à redire.
« Il a fait entre-vifs un don,
« D'un pays plantureux et bon,
« A notre nation troyenne ;
« Il faut bien que la chose tienne,
« Ou contre la donation
« Je ferais imprécation.
« Lors, ô Phœbus porte-lumière !
« Et toi, sa sœur l'arquebusière,

« De temples richement bâtis,
« Où l'on pourra prier *gratis*,
« Vous serez guerdonnés au large;
« Gens bien entendus auront charge
« De faire des jeux de renom,
« Qui porteront votre saint nom.
« Et toi, madame la Sibylle,
« A tourner le sas tant habile,
« J'ai pour toi des présents aussi,
« Qui ne sont pas couci-couci,
« Mais tels que tu seras contente;
« Pourvu que contre mon attente,
« Tu n'ailles d'un langage obscur
« M'emmascarader le futur,
« Ou bien sur des feuilles m'écrire
« Les choses que tu me dois dire;
« Mais écris-les sur parchemin,
« En beau caractère romain;
« Ou chante-les-moi comme une ode,
« Sur quelque beau chant à la mode. »
La vierge, tandis qu'il priait,
Diablement se diablifiait,
Id est, valdè; dans sa poitrine
Elle avait bataille intestine
Avec son Dieu, qui de son corps
S'étant emparé des ressorts,
Lui faisait avoir la posture
De ceux qu'on met à la torture;
Tant qu'afin de l'évacuer,
Ce Dieu qui la faisait suer,
La pauvre vierge possédée
Frétillait en dévergondée.
Mais ce corps si bien démené,
Au Dieu dans elle cantonné

Ne fera point quitter la place,
Quelques vains efforts qu'elle fasse.
Elle cède donc à son Dieu!
Et lors, les cent portes du lieu,
Sans qu'aucun les ouvrît, s'ouvrirent,
Et ces paroles répondirent :
« O grand Prince, qui sur la mer,
« As eu maint accident amer,
« Et qui t'es tiré nettes bragues
« D'entre maintes vilaines vagues,
« La terre te prépare aussi
« Mainte querelle et maint souci;
« La terre promise est bien seure,
« Mais tu maudiras cent fois l'heure
« De t'être mis en étourdi
« En cette terre que je di.
« Là, de ta dague en main serrée
« Mainte taloche desserrée,
« Et ton corps maintes fois haché,
« Ce qui sera très-grand péché,
« Te fera dire en triste mine,
« Qu'il n'est point rose sans épine.
« Là, le Tibre qui rougira,
« Le Xanthe te ramentevra,
« Je dis rougira, non de honte,
« Car on en ferait peu de compte,
« Mais de sang humain répandu,
« Sorti de maint corps pourfendu.
« Là, des Grecs avec un Achille,
« Comme le défunt plein de bile,
« Favorisé d'une Junon,
« Qui ne te garde rien de bon,
« Te susciteront des affaires,
« Qui ne seront pas des plus claires.

« Là, réduit à très-piteux point,
« Qui n'importuneras-tu point ?
« Quelles nations, quelles villes,
« De mœurs barbares ou civiles,
« N'iras-tu, faisant le pleureux,
« Et parlant d'un ton doucereux,
« Comme font tous les misérables,
« Prier de t'être secourables ?
« Et la cause de tout ce mal,
« Autre femme, imberbe animal,
« Autre malheureux mariage.
« Mais il faut avoir bon courage...
« Malgré la Fortune un grand cœur
« De ses malheurs devient vainqueur :
« Tu vaincras tout par l'assistance
« D'autres peuples que l'on ne pense :
« Ce seront des Grecs comme ceux
« Qui t'ont fait d'un grand Prince, un gueux.
Ainsi la Sibylle barbue
Finit sa harangue ambiguë,
Dont, Æneas dit à ses gens :
« Maudit sois-je, si je l'entends ;
« Que maudite soit l'édentée ! »
Cependant tout inquiétée,
Car son Dieu fougueux la quittant,
L'allait bien fort inquiétant,
Elle hurla comme une folle.
Æneas reprit la parole ;
« O vierge, qui si fort hurlez,
« Laissez-moi parler, ou parlez. »
Aussitôt dit ; la forcenée
Fit aux yeux de monsieur Énée
Un pet, un sifflet, et un saut.
Chacun en éclata bien haut,

Et lui, n'en faisant que sourire,
Se mit tout doucement à dire :
« Je m'attends bien à tout cela
« Que vous venez de dire là ;
« Et s'il m'arrive pis, n'importe,
« Pourvu que vous fassiez en sorte
« Qu'en enfer, ce hideux manoir,
« Je puisse avoir l'honneur de voir,
« Encore un coup, monsieur mon Père,
« Par votre faveur je l'espère ;
« Car sans vous je ne voudrais pas
« M'embarquer dans ces pays bas ;
« Mais pour voir mon bon père Anchise,
« Je passerais nud en chemise
« Au travers de piques et dards,
« Au travers de mille soudards,
« De mille donneurs d'étrivières,
« Quoique je ne les aime guères,
« Et que, qui me les donnerait,
« Bien fort me désobligerait.
« Mais je lui dois bien davantage....
« Il m'a suivi, malgré son âge,
« Par tous les lieux où j'ai rôdé,
« Quoique bien fort incommodé
« D'une hargne, et si j'ose dire,
« De quelque chose encore pire.
« Je l'aime tant, ce cher papa,
« Que quand le Grec nous attrapa,
« Je le portai sur mon échine,
« Et me sauvant à la sourdine,
« Je le mis en bonne santé,
« Hors de la ville en sauveté.
« En récompense, le bonhomme
« M'a suivi partout, ainsi comme

« Nous voyons un fidèle chien
« Suivre un maître qu'il aime bien.
« Au reste, ce n'est point mensonge,
« Lui-même me l'a dit en songe,
« Que sans vous et votre support,
« Je ne ferais qu'un vain effort,
« Et qu'en la demeure enfumée,
« Je trouverais porte fermée.
« Ayez donc, de grâce, pitié,
« D'une si parfaite amitié,
« D'un si bon fils, d'un si bon père,
« Et faites si bien, que Cerbère
« Ait pour moi la civilité
« Qui se doit à ma qualité;
« Et, comme un mâtin de village,
« N'aille pas, écumant de rage,
« Exercer son triple gosier
« Sur ma peau tendre comme osier.
« Si, pour être chantre et poëte,
« Et joueur de marionnette,
« Orphée, avec son guitaron,
« A fléchi le vieillard Caron,
« Et délivré son Euridice,
« Qu'un serpent fourré de malice,
« Avait occis en trahison;
« Je puis, à plus forte raison,
« Aujourd'hui que littérature
« Est en fort mauvaise posture,
« Espérer, qu'à moi, grand Seigneur,
« Sera faite même faveur,
« Et que j'irai voir mon bon père.
« Si Pollux l'a pu, je l'espère;
« Et si Thésée aussi l'a pu,
« Et le grand Alcide, ils n'ont eu,

« A le prendre par le lignage,
« Sur moi que fort peu d'avantage;
« Comme eux je suis des Dieux issu,
« La belle Vénus m'a conçu,
« Et je puis jurer de ma mère
« Plus hardiment qu'eux de leur père. »
Voilà ce que le Troyen dit,
Et voici ce que répondit
La vieille toute radoucie,
Torchant ses yeux pleins de chassie :
« Enfant de Vénus tant prisé!
« Le chemin d'enfer est aisé,
« On y peut entrer quand on l'ose;
« Mais d'en sortir c'est autre chose :
« Peu de mortels des Dieux chéris,
« Bien morigénés et nourris,
« Issûs de très-divine essence,
« En sont revenus sans offense.
« Ces vastes pays sont couverts
« De bois, qui sont noirs, et non verts,
« Que le noir Cocyte environne,
« Dont l'eau n'est ni belle ni bonne.
« Mais nonobstant ce que je di,
« Si vous êtes assez hardi
« Pour vouloir la chose entreprendre,
« Et dans l'enfer deux fois descendre,
« Quoique ce soit un dessein fou,
« Et que se casser bras ou cou
« Soit action moins téméraire
« Que celle que vous voulez faire,
« Voici le fidèle conseil
« Qu'il vous faut suivre en cas pareil.
« Un certain pommier, dont les pommes
« Vaudraient bien, au siècle où nous sommes,

« Leur pesant d'or à bon marché,
« Dans un bois obscur est caché,
« Où, sans une bonne lanterne,
« On voit moins qu'en une caverne.
« Or, ce vénérable pommier,
« Qui porte un fruit si singulier,
« Ne porte d'or fin qu'une branche,
« Et sitôt que quelqu'un la tranche,
« Il en repousse une autre encor,
« Ainsi que l'autre de fin or.
« D'enfer la Dame souveraine,
« Qu'on nomme Junon souterraine,
« N'aime que ces pommes de prix,
« Les autres lui sont à mépris,
« Fussent des pommes de reinette ;
« Et si quelque tête mal faite,
« Si quelque étourdi, quelque veau,
« Pensait, sans ce fatal rameau,
« Visiter les provinces sombres,
« Il resterait parmi les ombres,
« Ayant d'abord été battu
« Par le chien triplement têtu.
« Sans m'importuner davantage,
« Allez donc, si vous êtes sage,
« Chercher ce rameau précieux,
« Employez-y tous vos deux yeux ;
« Car tout fin qu'on vous croit, peut-être
« Ne le pourrez-vous reconnaître,
« Eussiez-vous autant d'yeux qu'Argus,
« Plus pénétrants, et plus aigus.
« Tout dépend de la Destinée...
« Autrement, monseigneur Énée,
« Cherchassiez-vous jusqu'à demain,
« Une bonne serpe à la main,

« Votre serpe bien affilée,
« Ainsi comme elle était allée,
« Reviendrait sans avoir tranché
« Ce rameau d'or si bien caché.
« Mais si le Destin vous l'ordonne,
« Ce rameau fatal en personne
« A vos yeux d'abord brillera,
« Et votre main le cueillera,
« Comme elle cueillerait sans peine
« Un petit brin de marjolaine.
« Mais au lieu de m'interroger,
« Vous feriez bien mieux de songer
« A mettre dans la sépulture
« Un corps qui tend à pourriture,
« Un de vos amis roide mort,
« Et lequel put déjà bien fort:
« Son âme en est inquiétée,
« Et la flotte tout infectée.
« Allez donc vous purifier,
« Et ce grand malheur expier
« Par sacrifices salutaires.
« N'allez pas gâter vos affaires
« Pour épargner quelques brebis,
« Et quelques *ora pro nobis.*
« Lors vous pourrez là-bas descendre,
« Sans que mal vous en puisse prendre,
« Sans qu'on vous dise : qui va là ?.. »
Elle se tut, après cela,
Æneas lui tourna l'échine,
Faisant une piteuse mine;
Ayant l'esprit embarrassé,
Et de cet ami trépassé,
Et du rameau dont la Sibylle
Faisait un cas si difficile;

Puis il sortit de l'antre obscur,
Fort inquiété du futur.
Je suppose que la Cumée
Fut en un instant renfermée.
Cependant tout triste et pantois
Il s'en allait rongeant ses doigts;
Achatès suivait son Altesse,
Laquelle lui disait sans cesse :
« Qui diable est donc cet homme mort,
« Qui sent déjà mauvais si fort? »
Achatès lui répondit : « Sire,
« Je ne vous en saurais rien dire,
« Je n'en ai rien vu, ni rien su. »
Là-dessus d'eux fut aperçu
Misénus descendant d'Éole,
Couché sans voix et sans parole,
Et qui pis est, sans vie aussi.
Ænéas le voyant ainsi,
Tout prêt de devenir charogne,
Dit : « Elle a raison la carogne,
« Voilà Misénus roide mort,
« Si par grand bonheur, il ne dort. »
Ce Misénus était trompette,
Petit homme au nez de pompette,
Qui ne portait point de braguier,
Quoique les gens de ce métier,
Pour sonner trop fort leurs buccines
Aient besoin de ces machines.
Il fut le trompette autrefois
D'Hector, à dix écus par mois,
Et deux paires de bas de chausse:
Et comme à la fin tout se hausse,
Ænéas par an lui donnait
Deux cents francs, et l'entretenait

De souliers, bottes et bottines,
De clystères et médecines.
Au reste, ce bon trompetteur
Était aussi gladiateur,
Et se piquait de bonne brette;
Autant que de bonne trompette,
Heureux s'il eût toujours bretté,
Et s'il n'eût jamais trompetté;
Car ce jour-là, près du rivage,
Sur un roc, chantant son ramage,
Et trompettant comme un perdu,
Et faisant si fort l'entendu,
Qu'aux Tritons, les divins trompettes,
Il osait bien chanter goguettes,
Et les défier au combat;
Action qui sentait le fat:
Ils laissèrent quelque temps faire
Des fanfares au téméraire,
Et puis, remplis de mal-talent,
Car tout Triton est violent,
Avec un grand instrument croché,
Le déguerpirent de la roche,
Et firent boire ce grand fou
Un peu plus que son chien de sou;
Puis ayant fait ce beau ménage,
Le remirent sur le rivage.
  Il fut donc alors question
De faire lamentation,
Et les obsèques salutaires.
Toutes les choses nécessaires
Furent prêtes en moins de rien,
Car ils étaient tous gens de bien,
Et chacun sait que maître Énée,
Personne bien morigénée,

Était sans faste et vanité,
Adoré pour sa charité.
Il pleura donc comme les autres,
Récita force patenôtres,
Et puis ce Prince très-humain
Courut la cognée à la main
Dans la forêt du bois abattre ;
Il en abattit plus que quatre,
Et chacun dit, à haute voix :
O le grand abatteur de bois!
On fit maints fagots et bourrées,
Et bûches longues et carrées,
Sans oublier quelques cotercts,
Pour en faire un bûcher après,
Qui brûla le corps de Misène,
Afin que son âme sans peine
Jouit, en vertu du bûcher,
Des priviléges de l'Enfer.
Après cette cérémonie,
Ænéas en grande agonie,
Poussant mille soupirs ardents,
Disait entre ses belles dents :
« Si ce rameau, cette merveille
« Se faisait voir à la pareille
« En-quelque endroit de la forêt,
« Puisque si véritable elle est
« La vieille dame, que Misène
« S'est trouvé mort dessus l'arène,
« Je me tiendrais plus fortuné
« Qu'un homme veuf, ou qu'un aîné. »
Comme il parlait de cette sorte,
Deux pigeons que la plume porte,
Se vinrent à lui présenter.
De joie il se mit à sauter,

Car il les connut à leur mine
Pour être à sa mère Cyprine.
Lors il se mit à les hucher,
Afin de les faire approcher;
Et de plus le bon sire Énée
Tira de vesce une poignée,
D'une poche de boucassin,
Qu'il portait à l'endroit du sein;
Chose qui passe la croyance:
Mais telle était sa prévoyance,
Que jamais sans vesce il n'allait,
Dont le bon Seigneur régalait
Les oiseaux de Vénus la belle,
Quand il était visité d'elle.
Mais pour vesce, ni huchement
Ils n'obéirent nullement,
Quoiqu'il ajouta ces paroles :
« Beau couple de pigeons qui voles,
« Si tu voulais t'aller jucher
« Où je dois la branche arracher,
« Qui doit faciliter l'entrée
« Dans la ténébreuse contrée,
« Où je veux, si je puis, entrer,
« Quoiqu'on me puisse remontrer,
« Je fonderais, par chaque année,
« Moi qui m'appelle maître Énée,
« Cent boisseaux de vesce et de pois,
« Qu'on vous délivrerait par mois:
« Et vous, ô ma divine mère!
« Par le secours de qui j'espère
« Devenir empereur romain,
« De grâce, tenez-y la main. »
Inutile fut la promesse
De ce beau prometteur de vesce...

Les vénérables pigeonneaux,
De Vénus les sacrés oiseaux,
Sans rabattre un petit coup d'aile,
Fendirent le vent de plus belle;
Lui, se mit à doubler le pas,
Afin de ne les perdre pas.
Or, comme la couple volante
Le tenait la gueule béante,
Tête haute et les yeux ouverts,
Il donna deux fois à travers
De deux petits monceaux de pierres,
Tellement qu'il fit deux parterres.
Mais aussitôt se relevant
Il alla toujours poursuivant
Les pigeons, qui si bien volèrent,
Qu'à tire d'aile ils arrivèrent
Où l'air d'Enfer se fait sentir:
J'ai bien peur ici de mentir,
Mais Maron écrit qu'un grand gouffre
Exhale illec un air de soufre,
Pour laquelle odeur éviter,
Les oiseaux furent vus pointer
Jusqu'en la région des nues,
D'où les deux ailes étendues,
Ces pigeons, aux yeux d'Æneas,
Qui de courir était bien las,
Vinrent tout à propos descendre
Sur le rameau qu'il voulait prendre,
Qui rendait les yeux éblouis
Comme un Jacobus ou Louis,
Tant reluisait ce rameau rare!
Messire Maron le compare
A la gomme jaune qui luit,
Sur la branche qui la produit;

La comparaison est faiblette,
N'en déplaise à si grand poëte ;
devait, en sujet pareil,
Mettre lune, étoile ou soleil.
Dieu sait si la branche dorée
Du bon Seigneur tant désirée
Fut arrachée avec ardeur :
Il l'arracha d'aussi bon cœur,
Qu'un chien ou qu'un chat pille ou grippe
Un morceau de chair ou de tripe.
Cela fait, riant comme un fou,
Il alla trouver en son trou
La vieille Sibylle cumée.
Cependant tous ceux de l'armée
Donnaient la dernière façon
Au corps aussi froid qu'un glaçon
De Misénus le bon trompette.
De sa charogne putréfaite
Le sale cuir fut nettoyé,
Et de bonne eau rose ondoyé ;
On lui releva les moustaches,
On lui mit de belles gamaches,
Un bonnet de nuit de satin,
Dont la coiffe était de quintin,
Un haut de chausses de grisette,
Un pourpoint couleur de noisette
De belle serge à deux envers,
Chamarré de trois galons verts ;
Puis après une houppelande
De beau camelot de Hollande.
Un bachelier déjà grison
Fit une funèbre oraison ;
Puis en l'honneur du misérable,
Une chanson très-pitoyable,

Fut chantée au son du tambour,
Tournant tristement à l'entour
Du bûcher ou bien de la pyre,
Car l'un et l'autre se peut dire;
Autant que la pyre voulut,
C'est-à-dire, qu'il en fallut,
On y mit de la poix-résine,
De la meilleure et la plus fine.
Maître Ænéas, en pareil cas,
D'argent ne faisait pas grand cas,
Et lors on eût dit que sa bourse
Eût été d'argent une source;
Aussi ce Seigneur libéral
Ne trouva jamais son égal
A bien faire des funérailles,
Aussi bien qu'à donner batailles.
Pour revenir à nos moutons,
Quatre hommes en noirs hoquetons,
Avant que l'on eût allumée
La pyre ci-dessus nommée,
Y guindèrent adroitement,
Avec un certain instrument,
Qu'en français une grue on nomme,
Le froid cadavre du pauvre homme.
Sitôt que chacun le put voir,
Les pleureurs firent leur devoir.
Il fut, après la pleurerie,
Question de la brûlerie;
Des gens marchant à reculons,
Le nez tourné vers les talons,
Ad ritum du peuple de Troie,
Peu me chaut que l'on ne me croie,
Deux à deux vinrent s'approche
A cloche-pied du noir bûcher,

Tenant en la main droite un cierge
De cire noire, et non pas vierge;
Au bûcher ils mirent le feu.
Lors la flamme joua son jeu,
La pyre est bientôt engloutie;
Celui pour qui l'on l'a bâtie,
D'abord par la flamme rôti,
Est après par elle englouti,
Puis elle s'engloutit soi-même,
Tant sa faim vorace est extrême,
Et tout le bûcher allumé
En moins de rien est consumé,
Et de bois devient feu et cendre
Si chaude, qu'on ne la peut prendre.
Mais du vin que l'on répandit,
Qu'elle but, et qui l'attiédit,
Fit que cette cendre lavée
Fut facilement enlevée,
Et mise en un tonneau d'airain,
Pour la préserver du serein.
Ce fut un nommé Chorinée,
Homme à la face enluminée,
Qui mit la cendre en ce tonneau,
Et puis qui fit aller de l'eau,
Eau lustrale, ainsi que je pense,
Sur toute la triste assistance;
Et puis après, les yeux fermés,
Il dit les mots accoutumés
En pareille cérémonie.
  Æneas la face ternie,
Car le bon Seigneur tant pleura
Que sa face il décolora,
Fit faire un tombeau magnifique,
De pierre de taille et de brique,

En la place où fut le bûcher;
Puis, ce qui fut au défunt cher,
Fut porté devant ce bon Sire.
Ce fut ce que je vais vous dire :
Sa hallebarde, et son pavois,
Dur, quoiqu'il ne fût que de bois,
Son échiquier, son trou-madame,
Un bourdon garni de sa lame,
La tasse en laquelle il buvait,
La dague dont il se servait
Quand il voulait tuer le monde,
L'aviron dont il fendait l'onde,
Sa cuirasse, son casque aussi,
Ses bottes de cuir de roussi,
Et son gagne-pain, sa trompette,
Dont la voix était claire et nette.
Le tout fut si bien arrangé,
Qu'un trophée en fut érigé;
Et ce lieu du nom de cet homme,
Mont Misène aujourd'hui se nomme.
Cela fait, ce ne fut pas tout :
Ænéas, pour venir à bout
De son dessein si difficile,
Par les ordres de la Sibylle,
S'en alla vers un trou puant,
Entouré d'un marais gluant,
A couvert du soleil par l'ombre
D'un bois épouvantable et sombre.
Ce trou-là que je vous ai dit,
Trou, s'il en fut jamais, maudit,
Est l'Enfer, qu'il ne vous déplaise.
Si quelque corneille niaise,
Quelque pigeon, quelque corbeau,
Il n'importe pas quel oiseau,

Sur ce pertuis pestilent vole,
Il perd le souffle et la parole,
Je voulais dire le siffler ;
Qui pis est, il perd le voler,
Et de cet air infect qu'il perce,
Trébuche à terre à la renverse ;
Que s'il en reçoit quelque ennui,
Il ne s'en doit prendre qu'à lui.
Cette mal plaisante caverne
Est des Grecs appelée Averne,
Et c'est vers ce vilain trou-là
Que Messire Ænéas alla.
Quatre bouvards à noire échine,
Tous quatre de fort bonne mine,
Bien nourris et morigénés,
Devant lui furent amenés ;
Un prêtre rasant à merveilles,
De vin leur lava les oreilles,
Puis après le bras retroussé,
Avec un rasoir bien passé,
Leur rasa l'entre-deux des cornes,
Dont ils parurent un peu mornes,
Comme s'ils se fussent doutés,
Qu'ils devaient être holocaustés.
Le poil rasé des quatre têtes
De ces tant vénérables bêtes,
Fut jeté dedans un réchaud.
Ledit prêtre invoque tout haut
Dame Hécate aux cieux redoutée,
Autant qu'aux Enfers respectée ;
Et puis les quatre pauvres bœufs
Furent avec des couteaux neufs
Égorgés, dont ce fut dommage.
Des hommes faits au badinage

Reçurent leur sang tout fumant
Dans de grands plats d'étain sonnant.
Maître Æneas un coup desserre,
D'épée ou bien de cimeterre,
Je ne sais pas des deux lequel:
Mais tant y a qu'il fut mortel,
Sur le cou d'une brebis noire
Comme l'encre d'une écritoire,
Afin d'en régaler la Nuit,
Dame qui n'aime pas le bruit;
Et la Terre, autre grande dame,
Qu'en pareille affaire on réclame.
Puis il occit d'un même fer,
Pour la souveraine d'Enfer,
La ténébreuse Proserpine,
De Pluton germaine cousine,
La fille unique d'un taureau,
Incapable de porter veau.
Æneas fit dresser la nappe
A Pluton, infernal satrape,
Et fit griller, pour cet effet,
Maint intestin très-putréfait.
Cette tripe étant embrasée,
D'huile d'olif fut arrosée,
De pareilles tripes Pluton
Fut toujours diablement glouton.
  Sitôt que la pointe première
Se discerna de la lumière,
La terre se mit à mugir,
Et fit pâlir, et non rougir;
Tous ceux qui mugir l'entendirent,
Tous, sans excepter, s'ébahirent,
Et plusieurs Troyens des plus beaux
En inquiétèrent leurs houzeaux;

Les forêts voisines tremblèrent,
Et de pied en cap frissonnèrent;
Æneas beaucoup s'effraya,
Car plus d'un mâtin aboya
Aux approches de la Déesse;
Et lors la vieille prophétesse,
Parla, ce dit Virgile, ainsi :
« Vilains profanes, loin d'ici,
« Au moins une lieue à la ronde,
« Ou que le Destin vous confonde!
« Et quant à vous, mon bon Seigneur,
« Montrez si vous avez du cœur. »
Aussitôt dit, la Sibyllotte
Se précipita dans la grotte :
Æneas la voyant dedans,
Prit son fer à donner fendans,
Et quelquefois aussi des pointes,
Le tenant avec les mains jointes,
A cause qu'il était pesant,
Et qu'il priait chemin faisant;
Puis suivant sa guenon de guide,
Entra dans la grotte intrépide.
   Dieu, qui des pays souterrains
Êtes les seigneurs souverains,
Et qui régnez en ces lieux sombres
Sur les morts qu'on nomme les ombres
Qui parlent moins que des Chartreux;
S'il est vrai ce que l'on dit d'eux,
Que votre obscure Seigneurie,
M'accorde ce dont je la prie :
C'est, en mes ridicules vers,
De dire, à tort et à travers,
Tout ce qui me vient à la tête;
Et si quelque fat, quelque bête,

Dit que j'ai Maron perverti,
Trouvez bon qu'il en ait menti.
Nous avons laissé maître Énée,
L'âme étrangement étonnée.
Le pauvret hasardait ses pas
En lieu qu'il ne connaissait pas
Tenant sa vieille par sa queue
Disons-la de ratine bleue,
Car pour bien rimer il le faut.
Ce Seigneur donc en grand sursaut,
Marchait la queue entre les jambes
Et faisant force pas iambes,
Cela veut dire brefs et longs;
Tantôt marchant sur les talons
De la prophétesse ou sorcière,
Tantôt donnant en son derrière,
De son nez qui très-long était,
Tout autant de fois qu'il buttait,
Butter et broncher l'un vaut l'autre.
Mais reprenons le discours nôtre,
Et faisons, comme de raison,
Ici quelque comparaison.
En cet endroit ici, Virgile
Dit qu'Ænéas et la Sibylle
Avaient l'esprit bien agité;
Et compare l'obscurité
Qui leur offusquait la prunelle,
A la Lune, alors que nouvelle,
Un brouillard qui l'air épaissit,
La rend blafarde, ou l'obscurcit;
Ou bien à la nuit, quand obscure
Elle rend tout d'une peinture.
Rien ne saurait être mieux dit;
Et ce néanmoins, moi, petit

Et très-ridicule interprète,
Je dis, sans mépris du poëte,
Qu'une lampe sous un boisseau,
Ou si l'on veut sous un chapeau,
Et même, si l'on veut, éteinte,
Est chose qui rend mieux dépeinte
Les lieux où marchait Ænéas,
Que la lune avec son brouillas,
Ou la nuit quand elle est obscure,
Et rend tout de même peinture.
Finissons la digression,
Et suivons la narration.
Nous avons laissé le bon Sire,
Qui n'était pas en train de rire,
Et qui cheminait à tâton
Avec la vieille et son bâton.
On le reçut en grand cortége
En cette infernale Norvège.
Il fut complimenté d'abord
Par le Sommeil et par la Mort;
Pour lui faire honneur, la camarde,
Contre son humeur fut gaillarde;
Et pour le Sommeil lui parla,
Qui cependant toujours ronfla.
Après vinrent les maladies,
Les faces toutes enlaidies;
Et puis quantité de vieillards,
Tous médisants et babillards,
Qui marchaient devant la Vieillesse,
Qui s'appuyait sur la Tristesse,
Laquelle tenait par la main
La Pauvreté sœur de la Faim;
Et puis marchaient cent belles-mères,
Qui menaient autant de beaux-pères;

Ensuite des fils de guenons,
Pires toujours que des démons;
Des gendres, des brus, des dévotes,
C'est-à-dire, fausses bigotes,
Qui tiennent que le grimacer
Peut tous les péchés effacer,
Et sans être humble et charitable,
Qu'à Dieu l'on peut être agréable.
Ces gens qui font les doucereux
Sont quelquefois bien dangereux.
Puis vinrent les Soins en grand nombre,
Tous la face grondeuse et sombre;
Ils étaient suivis des Dépits,
Autant des grands que des petits;
Ensuite force gouvernantes,
Toutes les haleines puantes,
Force pédants et gouverneurs,
Aussi grands fats, que grands parleurs;
Des tyrans, et de mauvais princes;
Un gros d'intendants de provinces,
Suivis de larrons fusiliers,
Mêlés de quelques maltôtiers;
De créanciers une brigade,
Et des présenteurs d'estocade;
Enfin tous les maux qu'ici-bas
On craint autant que le trépas.
Les Euménides, dont les nuques
Ont des serpenteaux pour perruques;
Et la Discorde dont les crins
Qui lui vont jusque sur les reins,
Sont des couleuvres vénimeuses,
A considérer très-affreuses,
Avaient là leur appartement;
Tous ces serpents, dans le moment

Que l'on passa devant leur porte,
Sifflèrent d'une étrange sorte;
Maître Æneas en trémoussa,
Sans dire ce qu'il en pensa.
 Passant plus outre, un arbre énorme,
L'Auteur dit que c'était un orme,
Que les vaines Illusions,
Les Songes et les Visions
Avaient élu pour domicile,
Lui fut montré par la Sibylle.
Dessous ce grand orme habitaient
De grands Centaures que montaient,
Des guenons à faces rasées;
Quantité de Billevesées,
Monstres aujourd'hui fort fréquents;
Force Dragons les dents claquants;
Des Gérions à triple face;
Des Griffons faisant la grimace;
De grands Géants, de petits Nains;
Des Briarées à cent mains;
Et de Chimères une troupe,
Portant des Gorgones en croupe;
De petits monstres fort mutins,
Moitié chair et moitié patins,
Ce sont femmelettes gloutonnes,
Que l'on nomme courtefessonnes,
De vrais diables à la maison,
Dont est aujourd'hui grand'foison,
Des Harpies maigres et plates;
Des cagneux et des culs-de-jattes.
A ces vilains visages-là,
D'Æneas le sang se gela.
Il saisit son fer par la garde,
« Monsieur Æneas, prenez garde,

Dit la Sibylle, ces vilains
« Sont corps fantastiques et vains,
« Qui découpés ne peuvent être : »
Mais lui qui n'était plus son maître,
Alors qu'il avait dégainé,
Chamailla comme un forcené,
Et pensant fendre une Gorgone,
Son coup ne rencontra personne;
Ce bon Seigneur un peu trop prompt,
Donna d'estomac et de front
En terre aux pieds de la Sibylle,
Qui, comme elle était fort civile,
Sitôt qu'elle le vit tombé,
Jurant en chartier embourbé,
Lui présenta sa patte d'oie,
Et fit reluire quelque joie
En ses yeux bordés de poils gris,
Pour lui remettre les esprits,
Lui disant : « Ce n'est rien, beau Sire! »
Ænéas, la voyant sourire,
Lui qui venait de se fâcher,
Eut grande peine à s'empêcher
De lui faire quelque incartade.
Il était sujet à boutade:
Dans le moindre mal qu'il sentait,
Ce prince courtois s'emportait;
Quoiqu'en un malheur d'importance
Il n'eut que trop de patience,
Et fut d'un esprit très-humain.
Il se servit donc de sa main,
La face un peu rouge de honte.
Or, en cet endroit, dit le conte,
Que tant alla, tant chemina,
Et tant les jambes démena,

Tenant sous le bras la Sibylle,
Que l'âge rendait moins agile,
Et qui lui criait à tous coups :
« Énée, où diable courez-vous? »
Qu'ils se trouvèrent près de l'onde
De l'Achéron qui toujours gronde,
Et qui, par un canal bourbeux,
A considérer très-hideux,
Dans le Cocyte va se perdre:
Rime, qui sait rimer en erdre,
Je le laisse à plus fin que moi.
Cet Achéron traîne après soi
Une arène sale et puante,
Et plus chaude que l'eau bouillante...
Un batelier nommé Caron
Passe les morts sur l'Achéron.
Il ne fut jamais créature
De plus malplaisante structure.
Son visage est coque de noix,
Il se peigne avec ses cinq doigts;
De la sueur que son front sue
Dans son menton barbu reçue
Se fait de crasse un demi-doigt;
Dans ce menton qui la reçoit,
Cette crasse est perpétuelle,
Et s'étend jusqu'à la mamelle;
Une grosse chaîne de fer
Sert à ce batelier d'Enfer,
A ceindre une robe tannée:
Quoique carcasse décharnée,
Il est fort, tout maigre qu'il est,
Car les Dieux sont ce qu'il leur plaît:
Il n'est espalier de galère,
Battu d'un Comite en colère,

Qui rame si vite et si fort
Que ce nautonier de la mort.
Là, comme des poules mouillées,
Les âmes des corps dépouillées
Attendent sur le bord de l'eau
L'heure fatale du bateau:
Comme on voit au mois de décembre;
Je me trompe, c'est en novembre;
Comme on voit donc en ce temps-là
Choir les feuilles de çà, de là;
Les mouches d'été sont moins drues
Que ces feuilles des vents battues,
Et les champs auparavant verts,
De feuilles mortes sont couverts:
Ainsi les esprits en grand nombre
Se morfondent en ce lieu sombre,
Grâces au batelier Grison.
Va, d'une autre comparaison,
Si l'on improuve la première,
On pourra prendre la dernière.
Comme les oiseaux passagers,
Qui sont parmi nous étrangers,
De crainte du froid qui nous gèle,
Gagnent l'Afrique à tire-d'aile;
Vous les voyez en grands troupeaux
Assemblés sur le bord des eaux,
Où la caravane légère,
De son voyage délibère:
Ainsi ces esprits sur le bord
De la rivière de la mort
Attendent à grande malaise,
Qu'à ce vieux nautonier il plaise
Les recevoir en son esquif;
Mais le vilain rébarbatif

Plus qu'aucun batelier des nôtres,
Pousse les uns, frappe les autres,
Et ne passe que qui lui plaît,
Le fantasque animal qu'il est.
Ainsi sur ce bord effroyable,
La troupe d'Esprits misérable,
Attend que son terme accompli,
Elle passe l'eau de l'oubli.
Maître Æneas eut l'âme émue
De voir cette grande cohue,
Et battre à ce vieil inhumain,
Ces esprits nuds comme la main.
La vieille se mit à lui dire:
« Ne vous étonnez pas, beau Sire,
« Tous les Esprits infortunés,
« Qui sont morts sans être inhumés,
« Tous ceux qui sans payer leurs dettes
« Ont laissé leurs mortels squelettes,
« Attendent là, durant cent ans,
« Mourant de froid, claquant des dents,
« Que cet officier de la Parque
« Dans sa nacelle les embarque:
« Ce temps-là fait, le vieux Caron
« Les passe à force d'aviron;
« De là, ce fleuve tant à craindre,
« Styx, par qui jure sans enfreindre,
« Un si grand et sacré serment,
« Jupin, le Dieu du firmament. »
Æneas perdit contenance
A cette horrible pénitence;
Car il empruntait volontiers,
Et faisait force créanciers,
Prenait à crédit avec joie,
Sans débourser or, ni monnoie;

Mais, pour quelque beau compliment,
Il en donnait, et largement.
Sur ces âmes non inhumées,
De longtemps attendre enrhumées,
Comme il faisait réflexion,
Avec grande compassion,
Il vit, Leucaspe, et maître Oronte,
Qui, d'être morts, avaient grand'honte.
Ces pauvres gens avaient péri,
Dont il avait été marri,
Quand, à la côte de Carthage,
Il pensa périr par l'orage
Que la Junon lui suscita,
Quand le Dieu des eaux maltraita
De mainte outrageuse parole
Et les vents, et leur prince Éole.
Cet objet le fâcha beaucoup :
Mais il reçut un rude coup
Quand il aperçut Palinure
En très-grande déconfiture :
« Cher ami, dit-il, est-ce toi,
« Qui te présentes devant moi?
« Apollon me la bailla bonne,
« Quand il me dit que ta personne
« En Italie arriverait;
« A si grand Dieu qui ne croirait?
« Et cependant, mon cher compère,
« Je te vois, dont je désespère,
« En enfer qui cherche parti,
« Et ce brave Dieu m'a menti :
« Mais, dis-moi, mon cher camarade,
« Comment fis-tu cette cascade?
« Dis-moi, la fis-tu de ton chef,
« Ou si tu la fis par méchef?

« Quelque Dieu m'aurait bien la mine
« D'avoir fait l'action maligne,
« A la prière de Junon,
« Qui ne fit jamais rien de bon.
« Si de ta mort un Dieu fut cause,
« Ce Dieu-là ne vaut pas grand'chose,
« Et ce doit être quelque Dieu
« D'âme basse et né de bas lieu. »
Palinurus répondit : « Sire,
« Vous feriez mieux de ne rien dire;
« Apollon a dit vérité.
« Nul Dieu ne m'a précipité :
« Soit que je ne sois qu'une bête,
« Que mon cul emportât ma tête,
« Ou ma tête emportât mon q,
« D'un trop pesant sommeil vaincu,
« Je tombai de votre galère
« Comme un lourdeau, dans l'onde amère,
« Tenant toujours mon gouvernail.
« Pour vous dire par le détail
« Comme cette chose est allée;
« Me trouvant dans l'onde salée,
« Sans perdre l'esprit, ni l'espoir,
« Mes membres firent leur devoir
« De me porter jusqu'à la terre;
« Les poissons me firent la guerre;
« Je me sentis plus de cent fois
« Mordre en je ne sais quels endroits,
« Que par respect je n'ose dire;
« Je n'avais pas sujet de rire;
« Je maudis en mille façons,
« Et la mer, et tous ses poissons,
« Vous, le voyage et la galère,
« Mais aussi j'étais en colère.

« Enfin, ayant nagé longtemps,
« En dépit des flots inconstants,
« Je me vis maître du rivage;
« Mais une nation sauvage,
« D'un roc où je m'étais juché,
« M'ayant rudement déniché,
« Je bus sans en avoir envie
« Assez pour en perdre la vie,
« Tellement que mon corps enflé,
« Çà et là par les vents soufflé,
« Être, flottant de plage en plage,
« Jouet du vent et de l'orage.
« Ce considéré, Monseigneur,
« Tirez-moi d'un si grand malheur,
« Et que ma carcasse moisie,
« Dans quelque boite bien choisie,
« Soit par vous mise en son repos,
« Vous ne pouvez plus à propos,
« Car une âme est fort mal contente,
« Lorsque sa charogne est flottante.
« Si cela doit durer longtemps,
« On m'a dit que c'était cent ans,
« Je suis pour faire en ces lieux sombres
« Un bruit à faire peur aux ombres.
« Mais prenons un plus court chemin;
« Donnez-moi votre blanche main,
« Quand vous passerez le Cocyte;
« Je veux, si la mienne la quitte,
« Que le méchant vilain Caron
« M'assomme à grands coups d'aviron. »
La Sibylle prit la parole :
« Quoi, prétendrez-vous, tête folle,
« D'être ainsi dans l'enfer admis
« Devant que d'être en terre mis?

« Voyez le beau héros de neige
« Pour avoir un tel privilége!
« L'ordre établi par les grands Dieux,
« Se changera pour vos beaux yeux.
« Ce serait une belle chose!
« Voudriez-vous bien être cause,
« Qu'Ænéas pour vous fût dédit,
« Et mît en hasard son crédit?
« N'y songez donc pas davantage,
« Pauvre fou, si vous êtes sage:
« Mais de moi vous allez ouïr
« Ce qui vous pourra réjouir.
« Les habitants de la contrée,
« Qui vous refusèrent l'entrée
« En leur rivage discourtois,
« En ont depuis mordu leurs doigts;
« Mille prodiges effroyables
« Les ont rendus très-misérables;
« Ils ont eu longtemps à prier;
« Finalement pour expier
« Une si criminelle offense,
« Ils vous ont mis avec dépense
« Dans un pot de faïence ou grès,
« Qu'ils ont fait acheter exprès,
« Et nommé le lieu, Palinure,
« Afin que la mémoire en dure! »
L'espoir d'un si beau monument
Ne le satisfit nullement;
Il mit fin à sa doléance,
Fit une basse révérence,
Et joignit les autres Esprits.
Cependant le fils de Cypris,
Suivant sa vieille martingale,
Aborda la rive infernale.

Caron, le voyant approcher,
Ne manqua pas de se fâcher,
Et dit, d'une voix enrhumée :
« Ombre, pour ces lieux trop armée,
« Et pour la barque de Caron,
« N'es-tu point quelque fanfaron,
« Qui par quelque sotte gageure,
« Viens ici faire une braveure?
« Si le brave fils d'Alcména,
« Quoique vivant, se promena
« Dans notre campagne Élysée;
« Si Pirithoüs et Thésée,
« Faisant comme lui les fendants,
« Y sont entrés malgré mes dents;
« Sans leurs grandes rodomontades,
« Et même quelques bastonnades,
« Pas un d'eux n'eût été reçu;
« Quoique d'un Dieu chacun issu,
« Et vaillant comme son épée;
« Mais une personne frappée,
« Souffre tout par nécessité.
« L'un d'eux fut assez effronté,
« Pour mettre aux fers le chien Cerbère,
« Et pour comble de vitupère,
« Le tirer à coups de bâton
« D'entre les jambes de Pluton.
« L'un d'eux à dame Proserpine,
« Qui, quoiqu'infernale, est divine,
« Osa parler de déshonneur;
« Mais la dame pleine d'honneur
« Rougit de honte et de courage,
« D'un busc lui marqua le visage,
« A grands coups de pieds l'assomma
« Dans ce que postère on nomma.

« L'insolence fut fort blâmée,
« Proserpine fort estimée,
« Pluton, de colère embrasé,
« Et l'Enfer fort scandalisé ;
« On me diminua mes gages,
« On me fit garant des dommages
« Qui pourraient encore arriver.
« Allez donc, sans plus étriver,
« Chercher ailleurs votre aventure,
« Ou, sur votre peau molle ou dure,
« Je ferai jouer l'aviron
« Du batelier d'enfer Caron ! »
A la harangue Caronesque
Qui tenait un peu du burlesque,
Quoique là, vraisemblablement,
On parle fort malplaisamment,
La vieille fit cette réponse :
« Vieillard plus piquant qu'une ronce,
« Point de colère, entendons-nous,
« Parlons tout bas, et filons doux.
« Vous voyez ici maître Énée,
« Une personne aussi bien née
« Qu'il ne fut jamais en Paris,
« Enfant bien aimé de Cypris,
« Point Mazarin, fort honnête homme,
« De qui le fondateur de Rome,
« En un temps par les Dieux préfix,
« Doit dériver de père en fils.
« Il ne vient point ici pour noise,
« Ni pour y vivre à la Françoise ;
« C'est pour voir son père Anchisès,
« Pour consulter sur un procès,
« Et la cause adverse ou heureuse
« De sa postérité nombreuse,

« Qui dans le monde fleurira,
« Et pourtant s'abâtardira,
« Dont je dirais bien quelque chose,
« Et dont je me tais, et pour cause.
« Au reste, Cerbère le chien
« De lui ne doit redouter rien;
« Étant gentilhomme de race,
« Il aime les chiens et la chasse;
« Il n'est ivrogne, ni raillard,
« Et Pluton n'est point au hasard
« De voir par lui faire insolence
« A Proserpine en sa présence,
« Comme Hercule, le brutal, fit,
« Qui dites-vous, vous déconfit;
« A qui, quoique déjà céleste,
« Celui-ci ne doit rien de reste.
« Si, nonobstant ce que je di,
« Vous êtes assez étourdi
« Pour faire le Suisse implacable,
« Et le nocher inexorable,
« Nous avons un bon passeport:
« Outre qu'il sera le plus fort,
« Et pourra jouer de la dague;
« Venez donc, ou je vous incague,
« Nous prendre dans votre bateau. »
Ænéas montra le rameau;
En voyant la branche dorée,
L'humeur fière fut tempérée,
Et rit un peu, qui le croirait?
Mais pour de l'or, qui ne rirait?
Au rameau d'or il fit hommage,
Fit joindre sa barque au rivage,
Fit sortir quantité d'Esprits
Qui déjà leur place avaient pris.

La troupe du bateau chassée,
En sortit la tête baissée:
Ce ne fut pas sans se fâcher,
Et sans dire, foin du nocher,
D'Ænéas, de celle qu'il mène,
Et leur double fièvre quartaine.
Ils avaient fort sali son bac,
Il en nettoya le tillac,
Et puis reçut en sa nacelle
Ænéas et la demoiselle.
La frêle nacelle gémit,
Quand Ænéas les pieds y mit,
Et reçut l'eau par plusieurs fentes,
A cause des âmes pesantes,
Des deux corps vivants, du rameau,
Poids insupportable au bateau,
Qui n'aime point les âmes lourdes,
Quelqu'un dira : ce sont des bourdes
Et les âmes n'ont point de poids.
Telle âme en pèse plus de trois,
Et j'en connais de très-pesantes,
Même sans leur poids, malplaisantes;
Et Dieu sait si Caron est sourd
Quand il rencontre un esprit lourd.
Tel esprit lourd sur ce rivage,
A payé deux fois son passage,
Et quoiqu'il ait deux fois payé
N'a laissé d'être rudoyé.
De Caron la rudesse extrême,
Devint douce comme la crème;
Il offrit le plus bel endroit
Au Troyen dans l'esquif étroit.
Le Troyen tint la Demoiselle
Civilement dessous l'aisselle,

Parce que son corps chancelant,
Branlait dans le bateau branlant.
Ænéas, voyant l'onde noire
Mouiller ses pieds, eut peur d'en boire;
Caron, qui le remarqua bien,
Lui dit : n'ayez peur, ce n'est rien.
Et cependant à l'autre rive
Comme insensiblement arrive
Le bateau, d'où maître Ænéas
Fit un saut, sans quitter le bras
De la Sibylle, qui, tirée
Devant que d'être préparée,
Fit un parterre, et mit au jour
Un remède contre l'amour;
Une jambe très-décharnée
Dont aurait bien ri maître Énée;
Mais par respect, il se mordit
Les lèvres, et la main tendit
A la Sibylle, désolée
D'avoir sa jambe révélée,
Qui pourtant par discrétion
N'en fit point démonstration
Un antre obscur à l'opposite
Du port de l'infernal Cocyte,
Loge le chien triple gosier,
Cerbère, de l'enfer portier;
Ce chien, qui de loin sent son monde,
Et qui sans cesse ou jappe, ou gronde,
Quand Ænéas vers lui tira,
Ses jappements réitéra :
Déjà les bêtes serpentines,
Qui de ses trois têtes canines
Sont les barbes et l'ornement,
Se dressaient effroyablement;

Mais la vieille bien avisée,
D'une ample soupe composée
De miel, et de fort opion,
Lui fit une collation.
La bête la prit de volée,
Puis après, comme ensorcelée,
Le long de son infâme trou
S'endormit comme un homme sou.
Maître Ænéas, prudent et sage,
Occupa bientôt le passage,
Et dans l'Enfer enfin rentra :
Voici ce qu'il y rencontra.
Premièrement, en ce lieu sombre,
Il entendit les cris sans nombre
D'enfants jetés dans les privés,
Du jour cruellement privés
Par maintes infâmes marâtres,
Qui les ont battus comme plâtres.
Ces pauvres enfants font grand bruit,
Et braillent le jour et la nuit,
Peut-être faute de nourrice.
Ceux que prend à tort la Justice,
Par la cruauté du Destin,
Qui n'est sans doute qu'un lutin,
Qui fait tout sans poids, ni mesure,
Et sert, ou nuit à l'aventure,
Font mille clameurs sans succès,
Pour faire revoir leur procès,
Ils parlent tous à tue-têtes;
Minos qui reçoit leurs requêtes,
Président du parlement noir,
Ne fait que placets recevoir,
Et, ce qui fait crever de rire,
Comme il les reçoit, les déchire.

Maint avocat porte-bonnet,
Qui trahit son client tout net,
En procès ou bien arbitrage,
Reçoit en ce lieu maint outrage;
On le fait ronger par des rats,
Ou l'on l'assomme à coups de sacs;
Les clients d'armes meurtrières
Frappent rudement leurs postères.
 Ceux qui se sont donné la mort,
Qui, ne leur déplaise, ont eu tort,
Regrettent en vain la lumière
D'une épouvantable manière,
Bien fâchés d'avoir évité
Le froid, la faim, la pauvreté,
Et d'autres accidents semblables,
Qui rendent les gens misérables,
Aux dépens du plus précieux
Des biens que nous donnent les Dieux,
Du riche trésor de la vie,
Qu'ils se sont eux-mêmes ravie:
Dans l'enceinte de neuf canaux
Que le Styx forme avec ses eaux,
Ces pauvres assassins d'eux-mêmes
Endurent des tourments extrêmes,
Pour avoir avancé leur mort;
Là, l'un sur l'autre font effort
De se donner des coups d'épées;
Ces âmes n'en sont point frappées,
Et néanmoins ne laissent pas
D'endurer pis que le trépas;
A chaque coup qu'elles se donnent,
De frayeur froide elles frissonnent,
Et cette frayeur en Enfer
Fait bien plus de mal que le fer.

Tout auprès, de pauvres poëtes,
Qui rarement ont des manchettes,
Y récitent de pauvres vers;
On les regarde de travers,
Et personne ne les écoute,
Ce qui les fâche fort sans doute.
En la noire habitation
Il en est plus d'un million,
Comme à Paris, chose certaine,
Chaque rue en a la centaine,
De ceux qu'on appelle plaisants,
Rimeurs burlesques soi-disants,
Du nombre desquels on me compte,
Dont j'ai souvent un peu de honte,
Et pour en avoir tant gâté
Peur d'être en Enfer arrêté.
Reprenons nos âmes damnées.
Celles qu'amour a forcenées,
En des champs de myrthe couverts,
Qui sont là noirs, et non pas verts,
Ressentent les rigueurs encore
Du feu d'amour qui les dévore:
Là, Phèdre y traîne son licou;
Procris s'y cache, et fait le loup,
Pour entendre ce que Céphale
Dit tous bas à l'Aurore pâle;
Et mille autres comme Évadné,
Ériphyle, et Pasiphaé,
Laodamie, item Cœnée,
Jadis fille, et puis guerdonnée
Par l'humide Dieu du poisson
D'être jusqu'à sa mort garçon;
Mais après sa mort la pauvrette
De garçon redevint fillette.

Parmi ces bonnes dames-là,
Æneas vit, et se troubla,
Didon, la pauvre Tyrienne,
Fidèle à lui comme une chienne,
Mais l'honneur, et son caveçon
Le rendit pour elle un glaçon.
Il eût évité sa rencontre,
Mais pourtant se trouvant tout contre,
Et ne pouvant plus reculer,
Il jugea qu'il fallait parler :
« O belle en qui souvent je pense,
Cria-t-il, perdant contenance,
« On dit donc vrai, quand on me dit,
« Que vôtre Altesse, de dépit
« De ce que je l'avais laissée
« S'était la poitrine percée?
« Sur ma foi vous eûtes grand tort,
« Car un vivant vaut mieux qu'un mort:
« Pour moi, je ne voudrais pas faire
« Un acte à l'homme si contraire;
« Vous auriez fait plus sagement
« Si vous aviez fait autrement.
« Ce qui me choque, en cette chose,
« C'est qu'on m'a dit que j'en suis cause;
« Pourquoi m'aimiez-vous tant, aussi?
« Pour moi, je ne fais pas ainsi,
« Je n'aime qu'autant que l'on m'aime;
« Me laisse-t-on, je fais de même.
« Quand les Dieux me firent savoir,
« Par Mercure qui me vint voir,
« Qu'il fallait partir de vitesse,
« J'en pensai mourir de tristesse;
« Car vous aviez un cuisinier
« Que je ne saurais oublier;

« Avec vous je faisais gogaille,
« Et j'étais comme un rat en paille;
« J'étais bien chaussé, bien vêtu,
« Mangeais à bouche que veux-tu,
« Je battais tous vos domestiques,
« Et de présents fort magnifiques
« Votre main au bras potelé
« M'a souventes fois régalé;
« Au lieu que depuis les tempêtes,
« Qui sont de dangereuses bêtes,
« M'ont fait souvent, dans mes vaisseaux,
« Vomir et tripes et boyaux.
« Mille fois, au fort de l'orage,
« J'ai regretté votre Carthage;
« Autant en emportait le vent!
« Si vous saviez, combien souvent,
« Regrettant vos aimables charmes,
« J'ai mouillé ma barbe de larmes;
« Combien de fois, j'ai composé
« Maint anagramme mal-aisé
« Sur Didon la phénicienne;
« Mis votre devise et la mienne
« Sur des arbres, quand j'abordois
« En quelque port voisin d'un bois;
« Vous diriez, ô belle irritée!
« Je me suis un peu trop hâtée,
« Et vous ne condamneriez pas,
« Sans l'ouïr, Messire Ænéas,
« Qui parle avec tant de franchise. »
Mais elle, d'une mine grise,
Paya ce joli compliment,
Sans s'émouvoir aucunement
Des beaux endroits de sa harangue,
Et lui tirant un pied de langue,

Rendant son visage vilain,
Faisant les cornes d'une main,
Et de l'autre une pétarade,
Et sur le tout, une gambade,
Le laissa pleurer tout son sou.
Quelque auteur, il faut qu'il soit fou,
Écrit que cette âme damnée
Dit au révérend Maître Énée :
Allez-vous faire.... tout à droit.
Ce serait un vilain endroit
En mon livre, et cette parole
D'une ombre, tant soit-elle folle,
Est indigne, à mon jugement ;
Je ne la crois donc nullement,
Et m'arrête à mon grand poëte
Qui dit, que l'incartade faite,
Elle courut en faire part
A Sichæus le vieux pendard,
Qui lors possédait tout entière
Cette âme de soi meurtrière,
Qui l'aimait au petit doigt, lors
Plus qu'Æneas en tout son corps.
Æneas demeura fort triste,
Et l'eût bien suivie à la piste,
Mais la vieille lui conseilla
De ne songer plus à cela,
Et s'il pouvait même d'en rire.
Mais quoique la vieille pût dire,
Il ne trouva nullement bon
Le fier procédé de Didon ;
Et pourtant comme il était tendre,
Ses yeux furent vus eau répandre.
Je crois vous avoir déjà dit,
Qu'il donnait des pleurs à crédit,

Et qu'il avait le don de larmes.
 Il aperçut de loin des armes,
Et n'en fut pourtant pas surpris,
Ayant de la Sibylle appris,
Que c'était le quartier des braves.
Quoiqu'ils eussent les faces haves,
Il reconnut pourtant, d'abord
Ceux d'entr'eux dont avant la mort
Il avait eu la connaissance.
Ces enfants de dame Vaillance
Exerçaient encore en enfer
Le métier de battre le fer.
Ces âmes fières et cruelles,
Ne parlaient là que de querelles,
Et faisaient, chacun à leur tour,
Des armes tout le long du jour:
Disons plutôt à la chandelle,
Car là, la nuit est éternelle,
Au moins, un certain jour mêlé,
Entre chien et loup appelé.
 Parmi tous ces traîneurs d'épée
On lui fit voir Parthénopée,
Tydée, Adraste, et maints aussi
Qui ne sont pas nommés ici.
Puis d'entre les ombres Troyennes
Ses connaissances anciennes
Viennent à son cou se jeter.
Quand de joie il les voit sauter,
Dieu sait, si le Seigneur de joie,
D'humides pleurs sa face noie.
Glaucus, l'ami de Sarpédon,
Les enfants d'Anténor, Médon,
Tersilochus, et Polibette,
Idæus qui là-bas fouette,

Comme en son vivant il faisait,
Lorsque des chars il conduisait.
Ces bonnes gens à notre Sire
Firent force contes pour rire,
Et tâchèrent de l'amuser,
Mais ils se firent refuser.
Ensuite aux Grecs qui l'entrevirent,
Ses armes grande frayeur firent;
Quelques-uns pourtant tinrent bon,
Les autres de grande randon,
L'œil effaré, la face blême,
Gagnèrent au pied, tout de même
Qu'alors qu'il brûla leurs vaisseaux,
Et fit le fendeur de naseaux.
La plupart d'eux dans leurs retraites
Crièrent comme des chouettes;
Æneas en rit comme un fou
Et fit après eux hou! hou! hou!
  Puis il rencontra Déiphobe,
Au lieu d'habit, jaquette ou robe,
N'ayant qu'un méchant caleçon;
Il avait méchante façon;
Les naseaux montraient sa cervelle;
Et sa tête qu'il eut fort belle,
Etait lors comme un gros oignon:
Chaque bras n'était qu'un moignon,
Et ses tempes de sang souillées,
D'oreilles étaient dépouillées.
Aussitôt qu'il eut discerné
Ce prince si mal attourné,
Et qui lui montrait les postères
Afin de cacher ses misères :
« Mon cher Déiphobe, ah, vraiment.
« Te voilà bâti plaisamment!

« N'est-ce point qu'en enfer on pince
« Aussi bien sur la peau d'un Prince
« Que sur quelque autre moindre peau ?
« Cela ne serait guère beau.
« Je t'ai cru mort comme maints autres
« Dans la destruction des nôtres,
« Et si bien mort que je t'ai fait
« Un vain tombeau pour cet effet,
« Auprès du rivage Rhœtée,
« Et dont la mémoire est restée. »
Il se tut après qu'il eut dit.
Voici ce qu'on lui répondit :
« Je vous suis, Monseigneur et Maître,
« Obligé ce que l'on peut être ;
« Vous vous êtes bien acquitté
« Des devoirs de la piété,
« Et vous ne devez jamais craindre,
« Que de vous l'on m'entende plaindre.
« Je suis mort par la trahison
« De la misérable guenon
« Que partout on nomme Lacène ;
« Que le diable d'Enfer l'entraîne
« La vilaine dame de mal ;
« Or ce très-étrange animal
« Bête à loup, fatale furie,
« A ma malheureuse patrie,
« Et qui par les mains d'un bourreau
« Doit finir au bout d'un cordeau,
« Quand par un trou de la muraille
« Le cheval à la riche taille
« Entra dans Troie, et nous perdit ;
« Cette adultère, que j'ai dit,
« Qui savait bien la manigance,
« Sur une tour fit une danse,

« Et sous ombre de piété,
« Par un flambeau, dont la clarté
« Servit aux ennemis de signe,
« Nous trahit, la carogne insigne,
« Se promettant que son cornard
« Prendrait la chose en bonne part.
« La nuit que j'étais auprès d'elle,
« Voyez un peu quelle infidèle!
« Me voyant de mes sens privé,
« Sous ombre d'aller au privé,
« Elle emporta mon cimeterre,
« Puis, elle courut à grande erre
« Aux ennemis ouvrir mon huis;
« Dieu sait, se voyant introduits,
« Si ces faux vilains m'épargnèrent,
« Vous voyez comme ils me traitèrent;
« Et par là, vous m'avouez bien
« Que femme ne vaut jamais rien.
« Mais vous, incomparable Énée,
« Contez-moi votre destinée;
« Est-ce fortune ou désespoir,
« Qui vous met en ce pays noir? »
« Ce n'est, dit-il, ni l'un ni l'autre,
« C'est pour parler au père nôtre;
« L'ayant vu, je ne pense pas,
« Qu'on me revoie au pays bas.
« Je me déplais parmi les ombres,
« Et je hais les demeures sombres. »
Cependant qu'il disait ceci,
L'Aurore au teint d'amant transi,
Du blondin Phœbus la fourrière,
Avec sa blafarde lumière,
Dissipait le nuage épais,
Dont la nuit noire comme *jais*

Obscurcissait l'espace vide,
Qui sépare la terre humide
D'avec la céleste maison.
La vieille eut, comme de raison,
Grande peur que Messire Énée
Ne causât toute la journée,
Et partant le temps limité,
Faute d'en avoir profité,
Ne se passât à ne rien faire:
« Ceci soit dit sans vous déplaire,
« Il ne fallait pas tant oser
« Pour venir seulement jaser:
« Finissez votre jaserie,
« Et considérez, je vous prie,
« Si c'est pour faire le piteux
« Que nous sommes ici tous deux.
« Ce chemin qu'à droite on découvre
« Droit comme un fil, conduit au Louvre
« Qu'habite le seigneur Pluton;
« L'autre à la geole, où maint glouton
« Pour avoir fait des cas atroces,
« Est par des bourreaux bien féroces
« Tourmenté le jour et la nuit. »
La vieille ayant fait tant de bruit:
« O vieille patronne des gaupes,
« Je rentre au royaume des taupes,
« Ne fût-ce que pour ne voir pas
« Votre visage de choucas. »
Déiphobe, la chose dite
Se mit habilement en fuite;
Car la vieille qui s'échauffait,
Infailliblement le coiffait
De l'une et l'autre de ses pattes,
Sans doute aussi larges que plates.

Le chemin qui mène au manoir
Du roi d'enfer, Pluton le noir,
Est celui des Champs-Élysées,
Où les âmes moralisées,
Ou pour parler plus nettement,
De ceux qui bien moralement
Se sont gouvernés en ce monde,
Logent, sans trouver qui les gronde,
Sans y trouver de grands parleurs,
De créanciers, d'estocadeurs,
De faux diseurs de patenôtres,
Gens qui font enrager les autres,
Dont ici bas les gens de bien,
A mon gré se passeraient bien.
Des cris, qui ne sont pas de joie,
Se font entendre en l'autre voie :
Ænéas y jetant les yeux,
Vit un Fort, ample et spacieux,
Qui situé sur une roche,
Etait de difficile approche ;
Des bastions de diamant
Le fortifiaient diablement ;
Les Dieux du ciel auraient beau faire,
Ils n'y feraient que de l'eau claire,
Quand bien la charge ils doubleraient
Aux tonnerres qu'ils tireraient.
Phlégéton, un fleuve de soufre,
Court à l'entour, creux comme un gouffre,
Et roule à l'entour du brasier,
Au lieu de sable et de gravier.
Une tour qui flanque la porte
Si haute, où le diable m'emporte
Qu'elle atteint au plancher d'enfer,
Est toute d'acier et de fer ;

Tisiphone en est la portière,
Carogne aussi superbe et fière
Que le portier d'un favori;
La vilaine jamais n'a ri,
Et sans cesse d'une massue
Sur quelqu'un quelque grand coup rue.
Elle n'a qu'un court hoqueton,
Pour mieux jouer de son bâton;
Et sa chemise de sang teinte,
D'une chaîne de fer est ceinte,
Faite en cordon de saint François,
Dont la méchante, à chaque fois
Que quelque âme là-dedans entre,
Vous me la frotte dos et ventre;
Tant sont fâcheux les accidents
Et de la porte et du dedans.
Le bruit des grands coups qui se donnent,
Et des étrivières qui sonnent,
Se mêle avec les hurlements
De ceux qui sont dans les tourments.
Ænéas eut l'âme étonnée
Du bruit de la troupe damnée,
Et des grands cris qu'elle jetait;
Il demanda ce que c'était.
La vieille lui répondit : « Sire,
« Je m'en vais à peu près vous dire
« Tout ce que j'en ai pu savoir.
« Quand Hécaté me fit avoir,
« Comme à sa servante ancienne,
« Dans la forêt Tartarienne,
« Droit de chasse, et de me chauffer,
« Et l'intendance de l'Enfer,
« J'acquis de toute diablerie
« La pratique et la théorie.

« Le grand et petit Châtelet
« N'ont rien de funeste et de laid
« Auprès de ce château terrible,
« Aux gens de bien inaccessible.
« Radamanthe, effroyable à voir,
« En jaquette de bougran noir,
« Sur son siége de fer préside;
« Onc ne fut juge plus rigide;
« Les commissaires d'aujourd'hui
« Sont des moutons auprès de lui,
« Quoiqu'en matières criminelles
« Nous ayons de doctes cervelles.
« Quoiqu'il juge en dernier ressort
« Il ne juge personne à mort.
« On ne voit que rouer, que pendre,
« Qu'écorcher, que scier, que fendre;
« Ceux que l'on a précipités
« Sont bientôt en haut reportés
« Pour refaire encor la culbute;
« Aux malheureux que l'on charcute
« Revient une nouvelle peau,
« Pour les charcuter de nouveau;
« Là, le feu qui rien ne dévore,
« Ayant brûlé, rebrûle encore;
« Aussitôt que l'on est grillé,
« Dans de l'eau froide on est mouillé,
« Et puis l'on remet sur la braise
« Où l'on se sèche tout à l'aise.
« Les bourreaux de ces malheureux
« N'ont guère meilleur marché qu'eux;
« L'impitoyable Tisiphone
« D'un vilain serpent sur eux donne,
« Et ce gros diable de serpent
« Toujours leur donne un coup de dent;

« Ses sœurs, aussi méchantes gouges,
« Et de serpents, et de fers rouges,
« Frappent infatigablement,
« Hurlant sans cesse horriblement.
« Qui pis est, les méchantes raillent
« A chaque horion qu'elles baillent.
« Ce juge criminel d'Enfer,
« Vrai cœur de bronze, ou bien de fer,
« En veut surtout aux chattemites :
« Aux hommes faux, aux hypocrites,
« Quand il en attrape quelqu'un,
« De leur chair il fait du petun :
« Et ce petun le déconstipe,
« N'en aurait-il pris qu'une pipe. »
Comme la vieille caquetait,
Et que le Troyen l'écoutait,
Les portes du château s'ouvrirent,
Et le secret en découvrirent.
Lors, la vieille : « Voyez un peu
« Ces bêtes vomissant du feu,
« Elles sont les cinquante têtes
« De la plus horrible des bêtes,
« D'un grand hydre, la garnison
« De cette infernale maison.
« Remarquez bien de quelle sorte
« Il défend le seuil de la porte,
« Et s'il manquait à son devoir,
« Comment aurait-on le pouvoir
« D'entrer dedans sans dire gare ?
« Puis que le fleuve du Tartare
« Dans le fond d'un gouffre, aussi creux,
« Qu'est distant de ces lieux affreux
« Le ciel où Jupiter habite,
« Comme un torrent se précipite,

« Et puis s'étant précipité,
« En sort comme ressuscité.
« Épouvantable est la cascade,
« Et qui pourrait d'une enjambade
« La passer sans tomber dedans,
« Prendrait le ciel avec les dents;
« Et serait pure rêverie
« De croire que par galerie
« Un si large et profond fossé
« Peut aisément être percé.
« Là, les fiers enfants de la Terre,
« Pour avoir fait au Ciel la guerre,
« Sont cent pieds sous terre enfoncés,
« Et puis aussitôt rehaussés.
« Les Aloïdes, âmes fières,
« S'entre-donnent les étrivières,
« Et Salmonée est pétardé :
« Ce brutal, sur un char bardé,
« Moitié pétard, moitié fusée,
« Par toute la Grèce abusée,
« Ayant contrefait les éclairs,
« Et les canonnades des airs,
« Dépensa tout son fait en poudre;
« Le roi du ciel joua du foudre,
« Et ce fanfaron abusé,
« Aux yeux de tous fut écrasé.
« Là, le grand diable de Titye,
« Masse de chair fort mal bâtie,
« Couvre de ses membres pesants
« Un espace de neuf arpents;
« Un furieux oiseau de proie
« Sans cesse lui ronge le foie,
« Mais quoiqu'incessamment rongé
« Il ne sera jamais mangé.

« Ixion hurle sur sa roue;
« Pirithoüs perd ce qu'il joue,
« Ce qui le fait bien enrager.
« Tantale enrage de manger ;
« De mets friands sa table on couvre;
« Aussitôt que la bouche il ouvre
« Pour en manger son chien de sou,
« Crac, ils s'en vont je ne sais où ;
« Sa faim croît, les viandes reviennent,
« Sur leurs gardes elles se tiennent,
« Et disparaissent de nouveau,
« Quand il pense en prendre un morceau;
« Si bien, qu'enragé, maigre et blême,
« Il fait un éternel carême,
« Quoiqu'il croie avec tant de plats
« Etre toujours au mardi-gras.
« Près de lui, sont les parasites,
» Rongés lentement par des mites.
« Ceux qui haïssent leurs parents,
« Les pères et mères tyrans;
« Les enfants qui battent leurs pères,
« Rencontrent là des belles-mères;
« Belle-mère est un animal,
« Qui plus qu'un diable fait du mal;
« Et je croirais bien qu'un beau-père
« Vaudrait bien une belle-mère ;
« Et je n'estime guère plus
« Les beaux-frères, gendres et brus;
« Qui le sait par expérience
« A bien besoin de patience.
« Ici je dirais long et bien...
« Mais personne n'en saura rien.
« Le juge qui vend ses parties,
« Outre qu'il est frotté d'orties,

« On fait éclater à ses yeux
« De beaux ducats, qui sont ses Dieux;
« Comme il pense emplir sa pochette,
« On lui donne d'une baguette
« Sur les doigts, dont le seing fatal
« Selon l'argent fait bien ou mal.
« Son corrupteur qui ne vaut guère,
« Est puni de même manière;
« Quand un coup il a desserré,
« Il en reçoit un bien serré,
« Et l'autre reprend tout à l'heure
« L'argent comptant dont on le leurre.
« En est-il saisi ? on lui prend;
« Donne-t-il un coup? on lui rend;
« Tous deux sont frappés, tous deux frappent,
« Tous deux perdent ce qu'ils attrapent;
« Ainsi leur tourment sans cesser
« Est toujours à recommencer.
« Celles qui commettent les crimes
« De mêler les illégitimes
« Avec leurs justes héritiers,
« Sont, avec les banqueroutiers,
« Dans un feu jusqu'à la ceinture,
« Se déchirant à coups d'injure.
« Ceux qui d'une succession
« Se mettent en possession
« Sans en faire part à leurs frères,
« S'entre-donnent là des clystères
« Où n'entre point du lénitif,
« Mais du feu grégeois corrosif.
« Les mauvais conseillers des princes,
« Les désolateurs de provinces;
« Les méchants ministres d'État,
« Autant le malin que le fat;

« Les factieux des grandes villes;
« Les auteurs des guerres civiles;
« Les uns sont tout vifs empalés
« Et les autres écartelés,
« Qui, d'une potence est la branche,
« Qui, comme en Turquie à la guanche,
« Qui, roué de coups de bâton,
« Qui, sent le gigot de mouton
« Sur un gril comme une saucisse;
« Enfin, chacun a son supplice,
« Les uns plus, les autres pas tant,
« Selon que chacun est méchant.
« Là, Thésée est sur une chaise,
« Ainsi que moi, mal à son aise,
« Outre que son malheureux q
« Faute de chair est fort pointu,
« La chaise mal faite, et durette,
« De trois de ses pieds a disette.
« Pour vous montrer que je puis bien
« Changer un vers en moins de rien :
« La chaise aussi dure que roche,
« N'a qu'un pied, et ce pied-là cloche.
« Le voici d'une autre façon,
« Tant je suis un joli garçon :
« La chaise brûlante et très-dure
« N'a qu'un pied pour toute monture;
« Elle trébuche à tout moment,
« Il la redresse promptement;
« A-t-il remis le cul sur elle,
« Patatras, il choit de plus belle.
« Phlégyas fait là des sermons
« Outre qu'ils sont mauvais, fort longs,
« Comme ceux qu'on fait au village;
« Personne n'écoute, il enrage,

« Il s'égosille de crier,
« Chacun a peur de s'ennuyer,
« Et s'enfuit en faisant la moue;
« Il pousse sa voix, il s'engoue,
« Prônant à ces malicieux :
« Soyez justes, craignez les Dieux!
« Cette sentence est bonne et belle,
« Mais en enfer de quoi sert-elle?
« Faire là des sermons si beaux
« C'est donner des fleurs aux pourceaux.
« Celui-ci vendit sa patrie;
« Celui-là, voyez, je vous prie,
« Pour de l'or fabriqua des lois
« Qui mettent le peuple aux abois.
« Certes, pour bien conter les choses,
« Qui dans cet enfer sont encloses,
« Pour en dire tous les tourments,
« Il me faudrait plus de cent ans,
« Plus de cent langues éloquentes,
« Comme des clairons éclatantes,
« La voix comme un bruit de canon,
« Et l'haleine des aquilons.
La vieille, après cette hyperbole,
Pour un temps perdit la parole,
Et puis ayant fait un hoquet,
Reprit en ces mots son caquet:
« Voilà, mon bon seigneur Énée,
« Tout ce que de la gent damnée
« Je vous dirai pour le présent;
« Venez faire votre présent.
« Je vois déjà les murs de fonte,
« Comme un livre ancien raconte,
« Que les cyclopes ont bâtis,
« Qui n'étaient pas des apprentis;

« J'en discerne les hauts portiques,
« Et les deux portes métalliques. »
« Pour dire la chose en ami,
« Je ne vois ni murs, ni demi, »
Dit Æneas. La péronnelle
Lui dit : « Vous me la baillez belle,
« En ces lieux mal illuminés,
« Qui voit la longueur de son nez,
« Se peut vanter de bonne vue.
« Puis les mortels ont la berlue,
« Allons, allons, doublons le pas. »
Le Troyen ne repartit pas,
Et se mit, comme elle en la voie,
Sans que son œil son chemin voie ;
Mais la Sibylle le guida
Si bien, qu'au mur il aborda,
Où le bon seigneur fit en sorte
Qu'à tâtons il trouva la porte.
D'eau de puits il s'eaubénita,
Et le rameau d'or présenta.
Il pensait le donner lui-même
En main propre à la dame blême,
Et lui faire son compliment ;
Mais un gros suisse, arrogamment
Lui dit qu'elle était empêchée.
La Sibylle en fut bien fâchée,
Et l'autre en eut bien du chagrin,
Car on leur eût donné leur vin.
Enfin ils eurent donc entrée,
Dans la bienheureuse contrée,
Où Maron dit qu'il fait si bon,
Que tout le pain est du bonbon,
C'est-à-dire, du pain de sucre ;
Où rien ne se fait pour le lucre,

Mais où les habitants *gratis*
Contentent tous leurs appétits.
Tous les faiseurs de mauvais contes,
Les faux Marquis et les faux Comtes,
Les sots de mauvais entretien,
Les hableurs, les diseurs de rien,
Les grands parleurs, et les copistes,
Les fats qui contrefont les tristes,
Les plus importuns des humains;
Ceux qui montrent leurs belles mains,
Ceux qui se disent sans mémoire,
S'imaginant qu'ils feront croire
Qu'ils en ont plus de jugement,
Ce que l'on croit pieusement;
Ceux qui donnent des estocades,
Ceux qui disent qu'ils sont malades,
Et ne le sont que de l'esprit,
Comme on voit par leur appétit;
Les femmes qui toujours demandent,
Les vieillards qui toujours gourmandent;
Ceux qui nous aiment malgré nous;
Les faux sages, les méchants fous,
Ceux qui content toujours leurs songes,
Qui sont souvent bien des mensonges;
Ceux qui ne disent jamais mot,
Finesse ordinaire à tout sot,
Qui de soi ne peut rien produire,
Et qui croit que par un sourire,
Et par un silence affecté
Il couvre sa stupidité,
Ou témoigne sa modestie,
En ne chantant pas sa partie:
Foin, de ces chanteurs de tacet,
Soit en fauteuil, soit en placet,

Soit en ruelle, soit en rue ;
Un bon esprit n'est pas si grue,
Qu'il ne soupçonne le revers
De ces esprits clos et couverts :
Ceux de qui l'haleine est bien forte,
Ou bien pour parler d'autre sorte,
Dont l'haleine sent les porreaux ;
Les hommes qui font trop les beaux ;
Enfin tous ceux et toutes celles,
Tant les mâles que les femelles,
Qui font les vivants enrager,
Ne doivent nullement songer
A venir là troubler la fête.
Tout est civil, tout est honnête
En ce séjour des bienheureux.
S'il s'y rencontrait des fâcheux
Qui troublassent leur bande gaie,
On les parapherait de craie,
Ou comme des pestiférés,
Seraient des autres séparés,
Et tôt après mis à la porte ;
Ou le portier ferait en sorte,
Les renvoyant bien bâtonnés,
Qu'ils n'y mettraient jamais leurs nez.
C'est un vrai pays de cocaigne.
Dans du vin muscat on s'y baigne,
Et tout le monde y sait nager
Sur le dos, le ventre, et plonger.
On y contente son envie
Selon ce qu'on fut en la vie.
Le jeu seul est là défendu,
Car qui voudrait avoir perdu ?
Qui se plut à lutter, y lutte ;
Qui fut contestant, y dispute ;

Un mangeur y mange son sou;
Un buveur y boit comme un trou;
Un chasseur chasse, et rien ne manque;
Y tire qui veut à la blanque,
Et rencontre dans son biltet
Quelque bijou qui n'est pas laid.
Enfin on danse, on rit, on raille,
On se repose, on fait gogaille,
On s'exerce à la course, au saut,
On lit les nouvelles d'en haut;
Qui veut y balotte à la paume;
Et même, en ce plaisant royaume,
Ils ont une lune, un soleil,
Ou quelque chose de pareil.
Le révérend signor Orphée,
La tête de laurier coiffée,
Y chante sur son guitaron
Des airs du renommé Guédron.
Les nobles fondateurs de Troie,
Marchant gravement à pas d'oie,
Barbe en pointe et chapeau pointu,
Y discourent de la vertu;
Ilus, Dardanus, Assarace,
Et cent autres de même race.
Les uns font leurs chevaux trotter,
Les plus hardis les font sauter;
D'autres font leurs chariots courre,
Et d'autres jouent à la mourre;
Les plus vieux et les plus sensés,
Y parlent des siècles passés,
Ou bien font des contes pour rire.
Ceux qui font rage de la lyre,
J'entends les poëtes divins,
Alors qu'ils sont entre deux vins,

Par défi se chantent des carmes,
Qui font rire, ou verser des larmes,
Selon que ce qu'on a chanté
Rend triste, ou met en gaieté.
Celui qui pour le peuple endure,
Que l'on relègue, ou claquemure,
Les Catons qui font toujours bien,
Comme fait Deslandes-Payen,
Les nobles à droit comme à gauche,
Nets de toute sale débauche,
Et qui n'ont point eu de Laïs;
Ceux qui sont morts pour leur pays;
Les pauvres de vie inconnue,
De vertu rare, quoique nue;
Les beaux-esprits, point médisants,
Les peintres, nobles artisans,
Qui sont de leurs jours la merveille,
Y sont le laurier sur l'oreille,
Faisant bonne chère à leurs sens,
Par mille plaisirs innocents;
Enfin les hommes de mérite,
Dont la troupe est là fort petite,
Aussi bien qu'en ce monde ici,
Sont là, sans peine et sans souci,
Et se réjouissent ensemble,
De la façon que bon leur semble.
Aucuns dansent des tricotets,
Ce sont ceux qui furent coquets;
Et des demoiselles savantes
De ces messieurs sont les suivantes.
Le plus souvent ils vont au Cours,
Car on le tient là tous les jours,
Ou bien sur les molles herbettes,
L'un à l'autre content fleurettes,

Ou se donnent les violons,
Qui sont là rares, mais fort bons.
D'entr'eux tous, le rimeur Musée,
Ayant la Sibylle avisée,
Peut-être qu'il la connaissait,
Lui demanda ce que cherchait
En ces bas lieux messire Énée.
La vieille, comme étant bien née,
La chose ne lui céla pas,
Et dit, le saluant bien bas :
« Nous cherchons en ce pays sombre,
« D'Anchise la vénérable ombre,
« Non pas seulement pour le voir,
« Mais pour essayer de savoir
« Ce que madame Destinée
« A la race de maître Énée
« Veut faire de mal et de bien.
« Ce bon prince qui n'en sait rien,
« Avec quelque raison espère,
« Qu'il saura le tout de son père,
« Et d'être aidé de son conseil.
« Je crois qu'il se gratte au soleil,
« C'est son exercice ordinaire ;
« Comme il est d'humeur solitaire,
« Si vous l'agréez, volontiers
« Je m'offre de faire le tiers,
« Et de vous mener où je pense
« Qu'est à présent sa révérence. »
Voilà ce que Muséus dit.
Maître Æneas au mot le prit,
Et fit compliment au poëte :
Ils parlèrent de la Gazette,
Car grand nouvelliste il était,
Et comme un diable contestait,

Quoique dans les Champs-Élysées,
Les âmes bien civilisées
Ne contestent que rarement.
Mais Ænéas adroitement
S'étant aperçu de son vice,
Pensant lui rendre un bon office,
A ce qu'il voulut se rangea,
Dont quasi Musée enragea;
Car tout animal qui conteste,
Contre qui lui cède tout, peste,
Et c'est bien le pousser à bout,
Que se taire et lui céder tout.
Marchant, et faisant conférence,
Ils trouvèrent une éminence
D'où l'œil pouvait aller bien loin.
Ænéas n'ayant plus besoin
De ce bel esprit qui le mène,
Ou pour lui donner moins de peine,
Ou se sentant importuner,
Le fit sur ses pas retourner.
L'auteur retranché de leur troupe,
Ils grimpèrent sur une croupe,
Non sans avoir bien haleté;
La vieille en eut mal au côté.
Sur cette bosse de la terre,
Dieu sait comme ils firent la guerre,
S'entend, à l'œil, car autrement
Je parlerais peu nettement,
Et j'attirerais la critique
Qui daube sur qui mal s'explique.
Leurs yeux ayant leurs coups visés
Sur tous les objets opposés,
Ils découvrirent maître Anchise
Aux longs crins de sa tête grise;

Il était dans un plaisant val,
Qui des âmes est l'arsenal;
Ce ne sont pas des âmes neuves,
Mais des âmes d'autres corps veuves,
Qui sur terre retourneront,
Et d'autres corps habiteront.
Parmi ces personnes en herbe,
Qui ne sont pas encore en gerbe,
Le bon seigneur considérait
Celles dont grand bruit on ferait.
Aussitôt qu'il vit maître Énée,
Il dit d'une voix étonnée :
« Je t'ai bien longtemps attendu,
« Mon fils, en ce pays perdu;
« J'aurais douté de ta venue,
« Sans ta piété si connue;
« Mais j'en étais aussi certain,
« Que si je t'eusse eu dans la main;
« J'eus peur de te voir dans Carthage
« Enchevêtré d'un mariage;
« Car si le Destin n'a menti
« On te garde un meilleur parti.
« Pour te parler en conscience,
« Mille fois par impatience
« J'ai crié de tout mon poumon :
« Maudit soit ce fils de guenon !
« Il est vrai que le terme est rude,
« Mais pardonne à ma promptitude,
« C'est le vice de ma maison,
« Quand on aime, on est sans raison.
« Viens donc mon fils que je t'embrasse,
« Viens me baiser droit à la face,
« Viens, dis-je, sans plus différer. »
Autant qu'une âme peut pleurer,

Du père de Messire Énée
La barbe de pleurs fut baignée,
Et d'Anchise, l'enfant gâté,
Versa des pleurs en quantité,
Disant telle ou semblable chose;
« O de mes pleurs l'aimable cause,
« Mon cher et bien aimé papa,
« Qui m'avez depuis p-a, pa,
« Jusqu'à la plus haute science,
« (Par exemple, la Chiromance)
« Montré, non pas comme un pédant,
« Toujours fâcheux, toujours grondant,
« Et ne respirant que le lucre,
« Mais en m'étant doux comme sucre,
« Et sans m'avoir jamais battu,
« Quoique je fusse un peu têtu.
« Je n'ai pas fait grande prouesse,
« En venant chercher votre Altesse
« Jusqu'au fond du royaume noir;
« Je n'ai rien fait que mon devoir;
« Et j'aurais baissé d'un étage,
« S'il en eût fallu davantage.
« Mais dépêchez-moi vitement,
« Ma flotte peste assurément;
« Les plus retenus, en colère,
« Sans porter respect à ma mère,
« M'appellent bâtard, vous vieux fou,
« La peste leur casse le cou,
« Ou je les donne aux mille diables,
« Et mille autres pointes semblables,
« Dont le sujet, ou le suivant
« Régale son maître souvent. »
Après ces mots pleins de franchise
Il voulut embrasser Anchise,

Mais rien du tout il n'embrassa;
Par trois fois il recommença,
Et par trois fois à l'embrassade
L'ombre lui fit la pétarade,
Lui disant : « Tu ne me tiens pas,
« Tu te lasses en vain les bras,
« Je suis une ombre à ton service,
« Et non pas un corps qu'on saisisse. »
Maître Æneas en fut confus,
Comme quand on souffre un refus;
Mais après un moment de honte,
Le Seigneur n'en fit pas grand compte.
Dans le fond du vallon étroit
Un bois que le vent agitoit,
Le fleuve, ennemi de mémoire
Passait auprès, donnant à boire
A plusieurs esprits altérés;
Ils étaient ensemble serrés,
Car la multitude était grande.
On peut comparer cette bande
Aux abeilles, quand dans un pré
De cent mille fleurs diapré,
Leur sou de fleurs elles se donnent,
Et picorant les fleurs, bourdonnent.
Ainsi les âmes dans Léthé,
Sans se faire civilité,
S'entre-faisaient choir dans le fleuve;
Tandis que quelqu'une s'abreuve,
L'autre, par le cul la choquant,
Prenait sa place en se moquant.
Énée à cette multitude
Ne fut pas sans inquiétude;
Maron dit qu'il en eut horreur,
Mais je crois que c'est une erreur :

Il est vrai que voyant la chose,
Volontiers il eût su la cause
De leur grande altération ;
Et pourtant par discrétion
Il dissimula son envie.
  Anchise, qui fut en sa vie
Fin et rusé comme un Normand,
Le vit à ses yeux aisément ;
Il lui dit : « Ceux que tu vois boire,
« Tâchent de perdre la mémoire
« Dans la rivière de Léthé,
« D'avoir en d'autres corps été,
« Afin qu'au monde retournées
« Après un grand nombre d'années,
« Des corps jadis abandonnés
« Comme de péchés pardonnés,
« Elles perdent la souvenance »,
  « N'en déplaise à votre Éminence,
« Ces esprits-là, dont vous parlez
« Sont du jour bien ensorcelés,
« De le venir chercher sur terre,
« Où tant de maux leur font la guerre ;
« C'est folie ou stupidité,
« Ou ce n'est pas la vérité. »
A cette réponse incivile,
Anchise, sans croire à sa bile,
Lui dit d'un ton plus sérieux :
« Ne parle pas, ou parle mieux.
« Entre vous, gens de l'autre monde,
« Toujours en son sens on abonde ;
« Ceci vous soit dit en passant. »
  Maître Ænéas en rougissant
Rentra bientôt en sa coquille ;
Et voici de fil en aiguille,

Ce qu'ajouta son géniteur,
Gesticulant en orateur :
« Dame Nature est une mère
« Qui produit sans l'aide d'un père
« Ce grand nombre d'enfants divers,
« Qui peuplent le vaste univers ;
« Comme le Ciel d'un clair de verre,
« Le soleil, la lune, la terre,
« La mer, les bois, *et cætera*,
« *Id est*, tout ce qu'il vous plaira :
« Or, cette madame Nature
« Qui sert à tout de nourriture,
« Qui fait tout agir, tout mouvoir,
« Sans qu'on la puisse apercevoir,
« Est infuse par tout le monde ;
« Selon qu'aux choses elle abonde,
« Elle en accroît les qualités,
« Les mesures, les quantités.
« Lorsque de sa lumière interne
« Un corps humain est la lanterne,
« Cette lumière en ce corps fait
« Plus grand ou plus petit effet ;
« Quand cette lumière est plus forte,
« Lors l'esprit sur le corps l'emporte ;
« Et quand le corps est le plus fort,
« L'esprit y manque, et le corps dort.
« L'esprit du corps fait une crasse,
« Qui facilement ne s'efface,
« Et quoiqu'il ait son corps laissé,
« Il n'est pourtant pas décrassé
« De cette crasse qui le mine,
« Qu'il n'ait passé par l'étamine,
« C'est-à-dire, par les tourments,
« Qui durent un grand nombre d'ans.

« Les esprits nets de leurs ordures,
« Ayant souffert mille tortures,
« Ayant été fort bien pendus,
« Brûlés, sur la roue étendus,
« La tête, ou les côtes brisées,
« Sont admis aux Champs-Élysées,
« Où par l'espace de mille ans,
« A faire force de bon temps,
« A force de vivre à leur aise,
« Ainsi que l'or dans la fournaise,
« On les met d'assez haut carat,
« En tel agréable climat,
« Pour être au monde renvoyées;
« Outre qu'elles sont nettoyées
« Dans la rivière de Léthé,
« D'avoir autre part habité
« Elles y perdent la mémoire;
« Pour cela l'on les y fait boire. »
« Ma foi, je ne vous entends pas,
Dit à cela, maître Ænéas,
« Et dès la quatrième ligne,
« Soit que je n'en sois pas trop digne,
« Je n'ai rien du tout entendu;
« Et c'est autant de bien perdu
« Que vos rébus de Picardie;
« Trouvez bon que je vous le die,
« Ou mon père est beaucoup obscur,
« Ou son fils a l'esprit bien dur. »
« Tant pis, tu devais donc te taire;
« Je pensais quelque honneur te faire
« Devant la dame que voilà;
« Je ne savais que trop cela. »
Voilà ce que lui dit Anchise,
Faisant une mine assez grise.

Tandis qu'ils tenaient ces discours,
Eux et lui s'approchaient toujours
Des bords de l'admirable fleuve,
Où la troupe d'esprits s'abreuve.
Là, le vieillard reprit ainsi :
« Parmi la troupe que voici,
« Je t'apprendrai, messire Énée,
« De ton étrange destinée
« En peu de mots le *tu autem*,
« Les noms de tes neveux, *item*
« Je te dirai cent mille choses
« Qui ne sont pas encore écloses,
« Qu'autre ne te dirait jamais.
« Je te conterai les beaux faits
« De gens au poil comme à la plume,
« Dont on fera plus d'un volume. »

Cela dit, sur maître Ænéas,
A cause qu'il était bien las,
Il se mit à la chèvre morte,
A peu près de la même sorte
Qu'il fit au sortir d'Ilion;
Non pas se sauvant en lion,
Mais en âne, ne vous déplaise.
Étant là comme en une chaise,
Ayant toussé, mouché, craché,
Ayant bien fait de l'empêché,
Enfin il dénoua sa langue,
Et fit cette belle harangue :
« Vois-tu ce jeune jouvenceau,
« Vêtu d'un rouge drap d'Usseau,
« Et qui tient en main une pique?
« Bâton dont bien fort il se pique.
« C'est ton fils après ta mort né,
« Lequel vaudra bien son aîné ;

« Cette vénérable personne,
« Portera d'Albe la couronne,
« Il sera nommé Silvius,
« Très-digne d'un nom en ius;
« Il mourra d'une ardeur d'urine,
« Regretté de la gent Latine.
« Vois Capys, homme de valeur,
« Mais il jouera de malheur,
« Il fera la fausse monnoie,
« Et jeune encor mourra de joie.
« Auprès de lui, voilà Procas
« De qui l'on fera fort grand cas;
« Il mourra bien avant dans l'âge,
« Empoisonné dans du fromage.
« Voilà le brave Numitor,
« Lequel vaudra son pesant d'or.
« L'autre est Silvius, dit Énée;
« Son âme royale et bien née
« Ton beau nom renouvellera,
« Tant homme d'honneur il sera!
« Tous ceux-là, couronnés de chêne,
« Qui se tiennent comme une chaîne,
« Sont tes illustres descendants,
« Lesquels feront bien les fendants;
« En paix ils seront fort hábiles,
« Ils fonderont de belles villes,
« Pleines de force gens de bien;
« De leurs noms je ne dirai rien :
« Ce n'est pas que je les ignore,
« Mais sur pied n'étant pas encore,
« Je ne serais pas bien sensé,
« Ni toi pas beaucoup avancé.
« Mais voici l'illustre Romule,
« Qui fut un bel homme de mule,

« De plus bel homme de cheval ;
« Il fera du bien et du mal,
« Car il doit faire bâtir Rome,
« Et tuer son frère un brave homme :
« Son aïeul il rétablira,
« Son père au ciel l'attirera.
« Veux-tu savoir pourquoi son casque
« A deux cornes à la fantasque?
« Je te le dirais, mais ma foi,
« Je ne sais pas trop bien pourquoi.
« Mais j'oubliais quant à sa race,
« Qu'il vient de droit fil d'Assarace.
« O le brave fils du Destin,
« Que cet auteur du nom Romain.
« Il fera mentir le proverbe ;
« La peste, qu'il sera superbe,
« De voir les gens de lui sortis,
« Faire enrager grands et petits!
« Ainsi la vieille Bérécynthe,
« Grave comme une femme enceinte,
« Vénérable comme un prélat
« Qui prétend au cardinalat,
« Par deux maîtres lions tirée,
« Sur sa tête une tour carrée
« Qui lui fait ployer le chignon
« Les mains sèches sur le rognon,
« Sur un char propre à faire entrée
« Par la Phrygienne contrée,
« Va partout se glorifiant ;
« Seule, à soi-même se riant,
« D'avoir par sa vertu féconde,
« Mis tant de déités au monde ;
« Plus de cent Dieux de compte fait,
« Qu'elle a tous nourris de son lait

« O la succulente nourrice!
« Mais j'aperçois de la milice :
« Le protomagister César.
« Ah! considérez-le bien ; car
« Le drôle avec sa tête chauve
« Sera pour le noir et le fauve,
« Le plus fin chasseur des humains;
« Il fera bouquer les Romains,
« Eux qui font enrager les autres;
« Il sera la gloire des vôtres,
« Et puis dans le ciel aura part,
« Mais à beaux grands coups de poignard.
« Ah! le voici, le grand Auguste,
« Vaillant, courtois, beau, sage et juste,
« Dieu nous le devait, sur ma foi;
« En esprit déjà je le voi
« Dedans Rome, aux Romains qui prône,
« Assis sur un superbe trône!
« Mais ce n'est pas pour notre nez,
« Oui bien pour ceux qui seront nés
« Au temps de ce merveilleux homme,
« Qui sans sortir les pieds de Rome,
« Assujettira sous ses lois
« D'un côté les fiers Rochelois,
« De l'autre les faux Allobroges;
« Je ne parle point de Limoges,
« Car qui fait le plus, peut le moins.
« C'est ce grand héros, dont les soins
« Feront porter du Rhin au Gange
« Sans port une lettre de change,
« Et retourner d'un même train,
« Si besoin est, du Gange au Rhin.
« Hercule à la lourde massue,
« Bacchus à la pique feuillue,

« Par les rimailleurs tant vantés,
« N'ont pas tant d'honneurs mérités.
« O que l'homme qu'on voit bien faire,
« Sert à tout d'un bel exemplaire!
« Ce vieillard à bonnet carré,
« C'est Numa, des siens adoré
« Pour plusieurs œuvres méritoires,
« Des oraisons jaculatoires,
« Des sacrifices solennels,
« Et de beaux parements d'autels,
« Dont il introduira l'usage.
« Tullus qui suit, n'est pas si sage,
« Mais il est plus vaillant aussi.
« Et le vain Ancus que voici,
« Fait bien voir à sa mine fière,
« Qu'il aime fort le pied derrière.
« Voilà les infâmes Tarquins
« Aussi superbes que bouquins.
« Voilà Brutus par trop sévère;
« Bon citoyen, et mauvais père,
« Mais en gros un brave Romain.
« Ce vieillard, la hache à la main,
« C'est Torquat. Cet autre est Camille.
« Ceux qui les suivent à la file,
« Sont les Druses et Curiens,
« Tous fort honnêtes citoyens.
« Vois-tu ces deux qui s'entre-lorgnent,
« Et d'intention s'entr'éborgnent?
« C'est le beau-père et le beau-fils;
« L'un d'eux se plaindra de Memphis;
« L'un et l'autre grand capitaine,
« Dedans je ne sais quelle plaine
« Feront pions et chevaliers
« S'entre-choquer comme béliers :

« Tout beau, tout beau, valeureux Sires,
« De grâce, refrénez vos ires.
« O combien jasera l'écho
« Aux environs de Monaco,
« Quand l'un d'eux avec ses buccines,
« De ces roches du ciel voisines
« Descendra pour aller trouver
« Son gendre, et le clou lui river;
« Mais auparavant qu'il lui rive,
« Il faudra bien crier : Qui vive?
« Vous ferez mieux, beaux conquérants,
« De finir tous vos différends :
« Tout beau, tout beau, valeureux Sires
« De grâce, refrénez vos ires,
« Au moins, toi qui peux te vanter
« D'être parent de Jupiter.
« Celui qui détruira Corinthe,
« C'est cet homme à la face peinte,
« Qui sur le nez porte un poireau.
« Cet autre fera du tombeau
« D'Achille une chaise percée,
« Et de la Grèce terrassée
« Tirera pleinement raison
« D'Ilium pris en trahison.
« Voilà Caton qui fut un drôle;
« Cossus, franc Amadis de Gaule;
« Serranus grand homme de bien;
« Gracchus qui ne lui cède en rien;
« Les deux Scipions en la guerre
« Plus redoutés que le tonnerre;
« Le mangeur d'ail Fabricius;
« Le temporiseur Fabius;
« Enfin, je ne sais combien d'autres
« Issus de nous, ou bien des nôtres.

« On voit en plusieurs nations
« De très-rares inventions;
« Plusieurs en sculpture et peinture,
« Savent surpasser la nature,
« Et maints autres arts curieux :
« Plusieurs savent le cours des cieux,
« Plusieurs font rage de la lyre,
« Et de la danse, et du bien dire;
« Mais tout homme vraiment romain
« Doit, de la tête, et de la main,
« Aller droit dans le ministère,
« Et s'il s'en acquitte au contraire
« Que... » Le vieillard tout court se tut,
Car à bon entendeur, salut!
Et puis il reprit de la sorte :
« Celui qui pour ses armes porte
« En son grand et lourd bouclier
« De cuivre, de fer, ou d'acier,
« Deux os de mort semés de larmes,
« En français : *Taisez-vous, gendarmes*,
« Et ce qui suit de la chanson,
« Ecrit autour de l'écusson,
« C'est Marcel, qui seul en vaut mille :
« A la brette un vrai Bouteville;
« Autant à pied comme à cheval,
« Qui rossera bien Annibal,
« Et le mettra tout en bredouille,
« Gagnera l'opime dépouille,
« Et puis à la fin, comme un fou,
« S'ira faire rompre le cou,
« Et fera grand dépit à Rome. »
Énée aperçut un jeune homme,
Beau comme un ange, ou comme deux,
Mais beaucoup triste et nébuleux.

« O Dieu le bon visage à peindre !
« Ce dit-il, qu'a-t-il à se plaindre,
« Cet Adonis, ce beau garçon ?
« Est-ce un enfant de la façon
« De Marcellus qui l'accompagne,
« Ou quelque enfant futur d'Ascagne ?
« Que lui veut ce troupeau dolent
« Qui le considère en hurlant ?
« Et d'où vient que d'une nuée
« Sa tête est obscurifiée ? »
Anchise dit : « N'as-tu pas tort
« De réveiller le chat qui dort ?
« Pourquoi veux-tu que je te fasse
« Un conte à faire la grimace,
« A faire pleurer comme un veau ?
« Cet adorable jouvenceau,
« Cette fleur trop tôt moissonnée
« Est un bien, que la Destinée
« Doit montrer au peuple Romain,
« Pour l'ôter presqu'au lendemain.
« O l'admirable personnage !
« S'il ne meurt point en son jeune âge,
« Son cœur ne fera pas un pli ;
« Onc n'en fut un plus accompli
« A fronder, à courir la bague,
« Et bien manier une dague ;
« Ma foi, fût-ce défunt Marcel,
« On n'en verra jamais un tel.
« O que l'on fera de dépense
« A sa mort, ainsi que je pense,
« Et que l'on brûlera de bois !
« Mais ici me manque la voix,
« Et l'affliction me suffoque .... »
Là-dessus il ôta sa toque,

Et fit à son intention
Profonde génuflexion,
Le visage dolent et blême.
Maître Ænéas en fit de même,
Et la vieille Sibylle aussi
Humecta sa peau de roussi.
Anchise, essuyant sa paupière,
Quitta cette triste matière.
Pour discourir de la vertu
Il avait l'esprit fort pointu,
Et savait le pair et la praise
Pour la pointe et pour l'antithèse.
Il fit un discours sérieux
Sur la vertu de ses aïeux;
Excita son fils à les suivre;
Il lui lut je ne sais quel livre,
Peut-être fut-ce un almanach;
Dit plusieurs quatrains de Pibrac,
Et proféra maintes sentences,
Valant autant de remontrances;
Cracha du Grec et du Latin;
Parla du peuple Laurentin,
De Latinus et de sa fille,
Propre à régir une famille;
Lui dit qu'il aurait des rivaux;
Et puis tant par monts que par vaux
Ayant fait maintes promenades,
Finit par maintes embrassades,
Auxquelles son fils répondit.
En cet endroit Virgile dit,
Puisqu'il le dit, il le faut croire,
Que par une porte d'ivoire,
C'est la même chose qu'un huis,
Les songes faux sont introduits

Aux vivants durant la nuit morne ;
Et que par une autre de corne,
J'ai su tantôt de bonne part,
Que c'était corne de cornard,
Les songes vrais montent sur terre
Vers ceux dont l'œil le sommeil serre.
Or, ce n'est pas par celle-la
Que maître Ænéas se coula,
Ce fut par la porte d'ivoire.
Je n'ai point de peine à le croire,
Car qui ne donnerait crédit
A ce qu'un tel auteur a dit?
Ayant retrouvé la lumière,
Ænéas fit à la sorcière
Présent d'un demi ducaton ;
Et puis léger comme un faucon
Alla retrouver à Caiette
La troupe Troyenne inquiète.
On le reçut en bel arroi ;
Chacun cria : vive le Roi !
Mais le seigneur plein de furie,
Fit cesser la clabauderie,
Car il en était étourdi ;
Et puis le lendemain lundi
Les proues leurs ancres levèrent,
Et devers la mer se tournèrent,
Et les poupes devers le port,
A je ne sais combien du bord.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.





